





AMUSEMENS
PHILOLOGIQUES.

AMUSEMENTS PHILOLOGIQUES

OU

VARIÉTÉS EN TOUS GENRES,

RECUEILLIES

PAR G. P. B. C. D. L. H. S.

Hic piscis est omnium.

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M, DCCC. VIII.

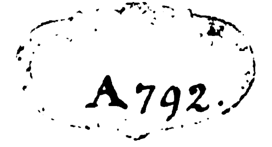


TABLE DES MATIÈRES.

NOTA. Cette table ne renferme que les principaux articles compris dans ce volume. On n'y a point détaillé les objets qui composent quelques nomenclatures, tel que celles des *Emblêmes*, des *Divinations*, du *Chant des oiseaux*, de la *Chronologie des grands hommes*, des *Instrumens dont le nom se termine en* MÈTRE, etc. On en indique seulement le titre dans cette Table.

(1) Ce dictionnaire étant par ordre alphabétique, on n'a compris dans cette table que les découvertes les plus importantes.

(1) Ce ministre a fait imprimer sa traduction en 1778, *in*-4°., à 12 exempl.

---

(1) La traduction de ce morceau ayant été omise à l'impression, nous croyons devoir la rétablir ici; l'auteur adresse cette épigramme à un autre Martial, son parent :

Aimable Jule, écoutez le détail
De ce qui fait le bonheur de la vie :
 Fortune honnête, recueillie
 Par héritage et sans travail ;

Terrain fécond, cuisine bien nourrie
Toujours en feu; point de procès,
Et fort peu de cérémonie;
Le corps en santé, l'ame en paix;
Force et vigueur, mais sans excès;
Simplicité, franchise avec prudence;
Bon repas sans magnificence;
Sommeil sans crainte, sans soucis,
Mais sans ivresse accourcissant les nuits;
Lit attrayant, mais sans libertinage;
Vivre content de son partage
Sans y vouloir rien ajouter;
Prévoir la mort, mais sans la redouter
Ni l'appeler : voilà les biens du sage.

Nous présumons que cette traduction est de M. le duc de Nivernois.

Voici encore quelques pièces de vers qui devaient se trouver après la *vie heureuse* de Martial.

SONNET *sur ce que peut le génie de l'homme*, avec quelques Variantes.

Emprisonner le tems dans sa course volante;
Gravèr sur le papier l'image de la voix;
Tirer d'un ver l'éclat et l'ornement des rois;
Rendre par les couleurs une toile parlante;

Donner au corps de bronze une ame foudroyante;
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts;
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois;
Brûler avec un verre une ville flottante;

De la foudre dompter les carreaux rassemblés;
Lire du firmament les chiffres étoilés;

Faire un nouveau soleil dans le monde chymique ;

Dompter l'orgueil des flots et pénétrer par-tout ;
Employer dans les airs un nouvel art nautique ;
C'est ce qu'entreprend l'homme et l'homme en vient à bout.

Etienne PAVILLON.

STANCE.

Où sont tant de superbes rois,
Ces conquérans, maîtres du monde,
Qui de leurs glorieux exploits,
Remplissaient et la terre et l'onde ?
La mort les soumet à ses loix :
C'est là que leur grandeur se brise ;
Et de leurs titres superflus
Il reste pour toute devise :
Ils ne sont plus.

SUR LE DANUBE.

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui comptant après pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
par n'être pas même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

REGNIER DESMARAIS.

FIN DE LA TABLE.

INTRODUCTION.

Les ouvrages intitulés *Recueils*, *Mélanges*, sont ordinairement recherchés, parce qu'ils ont un certain avantage sur ceux qui ne traitent que d'une seule matière : la variété des pièces détachées fait que chaque lecteur peut y trouver quelque chose à son gré ; l'esprit se récrée en passant d'un objet à un autre ; la mémoire n'est point fatiguée, elle s'enrichit plus facilement. Mais il en est autrement des *Traités suivis* ; dans quelque genre que ce soit, ils exigent des connaissances particulières, un goût de préférence et beaucoup de patience. Un ouvrage monologique, quelque bon qu'on le suppose, s'il est volumineux et qu'on veuille le lire de suite, réfroidit à la longue l'imagination, et oblige souvent à une suspension d'étude. On n'a point ce désagrément à craindre avec un livre coupé par des articles de différens genres ; on le prend, on le quitte à volonté, et les passages qu'on en lit n'exigent ni contention d'esprit, ni application suivie ; c'est un amusement plutôt qu'une étude.

On peut diviser les ouvrages à *Variétés*, en deux espèces : les uns relatifs aux matières sérieuses, demandent dans l'auteur, du goût et de l'érudition ; les autres, qui ne renferment que des objets d'agrément ou de curiosité, exigent plus de discernement que d'érudition ; cependant l'un et l'autre peuvent s'y rencontrer. Ce dernier genre est le plus piquant et généralement le plus agréable ; mais il est peut-être

aussi le plus difficile, sous le rapport du choix des matières. Telle chose sera curieuse et amusante pour l'un, qui paraîtra insipide et triviale à l'autre. Satisfaire à la foi l'homme de goût, le savant et l'ignorant, est le véritable *omne punctum* auquel il est excessivement rare de parvenir. Nous avons senti cette difficulté en rassemblant les matériaux qui composent le volume que nous offrons au public, et nous sommes bien éloignés de croire que nous l'avons surmontée. Mais au moins nous n'aurons pas manqué tout-à-fait notre but, si quelques articles paraissent amusans et piquent la curiosité de la plupart des lecteurs.

Notre épigraphe et notre apologue annoncent suffisamment que nous avons cherché à satisfaire les différens goûts par la variété des matières; mais en même tems nous avons eu la scrupuleuse attention d'éliminer tout ce qui pouvait avoir le moindre rapport à la licence. Le respect pour les mœurs, la religion et l'état, est la première loi que doit s'imposer tout écrivain, quelque sujet qu'il traite.

Notre travail est divisé en quatre parties :

La première renferme une *Petite Poétique amusante*, composée de notices philologiques et historiques sur toutes les espèces de vers singuliers et bizarres, dont la plupart présentent des difficultés tant pour l'exécution littéraire que pour l'exécution typographique.

La seconde partie a rapport aux *emblêmes*, dans tous les genres; on y a ajouté un petit *vocabulaire étymologique des divinations;* le lecteur y trouvera plusieurs digressions intéressantes.

La troisième présente une *Nomenclature du chant ou cri des oiseaux*, suivie du *Philomela*, faussement attribué à Ovide. De nombreux mélanges amusans ou sérieux terminent cette partie.

La quatrième est consacrée à un *Dictionnaire des découvertes anciennes et modernes*, dans lequel on a tâché de ne rien omettre d'essentiel.

Une table des matières, très-détaillée, a paru indispensable pour faciliter les recherches dans une si grande quantité d'objets différens.

Nous donnons à cet opuscule le titre d'AMUSEMENS PHILOLOGIQUES, parce que la plupart des articles qu'il renferme, tiennent plus à la singularité et à l'amusement qu'à l'érudition; et que d'ailleurs nous en avons fait un objet de délassement au milieu d'occupations plus sérieuses.

Nous nous proposions de tracer, en tête de ces VARIÉTÉS AMUSANTES, l'histoire littéraire et bibliographique des livres connus sous le titre de *Mêlanges*, mais la seule nomenclature de ces sortes d'ouvrages exigerait plus d'un volume: nous nous contenterons donc d'en dire un mot.

Les *Recueils*, *Variétés*, *Mêlanges*, etc. n'ont point été inconnus aux anciens; nous avons les *Dits et les Faits de Socrate*, par Xénophon; les *Dialogues* de Platon; les *Dipnosophistes* d'Athénée, les *Symposiaques* de Plutarque, les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, les *Apophtegmes des philosophes*, par Diogène-Laërce; les *Sentences* de Pythagore, d'Epictete; les ouvrages de Stobée, de Macrobe, d'Isidore de Séville, *etc*, *ect*.

A la renaissance des lettres, les auteurs des XVe et XVIe. siècles nous ont donné, d'une manière plus érudite qu'agréable, beaucoup de *Miscellanea*, d'*Adversaria*, de *Variæ lectiones*, d'*Observationes*, de *Meditationes historicæ*, etc.

A la fin du XVIe. siècle on a commencé à écrire en français dans le même genre. Les *Mêlanges historiques* de Pierre Messie de Séville furent traduits par Claude Gruget, Parisien; Antoine du Verdier y ajouta une suite, c'est-à-dire un recueil de ses propres observations sous le titre de *Leçons diverses*. Pierre de la Primaudaye donna quelques tomes d'une *Académie française*: ce sont de gros billots aussi pesans par le style que par le volume. Jean de Caures publia des *OEuvres morales diversifiées*; Louis Guyon a aussi des *Leçons diverses*. Les *Erreurs populaires* de Laurent Joubert et Gaspard Bachot, parurent, ainsi que celles de Primerose et Brown. Le jésuite Binet mit au jour son *Essai des merveilles de la nature*; Tabourot fit imprimer ses *Bigarrures et Touches* dont nous avons emprunté quelques morceaux. Pierre de Saint-Julien donna ses *Gemelles* ou *Pareilles*; ce sont des histoires qui se ressemblent. Charles Etienne publia ses *Paradoxes*, et Honorat de Meynier ses *Demandes curieuses* et ses *Réponses libres*. L'évêque de Belley, Pierre Camus, composa ses volumineuses *Diversités*; l'abbé Bordelon a aussi publié des *Diversités* qui ne valent pas mieux que ses autres ouvrages. Les *Jours caniculaires* de Simon Majole, évêque de Valtoure, ont été traduits par François de Rosset. Gabriel Chap-

puys a donné dans notre langue les *Histoires* de Torquemade, distribuées par *journées* en forme de dialogues. Chevreau a traduit les *Considérations fortuites* de Joseph Hall. Le frère aîné de Paul Pelisson a donné un petit recueil de *divers problêmes*, à l'imitation de Garembert; nous ne finirions pas si nous voulions parler de tous les vieux ouvrages français qui renferment des mêlanges.

N'oublions pas les ANA, espèces de livres assez intéressans sur lesquels les sentimens sont partagés, mais qui cependant occupent une place dans la littérature. Nous en avons beaucoup lu, et même nous avions préparé un travail assez considérable sur la bibliographie de cette branche littéraire. Nous nous disposions à le publier, quand nous avons appris que M. Adry, littérateur aussi estimable qu'érudit, s'était occupé depuis long-tems d'un ouvrage fort détaillé sur cette partie, et qu'il accéderait aux vœux des hommes de goût qui l'invitent à le publier promptement; comme il serait téméraire de notre part d'entrer en concurrence avec un savant dont nous nous plaisons à reconnaître la supériorité, nous mettons de côté notre travail sur les ANA; nous allons seulement présenter ici la liste de ceux que nous avons découverts et qui formaient la base de ce travail.

Albuconiana, *Paris*, 1789 *in*-12.— ana (Allainvaliana) *Paris*, 1730—32, *in*-12.— Anonymiana, *Paris*, 1700 *in*-12. — Arlequiniana, *Paris*, 1694 *in*-12; *Hollande* 1735 *in*-12; *Paris*, 1801 *in*-18 — Arnaldiana et Quesnelliana (*manuscrit*). — Asi-

niana, *Paris* 1801 *in*-18. Atterburyana, (en anglais) *Londres*, 1727 *in*-8°. — Baconiana (en anglais) *Londres*, 1679 *in*-8°. — Balourdisiana, *Paris*, 1801 *in*-18. — Bievriana, *Paris*, *an* VIII, *in*-18. — Boloeana, *Amsterdam*, 1742 *in*-12. — Bonapartiana, *Paris*, 1801 2 *vol.* *in*-18. — Borboniana, (dans les Mémoires littéraires de Bruys) *Paris* 1751 2 *vol.* *in*-12. — Carpentariana, *Paris* 1724 *in*-12, *Amsterdam*, 1741 *in*-12. — Casauboniana, *Hambourg* 1710 *in*-8°. — Champfortiana, *Paris*, 1800 *in*-12; *Paris* 1802 *in*-12. — Chevaneana, (dans les Mémoires littéraires de Bruys) *Paris*, 1751 2 *vol.* *in*-12. — Chevræana, *Paris*, 1697—1700 2 *vol.* *in*-12. — Christiana, *Paris* 1801 *in*-18. — Colomesiana, 1706 *in*-12. (et avec le Scaligerana, etc.) *Amsterdam* 1740 2 *vol.* *in*-12. — Comediana, *Paris* 1801 *in*-18. — Conringiana, *Leipsick* 1719 *in*-8°. — Cordeliana, *Amsterdam*, 1698 *in*-8°. — Ducatiana, *Amsterdam*, 1738 2 *vol.* *in*-12. — Encyclopédiana, *Paris*, 1791 *in*-4°. — Encyclopediana, *Paris* 1801 *in*-18. — Feminæana, *Paris*, *in*-18. — Fontenelliana, *Paris* 1801, *in*-18. — Fredericana, *Paris* 1801 *in*-18. — Furetériana, *Paris*, 1696 *in*-12. — Gasconiana, *Paris* 1801 *in*-18.

Gersoniana, (par Dupin dans les œuvres de Gerson, 1706 5 *vol.* *in-fol.*) — Grivoisiana, *Paris* 1801 *in*-18. — Harpagoniana, *Paris* 1801 *in*-18. — Henriana, *Paris* 1801 *in*-18. — Huetiana, *Paris* 1722 *in*-12; *Amsterdam*, 1723 *in*-12. — Jocrissiana, *Paris* 1801 *in*-18. — Launoiana (dans la seconde partie du tome 4 des œuvres de Launoi, 1731 10 *vol.* *in*-

fol.) — Leibnitiana, (sous le titre : *Otium Hannoveranum*, *etc.*) Leipsick 1718 *in*-8°. — Linguetiana, *Paris* 1801 *in*-18. — Longueruana, *Berlin* (*Paris*) 1754 2 *vol. in*-12; *Paris* 1773, 3 *to. en* 1 *vol. in*-12. — Maintenoniana, *Amsterdam*, 1773 *in*-8°. — Malesherbiana, *Paris* 1802 *in*-18. — Maranzakiniana, 1730 *in*-24. — Matanasiana, (sous le titre de *Mémoires littéraires*), la Haye 1716 2 *vol. in*-12, (avec le nouveau frontispice en *Ana*) 1740 2 *vol. in*-12. — Maupeouana, 1775 2 *vol. in*-12. — Maupertuisiana, *Hambourg* 1753 *in*-8°. — Melanchthoniana, *Basle*, 1562 *in*-8°. — Menagiana, *Paris* 1693 *in*-12; *Paris* 1694 *in*-12; *Paris* 1694 2 *vol. in*-12; *Paris* 1715 4 *vol, in*-12; *Amsterdam* 1716 4 *vol. in*-12; *Paris* 1719 4 *vol. in*-12; *Paris* 1754 4 *vol. in*-12. — Anti-Menagiana, *Paris* 1693 *in*-12. — Molierana, *Paris*, 1801 *in*-18. — Naudæana et Patiniana, *Paris* 1701 *in*-12; *Amsterdam* 1703 *in*-12. — Origeniana (dans les Commentaires d'Origènes, par Huet, *Rouen* 1668 2 *vol. in-fol.* — Panagiana, Panurgica, *la Haye* 1750 *in*-8°. — Pantalo-Phebeana (à la suite du Dictionnaire Néologique, *Amsterdam* 1728 *in*-12). — Parrhasiana, *Amsterdam* 1701 2 *vol. in*-12. — Perroniana, *Genevæ* (*Hagæ-Comitum*) 1669 *in*-12; *Coloniæ-Agrip.* (*Rothomagi*) 1669 *in*-12; et dans le Scaligerana de 1740 2 *vol. in*-12. — Pironiana, *Paris* 1801 *in*-18. — Pithæana (dans les nouvelles additions aux éloges des hommes savans), *Berlin* 1704; et dans le Scaligerana de 1740 2 *vol. in*-12. — Plagiariana, *Amsterdam*, 1735 *in*-8°. — Poggiana, *Amsterdam*, 1720, 2 *vol. in*-12. —

Poissardiana, *Paris* 1802 *in*-18. — Polissoniana, *Amsterdam* (Rouen) 1722 *in*-12; *Amsterdam* 1725 *in*-12. — Rabutiniana, (dans les œuvres mêlées de Bussi Rabutin, to. III), *Amsterdam* 1731 5 *vol. in*-12. — Révolutiana, *Paris* an X *in*-18. — Rousseliana, *Paris* 1805 *in*-18. — Saint-Evremoniana, *Amsterdam* 1701 *in*-12; *Rouen* 1710 *in*-12; *Amsterdam* 1750 2 *vol. in*-8°. — Santoliana, *la Haye* 1710 *in*-12; *Paris* 1723 2 *vol. in*-12; *Cologne* (*Paris*) 1742 2 *to. en* 1 *vol. in*-12; *Paris* 1764 *in*-12; *Paris* 1801 *in*-18. — Scaligerana, *Genevæ* (*la Haye*) 1666 *in*-8°.; *Coloniæ* (*Rouen*) 1667 *in*-8°.; *Hagæ-Comitum* 1668 *in*-8°.; *Lugduni-Batavorum* 1668 *in*-8°.; *Groningæ* 1669 *in*-8°.; *Ultrajecti* 1670 *in*-4°.; Ultrajecti (*Rouen*) 1671 *in*-8°.; *Amsterdam* 1695 *in*-12; *Cologne* 1695 *in*-12; enfin (avec les Thuana, Perroniana, Pithæana et Colomesiana), *Amsterdam* 1740 2 *vol. in*-12. — Scaramucciana *in*-12. — Scaroniana, *Paris* 1801 *in*-18. — Schurtzfleischiana, *Vittembergæ* 1729 *in*-8°. — Segraisiana, *Amsterdam* 1722 *in*-12. — Seldeniana (en anglais), *Londres* 1696 *in*-8°. — Sévigniana, *Grignan* (*Paris*) 1756 *in*-12; *Paris* 1768 *in*-12; *Auxerre* 1788 *in*-12. — Sorberiana, *Toulouse* 1691 *in*-12; *Paris* 1694 *in*-12; *Paris* 1695 *in*-12. — Taubmanniana, *Lipsiæ* 1703 *in*-8°.; *Francofurti* 1728 *in*-12. — Thuana, (avec le Perroniana), 1669 *in*-8°.; *Coloniæ Agrip.* (*Rouen*) 1669 *in*-12, (avec le Scaligerana), 1740 2 *vol. in*-12. — Valesiana, *Paris* 1694 *in*-12. — Varillasiana, *Amsterdam* 1734 *in*-12. — Vasconiana, *Paris* 1708 *in*-12. — Vigneul-Marvil-

liana (dans une réimpression d'Ana en 10 vol.) 2 *vol. in*-8°. — Voltariana, *Paris* 1748 *in*-8°.; *Paris* 1749 2 *vol. in*-8°. — Voltairiana, *Paris* 1801 *in*-18. — Whartoniana (en anglais), *Londres* 1727 2 *vol. in*-8°.

Telle est la liste de tous les ANA que nous avons pu découvrir, et sur lesquels nous avons préparé des Notices littéraires et bibliographiques. Quel que soit le discrédit, dans lequel sont tombés aujourd'hui ces sortes de livres, on ne peut disconvenir qu'il y en a plusieurs fort intéressans, et qui sont infiniment précieux sous le rapport de l'érudition; on y trouve d'excellentes notes sur l'histoire littéraire; nos éditeurs de *Dictionnaires historiques* y ont beaucoup puisé; mais on peut encore glaner après eux. Il faut cependant avouer que l'on ne doit point s'engager dans la lecture des ANA, sans être muni du flambeau de la critique, parce qu'il y a beaucoup de choses hazardées, fausses, triviales et indignes des savans sous le nom desquels on les a données; on doit donc avoir la précaution de séparer l'ivraie du bon grain.

On peut mettre au rang des ANA les livres qui, sans en avoir le titre, y ont beaucoup de rapport: tels sont ceux dont nous avons parlé précédemment, et qui sont connus sous le nom de *Variétés littéraires*, *Mélanges philologiques*, *Dissertations*, *Pièces fugitives*, *Anecdotes*, *etc.* Nous avions fait la bibliographie de plus de quatre cents ouvrages de ce genre, pour la joindre à notre travail sur les ANA; comme cette partie entre aussi dans le plan de M. Adry, nous la supprimons, cependant nous conseillerons aux

amateurs de variétés historiques et littéraires, de s'attacher particulièrement aux *Recueils* donnés par MM. Arnaud et Suard, *Paris* 1768, 4 *vol. in*-12, et 1770, 4 *vol. in*-12; d'Artigny, *Paris*, 1749—56, 7 *vol. in*-12; Bachaumont et autres, *Londres* (*Paris*) 1777 89, 36 *vol. in*-12; Burigny, *Rotterdam*, 1743, *in*-12; Champfort, 1771, 4 *vol. in*-12; Colomiès, *Paris*, 1731 *in*-12; Coupé, *Paris*, *an* IV—VIII, 20 *vol. in*-8°.; Dalembert *Amsterdam* (*Lyon*) 1759, 5 *vol. in*-12; Delandine, *Paris*, 1787—88, 4 *vol. in*-12; Dreux-du-Radier, *Paris*, 1767, 2 *vol. in*-12; Duport du Tertre, *Paris*, 1755, 3 *vol. in*-12, et 1775, 2 *vol. in*-12; François de Neufchâteau, *Paris*, *an* VIII, 2 *vol. in*-8°. Goujet, *la Haye*, 1767 *in*-12; Granet et Desmolets, *Paris*, 1731, 4 *vol. in*-12; Jansen et Kruthoffer, *Paris*, 1787 *et suiv.* 6 *vol. in*-8°.; la Place, *Bruxelles et Paris*, 1781, 8 *vol. in*-12; Liron, 1717-18, 2 *vol. in*-12; autre ouvrage de Liron, *Paris*, 1734-40, 4 *vol. in*-12; Michault, *Paris*, 1754 2 *vol. in*-12; Millin, *Paris*, 1785, 6 *to. in*-12; Pouges, *Yverdon*, 1784, 4 *parties in*-12; Sabatier et de Verneuil, *Paris*, 1774, 4 *vol. in*-12. Sablier, *Amsterdam*, *Paris*, 1769, 4 *vol. in*-12; Sallengre, *la Haye*, 1715—17, 2 *vol. in*-12, avec la continuation par Desmolets et Goujet, *Paris*, 1726—31, 11 *vol in*-12; Sautreau, *Paris*, 1782, 4 *vol. in*-12, *Bruxelles* 1789 2 *vol. in*-12; Schelorn, *Francfort*, 1730, 14 *vol. in*-8°.; Simon, *Bâle*, 1709-10, 4 *vol. in*-12, la suite par Barat, *Amsterdam*, 1714, 2 *vol. in*-12; Suard, *Paris*, 1796 *in*-8°., *Paris*, 1803 5 *vol. in*-8°.; Vigneul de Marville (Bonaventure

d'Argonne), (4e. édit.) *Paris*, 1725 3 *vol. in*-12, etc. Voilà les auteurs que nous avons consultés avec le plus de succès sous le rapport de l'érudition, de la critique et de l'agrément ; mais des recueils plus intéressans encore que tous ceux dont nous venons de parler, ce sont les *Collections académiques*, les *Mémoires* des sociétés savantes de l'Europe, et les *Journaux littéraires* parmi lesquels on distinguera toujours ceux publiés par Bayle, le Clerc, Bernard, celui des *Savans*, des Jésuites de Trevoux, de Desfontaines, de Prévot, de Fréron, de la Harpe, de Linguet, etc., etc., etc.

Nous terminons ici la note indicative des principaux ouvrages renfermant des variétés ; elle trouvait naturellement sa place à la tête d'un volume de mélanges. Il serait peut-être à désirer, pour l'utilité et les progrès de la science littéraire et bibliographique, que tous les auteurs fissent précéder les ouvrages qu'ils entreprennent, d'une Notice sur ceux qui ont paru antérieurement sur le même sujet.

PETITE

POETIQUE CURIEUSE,

ET AMUSANTE,

Renfermant des Notices sur les vers singuliers, bizarres, et d'une exécution difficile, dans les langues Latine et Française.

PETITE
POÈTIQUE CURIEUSE.

*SI la poésie est, comme on le dit, le langage des Dieux, il faut avouer qu'il leur est arrivé quelquefois de s'exprimer de la manière la plus bizarre, sous la plume de certains Poëtes. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les différentes espèces de vers qui font l'objet de cette Notice. On serait tenté de croire que la plupart de ces vers ont été inspirés plutôt par Vulcain que par le Dieu du Pinde, tant ils sont baroques, peu harmonieux et souvent ridicules! Mais leur singularité, les entraves que le Poëte s'est imposées pour les composer et la variété de ces entraves, présentent quelque chose de curieux. C'est ce qui nous a engagé à réunir en peu de pages des notices sur la nature de ces bagatelles, et à joindre des exemples à chaque article. On a lieu d'être surpris que des gens-de-lettres aient passé, à tirer de leur cerveau de pareilles vétilles, un tems qu'ils auraient pu mieux employer. On attribuait, dit un ancien professeur (*M. Colon*), ces vers au*

Démon ; à coup sûr ce n'était pas au Démon de la vraie poésie, mais bien à celui de la folie ; et quel est le Lutin qui pourrait déchiffrer le sens de la plupart de ces pénibles futilités? Cependant on est bien aise de les connaître, parce que la curiosité nous entraîne toujours plus volontiers vers les objets qui sortent des routes ordinaires, quelque défectueux qu'ils soient.

Nous allons donner, par ordre alphabétique, les différentes espèces de vers qui doivent composer cette petite poétique.

DES ACROSTICHES.

L'ACROSTICHE est une pièce de poésie, dont chaque vers commence par une lettre qui fait partie d'un nom écrit verticalement à la marge. Ce mot vient du Grec *akros* extrême ou qui est à l'extrémité, et *stichos* qui signifie *ordre*. Les acrostiches ont été très en vogue dès la renaissance des lettres sous François Ier. On présume que nos premiers poëtes ont pris cette forme de poésie, des Grecs; et effectivement on trouve quelque chose qui tient de l'acrostiche, dans l'*Anthologie*. Quelques auteurs appellent ainsi les deux épigrammes du premier livre de l'*Anthologie*, c. 38, faites, la première en l'honneur de Bacchus, et l'autre en l'honneur d'Apollon; elles sont composées de 25 vers, dont le premier est la proposition ou le dessein de l'épigramme; les 24 suivans sont composés chacun de quatre épithètes, commençant toutes quatre par la même lettre, et disposées aussi selon l'ordre alphabétique des 24 lettres des Grecs; en sorte que le premier de ces 24 vers, qui suit celui de la proposition, comprend quatre épithètes qui commencent par A. Le second, quatre épithètes qui commencent par B. Le troisième, *etc.*; ainsi de suite jusqu'à l'oméga. Ce qui fait 96 épithètes pour chaque Dieu. Mais ce n'est pas là ce que l'on doit proprement appeller acrostiche, surtout d'après la définition que nous en avons donnée plus haut, ce serait plutôt des *vers lettrisés*. (voyez ce mot).

Quand on commença à cultiver ce genre de poésie en France, on le fit avec une espèce de

fureur, et on tenta tous les moyens imaginables d'en multiplier les difficultés : on vit des acrostiches dont les vers non seulement commençaient, mais finissaient par la lettre donnée; d'autres où cette lettre se trouvait au commencement du vers et à l'hémistiche; quelquefois les acrostiches commencent à rebours, c'est-à-dire, par la lettre du dernier vers, en remontant de-là jusqu'au premier. Tel est celui que Guillaume de St. André a fait de son nom aux 22 derniers vers de son poëme sur Jean IV duc de Bretagne : Ce poëme se trouve dans le second tome de la nouvelle *histoire de Bretagne*. p. 691. On a vu aussi des sonnets pentacrostiches, c'est-à-dire, où le même acrostiche répété jusqu'à 5 fois, formait comme cinq différentes colonnes. Nous ne citerons qu'un petit nombre d'acrostiches, parce que ce sont de ces difficultés puériles que le bon goût réprouve, et qui n'occupent ordinairement que de petits esprits.

En voici un très-ancien, puisqu'on le croit de Priscien, grammairien, qui vivait au VIe. siècle. C'est un argument de *l'Amphitrion* de Plaute.

A *more captus Alcumenæ Juppiter,*
M *utavit sese in ejus formam conjugis,*
P *ro patria Amphitruo dum cernit cum hostibus.*
H *abitu Mercurius ei subservit Sosiæ.*
I *s advenienteis servum ac Dominum frustrà habet.*
T *urbas uxori ciet Amphitruo : atque invicem*
R *aptant pro mœchis. Blepharo captus arbiter,*
U *ter sit, non quit, Amphitruo, decernere.*
O *mnem rem noscunt : geminos Alcmena enititur.*

L'acrostiche suivant est propre à faire sentir combien ces sortes de pièces gênent le poëte, parce qu'outre l'acrostiche du nom du Roi au com-

mencement des vers, il y a encore des échos à la fin ; mais on s'est dispensé de la contrainte des rimes : cette pièce à été faite après la victoire remportée à Marsaille, en 1693, par M. de Catinat.

L e bruit de ta grandeur, dont n'approche personne   *sonne*:
O n sait le triste état où sont tes ennemis.   *mis.*
U oudraient-ils s'élever, bien qu'ils soient terrassés.   *assez?*
I ls connaîtront toujours la victoire immortelle   *telle.*
S uperbes alliés, vous suivrez les exemples.   *amples*
D 'Alger et des Gênois implorant d'un pardon.   *don.*
E n vain toute l'Europe oppose ses efforts   *forts* :
B ataillons sont forcés et villes entreprises.   *prises.*
O h! que par tant d'exploits vous serez embellis   *lys* !
U otre gloire en tous lieux du combat de Marsaille   *aille.*
R endant la ligue entière après mille combats.   *bas* !
B elge, tu marcheras pareille à la Savoie.   *voie* :
O n te voit tout tremblant sous un tel Souverain.   *Rhin* :
N ous te verrons aussi sous un Roi si célèbre   *Ebre.*

Autre Acrostiche sur un homme nommé *Bonnefoi*, et dont le nom travesti en Grec est Aristote.

A ssez de poëtes frivoles
R imant sans l'aveu d'Apollon,
I ront te fatiguer de leurs vaines paroles,
S ans que j'aille grossir l'ennuyeux escadron ;
T u verras mon respect t'honorer du silence
O ù l'on se tient devant les rois.
T on mérite en dit plus que toute l'éloquence,
E t ton nom seul plus que ma voix.

Ces trois acrostiches sont fort simples.

R adix	M utatio mirabilis.	U lm.
O mnium	O mnimoda oblivio.	L odi.
M alorum	R epentina ruina	M arengo.
A varitia.	S eparatio sempiterna.	A usterlitz

On pressait un jeune homme de nommer la personne qu'il aimait. Il s'en défendit, et récita l'acrostiche suivant, où se trouve le nom de cette personne.

J e ne saurais nommer celle qui sait me plaire;
U n fat peut se vanter, un amant doit se taire.
L a pudeur qu'alarmait l'impétueux désir,
I nventa sagement le voile du mystère,
E t l'amour étonné connut le vrai plaisir.

Voici un acrostiche double, c'est-à-dire que le même nom se trouve au commencement et à la fin des vers.

A mour au cœur d'Anne imprim A
N om très-heureux d'une que j'aime bie N
N i de nous deux cet amoureux lie N
A utre que mort défaire ne pourr A

Un écolier faisant un présent à son Professeur *Pierre* Manei, l'accompagna de ces cinq vers :

P *ierides Musæ divino numine vate* . . . . . . M
E *xiguum hunc afflate, precor, quò munera grat* . A
T *anto ferre viro possim concedite, nume* . . . N
R *aptum est de cœlis aliud, venerabile cert* . . E
O *he igitur vatis vires augete minut* I

Nous avons dit que les alphabets ne pouvaient être considérés comme de véritables acrostiches; cependant comme ils y ont quelque rapport, nous allons en citer deux ou trois, qui ne messieront point dans notre recueil.

Alphabet Moral à l'usage des grands Enfans, par M....

Adore la vertu, le reste est arbitraire;
Bénis la dans ton cœur; c'est là son sanctuaire.
Connais tous tes devoirs: sois bon, sois tolérant.
Dans tout, hors la vertu, demeure indifférent.
Enrichis toi, mortel, mais par la bienfaisance;
Fais le bien sans l'espoir de la reconnaissance.
Garde ta haine au mal et pardonne aux méchans.
Héros est le mortel qui commande à ses sens.
Insensé qui combat l'injure avec l'injure!
Képler lisait au cieux; consulte la nature.
L'ami de la vertu ne craint pas d'ennemis.
Maîtrise le destin en t'y montrant soumis.
Ne choisis un ami que pour l'amitié même.
Or vil! serais-tu donc, hélas! le bien suprême?
Plus encor qu'à ton prince, obéis à la loi.
Qu'il est doux, qu'il est beau d'être bien avec soi!
Rends à la vérité son culte légitime.
Sois en, s'il le fallait, le prêtre et la victime.
Temporise longtems, longtems avant d'agir.
Veille sur toi sans cesse avant de t'applaudir.
Use, n'abuse pas, c'est le refrein du sage.
Xénophanes, dit-on, n'aimait que la vertu.
Yvre de tous les arts, d'un seul art fais usage.
Zéphir est ton emblême, ô femme, qu'en dis-tu?

Les deux alphabets suivans ont été composés au commencement du XVII.[e] siècle; ils prouvent à quel degré de corruption et de perversité on était parvenu dans ce tems. La politique, dont il est ici question, n'est autre chose que ce caractère de dissimulation et d'abnégation intérieure de tous principes, qui pour parvenir à ses fins, sacrifie la religion, la justice et l'humanité. Le titre du premier alphabet est :

ALPHABETUM POLITICO-DIABOLICUM.

A *micus sis omnibus, nemini fidus esto : æquitatem fugito.*
B *landiaris omnibus, in nullius, nisi proprium commodum.*
C *alumniare audacter.*
D *efendere se cupientem non audito, stet proratione voluntas.*
E *xercitia politica colito.*
F *amam non curato.*
G *ratias agito multis, nulli referas.*
H *abueris superos aut inferos amicos, perindè sit tibi.*
J *uvenem, si bona proferre audieris, Senem tantùm decere dicito.*
L *ites ubicumque moveto.*
M *ajores natu non honorato.*
N *on omnibus copiam tui facito ; absentem te esse simulato.*
O *mne bonum impedito.*
P *acta violato, promissa non servato.*
Q *uærito regionem prætendendo religionem.*
R *eligionem colito, sed nullam servato.*
S *imula, dissimula cuncta.*
T *utum ubivis terrarum te esse putato.*
V *eritatem nunquàm dicito, aut parcè.*

On avouera que tout monstre qui professerait de pareilles maximes, mériterait d'être étouffé.

Passons au second, qui est intitulé:

ALPHABETUM AULICO-POLITICUM.

A *ulæ eadem est omninò fides quæ mobilis auræ.*
B *landitur sed post mordet ut scorpius aula.*
C *onsiliis rarò melioribus utitur aula.*
D *issimulet, regnare diu qui poscit in aulâ.*
E *xulat integritas, probitas et candor ab aulâ.*
F *erre moras, iram frænare, docemur in aulâ.*
G *rande decus videre bonos censetur in aulâ.*
H *orrent vera loqui, cupiunt qui crescere in aulâ.*
I *nvidiam qui ferre nequit, discedat ab aulâ.*
K *yrie qui sonuêre canunt eleïson in aulâ.*
L *anguent virtutes, regnat scelus omne per aulam.*
M *uneribus mentes hominum capiuntur in aulâ.*
N *ugas aula leves et fumos vendit inanes.*
O *tia quisquis honesta cupit, discedat ab aulâ.*
P *orta Erebi, in terris aula et tua Tantale scena est.*
Q *uæstus adulari et mentiri primus in aulâ.*
R *ara avis in toto vere pius aulicus orbe.*
S *inceris animo non est locus ullus in aulâ.*
T *urpe senex et inops quandò incolit aulicus aulam.*
V *itæ difficilis methodus benè dicitur aulâ.*
X *ante retroïbis, erit quandò constantia in aulâ.*
Y *dra aula est captum multorum horrenda venenis.*
Z *enones fatui sunt atque Thrasones in aulâ.*

On ne peut disconvenir que cet alphabet renferme de grandes vérités.

Dédommageons-nous des deux alphabets précédens, en citant ce troisième :

ALPHABETUM CHRISTIANO-POLITICUM.

A *mico ne maledixeris.*
B *eneficii accepti memento.*
C *itius ad infortunatos, quàm fortunatos amicos, proficiscere.*
D *epositum reddito. Dominare uxori.*
E *lige ea quorum non possis pœnitere.*
F *ieri quæ non possunt, cave concupiscas.*
G *loriam sectare.*
H *æresin fuge.*
J *ustè judicato.*
L *egibus pareto.*
M *oribus probatus esto.*
N *osce te ipsum.*
O *deris calumnias.*
P *rincipem honora.*
Q *uod oderis alteri ne feceris.*
R *es amici dilige ac perindè serva ut tuas.*
S *apientiâ utere.*
T *emperantiam exerce.*
V *irtutem laudato, et sustineto.*

Les trois alphabets latins précédens sont tirés de *l'Antidotum melancholiæ, vel schola curiositatis, omnibus hypochondriacis et atrabili laborantibus, sive fratribus spleniticis et melancholicis, aperta à domino Gaudioso.* Francofurti, J. Bencard 1667-70 2 *parties in*-12. Ce petit ouvrage, écrit entiérement en latin, offre quelques bonnes plaisanteries ; mais on y trouve aussi beaucoup de trivialités, et une

infinité de choses inutiles. Il en est à peu-près de même du *nugæ Venales*, du *Jacetiæ Jacetiarum*, et autres livres du même genre.

Charles II, roi d'Angleterre, avait un conseil que l'on nommait la *Cabale*, parce que les lettres initiales des noms des cinq personnes qui le composaient, formaient le mot *Cabal*.

C lifford.
A shley.
B uckingam.
A rlington.
L auderdale.

Nous citerons aussi un acrostiche latin d'une structure singulière et bizarre, qui est à la tête du tome troisième du *dictionnaire Portugais* du P. Bluteau, clerc régulier : le poëme est à la louange de l'auteur; et c'est son nom, qui sert de type à l'ouvrage qui est de neuf vers. La lettre initiale B est au milieu du cinquième vers, centre du poëme. Si l'on part de cette lettre en remontant ou en descendant, ou bien en allant horisontalement par la droite ou par la gauche, et que l'on se porte ensuite à l'un ou à l'autre des deux angles dont on s'est approché en s'écartant du centre : on rencontre toujours Bluteau en lettres majuscules. Les détours qui doivent se continuer constament vers le même angle, peuvent se faire en deux lignes droites, ou se rompre en zigzag, soit de ligne en ligne, soit de deux lignes en deux lignes. De sorte qu'on peut lire le nom de BLUTEAU, de trente manières différentes à-peu-

près. Aussi a-t-on appellé cette pièce de vers *labyrintus poëticus, circùm circà nomen auctoris concludens, quod majusculum* B *demonstrat.*

Vidisti	*Auctores*	*latE*	*quos*	*famA*		*volatU*
Altitonansqu	*E canensque*	*Tubâ*	*super*	*Extulit*		*astrA.*
Ecce	*Tibi, cunctos*	*Vincit*	*qui*	*Tullius*		*orE;*
Titan	*Vivus adest, qui*	*Lumina*	*phœbi*	*Vin-*		*ciT.*
Ubertim	*Laudes tribuat*	*Bona*		*Lysia*		*plausU*
Tergeminas;	*Vivant*	*Laudes, semperq;*		*Vi -*		*rescanT.*
Ergo	*Titus noster*	*Volitando*		*Triumphet in orbE;*		
Assi	*duÉ recinat*	*Tali*	*modulaminE*			*musA,*
Vivat ut	*Auctor ovans*	*Etiam*	*per*	*seculA*		*cantU.*

Il faut convenir, dit Beauzée, que pour ménager cette progression donnée des lettres dans tous les sens qu'on juge à propos, et conserver cependant la quantité et la mesure des vers, il faut surmonter beaucoup de difficultés très-grandes : mais aussi quels sacrifices il faut faire ! Si l'on dépouille cette pièce de l'appareil technique dont il s'agit, et que l'on n'y examine que le sens, on n'y trouvera qu'une louange assez vague, hyperbolique et dégoûtante par la platitude. Le savant auteur du *Dictionnaire Portugais* était digne d'un meilleur éloge. Le *dictionnaire* de Raphaël Bluteau est en 8 *vol. in-fol.* et a été imprimé à Coïmbre en 1712-1721. Le supplément imprimé à Lisbonne en 1727-1728 est en 2 *vol. in-fol.* Il est difficile de trouver des exemplaires complets de ce bon ouvrage. L'auteur, Anglais de naissance, et Français d'origine (son père et sa mère étaient Français), né à Londres en 1658, est mort à Lisbonne en 1734.

Voici un acrostiche double sur Mlle. Catherine Bienfait.

Catherine Bienfait Belle et plus douce encore,
Au printems de ses jours Inspire le desir :
Tout cèdc à ses appas Elle seule l'ignore.
Heureuse de n'avoir Ni peine ni plaisir :
Elle veut fuir l'amour Fuir l'amour à son âge !
Rarement cet enfant Abandonne ses traits.
Il embellit tes jours Il en attend l'hommage
N'est-il pas dans tes yeux Ton cœur est son partage;
Est-on belle pour rien ? jouis de tes bienfaits.

L'acrostiche suivant, que l'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de mauvais goût et de difficulté vaincue, a été composé par un nommé Chabrol, en l'honneur du Maréchal de Bassompierre son protecteur; on peut l'appeller *acrostiche multiplié*. Il se trouve en tête d'une mauvaise pièce de théatre, intitulée : l'*Orizelle ou les extrêmes mouvemens d'amour*, *tragicomédie en cinq actes*, *en vers*, *dédiée à Monseigneur le Maréchal de Bassompierre*, *par Chabrol*. Paris, Mathieu Colombel, 1633. *in*-8°. Nous connaissons un acrostiche du même genre dans les *bigarrures de Désaccords*, au chapitre des vers coupés ; il commence par ce vers :

Du lustre supernel princesse revestue....

On nous dispensera d'en citer le reste. C'est bien assez de donner une pièce de ce genre. Voici donc celle de Chabrol, qui nous a été fournie par la *bibliothèque du Théatre Français*, (du Duc de la Vallière). *Tome* 11. 6. 432.

ACROSTICHE SUR FRANÇOIS DE BASSOMPIÈRRE.

Fonder sur ses exploits un respect Favorable,
Rend Re à tous les mortels sa faveuR ado Rable.
A s s Aillir les destins et les vAincre A la fois,
Nonobsta Nt tous les traits de l'iNfortu Ne même,
Considérer Combien son PrinCe en se Cret l'aime
Objecte à vOs haineux les sOins d'un b On françois.
Ie me croiroIs vraîment atteInt d'ingrat Itude,
Si je ne vouS offrais ce S fruits de mon e Stude,
Dont le naïf Dessein Demande votre a Dvœu;
Et si vous agréEz cEs termes de la gu Erre,
Burinant sur le Bronze une fois Bassompierre.
Au lieu de mArs, Après on vous en croir A Dieu.
Sans doute leS assauts Sur les troupe Sangloises
Sont digneS d'empeScher les étrangère Snoises,
Où leurs cOups red Oublés subirent v Otre effort:
Mais sans Mettre en oubli comMe à l'heure Mars blême
Pour n'a Pprocher vos Pas avec Ne Ptune même
I fuyoIt, d'où l'Anglois vInt recevo Ir la mort
EncorE; mais le temps pour l'hEurem E dispence
Rest Raignant mes escrits aux Rigueu Rs du silence
RaRement peut-on voir sans guerRedésa Rroy.
En cela vous avez prévu vostr E anagramme,

Qui disposant mes vers par le fil de sa trame,
Vous dis: FAIS DES AMIS AU PRÈS DE CE BON ROY.

Voici un Acrostiche tétragone de 35 vers composés chacun de 35 lettres, et dont une croix est le sujet et la forme.

O	*CRUX EXCELLENS TOT*	O	*DOMINARIS OLYMP*	O
C	*ælestes plebes et*	C	*laras accipis illi*	C
R	*egna regenda poli c*	R	*ucifixi mutus et ardo*	R
U	*ndique te almificat r*	U	*beas cum sanguinis un*	U
X	*risti quapropter e*	X	*rege vocabere tu du*	X
D	*um inhumana tibi ex*	Q	*uiris divinaque tact*	V
U	*nius altithroni de*	U	*oto in laudis honor*	E
X	*risticolas socias*	A	*c sacro famine viva*	X
M	*ultiplices laudes*	E	*n das à culmine cœl*	I
I	*n terris cantus quo*	S	*offert orbis et exu*	L
S	*anctificat mundus*	U	*entus te pontus et hic so*	L
E	*xaltat jubilans cum*	M	*ontibus : arida cant*	U
R	*ura canunt stellis*	M	*otu tu carmina dona*	S
O	*rtus et occasus aqu*	I	*lo sic auster et aur*	A
L	*ætitiam regni ten*	E	*as quod lumine lume*	N
A	*lta poli pandas con*	S	*ignes numen et isti*	C
T	*anta dei dona dispe*	N	*sans qui omnia feci*	T
O	*CRUX QUÆ Xpi. ES CAR*	O	*BENEDICTA TRIUMPH*	O
Q	*uanta tibi dederat*	T	*antorum factor amor*	E
U	*iuificantis enim d*	O	*no deus ipse paravi*	T
E	*t bene te extulerat*	D	*ire ne dicere puppu*	P
R	*ancidus is valeat d*	E	*ceptor dux et iniqu*	I
E	*xemptam risit præ*	D	*am qui lucis ab æthr*	A
D	*elrusamque diu volu*	I	*t punire necando hi*	C
E	*n pia crux domini de*	C	*antans quis pio Mus*	A
M	*agnificare valet t*	A	*ntam te, et dicere fat*	U
P	*ulchra nites cultu*	T	*e visu gloria cingi*	T
T	*ayus dira fugit cal*	A	*mus sed pinus honor*	I
I	*nclinam humiles e*	T	*Cedros myrra melir*	O
O	*lfactum, pavitant na*	R	*dus et mira cupressu*	S
M	*astixtus gutta amm*	O	*mum balsama bidell*	A
U	*ictæ majestate su*	P	*er sua vota ferunt t*	E
N	*omine tu asperior m*	A	*jor virtute piis ho*	C
D	*onas, cum mercede me*	E	*nt Xpi. ante Tribuna*	L
O	*CRUX QUÆ COGIS RUPT*	O	*PLEBEM IRE AB AVERN*	O

On remarque dans cet acrostiche qu'il y a autant de lettres dans chaque vers qu'il y a de vers en longueur, de sorte que si ces lettres étaient en même caractère, et également espacées, cette pièce formerait un carré parfait de 35 lettres; cependant l'auteur s'est donné quelques licences; mais il a surmonté une grande difficulté en disposant les mots de façon que la lettre O se trouve aux quatre angles, au milieu et aux quatre extrémités de la croix. Les quatre vers qui forment l'encadrement de la pièce, sont :

O crux excellens toto dominaris Olympo.
O crux vexillum sancto et pia cautio Sæcto.
O crux quæ cogis rupto plebem ire ab Averno.
O crux dux misero latoque redemptio mundo.

Les deux vers qui forment la croix sont :

O crux quæ summi es noto dedicata tropæo.
O crux quâ Xpri. (1) *es caro benedicta triumpho.*

On conviendra que cet acrostiche très-difficile, est plus curieux que poëtique ; Tabourot l'appelle laborieux et admirable; il est de Rabanus, dont il prouve la patience plus que le goût, quoiqu'en dise le Seigneur des accords.

Ce dernier auteur met au rang des acrostiches des vers dont la première lettre de chaque mot forme un nom, comme ceux-ci, adressés à Ricaldo Abher.

R*es* I*namœua* C*aret* A*ffectu* L*œta* D*ecorem*
O*mnimodo* A*spirat* B*ellula* H*abe* E*rgo* R*ata.*

(1) *Xpri* est une abréviation tirée du grec, qui signifie *Christi.*

Et ceux-ci sur un nommé Maclou Popon, conseiller de Dijon.

Mens Astuta, Capax Legum, Orando Valuisset
Prœclare Omnigenis Populis Obtendere Nubem.

Le père Fatou a donné l'acrostiche suivant dans son *Paradis terrestre du St. Rosaire, de l'auguste Vierge mère de Dieu, divisé en douze jardins à huit parterres, autrement en douze octaves à huit discours, excepté l'onzième qui en a douze*, etc. Saint-Omer, 1592, *in*-8°.

P *eccatoribus* ...	P *ræstat*	P *œnitentiam*,
S *itientibus*	S *tillat*	S *atietatem*,
A *lligatis*	A *dducit*	A *bsolutionem*,
L *ugentibus* ...	L *argitur*	L *ætitiam*,
T *entatis*	T *radit*	T *ranquillitatem*,
E *genorum*	E *xpellit*	E *gestatem*,
R *eligiosis*	R *eddit*	R *eformationem*,
I *gnorantibus* ..	I *nducit*	I *ntelligentiam*,
V *ivis*	V *incit*	V *astitatem*,
M *ortuis*	M *ittit*	M *isericordiam*.

On voit que c'est le Rosaire qui produit tous ces heureux effets !

Par le P, il procure la pénitence aux pécheurs;

Par l'S, il soulage la soif de ceux qui sont altérés;

Par l'A, il absout ceux qui sont dans les chaînes du péché.

Par l'L, il livre à la joie ceux qui sont tristes;

Par le T, il tranquillise ceux qui sont tentés;

Par l'E, il éloigne la pauvreté de ceux qui sont dans la misère;

Par l'R, il rend la réforme aux religieux relâchés ;

Par l'I, il verse de l'intelligence dans l'esprit des ignorans ;

Par l'U, il surmonte les ruines des vivans ;

Par l'M, il obtient miséricorde aux morts.

L'auteur a donc trouvé toutes les utilités du Rosaire dans le mot *psalterium*, composé de dix lettres, qui peuvent, dit-il, se rapporter aux dix cordes du psaltérion, à la différence de la harpe.

Terminons ce chapitre par cette bagatelle sur le mot *papa* :

Ԁ *etri*		Ԁ *oculum*
∀ *postoli*	*et*	∀ *ureum*
Ԁ *otestatem*		Ԁ *etri*
∀ *ccepit*,		∀ *postoli.*

DES ANAGRAMMES.

L'ANAGRAMME est la transposition des lettres d'un nom, soit pour le déguiser, soit pour en former d'autres qui aient un sens différent. Ce mot vient du Grec *ana*, en arrière, en haut, par-dessus, de rechef, et de *gramma* lettre, c'est-à-dire, lettres dont l'ordre est changé. L'anagramme est très-ancienne. Lycophron, poëte qui existait 280 ans avant J.-C. en a fait deux assez heureuses: l'une, sur l'un des Ptolémées, *Ptolemaios* dont il a formé *apo*, de, *melitos*, miel, pour exprimer la bonté et la douceur de ce Prince. L'autre sur la Reine *Arsinoè*, mot dont il a fait *ion* et *eras*, violette de Junon. La troisième partie de la cabale chez les Juifs, le themura (changement) dont j'ai parlé ailleurs, n'est autre chose que l'art de faire des anagrammes.

On ignore si les Latins les ont connues. Le premier qui en a fait en France est le poëte Dorat, ou Daurat qui vivait sous Charles IX ; c'est de *Lycophron* qu'il en a pris l'idée. Dès-lors chacun s'en est mêlé ; on a même vu un abbé Catelan enchérir sur les anagrammatistes ordinaires ; il inventa en 1680 une sorte d'anagramme mathématique, par le moyen de laquelle il trouva que les huit lettres du nom du Roi Louis XIV font *vrai héros*. Cependant la fureur des anagrammes passa ; on leur déclara la guerre dans le cours du 17e. siècle. Ménage écrivit que le *turpe est difficiles habere nugas, et stultus labor est ineptiarum* (Martial 2 : ép : 86), convient parfaitement aux faiseurs d'anagrammes, qui se tourmentent cruellement pour trouver des mots dans des mots. Adrien Valois fit l'épigramme suivante sur le même sujet :

Quicumque nervis ingenî parùm fisus,
Doctumque carmen facere posse desperans
Evisceratis verba quærit in verbis
Anagramma versu claudat ut salebroso,
Laboriosis occupatus in nugis,
Non hic meretur usquequaque damnari :
Nam se ipse noscit ; et vetus probat verbum :
Citharœdus esse qui nequit, sit aulœdus ;
Anagrammatista, qui poëta non sperat.

Le poëte Colletet a aussi exprimé son mépris pour les anagrammatistes, dans cette anagramme adressée à Ménage :

J'aime mieux sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une épigramme.

Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée :
Et sur Parnasse nous tenons,
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Malgré ce que nous venons de rapporter contre les anagrammes, nous allons en citer quelques unes. Mais avant, nous dirons qu'on en distingue de deux sortes :

1°. Celles qui consistent à diviser un mot en plusieurs, comme dans *terminus*, *ter*, *minus*, ou dans ce vers :

Furfur edit pannum, panem quoque sustineamus.

On voit que *sustineamus* est composé des trois mots *sus*, *tinea* et *mus*.

2°. Celles dans lesquelles on renverse l'ordre des lettres et on les dispose autrement, comme dans *roma* qui produit *amor*, *mora*, *maro*; *corpus* qui produit *porcus*, *procus*, *spurco*; *julius* où l'on trouve *livius*; *galenus*, *angelus*; *logica*, *caligo*; *loraine*, *alérion*; *calvin*, *alcuin*; ou *le vain Caïn* en ajoutant le prénom *Jean*; etc., etc., passons à d'autres exemples.

Quand Pilate demanda à Jesus : *Quid est veritas*? Jesus répondit par les mêmes lettres : *est vir qui adest*. Ce jeu de mots ne pouvait avoir lieu dans la langue Syriaque que parlait J. C.

Autre anagramme :

Sancta Maria Magdalena :
Es alta magna ac miranda.

Ou en mettant *Magdalene* au lieu de *Magdalena*.
Magna et clara Dei amans.

Autre :

Marguerite de Valois,
Salve Virgo mater Dei.

Autre :

Nicolas Vignier
Nul gain i reçois

Ce Nicolas Vignier était fils de Nicolas Vignier qui a composé la *Bibliothèque historiale*, et qui est mort dés 1596. On trouve cette anagramme dans l'un des deux quatrains qui sont au revers du titre d'un petit livre imprimé sans date à Leyde in-8°. chez Jean-Marie, sous ce titre *la Légende Dorée des Frères Mendians de l'Ordre de St. Dominique et de St. François.* Voici ce quatrain :

Pourquoi prends-tu tant d'exercice
Contre Dominique et François ?
Ne sais-tu pas qu'en cet office
Travaillant nul gain i reçois.

Ce petit livre est de Nicolas Vignier, fils.

Autre anagramme :

Le jeune Stanislas, depuis Roi de Pologne, étant revenu de ses voyages, toute l'illustre maison de Lescinski se rassembla à Lissa pour le complimenter sur son retour. Le célèbre Jablonski, alors recteur du College de Lissa, fit à cette occasion un discours oratoire qui fut suivi de divers ballets exécutés par treize danseurs qui représentaient autant de jeunes héros. Chaque danseur tenait à la main un bouclier sur lequel était gravée en caractères d'or l'une des treize lettres des deux mots : DOMUS LESCINIA ; et à la fin de chaque

ballet, les danseurs se trouvaient arrangés de manière que leurs boucliers formaient autant d'anagrammes différentes. On voyait :

Au 1er. Ballet . . . DOMUS LESCINIA.
Au second . . . . ADES INCOLUMIS.
Au troisième . , . , OMNIS ES LUCIDA.
Au quatrième . . . MANE SIDUS LOCI.
Au cinquième . . . SIS COLUMNA DEI.
Au sixième . . . . I, SCANDE SOLIUM.

Cette dernière anagramme est d'autant plus remarquable qu'elle fut une espèce de prophétie (1).

Autre anagramme :

Le Moine *frère Jacques Clement*, assassin de Henri III, offre lettres pour lettres: *c'est l'enfer qui m'a créé*.

Autre :

Pilatre du Rosier
Tu es P.r Roi de l'air.

On sait que cet infortuné, étant parti, en ballon, de Boulogne, le 15 juin 1785 à sept heures et demie du matin, est tombé d'une hauteur prodigieuse, une demi-heure après ; il a été entièrement fracassé. Le feu qui prit dans son ballon a été cause de sa chûte.

Autre anagramme :

Révolution Française.
Un Corse la finira.

Il faut oter *Veto* du mot *révolution*.

(1) Ce passage ainsi que plusieurs autres de cet article, est tiré du *Dictionnaire de Trévoux*, de la *philosophie des images*, de Menestrier, etc.

Ménage raconte que M. Berruyer, ayant trouvé dans l'anagramme de M. de Bourges, à deux LL près, qu'il serait Cardinal, mit au bas, *restent deux* LL *pour le courrier afin qu'il aille plus vite.*

J. B. Rousseau, honteux d'avoir un cordonnier pour père, avait d'abord changé son nom en celui de *Verniettes* : Saurin trouva dans ce mot : *tu te renies.*

On trouve dans *Paulus apostolus*, *tu salvas populum* ;

Dans Voltaire, *O alte vir.*

Dans Pierre de Ronsard, *rose de Pindare* ;

Dans l'abbé Miollan, *Ballon abimé.*

Dans Claude Ménétrier, *miracle de nature.* Ce Jesuite répondit à cette anagramme galante :

> Je ne prends pas pour un oracle
> Ce que mon nom vous a fait prononcer;
> Puisque pour en faire un miracle
> Il a fallu le renverser.

André Pujom rève que l'anagramme de son nom est *pendu à Riom* : il passe par cette ville, y prend querelle, tue son homme, et y est effectivement pendu. Cela n'est pas très-avéré.

Alexandre était prêt à lever le siège de Tyr; il voit en songe un Satyre bondir autour de lui et parvient à l'attraper. Il consulte ses devins qui trouvent dans le mot *sa turos* Tyr est à toi. Effectivement le lendemain la prédiction est accomplie.

Constantin, fils d'Heraclius, prêt à livrer bataille, songea qu'il prenait le chemin de Thessalonique en Macédoine. Il raconte ce rêve à un de ses courtisans, qui répète syllabe par syllabe *thès*

allo niken : laisse à un autre la victoire. Il ne tint aucun compte de cet avertissement, donna bataille et fut battu.

Le pére de S. Louis, religieux Carme, auteur du ridicule *poëme de la Magdeleine*, était l'un des plus grands faiseurs d'anagrammes. Il avait anagrammatisé les noms de tous les Papes, des Empereurs, des Rois de France, des Généraux de son ordre et de presque tous les Saints. Il croyait bonnement que la destinée des hommes était marquée dans leurs noms. Je renvoie pour cet objet au *Tristam Shandi* de Sterne ; il parle dans son style original de l'influence des noms.

DES VERS BATELÉS.

Ce sont des vers qui se rapprochent des léonins, puisque la rime du premier vers doit aller avec celle du repos du vers suivant. Marot nous en fournit un exemple :

> Quand Neptunus, puissant Dieu de la *mer*,
> Cessa d'ar*mer* Carraques et Galées,
> Les Gallicans bien le durent aimer
> Et réclamer ses grandes eaux salées.

DES BOUTS-RIMÉS

Les bouts-rimés sont des mots donnés au hasard, et souvent très-bizarres, qui riment ensemble. L'auteur obligé de les remplir doit faire ensorte que chaque vers bien fait et présentant un sens suivi, soit terminé par l'un des mots donnés. On fait remonter l'origine des bouts rimés à 1642 ou 49, et on en attribue l'invention à l'abbé Dulot. Nous allons en citer quelques-uns.

Le premier qui nous tombe sous la main, est

un éloge de Louis XIV par le père Commire.

Tout est grand dans le Roi, l'aspect seul de son *buste*
Rend nos fiers ennemis plus froids que des *glaçons*.
Et Guillaume n'attend que le tems des *moissons*,
Pour se voir succomber sous un bras si *robuste*.

Qu'on ne nous vante plus les miracles *d'Auguste*,
Louis de bien régner lui ferait des *leçons*.
Horace en vain l'égale aux Dieux dans ses *chansons*,
Moins que n'est mon héros, il était sage et *juste*.

Modeste sans faiblesse et ferme sans *orgueil*,
Tandis qu'aux gens de bien il fait un doux *accueil*,
Contre l'impiété ses lois servent de *digue*.

Et seul de tout l'état conduisant les *ressorts*,
Par le charme secret des graces qu'il *prodigue*,
Du Prince et des sujets il forme les *accords*.

Voici un autre sonnet en bouts-rimés, fait sur M. de Rancé, abbé de la Trappe.

Quittant d'un riche hôtel le superbe *architrave*,
Bouthillier dans un trou se loge en *escargot*.
Là pour ranger son corps dans une sûre *entrave*,
Il le bat d'une verge ou d'un bâton *ragot*.

Ennemi des plaisirs, dont le goût nous *déprave*,
Il fait son lit d'un ais, son chevet d'un *fagot*,
Un sac est son habit; son repas une *rave*,
Tous ses meubles n'ont rien que de brut et de *goth*.

Loin du monde et du bruit, exempt *d'éclaboussure*,
Nulle profâne ardeur n'échauffe sa *fressure*;
Son zèle n'est rien moins qu'un zèle *tabarin*.

L'eau pure, ou tout au plus, une prunelle *aigrette*,
Composant la boisson qui sort de sa *burette*,
Lui tient lieu des liqueurs de Beaune et de *Turin*.

Le sonnet suivant offre encore plus de difficultés que les précédens : tous les bouts-rimés sont des noms de villes ou de provinces ; le sujet du sonnet est la mort d'un chat.

Iris, aimable Iris, honneur de la *Bourgogne*,
Vous pleurez votre chat, plus que nous *Philisbourg* ;
Et fussiez-vous, je pense, au fond de la *Gascogne*,
On entendrait de-là vos cris jusqu'à *Fribourg*.

Sa peau fut à vos yeux fourrure de *Pologne* ;
On eût chassé pour lui Titi de *Luxembourg*.
Il serait l'ornement d'un couvent de *Cologne*.
Mais, quoi ! l'on vous l'a pris ? on a bien pris *Strasbourg* !

D'aller pour une perte, Iris, comme la *Sienne*,
Se percer sottement la gorge d'une *Vienne*, (1)
Il faudrait que l'on eût la cervelle à l' *Anvers*.

Chez moi le plus beau chat, je vous le dis, ma *Bonne*,
Vaut moins que ne vaudrait une orange à *Narbonne*.
Et qu'un verre commun ne se vend à *Nevers*.

Voici un sonnet en bouts-rimés, qui mérite d'autant plus de figurer ici, que les mots donnés, lus du haut en bas, forment un sens différent du sujet qui a rapport aux lois du sonnet.

Veux-tu savoir les lois du sonnet ? Les *voilà* :
Il célèbre un héros ou bien une *Isabelle*.
Deux quatrains, deux tercets ; qu'on se repose *là*
Que le sujet soit un, que la rime soit *belle*.

(1) *Vienne*, sorte de lame d'épée qui se fabriquait à Vienne en Dauphiné.

Il faut dès ce début qu'il attache *déjà*,
Et que jusqu'à la fin le génie *étincelle*.
Que tout y soit raison : jadis on s'en pas *sa*;
Mais Phébus la chérit, ainsi que sa *prunelle*.

Par-tout dans un beau choix que la nature s' *offre*;
Que jamais un mot bas, tel que cuisine ou *coffre*,
N'avilisse le vers majestueux et *plein*.

Le lecteur chaste y veut une muse *pucelle*,
Afin qu'aux derniers vers brille un éclat *soudain*,
Sans ce vain jeu de mots où le bon sens *chancelle*.

Les bouts-rimés avaient été en grande faveur sous le règne de Louis XIV; mais dès lors on les avait abandonnés; cependant on a cherché à les reproduire vers 1782; et pendant un certain tems ils ont repris à la Cour. En voici qui ont été donnés par Louis XVI au marquis de Montesquiou ; ils sont assez heureusement remplis.

Je rencontrai dimanche un mort dans son *cercueil*,
Voyageant tristement sur le chemin *d'Arcueil*,
Au fond d'un corbillard, comme en un bon *fauteuil*,
Deux prêtres se carraient et le couvaient de *l'œil*.
Tout-à-coup l'essieu rompt; la bierre fut *l'écueil*,
Qui joignit mes vilains à feu monsieur *d'Auteuil*;
C'était le nom du mort : il fallut dans un *fiacre*
Emballer le défunt, les prêtres et le *diacre*.
Du sort qui nous attend voilà le *simulacre*,
Me dis-je; le Mogol sur son trône de *nacre*,
Le vaincu massacré, le vainqueur qui *massacre*,
Tôt ou tard de Caron remplissent la *Polacre*.

Voici des bouts-rimés que l'on attribue à

Marmontel; l'auteur de la Dunciade y est aussi maltraité que Marmontel l'a été dans ce poëme.

Le poëte Franc *Gaulois*,
Gentilhomme *vendomois*,
La gloire de sa *bourgade*,
Ronsard, sur son vieux *hautbois*,
Entonna la *Franciade*.
Sur sa trompette de *bois*,
Un moderne auteur *maussade*,
Pour lui faire *paroli*,
Fredonna la *Dunciade*;
Cet homme avait nom *Pali*:
On dit d'abord Palis *fade*,
Puis Palis fou, Palis *plat*,
Palis froid et Palis *fat*;
Pour couronner la *tirade*,
Enfin de *turlupinade*,
On rencontra le vrai *mot*.
On le nomma Palis *sot*.

Envoi.

M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot;
Réfléchis, si tu peux, mais n'écris pas... lis, sot.

Le sonnet suivant, qui renferme des vérités, est de madame Déshoulieres.

Ce métal précieux, cette fatale *pluie*
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers*,
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,
Et l'on ne répand pas de larmes qu'il n' *essuie*;
Il semble que sans lui tout le bonheur vous *fuie*;
Les plus grandes cités deviennent des *déserts*,
Les lieux les plus charmans sont pour nous des *enfers*.

Enfin tout nous déplait, nous choque et nous *ennuie.*
Il faut pour en avoir ramper comme un *lézard.*
Pour les plus grands défauts c'est un excellent *fard.*
Il peut en un moment illustrer la *canaille.*
Il donne de l'esprit au plus lourd *animal*;
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*;
Mais il ne fait jamais tant de bien que de *mal.*

La même madame Déshoulieres a fait encore plusieurs autres bouts-rimés, parmi lesquels j'ai distingué ceux-ci, qui paraissent fort difficiles à remplir. Ils ont été adressés au duc de St. Aignan, en 1684.

Favori des neuf Sœurs, tu sais plaire *omnibus.*
Doux à qui t'est soumis, fatal à qui te *fâche*,
Tu sers Louis le Grand, sans espoir, sans *relâche*,
Et de quatre tu sais donner la mort *tribus.*

Tu pourrais inspirer la valeur au plus *lâche*:
Grand Duc, on voit revivre en toi Gaston *Phebus*,
Tu sais l'art d'employer noblement ton *quibus*:
A tes propres dépens plus d'un bel esprit *mâche.*

Le sort pour toi constant t'aime, te rit *item*,
Te destine un trésor, c'est là le *tu autem*,
Qu'un favori cacha durant une grande *ire.*

Tu peux encore aimer et faire dire *amo.*
Que ton histoire un jour fera plaisir à *lire*
Si jamais ont l'écrit *fideli* *calamo.*

Le quatrain suivant, adressé à une Dame par M. de Boufflers, peut encore être cité.

Quand je n'aurais ni bras ni *jambe*,
J'affronterais pour vous la balle et le *boulet*;
Ranimé par vos yeux, je me croirais *ingambe*,
Et je pourrais encore mériter un *soufflet.*

Je ne terminerai point cette notice sans citer des bouts-rimés plus qu'originaux, qui ont été proposés en 1806 par M. Warcy-Paillet. Il fit insérer dans les journaux la pièce de vers suivante, et proposa deux prix destinés aux deux poëtes qui feraient le mieux une pièce de vers soit en chanson, conte, fable, historiette, énigme, etc. sur les mêmes rimes que les siennes, mais sans employer les mêmes mots, et avec défense d'en forger. Voici le problême proposé par M. Warcy-Paillet :

A commencer du jour où l'on fête Saint- *Jacques.* (1)
Je te donne, lecteur, jusqu'au saint jour de *Pâques* : (2)
Je te promets en outre un palais tout en *Zinc*,
Qui vaudra de ducats cent milliards de fois *cinq.*
De rendre de Brunet (3) le ton triste et *lugubre*;
D'un cachot empesté de rendre l'air *salubre* ;
De rappeler au jour Nostradamus *défunt*;
De trouver pour Chignac de cent milions l' *emprunt*;
A plumage tout blanc de te donner un *merle*;
D'aller au fond des mers te chercher une *Perle*;
Sans connaître l'hébreu, d'expliquer le *Talmud*;
De faire pour toujours cesser le vent du *Sud*;
Tout en te couronnant de lauriers et de *mirte*,
De te proclamer Roi de la célèbre *Cirthe*; (4)
De faire un plaidoyer sans *mais*, ni *si*, ni *Donc*,

---

(1) Saint-Jacques l'Intercis, est le 27 novembre, selon la vie des Saints. Ce Martyr a été surnommé l'Intercis, c. à d. coupé par morceaux.

(2) Pâques. Cette Fête tombe le 6 avril 1806.

(3) Acteur très-plaisant du théâtre Montansier.

(4) Cirthe, aujourd'hui Constantine, à l'Orient d'Alger, ville forte, capitale de la province du Levant. Elle est dans un situation avantageuse, à trente lieues de la mer. De très-beaux ouvrages des Romains, font voir quelle a été sa splendeur et sa magnificence. (Géogr. de Lacroix).

Mieux qu'aucun avocat au palais n'a fait *onc*;
Uniquement pour toi de tenir la mer *calme*;
Parmi cent concurrens de t'adjuger la *Palme*;
De faire une cornue aussi droite qu'un *Busc*;
Sur les Monts Apennins d'aller chasser le *Musc*;
De trouver un Anglais, qui, sans espoir de *Lucre*,
Veuille bien te céder mille quintaux de *sucre*;
Du grand prêtre Aaron de retrouver l' *Ephod*;
De t'éclaircir enfin l'histoire de *Nemrod*;
Si prenant, cher lecteur, ces vers pour *Paradigme*,
Tu me rimes chanson, charade ou bien *énigme* :
(Mais à suivre cet ordre il faut que tu sois *strict*,
Car songe que ces mots ne sont de ton *District*).
De ta peine voici quel sera le *salaire* :
Le théâtre vanté du sublime Voltaire ;
De deux Corneille encore les chefs-d'œuvres connus...
Rimeurs; accourez tous, vous serez bien- *venus*.

Voici comment le problême a été résolu, d'abord par M. Geoffroy neveu, qui a remporté le premier prix, puis par M. E. D***t., qui a remporté le second.

Pièce de M. Geoffroy, neveu.

Les plus sages rimeurs deviendraient *maniaques*
S'il leur fallait, Warcy, repousser tes *attaques*.
Tu possèdes, je crois, la malice du *scink*, (1)
Quand tu veux, en rimant, que j'emploie *Edelink*.(2)
Hélas! pour réussir, vainement je *lucubre*, (3)

---

(1) Petit crocodille. Voyez dictionnaire de Gattel.
(2) Fameux graveur.
(3) Travailler de nuit. Dictionnaire de néologie de Mercier.

Et rien qu'en y songeant mon esprit se *lugubre.* (4)
Que ne faut-il aller de Paris à *Stralsund,*
De Stralsund à Pekin, de Pekin à *Budrunt,* (5)
Puis sur la Loire, enfin, pour tuer un seul *herle!* (6)
Que ne faut-il encor déraciner la *berle!* (7)
Mais tu ris, maudit Sphinx; puisses-tu près d' *Igud*, (8)
Attendre un sort pareil à celui de *Jéhud*; (9)
Ou même être haché comme le fut *Absyrthe;* (10)
Gueuser de porte en porte, ainsi qu'un *Métragyrte*; (11)
Devenir plus chétif, plus mince que le *jonc*;
A force de jeûner être creux comme un *tronc*;
Au lieu du vin exquis que l'on recueille à *Palme,* (12)
Boire sans t'arrêter quatre litres d' *oxalme*; (13)
Ne respirer qu'un air empesté par le *musc*;
N'avoir pour te nourrir qu'un pain couleur de *musc*,
Et quelques alimens affadis par le *mucre!* (14)
Mes termes, tu le vois, ne sont point à *mi-sucre;* (15)
Mais je reçus le jour près de *Cholmogorod.* (16)
Ton baroque défi me parvint à *Nislod*: (17)
Il faut te l'avouer, j'en eus le *borborygme;* (18)

(4) Lugubrer, empreindre de tristesse. *Ibid.*
(5) Nom donné à la ville d'Otrante, par les Turcs. Bibliothèque Orientale.
(6) Oiseau qu'on trouve sur la Loire.
(7) Plante à fleurs ombellifères.
(8) Ville dans le désert de Barbarie.
(9) Fils de Saturne, qui fut sacrifié par son père. Dictionnaire de la fable.
(10) Dictionnaire de la fable.
(11) *Ibid.*
(12) Une des îles Canaries. Géographie de Lacroix.
(13) Remède composé de sel et de vinaigre. Dioscor., livre 5, chapitre 19.
(14) Corruption par l'humidité. Dictionnaire du vieux langage, par Lacombe.
(15) Voyez le dictionnaire comique de Leroux.
(16) Ville de la grande Russie. Géographie de Lacroix.
(17) Autre ville de la grande Russie. *Ibid.*
(18) Voyez dictionnaire de l'Académie.

J'en fus malade au point d'employer le *phénigme*; (19)
En cet instant, hélas! j'en suis encor *confict.* (20)
Mais puisque le délai doit expirer *ennuict*, (21)
J'accepte ton défi, peut-être *téméraire*;
Écoute maintenant le vœu que je vais *faire* :
Puisse du noir Satan les ministres *cornus*
Te rendre tous les maux qui me sont *survenus*!

(19) *Ibid.*
(20) Absorbé. Dictionnaire du vieux langage.
(21) Aujourd'hui. *Idem.*

---

*Pièce de M. E. D***t, renfermant un logogriphe.*

Redoute-moi, lecteur, plus que mille *Cosaques*;
Car je prendrais aux gens jusques à leurs *casaques*.
Cherche dans mes neuf pieds, ce qu'inspire le *scink*; (1)
Ce que l'on peut trouver chez le banquier *Devinck*; (2)
Un rhume que par fois cause un air *insalubre*;
Le tems où maint auteur le plus souvent *lucubre*; (3)
Ce que cent fois vint faire un pirate à *Budrunt*; (4)
Un potage qu'on sert à Paris, à *Stralsund*;
Un légume sucré, plus connu que la *berle*, (5)
Et qu'on mange à Lyon, de même qu'à *Montmerle*;
Un faux-dieu, détesté dans la ville de *Jud*, (6)
Que n'encensa jamais le pieux *Abiud*; (7)

(1) Espèce de crocodile. Dictionnaire de Gattel. L'Académie écrit : scinque.
(2) Demeurant à Paris. Almanach du commerce de l'an 13.
(3) Lucubrer, passer la nuit à travailler. Dictionnaire de néologie, de Mercier.
(4) Nom que les Turcs donnent à la ville d'Otrante. Bibliothèque Orientale, par d'Herbelot.
(5) Plante à fleurs ombellifères. Dictionnaire de l'Académie.
(6) Ville de la Palestine, dans la tribu de Dan. Dictionnaire de Moréri.
(7) Fils de Zorobabel. Paralip. 9, 19.

Ce qui porta Médée à massacrer *Absyrthe*; (8)
Une ville, à présent, plus célèbre que *Mirte*; (9)
Ce que tout bon chrétien met souvent dans un *tronc*;
Un ruisselet limpide, où l'on trouve le *jonc*;
Ce que l'on veut toujours que soit le vin de *Palme*; (10)
Ce que, dans un navire, avec soin l'on *espalme*; (11)
Un sol où l'on ne voit jamais croître le *brusc*; (12)
L'essence d'une fleur, que l'on préfère au *musc*;
Un végétal commun, où s'engendre le *mucre*, (13)
Un grain des pays chauds, et que le friand *sucre*;
Certain taureau qui naît près de *Wernigerod*; (14)
Un animal velu, qu'on peut voir à *Nislod*; (15)
Un insecte, une humeur qu'attire le *phénigme*; (16)
La qualité d'un mets causant le *borborygme*; (17)
Ce qu'on prise à Pekin, à Londres, à *Maëstricht*,
Et qui fut dédaigné par l'humble *Bénédict*: (18)
De plus une machine aux maçons *nécessaire*;
Deux notes en musique, un monstre *imaginaire*;
Ce que portent toujours les végétaux *grenus*;
En politique, enfin, deux titres *reconnus*.

(8) Dictionnaire de la fable.

(9) Ville de l'Indostan. Voyez la table de Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, par Anquetil-Duperron.

(10) L'une des îles Canaries. Géographie de Lacroix.

(11) Terme de marine. Dictionnaire de l'Académie.

(12) Espèce de houx-frélon. Dictionnaire de Trévoux.

(13) Corruption par l'humidité. Dictionnaire du vieux langage.

(14) Ville de la Basse-Saxe, et non loin de la Prusse. Géographie de Lacroix

(15) Ville de la grande Russie. *Ibid.*

(16) Dictionnaire de l'Académie. (17) *Ibid.*

(18) Médecin allemand. Voyez Moréri.

Le mot du Logogriphe est GRIPPE-SOU, dans lequel on trouve : *peur*, *or*, *grippe*, *soir*, *prise*, *soupe*, *pois*, *og*, *ruse*, *pise*, *sou*, *ru*, *pur*, *poupe*, *pré*, *rose*, *orge*, *ris*, *ure* [taureau sauvage], *ours*, *pou*, *pus*, *sur* (aigre), *ré*, *si*, *ogre*, *épi*, *roi*, *sire*.

DES VERS BRISÉS.

Les vers brisés sont ceux qui, coupés immédiatement après le premier hémistiche ou le repos, peuvent se lire de suite, et présenter un sens complet et différent de celui que présentaient les vers lus en entier ; en voici un pauvre exemple tiré d'Octavien de Saint-Gelais :

De cœur parfait chassez toute douleur ;
Soyez soigneux, n'usez de nulle feinte ;
Sans vilain fait entretenez douceur ;
Vaillant et preux abandonnez la crainte ;
Par bon effet montrez votre valeur,
Soyez joyeux et bannissez la plainte.

Ces vers peuvent se lire ainsi :

De cœur parfait
Soyez soigneux,
Sans vilain fait
Vaillant et preux,
Par bon effet
Soyez joyeux,
Chassez toute douleur,
N'usez de nulle feinte,
Entretenez douceur,
Abandonnez la crainte :
Montrez votre valeur,
Et bannissez la plainte.

On trouve dans *les Bigarrures* de Tabourot, plusieurs exemples de vers brisés. Il en cite entr'autres une pièce assez singulière, sur les protestans ; mais il a soin de la faire précéder de cet avertissement :

« J'en ai vû (des vers brisés), plusieurs
» scandaleux et séditieux : de tous lesquels j'ai
» choisi ce suivant, pour l'exemple duquel je
» prie tous les lecteurs de ne se point scandaliser,
» car on peut voir que c'est l'esbat de quelque
» timide castor amphibie qui voudrait bien revirer
» sa robe. »

Je ne veux plus	La messe fréquenter
Pour mon repos	C'est chose bien louable.
Des huguenots	Lès presches écouter
Suivre l'abus;	C'est chose misérable.
Ores je voi	Combien est détestable
Cette finesse	En ce siècle mondain
Par quoi je doi	Voyant la sainte Table
Tenir la messe.	En horreur et dédain.

Qu'on réunisse ces deux pièces, en disant :

Je ne veux plus la messe fréquenter,
Pour mon repos c'est chose bien louable, etc.

Et l'on aura un sens tout-à-fait opposé à celui qu'expriment les vers séparés.

Autre exemple du même auteur :

Qui vous dit : belle,	Il ne dit vérité.
Il dit bien vrai	Qui laide vous appelle ;
Vous êtes telle,	En fait de loyauté
Comme bien sçai	Etes la nompareille.
Toujours aurai	A vous haine mortelle
A vous fiance	N'aurai, jour de ma vie ;
Et aimerai	Qui votre mal révèle
Votre accointance.	Dieu confonde et maudie.

Le Zadig de Voltaire nous fournit encore un exemple de vers brisés, dont la moitié présente

un sens opposé à celui qu'exprime le quatrain lu en entier. Le voici :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

Cette moitié du quatrain est injurieuse au roi ; qu'on y réunisse l'autre moitié, l'injure disparaît :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre ;
Sur le trône affermi le roi sait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre :
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Voici des vers brisés d'une singulière espèce :

Qu		*an*		*di*		*tri*		*mul*		*pa*
	os		*guis*		*rus*		*sti*		*cedine*	*vit.*
H		*san*		*mi*		*chri*		*dul*		*la*

On voit que les syllabes du milieu sont communes à celles du haut et du bas, en s'y joignant toujours à gauche ; ainsi *os* est commun à *qu*, *quos* et à *H*, *hos* ; *guis* est commun à *an*, *anguis* et à *san*, *sanguis* ; etc. Ce qui donne ces deux vers :

Quos anguis dirus tristi mulcedine pavit
Hos sanguis mirus Christi dulcedine lavit.

Il en est de même de l'exemple suivant :

Et canis		*venatur*		*servat.*
	in sylvis		*et omnia*	
Et lupus		*nutritur*		*vastat.*

On connaît aussi une manière d'écrire en

prose, qu'on pourrait appeler *prose brisée*. Ce sont des morceaux dont la disposition des lignes présente un double sens. Nous allons en donner un exemple, dans les deux lettres suivantes (1), qui offrent chacune deux sens diamétralement opposés.

MADEMOISELLE,

Je m'empresse de vous écrire pour vous déclarer
que vous vous trompez beaucoup si vous croyez
que vous êtes celle pour qui je soupire;
Il est bien vrai que pour vous éprouver,
je vous ai fait mille aveux. Après quoi
vous êtes devenue l'objet de ma raillerie; ainsi
ne doutez plus de ce que vous dit ici celui
qui n'a eu que de l'aversion pour vous, et
qui aimerait mieux mourir que de
se voir obligé de vous épouser, et de
changer le dessein qu'il a formé de vous
haïr toute sa vie, bien loin de vous
aimer, comme il vous l'a déclaré. Soyez donc
désabusée, croyez-moi; et si vous êtes encore
constante et persuadée que vous êtes aimée,
vous serez encore plus exposée à la risée
de tout le monde et particulièrement de
celui qui n'a jamais été et ne sera jamais

Votre serviteur,

A......

---

(1) Ces lettres présentent d'abord un sens, étant lues à la manière accoutumée; mais si ensuite on ne lit que la première, la troisième, la cinquième ligne, etc. c'est-à-dire, toutes les lignes impaires, on y trouvera un sens opposé à celui qu'a présenté la première lecture.

Reponse.

MONSIEUR,

Soyez assuré que je vous reconnais bien pour une personne qui n'est rien moins que sincère, et que je vous ai regardé comme un homme haïssable et tout-à-fait indigne de mon estime; C'est donc inutilement que vous m'écrivez aussi incivilement, et que vous m'exhortez si fortement à être désabusée. —— Comment pourrais-je être constante, puisque vous êtes vraiment le seul homme que j'aí en aversion, bien loin d'être l' objet de ma pensée, comme vous l'avez faussement cru. Vous auriez au contraire pu découvrir par toutes mes actions et par ma haine, que j'étais loin d'avoir pour vous des sentimens émanés d'un cœur sincère, si vous aviez eu seulement le sens commun. Je finis en protestant de n'oublier jamais un affront si sensible; et si à l'avenir une personne aussi franche et aussi aimable m'approchait pour me dire autant de faussetés que vous, qui m'avez dans toute occasion trahie, quoiqu'au déhors vous m'ayez toujours témoigné l'amour le plus pur et le plus tendre, je le traiterai, monsieur, comme je vous traite, vous qui êtes et qui avez toujours été un scélérat, de tous les hommes le plus infidèle, et duquel je suis tout-à-fait au désespoir d'avoir jamais pu me dire

La servante,

B.......

On raconte qu'un ami de l'évêque Theogonius, n'osant lui écrire ouvertement, de peur que sa lettre ne tombât en d'autres mains, pour le reprendre de son injustice et des mœurs peu épiscopales qu'il déguisait sous le masque de piété, lui écrivit une longue lettre qui faisait son panégyrique ; mais qui, étant lue à rebours, rendait un sens contraire, et plus convenable au personnage à qui elle était adressée. Cette lettre est rapportée dans *Comiers*, *page* 265 de son *traité de la parole, des langues et ércitures, et l'art de parler et d'écrire occultement*; Liège, 1691, *in*-12.

DES VERS BURLESQUES.

Ces vers tiennent à un genre de poésie qui travestit les choses les plus nobles et les plus sérieuses, en plaisanteries bouffonnes. Il paraît que le burlesque n'a point été connu des anciens. On ne trouve rien qui en approche dans Aristophane, Menandre, Plaute, Terence, Lucien, Apulée et Pétrone, tous auteurs très-gais et qui sont à peu près les seuls qui auraient pu travailler dans le genre burlesque s'ils l'eussent connu. Cependant quelques-uns disent que du tems de Ptolemée fils de Lagus, un nommé Raintou avait traité en ridicule des sujets sérieux de tragédie. C'est sous le règne de Louis XIII et au commencement de celui de Louis XIV que le style burlesque était le plus en vogue. Il nous est venu des italiens; Bernica, Lalli, Caporali sont les premiers qui se sont exercés dans ce genre. Sarasin se vantait d'être le premier français qui s'en fût servi. Charles Coipeau d'Assouci entreprit de mettre en vers burlesques le *ravissement de Proserpine*,

grand et pompeux poëme de Claudien; il publia aussi *Ovide en bel humeur*, ce sont les *Métamorphoses*; ces deux mauvaises productions ont attiré à leur auteur, ce bon vers de Boileau :

Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.

Un misérable poëte a traduit en vers burlesques 38 *Odes d'Horace* qui ont été imprimées à Leyde chez Sambit en 1653. Henri de Picou a dédié au prince de Conti l'*Odyssée d'Homère* dans le même genre, imprimée chez ce Sambit, aussi en 1653. On voit en tête de ce livre une Epitre burlesque de Pénélope à Ulysse, faite sur le modèle de celle d'Ovide.

Jacques Moreau a composé en grands vers latins un poëme intitulé *la Pigméide*, ou *combat des Grues et des Pigmées*, divisé en 8 chants. *Paris*, *Sebastien Hip.* 1676. Cet ouvrage est rare, il a été peu lu; cependant il y a de bonnes plaisanteries. Dans le premier chant, l'auteur invoque ainsi Apollon :

.... Mentite tuis ô semper alumnis,
Pharmacopola tenax, aut dentis ut erutor ægri;
Da graciles, ô Phœbe, viros et inania castra
Fabellasque rudes, simulataque Pergama veris
Fingere, etc.

On trouve dans le second livre une description comique du coucher du soleil :

Jam Tartessiacas rhedam flectebat in undas
Declivis cœlo Titan, sitiensque labore,
Pervigili lambebat aquam, fessosque diurno
Tramite quadrupedes ægrè fumantia torquet;
Ad stabula, hic roseis ignita repagula pulsant.

Calcibus, et pingues paleas, ac semen avenæ
Jejuni, strigilesque vocant; dolet alvus inanis
Jam desiderio seri macrescere pastûs.

Dans le cinquième chant une mère implore Mars et lui dit :

Ac tua divitibus mactabo altaria donis;
Nam festis tibi vestis erit, tibi barba diebus
Aurea, jejunum te taurea pulpa cibabit,
Blesensisque satur dolio potabere vini.

En général, le style de la *Pigméide* est peu élégant, peu latin; les descriptions et les épisodes n'ont pas toujours le tour assez naïf, assez plaisant. La *gigantomachie* de Scarron, qui a été faite peu après la *Pigméide*, lui est préférable; elle commence ainsi :

Je chante, quoique d'un gosier
Qui ne *mâche* point de laurier,
Non Hector, non le brave Enée,
Non Amphiare ou Capanée,
Non le vaillant fils de Thétis,
Tous ces gens là sont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'aventure.
Etc.

Scarron passera toujours pour le prince des poëtes burlesques, il est vrai que c'est une pauvre principauté; mais cependant il avait du génie. On lui trouve un sel, une finesse dont sont privés ceux qui l'ont imité: sa *Gigantomachie*, sa *Baronéide*, mais sur-tout son *Virgile travesti*, lui ont fait une grande réputation dans ce genre :

« L'*Enéide* travestie, dit un auteur de goût, n'est autre chose qu'une mascarade, comme Scarron l'avoue ; mais cette mascarade n'est pas aussi grotesque qu'on le pense communément. Ce sont des dieux et des héros déguisés en bourgeois de Paris, mais tous avec leur propre caractère, dont Scarron a saisi le côté ridicule, avec beaucoup de justesse et d'esprit. C'est ainsi que de Jupiter il a fait un bon homme ; de Junon une commère acariâtre ; de Vénus une mère complaisante et facile ; d'Enée un dévot larmoyant, un peu timide et un peu niais ; de Didon une veuve ennuyée de l'être ; d'Anchise un vieux bavard ; de Calchas un vieux fourbe ; de la Sybille une devineresse, une diseuse de logogryphes ; de l'Oracle d'Apollon un faiseur de rébus. Quant au personnage qu'il a pris lui-même, c'est celui d'un conteur naïf et ignorant qui confond les tems et les mœurs, et qui fait parler tout le monde comme on parle dans son quartier ». Tel est ce genre comiqué. En voici quelques exemples. Scarron raconte les plaintes de Vénus à Jupiter, et comment Jupiter lui répond :

Ce dieu donc des dieux le plus sage
Se radoucissant le visage,
Et la prenant sous le menton,
Lui dit : Bon Dieu que dirait-on
Si l'on vous voyait ainsi faire ?
N'avez-vous point honte de braire
Ainsi que la mère d'un veau ?
Ah ! vraiment, cela n'est pas beau.
Ne pleurez plus, la Cithérée,
Et tenez-vous pour assurée
Tout ce que prédit le destin
D'Enée et du pays latin.

Le Dialogue de Vénus avec son fils Enée est très-plaisant ; on sait que Vénus ne paraît pas dans tout l'éclat de sa divinité, et qu'elle s'est déguisée aux yeux de son fils, qui cependant lui dit :

Vous sentez la dame divine ;
J'en jurerais sur votre mine.

Alors Vénus fait l'Agnès.

Je ne suis pas, en vérité,
D'une si haute qualité,
Dit Vénus, mais votre servante.
Ah ! vous êtes trop obligeante,
Ce dit-il, et j'en suis confus.
Et moi, si jamais je la fus,
Ce dit-elle. Et lui de sourire
Disant : cela vous plaît à dire ;
Puis sa tête désafubla.
Ses deux jarrets elle doubla
Pour lui faire la révérence.
Il fit une circonférence
Du pied gauche à l'entour du droit,
Et cela d'un air tant adroit,
Ce pauvre fugitif de Troie,
Que sa mère en pleura de joie.

La première entrevue d'Enée avec Didon est encore très-plaisante :

La reine donc fut étonnée
De l'apparition d'Enée,
Et lui dit parlant un peu gras
L'ayant pris par le bout du bras,
(C'est par la main que je veux dire) :
Comment vous portez-vous, beau sire ?

Moi, lui dit-il, je n'en sais rien :
Si vous êtes bien, je suis bien ;
Et j'ai pour le moins la migraine,
S'il faut que vous soyez malsaine.
Vous vous portez bien, Dieu merci ;
Je me porte donc bien aussi.

Voici le portrait qu'il fit de Didon :

C'était une grosse dondon,
Grasse, vigoureuse, bien saine,
Un peu camuse à l'africaine,
Mais agréable au dernier point.

Parmi les effets qu'Enée avait sauvés du sac de Troye, il y avait, dit Scarron :

La bequille de Priamus,
Le livre de ses Oremus,
Un almanach fait par Cassandre,
Où l'on ne pouvait rien comprendre.

Il décrit ainsi le Tartare :

Phlégéton, un fleuve de soufre,
Court à l'entour, creux comme un gouffre,
Et roule à grand bruit du brasier
Au lieu de sable et de gravier.
Une tour qui flanque la porte,
Si haute, ou le diable m'emporte,
Qu'elle atteint au plancher d'enfer,
Est toute d'airain ou de fer.
Tisiphone en est la portière,
Carogne aussi superbe et fière
Que le portier d'un favori ;
La vilaine n'a jamais ri.....

Æneas eut l'âme étonnée
Du bruit de la troupe damnée....
Le grand et petit Châtelet
N'ont rien de funeste et de laid
Auprès de ce château terrible,
Aux gens de bien inaccessible.
Radhamante effroyable à voir,
En soutane de bougran noir,
Sur un siége de fer préside.
Onc ne fut juge plus rigide.
Les commissaires d'aujourd'hui
Sont des moutons auprès de lui,
Quoiqu'en matières criminelles
Nous ayons de doctes cervelles.
Ce juge criminel d'enfer,
Vrai cœur de bronze, ou bien de fer,
En veut sur-tout aux chattemites,
Aux faux béats, aux hypocrites;
Quand il en attrappe quelqu'un,
De leur chair il fait du pétun; (*tabac à fumer.*)
Et ce pétun le constipe,
N'en eût-il fumé qu'une pipe.

Nous ne pousserons pas plus loin nos citations sur ce poëme burlesque que Scarron n'a pas terminé : il n'en a travesti que huit chants ; Moreau de Brasey a fait les quatre derniers. Scarron n'est pas le seul qui ait travesti l'Enéïde; Cotton, poëte Anglais, en a fait de même dans sa langue; et Blumauer l'a aussi travestie en allemand, mais il ne la pas finie; elle l'a été par un autre poëte.

Passons à d'autres auteurs burlesques. Le pompeux et ampoulé Brébeuf, gagné sans doute

par le mauvais goût du tems, a bien osé entreprendre de faire le *Lucain travesti*, il l'intitula: *la Pharsale de Lucain, en vers enjoués*. Paris, 1655. Il débute ainsi :

Je veux, pendant que je suis
Franc de chagrins et d'ennuis,
Pendant que fureur divine
S'allume dans ma poitrine,
Et qu'enflé comme un ballon,
Je suis tout plein d'Apollon,
Vous chanter à la françoise
La guerre plus que bourgeoise
Qui se fit aux champs Grégeois,
Entre deux riches bourgeois,
etc.

Brébeuf anrait dû s'en tenir à sa première traduction. Dans cette parodie, il a employé 162 vers pour exprimer les sept premiers de la Pharsale. Voici comment il peint la guerre civile :

Guerre folle et téméraire
Où le gendre et le beau-père
Tâchèrent en furieux
A s'entr'arracher les yeux,
Se battirent, s'étrillèrent,
Rudement s'entre-cognèrent,
Comme il fallait haut et bas,
Ou comme il ne fallait pas.
Guerre sans orde et sans règle,
Où l'aigle bourrait un aigle,
Et sans remords ni respect
Le plumait à coups de bec;
Où l'enfant volait le père,

Le frère frottait le frère,
Cousin bouchonnait cousin,
Voisin testonnoit voisin, etc

Quelle différence de ce style à celui de Scarron? Il existe deux poëmes sur la Madeleine, qu'on peut mettre au rang des poésies burlesques; mais d'un genre particulier, et d'autant plus amusant que les auteurs n'ont point prétendu composer dans le genre burlesque.

L'un, composé par un nommé Barthelemi Carme, connu sous le nom de Pierre de S. Louis, a pour titre: *La Magdeleine au désert de la Sainte Beaume, en Provence, poëme spirituel et chrestien, en 12 chants.* Lyon, Deville, 1694, *in*-12. Rien n'est plus ridicule que cette production extravagante. L'auteur y appelle les rossignols et les pinçons, des luths animés, des orgues vivans, des Syrênes volantes. Les arbres sont de vieux barbons, des grands enfans d'une plus grande mère, d'énormes géans; il leur reproche l'orgueil avec lequel ils s'élèvent jusqu'au Ciel, sans avoir jamais devant lui la tête nue. Il rend cependant justice à la droiture de leurs intentions: il convient qu'en regardant de si près le Ciel, ils n'ont dessein ni de l'outrager, ni de l'escalader; ils sont seulement d'aimables rodomonds et de beaux orgueilleux. Voici comment il apostrophe les arbres de la forêt de Sainte-Baume:

Majestueux Titans, vénérables vieillards,
Suppôts silencieux de tant de babillards,
J'entends des oisillons les familles nombreuses,
De tant de rossignols les troupes amoureuses,
Qui par cent gazouillis, à l'envi des pinçons,
Sur vos bras verdoyans dégoisent leurs chansons.

Le dévot auteur, après s'être fâché contre les irrévérences que les Dames commettent à l'église, leur dit :

Vous faites à l'église avecque votre tête
Ce que sur le clocher faisait la girouette.

. . . .

Si vous avez tenu le livre de prières,
Vous n'en avez jamais lû les pages entières,
Sans faire parenthèse avec quelque douillet,
Tournant en même tems la tête et le feuillet.
Cependant l'oraison, pour n'avoir fait que rire,
Ne s'achève pas là; cela s'en va sans dire.

. . . .

Ensuite il s'escrime contre les joueuses, dans les vers suivans :

Voilà quant à l'église : allons à la maison,
Pour voir après cela si la rime a raison.
Les livres que j'y vois de diverse peinture,
Sont les livres des rois non pas de l'écriture;
J'y remarque en dedans différentes couleurs
Rouge aux carreaux, aux cœurs, noirs aux piques, aux fleurs;
Avecque ces beaux rois je vois encore des dames,
De ces pauvres maris les ridicules femmes.

. . . .

Battez, battez les bien, battez, battez les tous;
N'épargnez pas les rois, les dames ni les fous.
Je ne sais pas pourtant si vous les ferez sages,
Ou si vous le serez en feuilletant ces pages.

. . . .

Renoncez à carreaux, à cœurs, à fleurs, à piques,
Suivant de point en point ces deux suivans distiques :
Piquez-vous seulement de jouer au piquet,
A celui que j'entends, qui se fait sans caquet,

> J'entends que vous preniez par fois la discipline,
> Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bonne mine.

Madeleine, selon notre poëte,

> Pour le grand roi des cœurs couchait sur le carreau.

Il dit des yeux de cette Sainte :

> Qu'ils sont des bénitiers d'où coule l'eau bénite,
> Qui chasse le démon jusqu'au fond de son gîte.

Madeleine parle ainsi de son sein que ses larmes inondent :

> Sein dont mon œil enflé fit un vallon de larmes
> Quand ces monts désenflés perdirent tous leurs charmes.

En voilà suffisamment pour prouver que Pierre de Saint-Louis avait de l'imagination, mais que sa muse, quoique sérieuse, est très-plaisante.

L'autre poëme sur la Madeleine a pour titre: *la Magdeleine, poëme en 24 chants, par frère Remi de Beauvais, capucin.* Tournay, ch. Martin, 1617. *in*-12. On trouve dans cette production du délire, plus d'extravagances encore que dans la précédente. Nous n'en citerons qu'un seul vers, qui fera juger du reste de l'ouvrage. Il faut exposer le sujet qui amene ce vers : la Madeleine donnait un grand souper; Jésus-Christ était un des convives. Un galant qui n'était point prié, et qui voulait passer la nuit avec elle, se promenait en attendant dans le jardin. Comme la salle du festin était au rez-de-chaussée, il regardait de tems en tems aux fenêtres, et voyant que la joie et le vin conduisaient le repas trop loin au gré de son impatience, il se mit à crier dans son dépit :

Je crois que ces gueux-là n'auront jamais soupé.

Est-il possible de pousser aussi loin le burlesque et l'indécent ? (1)

Pierre de S. Louis et Remi de Beauvais, ne sont pas les seuls auteurs burlesques qui se sont exercés sur des sujets sacrés. Un docteur de Sorbonne publia en 1649 un livre avec ce titre : *la Passion de Notre-Seigneur, en vers burlesques*. Il représente Jésus-Christ au jardin des Olives, tenant en main le calice et buvant à la santé du genre humain. L'anglais Brown est auteur d'une bible en vers burlesques. Il avait de la littérature, dit Franklin son ami, mais il était mécréant ; il présenta dans sa bible travestie beaucoup de faits sous un jour très-ridicule, ce qui aurait pu nuire aux esprits faibles si son ouvrage eût été publié ; mais je crois qu'il ne l'a pas été.

En parlant du genre burlesque nous ne pouvons passer sous silence *la Henriade travestie*, (par Fougeret de Monbron.) *Berlin*, (*Paris*) 1745. *in*-12. Il y a de la facilité dans ce poëme, l'auteur y a suivi pas à pas Voltaire, il le travestit presque vers par vers. On en peut juger par l'exemple suivant, relatif au massacre de l'amiral de Coligny, et qui commence par ce vers, dans la Henriade :

Coligny languissait dans les bras du repos, etc.

---

(1) Cela me rappelle deux vers d'un vieux poëte français, qui traduisant les *Pseaumes*, fait dire au Seigneur fâché de la conduite des Juifs :

Contre ce peuple furieux
Je jetterai mes souliers vieux.

Le tems où écrivait l'auteur, tems où la langue française n'était pas encore formée, ne peut excuser une pareille turlupinade.

Voici comme Monbron a rendu ce passage, en vers burlesques :

Cette nuit fatale arrivée,
Dont ma secte s'est mal trouvée,
(1) L'Amiral au lit étendu
Reposoit son individu,
Et ronfloit comme la pédale
De l'orgue d'une Cathédrale.
Soudain un horrible sabat
Le fait sortir de son grabat.
Il met la tête à la fenêtre
Et voit des gibiers de Bicêtre,
Qui, sans rime ni raison,
Mettent le feu dans sa maison;
Et d'une façon peu chrétienne
A ses gens percent la bedaine.
Puis du nom fameux de Gaspart (2)
L'air retentit de toute part.
Le jeune Teligny, son gendre,
Sous son balcon vient l'ame rendre.
Que diable faire à tout ceci,
Dit tout bas le preux Coligny ?
Je vois qu'à la fin de l'histoire,
Il me faut passer l'onde noire,
Soit, *libera nos, Domine* :
M'y voilà tout déterminé.
Déjà l'assassine cohorte,
Heurte rudement à sa porte :
Il ouvre avec cet air bénin,
Ou plutôt cet air patelin
Qu'on emprunte afin de séduire
Le gens qui cherchent à nous nuire.

(1. 2.) Coligny.

Messieurs, dit-il, que voulez-vous?
A ces mots les voilà tretous
Plus muets que poisson d'eau douce.
Chacun pourtant son voisin pousse,
Et l'excite à faire le coup;
Mais au diable qui s'y résoud.
Celui-ci lui baise la patte,
Celui-là le lèche et le gratte,
L'autre tombant à ses genoux,
Lui dit, papa, pardonnez nous.
Va, répond-il, la paix est faite,
Pourvu que vous fassiez retraite;
Car de reposer un petit,
Je me sens encore appétit:
Il faut que j'en prenne ma dose,
Ou demain je serai tout chose.
Adieu, Messieurs, jusqu'au revoir,
Je vous souhaite le bon soir.

Il alloit refermer sa porte,
Quand Besme, que le Diable emporte,
Montant les degrés trois à trois,
Quatre à quatre même je crois,
Leur crie, où courez-vous, canailles?
Coyons plus coyons que des cailles,
Marauts qui trahissez le Roi,
Venez prendre exemple de moi.
Aussitôt il tire sa dague,
Et sur Coligny zague, zague,
Il frappe, le larron qu'il est,
Les yeux clos sans voir ce qu'il fait,
Craignant que son auguste face
Salir ses chausses ne lui fasse.

Bref, le vénérable Barbon
Fut accroché par le jambon
Sur un roc voisin de Montmartre,
Plus haut que les clochers de Chartre;
Et son chef au Louvre porté
Pour récréer sa Majesté.

On a fait plusieurs éditions de la Henriade travestie. Celle de la collection de Cazin est bonne. Qui croirait, en lisant ce poëme, que son auteur était sombre, taciturne et atrabilaire?

Le père Vavasseur, jésuite, a composé un traité sur le genre burlesque. Il a pour titre : *de Ludricâ dictione liber in quo tota jocandi ratio ex veterùm scriptis estimatur.* Lutetiæ Parisiorum, apud Seb. Cramoissium, 1658, *in*-4°. Ce savant traité a été composé à la prière de Balzac, qui était affligé des progrès que faisait le style burlesque. Vavasseur attaque ce genre, et prouve que les anciens, ceux mêmes qui étaient les plus satyriques, ne s'en étaient jamais servis.

Naudé a parlé du burlesque dans son *Mascurat*, pp. 210 et suivantes. On y trouve des choses singulières tant sur le style burlesque des Français que sur celui des Italiens. A la page 220 et suiv. il examine si la poësie burlesque était en vogue chez les Latins. Il distingue quatre espèces de poësie latine burlesque, tant ancienne que moderne. Cependant on est assez d'avis que ce genre de poësie n'a point été connu des anciens.

DES CENTONS.

On appelle Centon un morceau de poésie composé d'hémistiches de vers, de vers entiers ou de passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs.

Le mot Centon vient du grec, *Kentron*, (en latin *Cento*), qui signifie habit fait de divers morceaux. Ce mot est formé de *Kentéô*, piquer, parce qu'il fallait beaucoup de points d'aiguille pour coudre ces sortes d'habits rapetassés (1). Ausone a prescrit des règles pour composer des Centons ; il faut prendre, dit-il, des morceaux détachés du même poëte ou de plusieurs : on peut partager un vers, et en lier la moitié à une autre moitié prise ailleurs, ou employer le vers tout entier. Mais il n'est pas permis d'insérer deux vers suivis, et pris dans le même endroit. Le même Ausone a composé un Centon obscène, intitulé *Cento Nuptialis*, qui est puisé entièrement dans le chaste Virgile, et qui commence par ces vers :

E. 5. *Accipite hæc animis, lætasque advertite mentes.*
E. 11. *Ambo animis, ambo insignes præstantibus armis*, etc.

Il finit par ceux-ci :

E. 3. *Vivite felices* * *dixerunt currite fusis.* B. 4.
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

On prétend qu'Ausone a témoigné du regret d'avoir fait ce Centon, et qu'il ne l'avait composé que par ordre de l'empereur Valentinien, qui, selon lui, s'était aussi amusé à cette sorte de jeu.

Je préviens que les Centons que je citerai dans ce court article, sont tirés de Virgile. L'E signifie Enéide, le G, Géorgique, et le B Bucolique.

Proba Falconia, femme d'Anicius Probus, au IV[e]. siècle, a composé un Centon, qui a été imprimé sous ce titre : *Probæ Falconiæ vatis claris-*

(1) Les soldats Romains se servaient de *Centons*, ou vieilles étoffes ramassées, pour s'en faire des plastrons qui les garantissaient des traits des ennemis.

simæ à divò Hieronymo comprobatæ Centones ; de fidei nostræ mysteriis è Maronis carminibus excerptum opusculum. Lugduni, 1516 in-8°., *Parisiis, apud Ægidium Gorbinum* 1576 in-8°. de 27 feuillets, et *Parisiis*, *apud Franciscum Stephanum*, 1543.

Voici quelques vers de ce Centon ; il s'agit de la défense que Dieu fit à Adam et à Eve de manger du fruit défendu ; Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au Chapitre XVI :

2. E. 712. *Vos famuli quæ dicam animis advertite vestris* :
2. 21. *Est in conspectu * ramis felicibus arbor* ; 2. G. 81.
2. 692. *Quam neque fas igni cuiquam nec sternere ferro*,
7. 608. *Relligione sacrâ * nunquam concessa moveri.* 3. E. 700.
11. 591. *Hâc quicumque sacros * decerpserit arbore fœtus*, 6. 141.
11. 849. *Morte luet meritâ, * nec me sententia vertit* ; 1. 241.
2. G. 315. *Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat autor*
8. B. 48. *Commaculare manus. * Liceat te voce moneri* 3. 461
3. G. 216. *Fœmina, nullus te blanda suasio vincat*
1. 168. *Si te digna manet divini gloria ruris.*

Lelio Capilupi, né à Mantoue comme Virgile, a surpassé Ausone et Proba dans l'art de décomposer et de recoudre les vers de son compatriote. On lui doit un *Cento Virgilianus de vita monachorum quos vulgò fratres appellant.* Romæ, 1575, *in*-8°, ou Venise, 1550, même format. On regarde cette pièce comme inimitable. Il a encore fait un Centon contre les femmes, qui a paru également à Venise, en 1550, *in*-8° (1). Deux

(1) On dit que ces centons furent rassemblés par Antoine Possevin (depuis jésuite), qui étant alors fort jeune, en donna à Rome, sous le pontificat de Jules III, une belle édition *in*-4°. dont par politique autant que par bienséance, il ne marque ni le lieu ni la date.

Le centon contre les moines a été inséré dans un recueil imprimé à Bâle, en 1556, *in*-8°. sous le titre *varia doctorum piorumque virorum de corrupto ecclesiæ statu poemata* etc. On le trouve encore dans le tome II des *mémoires de littérature de Sallengre*, Roterdam, 1718, *in*-12.

de ses frères, Hypolite et Jules ont, comme lui, excellé dans l'art de faire des Centons ; on a recueilli leurs poésies sous ce titre ; *Capiluporum Carmina ;* Romæ, 1590, *in-4°*. Ce volume est rare, selon Clément. Les poésies d'Hypolite Capilupi ont paru à Anvers, chez Plantin, en 1574, *in-4°*.

Etienne de Pleurre, Chanoine régulier de Saint-Victor de Paris, a écrit la vie de J. C., en Centons tirés de Virgile. Les deux docteurs de Sorbonne, qui ont approuvé ce livre, ont eu soin de dire que cet auteur a fait des couronnes à J. C. et aux saints martyrs, avec l'or de l'idole de Moloch. Virgile ne se serait jamais attendu qu'on l'aurait traité d'idole de Moloch ; et que ce seraient des gens qui sentiraient le prix de ses vers, puisqu'ils les comparaient à l'or. Voici quelques vers du Centon en question ; ils sont relatifs à l'adoration des mages :

6. E. 255. *Ecce autem primi sub lumine solis et ortus,*
2. E. 694. *Stella facem ducens multa cum luce cucurrit.*
5. E. 526. *Signavitque viam* * *cœli in regione serena* 8. E. 528.
8. E. 330. *Tum reges* * (*credo quia sit divinitùs illis* 1. G. 415.
1. G. 416. *Ingenium, et rerum fato prudentia major*)
7. E. 98. *Externi veniunt,* * *quæ cuique copia læti* 5. E. 100.
11. E. 333. *Munera portantes :* * *molles sua thura Sabæi,* 1. G. 57.
3. E. 464. *Dona dehinc auro gravia,* * *myrrhaque madentes* 12. E. 100.
9. E. 659. *Agnovere Deum* * *regem regumque parentem.* 6. E. 548.
1. G. 418. *Mutavere vias,* * *perfectis ordine votis.* 3. E. 548.
6. E. 16. *Insuetum per iter,* * *spatia in sua quisque recessit.* 12. E. 126.

Nous ne prolongerons pas plus loin la citation, elle suffit, avec les vers rapportés plus haut, pour donner une idée de ce genre de poésie. J'ai vu dans le *Moniteur Universel Français*, un Centon tiré de Virgile, composé par M. Jacquemard, en l'honneur de Napoléon-le-Grand, qui était alors

premier consul ; ce Centon se trouve aussi dans *la Décade philosophique* du 10 nivose an X. Il est fort bien fait. On ne réussirait pas aussi bien à faire des Centons français. J'en ai vu un échantillon qui me porte à croire que le latin est bien préférable. On dit quelquefois un Centon d'Homère, un Centon de Virgile, pour dire, un Centon composé des vers de ces poëtes ; comme on dit aussi le Centon d'Ausone, pour dire celui dont nous avons parlé, et dont Ausone est auteur.

Souvent on étend la dénomination de Centon aux ouvrages en prose, composés de morceaux dérobés. C'est ainsi que les *politiques* de Just Lipse ne sont que des Centons auxquels il n'a ajouté que des conjonctions et des particules.

On peut également regarder, comme Centon, un ouvrage qui a paru, il y a quelques années, sous le titre d'*Histoire de la Révolution Française, tirée des auteurs latins*, *in*-12 ; ce ne sont que des passages extraits de Ciceron, de Salluste, Tacite, etc., adaptés aux circonstances de la révolution.

Combien d'ouvrages modernes sont de véritables Centons, dont il n'y a que les coutures de défectueuses !

DES CHRONOGRAMMES.

Le Chronogramme, ou Chronographe, est une suite de plusieurs mots qui présentent un sens, et qui sont tellement choisis, que toutes les lettres numérales qui s'y trouvent forment la date que l'on désire. Chronogramme vient du grec *Chronos* tems, et *Gramma* lettre, c'est-à-dire, caractère qui marque le tems. Les chif-

fres romains, ou lettres numérales, sont composés des caractères suivans : I ou un, V ou cinq, X ou dix, L ou cinquante, C ou cent, D ou cinq cent, et M ou mille.

Ainsi ce vers Phaleuque,

*s*tVL*t*VM *est* DI*ff*IcILe*s habere nugas*,

publié en 1718, est un Chronogramme qui porte sa date avec lui. On y trouve V L V M D I I C I L V, qui mis par ordre de nombres les plus forts, donnent M. DCLL. VVVIII, c'est-à-dire, M mille, D cinq cens, C cent, deux LL qui font chacune cinquante, ou cent pour les deux; trois V qui font chacune cinq, ou quinze; et trois I qui font trois. Toutes ces sommes additionnées donnent 1718, qui est l'année de la publication du vers

Stultum est difficiles habere nugas.

L'origine des Chronogrammes remonte très-haut: Dans l'église de Saint-Pierre à Aire, on lisait sur une vitre :

*B*Is *septe*M *præbendas*, V*ba*L*d*VI*ne*, *ded*Is*t*I,

ce qui dénote l'année M. LVV. IIII, ou M. LX. IIII, 1064. L'auteur qui me fournit cette note n'a point compris les deux I I de *dedisti* au nombre des lettres numérales, de sorte que la date est 1062. Il n'y est pas question du D, parce que cette lettre n'était pas alors reconnue numérale; elle ne l'était pas encore en 1465, au tems de la bataille de Montlheri, comme le prouve ce Chronogramme français : *à* C*he*V*a*L, *à* C*he*V*a*L, *gensdar*M*es à* C*he*V*a*L; ni même en 1485, ainsi qu'on le voit dans un autre Chronogramme français. Ce n'est que depuis 1574, que l'on a ap-

pelé Chronographe cette manière de dater ; et les premiers vers qui ont porté ce nom ont été faits pour l'élection d'Etienne, roi de Pologne. Avant ce tems, on les appelait *vers numéraux*, ou *numéraires*.

Tabourot, dont nous avons déjà parlé, a fait quelques recherches sur les Chronogrammes. On les a employés, dit-il, de deux manières : La première, consistait à se servir simplement des lettres numérales, pour marquer l'année d'un évènement, après quoi chacun donnait à ces lettres le sens qu'il voulait, comme dans ce milliaire M. CCCC. LX, posé par Léon X, sur une pierre d'attente, pour marquer l'année de son avènement au pontificat ; des malins interprètent ainsi ces lettres numérales :

*M*ulti *C*ardinales *C*æci *C*rearunt *C*œeum *L*eonem *D*ecimum (1).

La seconde espèce de Chronogramme, est celle qui est renfermée dans une sentence, dont les lettres numérales marquent une année. Désaccords ne fait remonter les Chronogrammes qu'aux derniers ducs de Bourgogne ; mais nous avons prouvé par celui de 1062 ou 64, rapporté ci-dessus, qu'ils remontent beaucoup plus haut. On a publié à Bruxelles en 1718, une *dissertation analytique sur les Chronographes*. Passons à quelques exemples, différens de ceux que nous avons

---

(1) Nous rapportons cet cxemple tel que nons l'avons trouvé dans Tabourot, qui s'est trompé ; car Jean de Médicis est monté sur le trône pontifical sous le nom de Léon X, le 5 mars 1513 : nous avons lu ailleurs cette anecdote racontée différemment. On demandait à Spéroni ce que signifiaient ces lettres numérales MCCCLX, gravées sur la porte du palais du pape, il répondit : *Multi Cardinales Cæci Crearunt Leonem Decimum*, parce que Léon X était encore jeune lorsqu'on l'éleva au S. Siége.

déjà cités. Voici un Chronogramme qui a été fait par Claude Godart, sur la naissance de Louis XIV, arrivée le 5 septembre (1638), jour où se fait la conjonction de l'aigle et du cœur du lion :

*E*X*or*I*ens* D*e*L*ph*I*n* , *aq*VIL*æ* C*or*DI*sq*V*e* L*eon*I*s*
C*ongress*V , *ga*LL*os spe* , L*æt*I*t*I*aq*V*e refec*I*t*.

Le Dauphin naissant, l'aigle et le cœur du lion étant en conjonction, a ranimé l'espérance et la joie des Français.

On trouve dans ce Chronogramme :

Huit I	8
quatre V	20
Un X	10
Six L	300
Trois C	300
Deux D	1000

Le Total de tous ces nombres donne l'année 1638.

Autre Chronogramme :

*A*q*V*ila f*VLMI*nans* V*en*I*t*, VIDI*t*,
VI*c*I*t a*V*str*I*æ R*V*ss*I*æq*V*e aq*VIL*as*.

Il est inutile de dire que ce Chronogramme a rapport à la fameuse bataille d'Austerlitz, qui a été gagnée, le 2 décembre 1805, par Napoléon, contre les empereurs d'Autriche et de Russie.

Autre Chronogramme en acrostiche sur le même sujet :

Mars, de nos bataillons secondant la valeur,
Dans les champs d'Austerlitz exerça sa fureur
Contre nos ennemis gagés par l'Angleterre.
Ciel, qui futes témoin de l'ardeur des Français
Couronnéz leur victoire en nous donnant la paix.
Venez nous consoler des malheurs de la guerre.

Par M. B........ prof. à V......

Autre sur la paix, que nous donne Napoléon :

D*at* *n*V*n*C *pa*C*e*M *ga*LLI*s*.

Autre sur la paix de Tilsit, signée avec la Russie le 7 juillet 1807, et avec la Prusse le 9 du même mois :

*N*a*po*L*eo* I, *A*L*e*X*an*D*er* I *et* *F*r*I*D*er*JCV*s* III
I*n* V*rbe*
*T*ILL*s*I*t* C*on*V*en*IV*nt*
LI*s* *s*I*s*t*I*t*; LI*s*! *s*I*t* *t*ILL*s*I*t* V*t*ILI*s* ILLI*s*.

Il existe une manière secrète d'écrire, qui se rapproche un peu du Chronogramme, quoiqu'il n'y soit pas question de date; elle consiste à prendre, dans une ou plusieurs phrases, une lettre de chaque mot; la réunion de toutes ces lettres forme un sens différent de celui que présente la phrase entière; par exemple : V*isita* I*nteriora* T*erræ* R*eperies* I*ntus* O*ccultum* L*apidem*, V*eram* M*edicinam*. Toutes ces lettres majuscules donnent le mot VITRIOLUM, qui est caché dans cet avis, rédigé par les anciens chimistes, qui affectaient du mystère dans toutes leurs opérations. On sait que le vitriol était regardé par eux, comme le principe essentiel de leurs découvertes.

On a caché cet avis ci : *Hac nocte post XII*

veniam ad te circà januam quæ ducit ad hortum, ubi me expectabis, age ut omnia sint parata, dans l'exhortation suivante, où tous les mots à lettres secrettes sont entremêlés avec d'autres qui n'en ont pas : H*umanæ* s*alutis* A*mator* q*ui* C*reavit* o*mnia* N*obis* i*ndixit* O*bedientiam* m*andatorum* C*ui* o*mnes* T*enemur* o*bedire* E*t* o*bsequi* P*ræmium* s*anctæ* O*bedientiæ; erit* S*empiterna* f*elicitas* T*imentibus* D*eum, etc.* Il serait trop long de rapporter cette exhortation en entier.

Roger Bacon, dans son livre des sept chapitres, cacha le mot JUPITER dans les lettres initiales suivantes : I*n* V*erbis* P*ræsentibus* I*nvenies* T*erminum* E*xquisitæ* R.

CONTREPETTERIE.

La Contrepetterie (terme dont s'est servi un vieil auteur) consiste à transposer la première lettre de deux mots, ce qui arrive fréquemment à ceux qui parlent avec trop de volubilité ; mais pour qu'elle soit exacte, il faut que la phrase ait toujours un sens, quelque ridicule qu'il soit. Ainsi l'on dira :

Le C*aire* se M*ouche pour le* M*aire* se C*ouche*. S*ot* P*ale* pour P*ot* S*ale*. T*out* G*ueux pour* G*outeux*. F*ort de* M*ain* pour M*ort de* F*aim*. On disait à un ivrogne qui s'était ruiné par son ivrognerie : vous avez V*endu votre* T*erre* pour avoir trop T*endu votre* V*erre*,

Je me serais bien gardé de parler de ce genre ridicule et détestable, qu'on appelle aussi ANTISTROPHE, si quelquefois on ne l'avait appliqué à la poésie. Mais dans ce cas-ci, ce ne sont pas

les premières lettres des mots que l'on change de place, mais les mots eux-mêmes. Ces sortes de contrepets consistent ordinairement dans une petite pièce de six ou de huit vers, parmi lesquels il s'en trouve un répété trois ou quatre fois, mais dont les trois ou quatre mots qui le composent sont à chaque fois dans un ordre différent. En voici quelques exemples : Le premier nous est fourni par les protestans, qui s'exprimèrent ainsi sur la mort inopinée de leurs persécuteurs Henri II, François II, rois de France, et Antoine, roi de Navarre :

Par l'œil, l'oreille et l'épaule
Dieu fit mourir trois rois en Gaule.
Par l'épaule, l'oreille et l'œil
Dieu a mis trois rois au cercueil.
Par l'épaule, l'œil et l'oreille
Dieu nous fit voir mainte merveille.

Le seeond est contre les protestans.

Luther, Viret, Bèze et Calvin
Ont renversé l'esprit divin.
Bèze, Calvin, Luther, Viret
Sont moins au Christ qu'à Mahomet.
Calvin, Luther, Viret et Bèze
Ont mis le monde mal à l'aise.
Viret, Bèze, Calvin, Luther
Et les leurs iront en enfer.

Le troisième exemple est dirigé contre quatre Papes qui n'ont pas été amis de la France :

Paule, Léon, Jules, Clément
Ont mis notre France en tourment.

Jules, Clément, Léon et Paule
Ont pertroublé toute la Gaule.
Paule, Clément, Léon et Jules
Ont beaucoup gagné par leurs bulles.
Jules, Clément, Paule, Léon
Ont fait des maux un million.

Nous puisons le dernier exemple dans Beaumarchais, pour offrir quelque chose de moderne en ce genre :

Vit-on jamais rien de plus sot
Que Lermin, Zabire et Bachot?
A-t-on jamais rien vu de pire
Que Bachot, Lermin et Zabire?
Et jamais rien de si coquin
Que Bachot, Zabire et Lermin?

On voit par ces différens exemples combien cette sorte de poésie est mauvaise ; d'autant plus qu'elle tient presque toujours à la satyre, genre détestable qu'il serait à desirer que l'on bannît de la littérature.

DES VERS COURONNÉS.

Dans ces vers, il y a une ressemblance pour la rime, du dernier mot du vers avec une partie de celui qui le précède immédiatement dans le même vers. Marot a fait dans ce genre une pièce qui commence ainsi :

La blanche Colombelle belle,
Souvent je vais priant criant,
Mais dessous la Cordelle d'elle
Me jette un œil friant riant,

En me consumant et sommant
A douleur qui ma face efface,
Dont suis le réclamant amant,
Qui pour l'outrepasse trespasse.

DES VERS DÉCLINÉS.

Ce sont des vers latins assez ridicules et fort rares, dans lesquels un nom se trouve décliné dans tous ses cas : on en voit un exemple dans un distique qui nous a été conservé par un certain Cottunius. Ce distique a rapport à la mort de Jésus-Christ. Le premier vers est décliné.

Mors mortis morti mortem nisi morte dedisset,
Cœlorum nobis Janua Clausa foret.

DES VERS EN ÉCHO.

On appelle écho une pièce de poésie dans laquelle le dernier mot ou la dernière syllabe de chaque vers se répète, et forme un sens avec le vers entier. Ménage prétend que les anciens ne connaissaient point ce petit genre de poésie; cependant il y a apparence que les Grecs et les Latins en ont fait. Martial, dans son épigramme 86 du livre 2, donne à entendre par ces mots : *Nusquam græcula quod recantat echo*, qu'il y avait des poëtes latins, de son tems, qui faisaient des échos, et que cette invention venait des Grecs. Il se moque, dans cette épigramme, de ces sortes de jeux, et dit qu'on ne trouvera rien de tel dans ses poésies : Planudes, livre 4, C. 10 de l'*Anthologie*, rapporte un écho de Gauradas, poëte peu connu mais ancien, comme le croit Politien dans ses mélanges. Le mot équivoque *coeamus*, auquel Ovide, liv. 3 des *Métamorphoses*, fait répondre Echo si volontiers à Narcisse, a été plaisamment

et malicieusement imité par le poëte Richer, dans son *Ovide bouffon*. Voyez aussi l'épigramme de Léonidas, livre 3 de l'*Anthologie*, C. 6, et le père Sirmond, sur l'*Épître II* du livre 8, de Sidonius Appollinaris. On trouve plus de cent vers, en écho, à la fin du second livre du burlesque *poëme de la Magdeleine*, par le père Pierre de Saint Louis, carme. Pelisson a fait un écho sur la prise de Valenciennes; comme il n'est ni aussi long, ni aussi ridicule que la tirade du Révérend Père carme, nous allons le citer ici :

Toujours au milieu du salpêtre *être*,
Percer partout comme un éclair *l'air*,
Ne se plaire qu'où la trompette *pette*,
De bon œil les soldats qui font bien leur devoir *voir*,
Rencontrer toujours la fortune *une*,
Porter un faix de soins dont on verrait Atlas *las*,
Et trouver les vertus même dans les rebelles *belles*,
C'est ternir les héros passés *assez*,
Et servir aux futurs d'exemple *ample*,
Que par ce conquérant vous serez embellis *lys*,
Son nom quoiqu'éclatant bien moins que sa personne *sonne*,
Chacun prendra de lui charmé de ses exploits *loix*,
Quiconque à les louer employer vers ou prose *ose*,
Ignore qu'on y voit les plus brillans esprits *pris*.

Nous rapportons un sonnet sur le même sujet à l'article *acrostiche*.

On cite, comme pièce d'une naïveté charmante, le dialogue composé par Joachim Dubellay, entre un amant qui interroge l'écho, et les réponses qu'il en reçoit; voici les meilleurs vers de cette pièce :

Dis-moi l'auteur de ces maux avenus? *Vénus*,

Qu'étais-je avant d'entrer à ce passage ? *Sage.*
Qu'est-ce qu'aimer et se plaindre souvent ? *Vent.*
Dis-moi quelle est celle pour qui j'endure ? *Dure.*
Sent-elle bien la douleur qui me point ? *Point.*

Voici encore quatre vers en écho, que je puis citer comme exemple, et qui valent ceux que nous venons de rapporter :

Nos yeux par ton éclat sont si fort éblouis, *Louis*,
Que lorsque ton canon qui tout le monde étonne, *tonne*,
D'un si profond respect nous nous sentons épris, *pris*,
Que ton seul nom partout, ton bras et ta personne *sonne.*

On voit que ces puérilités annoncent aussi peu de goût, qu'elles sont difficiles à composer. Elles étaient fort en vogue sous François Ier. et sous Henri II. Ronsard et ses successeurs s'y sont distingués; mais depuis le siècle de Louis XIV le bon goût a fait justice de ces bagatelles laborieuses. Il faut cependant avouer que le gentil Panard a tiré fort bon parti de ce jeu de mots dans l'un de ses vaudevilles, dont je vais rapporter quelques couplets, comme étant ce qu'il y a de plus supportable dans ce genre :

Maître d'un joli jardinet,
Lucas y fait
Peu d'ouvrage;
Et quand quelqu'un veut se mêler
D'y travailler,
Il fait rage
N'a-t-il pas, ce butor,
Tort

Quand il nous prive
D'un bien que ce balourd,
Lourd,
Si mal cultive?

Quand de ses feux un jeune cœur,
D'un ton flatteur,
Vous assure,
Croyez-moi, répondez toujours
A ses discours,
Turelure.
Mettez-vous bien cela
Là,
Jeunes fillettes :
Songez que tout amant
Ment
Dans ses fleurettes.

Le financier est libéral,
Mais il dit mal
Ce qu'il pense :
Le Robin parle joliment.
Mais rarement
Il pense.
Pour mieux plaire, un Plumet
Met
Tout en usage;
Mais on trouve souvent
Vent
Dans son langage.

Paris est un séjour charmant,
Où promptement

L'on s'avance :
Là, par un manége secret,
Le gain qu'on fait
Est immense;
On y voit des commis
Mis
Comme des princes,
Après être venus
Nus
De leurs provinces.

On peut regarder la rime emperière, comme un double écho, ainsi qu'on le voit par cet exemple assez insignifiant :

Prenez en gré mes imparfaits, *faits, faits*
Benins lecteurs très-diligens, *gens, gens.*

Cet exemple est tiré de la *controverse* du sexe *masculin* et *féminin*. Il prouve, ainsi que le suivant :

Qu'est-ce qu'un immonde *monde, onde?*

combien ce genre de vers est ridicule.

DES VERS ENCHAINÉS.

On appelle ainsi les vers qui ont une espèce de gradation de mots et de sens d'un vers au suivant; comme dans ce quatrain de Marot :

Dieu des amans d'amour me garde,
Et me gardant donne-moi heur,
En me le donnant prend ta darde,
En le prenant navre son cœur.

En le navrant me tiendra seur,
En seureté suivrai l'accointance,
En l'accointant ton serviteur,
En servant aura jouissance.

DES VERS ÉQUIVOQUES.

Ce genre de poësie est tel, que les dernières syllabes de deux vers, quoiqu'ayant le même son, ont cependant une autre signification. C'est encore Marot qui va nous en fournir un exemple:

En m'ébattant je fais rondeaux en rime,
Et en rimant bien souvent je m'en rime.
Bref, c'est pitié entre nous rimailleurs,
Car vous trouvez assez de rime ailleurs.
Et quant vous plait, mieux que moi rimassez,
Des biens avez et de la rime assez.

DES VERS FRATERNISÉS.

Ce sont ceux où le dernier mot du vers doit être répété tout entier ou en partie au commencement du vers suivant, soit dans un sens équivoque, ou d'une autre manière; par exemple :

Metz voile au vent, cingle vers nous, Caron,
Car on t'apprend, et quand seras en tante,
Tant et plus bois *bonum vinum charum*
Qu'aurons pour vrai, donque sans longue attente
Tente tes pieds à si déoente sente,
Sans te fâcher; mais en sois content
Tant qu'en ce faisant nous le soyons autant,

On voit par cet exemple de poésie surannée, combien est pitoyable, et combien a peu duré

ce genre ridicule, puisqu'on n'en pourrait pas trouver d'exemple dans nos poëtes modernes. La rime annexée est à peu près la même que la fraternisée; il suffit dans ceux-ci, que la dernière syllabe soit répétée, comme dans ces vers de Marot :

Dieu gard ma maîtresse et régente
Gente de corps et de façon ;
Son cœur tient le mien en sa tante
Tant et plus d'un ardent frisson .....

Autre exemple :

Pour dire vrai au tems qui court,
Cour est un périlleux passage ;
Pas sage n'est qui va en cour :
Cour est son bien et avantage ;
Avant aage y faut le courage ;
Rage est sa paix, pleurs ses soulas ;
Las ! c'est un piteux ménage ;
Nage autre part pour tes ébats.

Les anciens appelaient cette espèce de vers *anadiplosis*; on en trouve un assez bel exemple dans Ausone :

Res hominum fragilis alit, et regit et perimit fors,
Fors dubia æternumque labans quam blanda fovet spes,
Spes nullo finita ævo, cui terminus est mors,
Mors avida inferna mergit calligine quam nox,
Nox obitura vicem remeaverit aurea cùm lux,
Lux dono concessa Deûm, cui prœvius est Sol,
Sol cui nec furto Veneris latet armipotens Mars,
Mars nullo de patre salus quem Tressa colit gens,
Gens infrœna virum quibus in scelus omne ruit fas,
Fas hominem mactare sacris ferus iste loci mos,

Mos ferus audacis populi quem nulla tenet lex,
Lex naturali quam condidit imperio jus.
Jus genitum pietate hominum, jus certa Dei mens,
Mens quœ cœlesti sensu rigat emeritum cor,
Cor vegetum : mundi instar habens animœ vigor ac vis,
Vis tamen hœc nulla est verum est locus et nihili res.

DES VERS LÉONINS.

Les léonins sont des vers latins (1) que l'on fait rimer tant à l'hémistiche qu'à la fin du vers, comme dans :

Omnibus est notum quod summè diligo Potum,
Si Possem vellem pro potu ponere pellem.

On trouve beaucoup de vers léonins dans les poésies anciennes, dans les proses et dans les hymnes; mais ils sont de mauvais goût, et depuis long-tems on les a bannis de la poésie latine. Il en est échappé quelques-uns à Virgile et à Horace.

On ne connaît pas l'étymologie du mot *Léonin* : les uns le font venir du pape Léon; les autres le font ridiculement dériver du lion, parce qu'il s'applique à des vers plus élevés que les autres : enfin, Pasquier croit que ce mot vient de *Léoninus* on *Léonius*, religieux de S. Victor. qui florissait en 1145, sous Louis VII, et qui fit plusieurs de ces vers latins rimés et même un monorime qu'il dédia au pape Alexandre III (2). Campanella

(1) Je ne parle pas des léonins français, qui sont des vers défectueux, et qui par conséquent sont proscrits.

(2) Eberhardus Bethuniensis a dit dans son labyrinthe :

Sunt inventoris de nomine dicta Leonis
Carmina, quæ tali sunt modulanda modo :
Permutant mores homines cum dantur honores ;
Corde stat inflato pauper honore dato.

prétend que les vers léonins viennent des Sarrazins; mais je préfère l'opinion de Pasquier. Au reste, je renvoie à la *Rhytmologia Leonina ex Godefridi Hageonensis codice MS. biblioth. univers. Argent. locupletior*, de M. Oberlin. On trouvera dans cette savante dissertation ce que l'on peut desirer sur la poésie léonine, sur ces différens genres, et sur-tout un grand nombre de vers léonins tirés du manuscrit de ce Godefroi de Haguenau, qui a célébré les six fêtes de la Vierge en 4000 vers; il était du 13e. siècle.

La poésie française connaît aussi quelques vers léonins, c'est-à-dire, des hémistiches qui riment ensemble ou un dernier hémistiche qui rime avec le premier d'un vers suivant. C'est un grand défaut, dont nos meilleurs poëtes ne sont pas toujours exempts. (Voyez l'*Homme des champs* de Delille.)

Venons aux vers léonins latins : on en connaît de différentes espèces. Les uns riment seulement à la fin du vers, comme dans la poésie française, et ne sont pas proprement ce qu'on appelle léonins. En voici un exemple tiré de l'Enéide, liv. 1, v. 629.

*Ipse hostis Teucros insigni laude fere*bat,
*Seque ortum antiqua Teucrorum à stirpe vole*bat.

Dans le livre 11. v. 576.

*Ulcisci patriam et sceleratas sumere pœ*nas
*Scilicet hanc Spartam incolumis patrias que Myce*nas.

On en trouve plusieurs de cette espèce, non seulement dans Virgile, mais dans Lucrèce, Lucain, Juvénal, Claudien, etc.

Les vers léonins les plus simples sont ceux

dont les deux hémistiches d'un seul vers riment ensemble, comme dans ceux-ci, qui n'ont pas été faits par un buveur d'eau, et qui sont plutôt inspirés par Bacchus que par Apollon :

Ad primum morsum si non potavero mors sum :
Gaudia sunt nobis maxima dum bibo bis ;
Ad trinum potum lætus sum, dum bibo totum :
Lætificat quartus cor, caput atque latus :
In quinto potu vasto potamus hiatu :
Dulcis et ipse cibus, dum bibo sex vicibus.
Potu septeno lætus sum corpore pleno ;
O nos fœlices octo bibendo vices :
Nono cherubinum pingit potatio nasum :
Si decies bibero, cornua fronte gero :
Undenaque vice tibi præbibo, dulcis amice :
Et bis post decies est mihi tota quies :
Postea dico satis, sed cùm potavero gratis
Tantillum digitum, laetus eo cubitum.

Le vers suivant est encore un léonin ordinaire.

Continet hœc fossa Bedœ venerabilis ossa.

On peut y ajouter ce distique, qui était dans un cimetière d'Orléans :

Omnia transibunt, nos ibimus, ibitis, ibunt,
Ignari, gnari, conditione pari.

Et celui-ci :

Vulpes amat fraudem, lupus agnum, fœmina laudem,
Vulnus amat medicus, presbyter interitus.

On connait aussi le *Floretus* qui est un recueil de dits moraux en vers léonins, mal à propos attribué à S. Bernard, parce que les fleurs dont

il est composé, semblent tirées des œuvres de ce Saint. Il commence ainsi :

Nomine floretus incipit liber ad bona captus :
Semper erit tutus, hujus monumenta secutus.

Il y en a une édition de Lyon, 1494, sur laquelle on a fait celles de Cologne, 1501 et 1502. On appelle vers léonins consonnans et concordans, ceux où les hémistiches riment non seulement entr'eux dans chaque vers, mais dans deux ou plusieurs vers de suite, comme dans le poëme de ce Godefroi d'Haguenau (dont parle M. Oberlin, qui en a cité une longue tirade), sur la guerre de Guillaume duc de Normandie, contre Harald ; elle commence ainsi :

Pluribus est annis Gwilhelmus nomine, bannis (1)
Dux in Normannis, cui non fuit ulla tyrannis.
Hic vir pacificus erat et virtutis amicus,
Fama non modicus, justus, pius atque pudicus. etc.

Il y a des léonins qu'on peut appeler multipliés, parce que presque tous les mots du vers riment entr'eux ; en voici un, cité par M. Oberlin : (2)

Non nego, nec tego, quod ego, qui rego, cum lego, dego.

On peut mettre encore au nombre des léonins multipliés, les suivans, dont certaines mesures

(1) *Bannis, seu partibus vel terris.*

(2) M. Oberlin dit en note : « *Huic versui intelligendo auctor subjicit ista : Nota quod dictator hujus versus quondam rexit scolas apud summum in Basileâ, à quibus paucos habuit reditus, quia non dabatur sibi quod promissum erat ei ab episcopo ; unde scripsit ipsum versum in superliminari scolarum et rediit ad studium unde venit* ».

riment dans le corps de chaque vers et non avec la fin du vers, mais dont les extrémités de chaque vers riment ensemble :

Es ego fusile, vas quoque fictile, mando juvamen
Ex ope virginis et fugo grandinis omne gravamen.

Voici d'autres vers du même genre, tirés d'un ouvrage ayant pour titre : *Bernardi Morlanensis, monachi ordinis Cluniacensis, ad Petrum Cluniacensem abbatem qui claruit anno* 1140 *de contemptu mundi, libri III, ex veteribus membranis recens descripti.* Brunæ, 1595. C'est un poëme composé de 2956 vers de six pieds, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pied rime avec le quatrième, et le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui suit, comme dans les précédens : voici le commencement de ce long poëme :

Hora novissima, tempora pessima sunt, vigilemus.
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.
Imminet, imminet ut mala terminet, æqua coronet,
Recta remuneret; anxia liberet : æthera donet :
Auferat aspera, duraque pondera mentis onusta,
Sobria muniat, improba puniat, utraque justa,
Ille püssimus, ille gravissimus ecce venit rex.
Surgat homo reus, instat homo Deus, à patre judex.

Les vers suivans sont encore plus dans le genre des léonins multipliés :

Torte virum lege, forte sui grege, stet truce lege.
Orte pirum tege, sorte tui rege, sed duce rege. (1)

(1) Voici comment ces vers sont interprétés : Torte, *id est, tyranne* lege *cape*,

Ainsi que ceux-ci :

Sorte supernorum factor libri pociatur,
Morte superborum fractor cribri moriatur.

Autres du même genre :

Pauper amabilis et venerabilis est benedictus,
Dives inutilis insatiabilis est maledictus.

Autres :

Et canis in silvis venatur et omnia lustrat,
Et lupus in silvis nutritur et omnia vastat.

Autres :

Quos anguis dirus tristi mulcedine pavit,
Hos sanguis mirus Christi dulcedine lavit.

Nous avons cité, mais d'une manière différente, les quatre vers précédens : voyez-les à la fin de l'article VERS BRISÉS.

Les vers léonins en croix sont ceux dont le premier hémistiche du premier vers rime avec le second hémistiche du second vers, et *vice versa*, comme dans ceux-ci sur une cloche :

Vas ego fusum genitricis propter honores
Et do clangores ad culmen ei vel ad usum.

Ou ceux-ci :

Quisquis amat servit, dominatur quisquis amatur,
Quisquis amat patitur, quisquis amatur agit.

L'épitaphe de l'amiral Ruitter offre encore un exemple de vers léonins croisés :

---

forte *rusticum* cum suo grege, *ut* stet *apud te*, *id est*, *ut eum teneas* dura lege, *id est*, *duriter*. Horto tege pirum *arborem et* rege *eam* sorte tua, *id est*, *fortuna tua*, *sed duce* nimirum Deo eam *rege*.

Terruit Hispanos Ruitter, qui terruit Anglos,
At ruit in Gallos perterritus ipse ruit ter.

Les Léonins rétrogrades, sont des vers insignifians dont les mots lus à rebours en commençant par le dernier, sont les mêmes que les premiers, et ne changent point le vers; par exemple:

Signa te signa temere me tangis et angis.
Roma tibi subito motibus ibit amor (1).

Voici un autre jeu de mots, dans le même genre; il est en grec, et se trouve autour d'un grand baptistère en marbre, qui est à Sainte-Sophie, à Constantinople :

Nipson, anomemata me monan opsin.

En voici un autre, rapporté par M. Oberlin, et qui est moins singulier que les deux précédens :

Vela paro tela navi, tela paro vela.

Les léonins suivans sont à rime commune et ne valent guère mieux que ceux qui précèdent :

*In re terren*a	*Nihil aliud est nisi pœ*	na
	Labor eminet atque cate	
	Nec lex nec juris habe	

Tout ce que nous venons d'exposer prouve que ce genre de vers est de mauvais goût, et qu'on a bien fait de le proscrire de la poésie latine.

(1) Ces vers sont plutôt des jeux de mots, que des vers Léonins; on peut mettre ceux-ci à côté; ils sont relatifs aux courtisanes qu'il faut fuir :

Quid facies, facies veneris cum veneris ante?
Ne sedeas, sed eas ne pereas per eas.

On connaît l'*Homoïoteleuton*, qu'on peut considérer comme de la prose Léonine. C'est une figure de Rhétorique, par laquelle les différens membres qui composent une période se terminent de la même manière; comme : *Ut vivis invidiosè*, *delinquis invidiosè*, *loqueris odiosè*. Elle n'avait lieu que dans la prose, chez les anciens, et elle y formait un agrément. Les modernes l'ont bannie de la leur, comme un défaut; et au contraire, ils l'ont introduite dans leur poésie. Quelques critiques pensent trouver des traces de la rime dans l'*Homoïoteleuton* des Grecs et des Latins, mais ce n'était autre chose qu'une consonnance de phrase. *Homoïoteleuton* est formé du grec *homos*, pareil, et du verbe *teleó*, *definio*, je termine, terminaison pareille.

Nous mettrons au nombre des vers Léonins, ceux qui sont entremêlés de français et de latin. En voici quelques exemples : Le premier se trouvait au réfectoire des Jacobins, à Beaune.

Fratres benè veneritis
Bien las aux pieds et aux genoux,
Sititis et esuritis,
C'est la manière d'entre nous.

Séez-vous ici de par Dieu,
Comedentes et bibentes,
Selon la pauvreté du lieu
Quæ dederunt nobis gentes.

De nos biens qu'avons amassés
Pro Deo sumite gratis,
Et si vous n'en avez assez,
Mementote paupertatis.

Le second exemple est d'un genre différent.

Faut-il, hélas! *ô doctor optime!*
Que vous perdions *hisce temporibus*;
Au grand besoin, *doctor egregie*,
Vous nous laissez *plenos mœroribus*.
Hélas! hélas! *pater à cornibus*,
Tant nous est deuil de *flere funera*
Tant est amèr *parisiensibus*
Estre privés *tuâ presentiâ*.

Nous nous bornerons à citer ce couplet. Cette complainte, sur la mort d'un jésuite, en a huit. On peut juger des autres par celui que nous rapportons.

Tout le monde connaît la chanson de Pannard, qui commence ainsi :

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat;
Chantons tous sa gloire,
Et quisque bibat!
Hâtons-nous de faire
Quod desiderat;
Il aime un bon frère
Qui sæpè bibat.

Ce couplet, et les exemples précédens, suffisent pour donner une idée de ce genre baroque.

DES VERS LETTRISÉS
OU
TAUTOGRAMMES (1).

On nomme vers lettrisés ou tautogrammes, ceux dont tous les mots commencent par la même lettre. On n'en connaît guère qu'en latin ; ils sont très-difficiles, et ne valent ordinairement rien ; il faut les mettre au rang de ces *difficiles nugæ*, indignes d'occuper un écrivain sensé ; aussi en rencontre-t-on très-peu. Cependant la bizarrerie et la difficulté des petits poëmes de ce genre les rend curieux ; et c'est ce qui nous engage à en présenter quelques exemples.

Leo Placentius a publié sous le nom de Publius Porcius, un poëme tautogramme de neuf à dix pages, intitulé PUGNA PORCORUM, dont tous les mots commencent par la lettre P. Ce poëme, dont le style est digne des héros qu'on y célèbre, a été imprimé, pour la première fois, non pas à Louvain en 1546, comme je l'ai lu quelque part, mais à Anvers en 1533, *in*-8°. ; et il a été réimprimé dans le *Nugæ venales* de 1644, *in*-12, et dans celui de 1720, également *in*-12. Voici le titre de cet ouvrage : *Pugna porcorum per P.* (*Publium*) *Porcium* (*Leonem Placentium*), *poetam. Paraclesis pro potore.* (Avec cette épigraphe) :

Perlege porcorum pulcherrima prælia, Potor,
Potando poteris placidam proferre poesin.

Niverstadii, apud Gasparum Myrrheum, Mel-

---

(1) Tautogramme vient du grec *tautos*, même, et *gramma* lettre, même lettre ; c'est-à-dire, que la même lettre se trouve au commencement de chaque mot.

chiorem Thureum , et Balthasarum aureum, 1720. Ce titre est tiré de l'édition du *Nugæ venales* de 1720. L'auteur commence par une petite Dédicace en prose, en dix lignes. En voici le titre et le début :

Potentissimo Patrono Porcianorum P. Porcius. Poeta prosperitatem precatur plurimam. Postquam publicè porci putamur ; præstantissime patrone, placuit porcorum pugnam poemate pangere, potissime proponendo pericula pinguium , etc. Un petit préambule en vers précède le poëme , il commence ainsi :

Præcelsis proavis pulchre , prognate patrone ,
Pectore prudenti pietateque prædite priscâ ,
Præter progeniem , præter præclara parentum
Prælia pro patriâ , etc.

Après ce préambule, qui a dix-huit vers , commence le poëme ; nous en citerons seulement quelques vers :

Plaudite Porcelli porcorum pigra propago.
Progreditur , plures porci pinguedine pleni
Pugnantes purgent, pecudum pars prodigiosa ,
Perturbat pede petrosas plerumque plateas ,
Pars portentosa populorum prata profanat.
Pars pungit populando potens , pars plurima plagis.
Prætendit punire pares , prosternere parvos.
Primo porcorum præfecti pectore plano.
Pistorum porci prestant pinguedine pulchri.
Pugnantes prohibent porcellos , ponere pœnas
Præsumunt pravis : porro plebs pessima pergit
Protervire prius , post profligare potentes.
etc. , etc. . . . .
. . . .

Voici les sept derniers vers de ce poëme burlesque :

. . . .
. . . .

Postquam parturiunt præclara penaria prædas
Perficiunt pacem patitur populusque....
Posteàquam patuit prærepta pecunia plebi.
Plangunt privatim procerum præcordia pacem.
Plectunt perjuro perjuria plura patrantes.
Propterea Porci, Porcelli plebs populusque.
Posthac principibus prohibent producere pugnam.

Personavit Placentius post pocula.

On trouve, à la suite du poëme, une pièce de vers ainsi intitulée :

Potentissimo, pientissimo, prudentissimoque Principi. Patri purpurato, præsenti Pontifici, (le Prince Evêque de Liége), *Placentius plurimum precatur prospèritatis.*

Elle commence ainsi :

Perge, pater patriæ, patriarum perfice pacem.
Promereare palam palmam placidissime princeps.
Possessæ pacis primam perhibe pietatem
Priscorum patrum per prudentissima pacta
etc. . . . .
. . . .

Elle finit par ces vers :

. . . .
. . . .

Prudens pontificis pectus, per plura probetur
Plectra poetarum, plerique poemata promant

Præcipuam plerique parentelæ probitatem
Pertractent prosa, præstante poemate prorsus
Præcellat princeps pacis, princeps pietatis.
Pensa pauperiem, princeps præclare, poetæ.

Ce singulier ouvrage est terminé par une seconde pièce de vers iutitulée *Præcatiuncula P. Porcii poetæ*, dont voici le début :

Parce precor pingui pagellæ, parce prudente
Pugnantium parœmiae
Parce parum pulchræ picturatæque poesi,
Præsente pictæ poculo.
Phœbo postposito placuit profundere plura,
Præceps poemaque promere.
etc. . . . .
. . . .
Porcorum populus, porcellorumque precatur
Promiscue plebecula,
Perfectam pugnam perfecto ponere prælo
Propediem Placentium.

Charus centurio curavit comere chartas
Censorem, curæ commisit chalcographorum.

Enfin ce morceau est suivi du *testamentum ludicrum Grunnii Porcelli, cujus D. Hieronymus ad Eustochium meminit*. C'est une mauvaise farce en prose latine. Le *Pugna Porcorum*, comme nous l'avons dit, ne vaut rien, et n'a que le mérite de la difficulté vaincue; comment pourrait-on faire quelque chose de bon avec de pareilles entraves?

Un nommé Henri Harder a composé un petit poëme de 93 vers, sous le titre de *Canum cum Cattis certamen carmine compositum currente ca-*

lamo C. Catulli Caninii (*Henrici Harderi*) à la fin du *Nugæ venales* de 1720. Il débute ainsi :

Cattorum canimus certamina clara canumque,
Calliope concede chelyn, claræque camœnæ.
Condite cum cytharis celso condigna cothurno
Carmina : certantes canibus committite cattos,
Commemorate canum casus casusque cattorum,
Comprimis causas certamina cuncta creantes.
Currentem cupide cruda cum carne catellum
Conspexere catti captique cupidine cœnæ.
Comprendunt catulum, capiunt coguntque carere
Carne, canis clamor complebat compita cuncti
Confluxere canes; conamina cruda cattorum
Conqueritur catulus, captus carnesque ciboşque
Commemorat, etc. . . . .
. . . .
. . . .

Voici les six derniers vers du poëme :

Colle cavo comitum congesta cadavera condunt
Cattorumque canumque cohors curantque cruentos
Complexi catulos catti cattosque catelli
Civili certant caudâ, cubitis que cohærent :
Cantatur, crudam claudunt convivia cædem,
Cunctaque composito cessat certamine clades.

Ubaldus, bénédictin de Saint-Amand, qui vivait du tems de Charles-le-Chauve, au neuvième siècle, a fait un poëme tautogramme, en l'honneur des chauves; tous les mots commencent par un C. Il a été imprimé avec le *Pugna Porcorum* de Placentius, à Louvain, en 1546. Comme il n'est pas long, nous allons le donner en entier :

CALVORUM ENCOMIUM.

Carmina clarisonæ calvis cantate, camœnæ,
Comere condigno conabor carmine calvos,
Contra cirrosi crines contundere colli.
Cantica concelebrent callentes clara camœnæ,
Collaudent calvos concludant crimine calvos.
Carpere conantes calvos crispante cachinno.
Conscendat cœli calvorum causa cacumen.
Conticeant cuncti concreto crine comati
Cerrito calvos calventes carmine cunctos.
Consona conjunctim cantentur carmina calvis.
Carmina clarisonæ calvis cantate, camœnæ.
Cum crescit calvi capitis cervice corona.
Consortem cleri consignat consore calvum.
Capturum claram Christo cœdente coronam.
Ceu crines capitis convellens crimina cordis.
Corde creatorem conspectat corpore cœlum,
Cœlicolas cives cupiens contingere cultu.
Crimina cum curis contemnit cuncta caducis,
Cœli consensum consensum coelicolarum.
Concipiens cupidè collaudat cuncta creantem.
Carmina clarisonae calvis cantate, camaenae.
Concilium clarum calvorum congere coetum.
Cum certis calvum coelorum concipe ciclum.
Calvitii culmen coeli cognoscito centrum.
Circuitu cosmi, commendant coetera calvi.
Calvos consocia candentes congere calvos.
Cynthia cessabit criseos conferre colores.
Cornua contenebrans cedet concrescere calvis.
Collucent calvi calvorum cassida calvi.
Corrutilans coeli ceu copia clara, coruscet.
Completur claris carmen cantabile calvis.

Martinius Hamconius Frisius a composé un poëme macaronique, de plus de deux cens vers, intitulé *Certamen catholicum cum calvinistis*, dont tous les mots commencent, dit-on, par C. Il a été imprimé à Louvain en 1612, *in*-4°.

Un allemand, nommé Christianus Pierius, a fait aussi un poëme de près de 1200 vers, sur Jésus-Christ, dont tous les mots commencent également par un C. En voici quatre vers :

Currite Castalides Christo comitante Camaenae
Concelebraturae cunctorum carmine certum
Confugium collapsorum, concurrite, cantus
Concinnaturae celebresque cothurnos.

On ne s'est pas contenté de faire des vers lettrisés, on connaît aussi de la prose du même genre. Un nommé Guillaume Héris, Liégeois, de l'ordre des Carmes, a publié un volume de 400 pages, composé de panégyriques des saints de son ordre, loués, dit-il, *cum extraordinariâ methodo ;* et cette méthode, qui effectivement n'est pas fort usitée, consiste à commencer tous les mots d'un panégyrique, par la lettre initiale du nom du Saint qui en est l'objet. Voici comme l'auteur débute dans son éloge de S. Louis : *Ludovicus lutetianorum legislator laudatissimus, lutetiam liberali lumine Lugdunumque locupletavit, lepore laudabilis, litteraturâ laudabilior, liberalitate laudabilissimus.* Il parle ainsi de la prise de Saint-Louis par les Sarrasins : *Lacrymalem luctum lugete ; ligatur Ludovicus : lumbi, latera, lacerti, laqueis, ligaminibusque ligantur ; luxurantia lacerantur lilia ; lacessantur legiones ; languent ludovisiani lauri ; latinaque labara labefactantur.* Ce G. Héris, né en 1657, est mort

vers la fin du 17ᵉ. siècle, après avoir publié plusieurs pièces de vers en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liège, 1691, *in*-4°. Chacune de ces pièces est de dix vers.

La poésie française connaît aussi des espèces de vers lettrisés; c'est ce qu'on appelle la *rime senée*. Tous les vers ou tous les mots de chaque vers, y commencent par une même lettre, comme dans :

> Miroir mondain, madame magnifique,
> Ardent amour, adorable Angélique, etc.

Notre langue ne se prête pas aussi volontiers que la latine, à ce genre de bagatelles. Nos articles et nos pronoms, y seront toujours un obstacle. En voici la preuve dans des vers, plus que médiocres, faits en acrostiche sur un de nos rois nommé François.

> François faisant florir la France,
> Royalement régnera,
> Amour amiable aura,
> N'y n'aura nulle nuysance.
> Conseil constant conduira,
> Ordonnant obéissance;
> Justice il illustrera
> Sur ses sujets sans souffrance.

L'acrostiche lettrisé suivant, fait en l'honneur de Charles IX, confirme encore notre opinion sur ces sortes de vers.

> *Carole, Cui Clarius Cui Cultae Cuncta Camenae*
> *Aspirant, Altis Altior Æthereis*
> *Relligio Regni Recta Ratione Regatur,*
> *Omnibus Objicias : Obsequiosus Opem,*
> *Laurea Lex Laudes Lucentes Lata Loquatur,*
> *Vexillum Vafrum Vis Violenta Vehat.*
> *Suspice Sicelidum Solemnia Sacra Superstes,*
> *Florescat Fœlix Francia Fac Faveas.*

La lettre F surabondante, signifie *Franciscus*.

DES VERS LIPOGRAMMATIQUES.

La Lipogammatie est l'art d'écrire en prose ou en vers, en s'imposant la loi de retrancher de l'alphabet une ou plusieurs lettres, ou toutes les lettres successivement. Ce mot vient du Grec *leipo* manquer, et *gramma* lettre; c'est-à-dire que *Lipogrammatique* désigne un ouvrage dans lequel il manque une ou plusieurs lettres de l'alphabet. Nestor de Laranda, qui vivait du tems de l'empereur *Sévère*, a fait une *Iliade* lipogrammatique; le premier chant était sans A, le second sans B, le troisième sans G, etc. Tryphiodore a fait son Odyssée dans le même genre. Lasus d'Hermione, très-ancien poëte, avait fait une ode et une hymne sans S. Pindare avait également une ode sans S. Fabius Claudius Gordianus Fulgentius a composé un petit ouvrage en prose latine divisé suivant l'ordre des 23 lettres, en 23 chapitres dont le premier est sans A, le second sans B, etc. Il n'en reste que 13 entiers et une bonne partie du 14e.; c'est-à-dire jusqu'à O inclusivement; ces treize chapitres ont été publiés par Jacques Hommey Augustin, sous ce titre : *Liber absque litteris de œtatibus mundi et hominis; autore Fabio Cl. Gord. Fulgentio. Edidit P. Jacobus Hommey Augustinianus, Pictavii. Prostat Parisiis, apud viduam Caroli Coignard*, 1696, *in*-8°. C'est un pauvre ouvrage, soit pour le style soit pour les pensées, et les notes ne valent pas mieux que le texte. L'abbé de Court a donné dans ses *variétés ingénieuses*, cinq lettres, dans lesquelles il n'a employé que quatre voyelles, l'A manquait dans la première; l'E dans la seconde;

l'I dans la troisième, etc. On voit dans le même recueil une lettre écrite en monosyllabes, pareille à celle que Boufflers a adressée au duc de.... (nous la rapporterons ailleurs). Lope de Vega a publié cinq nouvelles en prose, la première sans A, la seconde sans E, etc. Leti a présenté à l'académie des humoristes de Rome un discours sous le titre de *De R. bandita*. Il ne s'y trouvait point d'R. En général on peut dire que tous ces genres d'ouvrages tiennent à ce qu'on appelle *nugæ difficiles*, et qu'ils ne sont propres qu'à amuser un instant. Aussi un auteur serait bien condamnable s'il y employait tout son tems; il donnerait une mauvaise idée de son goût et de son talent. Mais on peut quelquefois se distraire d'occupations sérieuses, par une petite pièce de ce genre. C'est dans ce motif qu'ont été faits les vers suivans, qui sont vraiment lipogrammatiques. Ce sont des quatrains moraux sur différens sujets; ils n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté attachée à ces sortes de vers. On en a fait autant qu'il y a de lettres dans l'alphabet.

SANS A.

Ton devoir, ô mon prince, est de nous rendre heureux,
De tes peuples chéris écoute donc les vœux :
Que tu règnes long-tems! Que tu sois le modèle
Des rois dignes un jour d'une gloire immortelle.

SANS B.

Sois juste, sois humain, vaillant et généreux;
Des princes adorés sois le plus vertueux.
Songe qu'à chaque pas ton peuple te contemple;
Chaque pas que tu fais doit lui servir d'exemple.

SANS C.

Des querelles des grands pâtissent les petits.
Les peuples sont-ils faits pour vivre en ennemis ?
Dans vos tristes débats, tremblez, rois de la terre!
On égorge en vos noms, quand vous voulez la guerre.

SANS D.

A soulager son peuple, à prévenir ses maux,
Un prince vertueux consacre ses travaux.
Il n'écoute jamais un amoureux caprice,
Il abhorre le jeu, le vin et l'avarice.

SANS E.

Toi qu'on connaît par-tout, ô divin artisan!
Tu nous fais tous languir sous la faulx d'un tyran,
Tyran craint d'un chacun, qu'on baptisa : LA MORT.
Oui, mourir tôt ou tard, humain, voilà ton sort (1).

SANS F.

Mais cette horrible mort a pourtant quelques charmes,
Quand jusqu'au désespoir on se voit tourmenté.
Souvent on la desire au milieu des allarmes,
Pour s'ouvrir une route à l'immortalité.

SANS G.

L'homme de bien la voit sans la fuir, ni la craindre,
Jamais de son destin, il ne pense à se plaindre.
Le suprême moment est pour lui le vrai port
Qui le met à l'abri des tempêtes du sort.

SANS H.

L'enfant rit de la mort, le vieillard la redoute.
La camarde aux reins secs n'en suit pas moins sa route,

(1) La suppression de l'E a forcé de mettre quatre rimes masculines de suite.

Avec elle entraînant époux, femmes, enfans,
Empereurs, papes, rois, prêtres, nobles, manans.

SANS I.

Le méchant est tremblant, quand l'horloge bannale
Auprès de son grabat sonne l'heure fatale;
Et son cœur ulcéré par les remords rongeurs
Sent à chaque moment redoubler ses douleurs.

SANS J.

Dieu, quand vous enverrez la dame au teint d'ivoire
M'inviter sans délais à passer l'onde noire,
Ah, faites que mon cœur soumis à votre loi,
Sur le triste rivage arrive sans effroi!

SANS K.

Vivre heureux, me dit-on, est la chose impossible:
Cependant un peu d'or, une femme sensible,
Des livres, un ami, la santé par-dessus:
Tout cela doit suffire; eh! que faut-il de plus?

SANS L.

Je crains un cœur ardent qui sans cesse desire,
Pour assouvir sa soif, d'étendre son empire.
Ce qui nous rend heureux ne suffit à ses goûts:
Mettons sans différer cet homme au rang des fous.

SANS M.

Borné dans ses desirs le sage se contente
De ce que lui fournit la fortune inconstante.
Dans ses goûts réfléchi, tranquille il vit de peu,
Déteste les grandeurs, la débauche et le jeu.

SANS N.

Je hais le sot flatteur: car sa bouche dorée
A voiler mes défauts est toujours préparée;

Il a beau se farder, il découvre à mes yeux
Le zèle exagéré du fourbe officieux.

SANS O.

Le Ciel, en sa fureur, a semé sur la terre
Les peines, les chagrins, la fièvre, la misère;
Chacun en a sa part, et chacun ici bas
Ne peut en espérer le terme qu'au trépas.

SANS P.

A soulager les maux de la nature humaine
Galien fait servir sa science incertaine.
Quant aux soucis du cœur, aux ennuis, aux chagrins,
L'amour et l'amitié sont les seuls médecins.

SANS Q.

Amitié, doux trésor! tu soulages mes peines,
Je suis fier de porter tes agréables chaînes;
Il n'est point avec toi de maux à redouter;
Tu sçais les partager et les faire oublier.

SANS R.

Oh! combien j'ai béni ta divine influence,
Quand un destin fâcheux lassait ma patience.
Mille soucis cuisans m'accablaient sans pitié;
C'est toi qui me sauvas, bienfaisante amitié!

SANS S.

On plaint la jeune tête où l'amour fait ravage;
Et la tendre amitié rend heureux à tout âge.
L'un, d'un trait acéré me déchire le cœur;
Et l'autre me protège et veille à mon bonheur.

SANS T.

Voulez-vous vivre en paix? D'abord en homme sage,
Renoncez à l'amour ainsi qu'au mariage.

Ne vous laissez jamais guider par les plaisirs;
Fuyez même avec soin l'amorce des desirs.

SANS U.

De la religion respectez les mystères;
Et dans vos ennemis ne voyez que des frères.
Donnez à l'indigent, protégez l'orphelin;
De vos bienfaits cachés ne soyez jamais vain.

SANS V.

Heureux l'homme de goût qui peut en solitude,
Consacrer ses momens au charme de l'étude;
Goûtant des plaisirs purs, tout en méprisant l'or,
Il amasse en secret un solide trésor.

SANS X.

Parmi tous les objets qu'embrasse la science,
Jeune homme, vous devez choisir avec prudence.
Par un éclat trompeur ne soyez pas séduit,
A la fleur la plus belle on préfère le fruit.

SANS Y.

Des livres dangereux craignez l'attrait perfide;
Prenez, dans vos écrits, la vérité pour guide;
L'auteur sage est aimé; l'auteur licencieux
Rougit et se dérobe aux regards curieux.

SANS Z.

Fortune, explique moi tes singuliers caprices;
Opprimant les vertus et couronnant les vices,
Tu fuis qui te recherche, et tu vas caresser
L'homme qu'on présumait ne pouvoir te fixer.

Un poëte a renfermé toutes les lettres de l'alphabet, dans le vers suivant :

Qui flamboyant guida Zéphire sur ces eaux.

On a remarqué que les 22 lettres hébraïques sont contenues dans le verset 22 du chap. V d'Isaïe; et l'alphabet grec se trouve tout entier dans les versets 19 et 20 du 3e. chapitre de la première épître de Saint-Pierre.

Toutes les lettres latines sont dans ce vers :

Gaza frequens Lybicos duxit Kartago triumphos.

Et dans celui-ci, fait par Scaliger :

Vix Phlegeton Zephiri, quæres modo flabra Mycillo.

Un des versets des sept pseaumes n'a point d'A : *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus*. Cette remarque n'a pu être faite que par un désœuvré, qui l'était peut-être moins que cet Américain qui dernièrement a employé trois ans à compter exactement le nombre de versets, de mots et de lettres qui composent la bible (1). Si on l'en croit, il y a trouvé

31,175 versets,
773,692 mots,
3,566,480 lettres.

Le nom de Jehova y est répété 6,855 fois, et la particule et . . . . 45,227 fois.

Le 117.e *pseaume* forme le juste milieu de la bible, il y a 29 versets.

Une autre personne du même genre, a remarqué que le nom de Jesus a deux syllabes qui

(1) Les Mahométans sont très-scrupuleux sur le nombre de mots et de lettres qui composent l'Alcoran (ou le Koran); les mots y sont au nombre de 77,639, et les lettres au nombre de 323,015. La première édition faite à Medine, contient 6000 vers ou lignes, et les autres en ont 200 ou 236 de plus. Il y a sept éditions principales du Koran : deux à Medine, une à la Mecque, une à Couphah, une à Bassora, une en Syrie, et l'édition commune.

signifie deux natures en J.-C., trois voyelles qui signifient la Trinité, et deux consonnes qui dénotent les deux substances, le corps et l'ame.

Je crois qu'aucun ouvrage n'a été réimprimé aussi souvent que la bible; pour en donner la preuve, il suffit de dire, que le baron de Canstein a établi à Halle, vers le commencement du 18e. siècle, une imprimerie des orphelins, pour l'impression de *l'Ecriture-Sainte*, et que depuis 1710 jusqu'à la fin de 1732, il en est sorti 260,000 exemplaires du *Nouveau Testament*, et 327,000 exemplaires de la *Bible*, tant *in*-8°. qu'*in*-12.

Le duc (maintenant roi) de Wirtemberg, a, dans sa bibliothèque de Stutgard, plus de 9000 exemplaires d'éditions différentes de la bible, et on prétend qu'il lui en manque 3 à 4000. Supposons qu'il existe 12000 éditions de la bible, et que chacune soit tirée à 5000 exemplaires, cela donnerait 60,000,000 d'exemplaires distribués dans le monde Chrétien. On sent que cette évaluation ne peut être qu'approximative.

Revenons aux lipogrammes : Nous avons parlé en tête de cet article, des cinq lettres écrites par l'abbé de Court, où chacune des cinq voyelles manque à chaque épitre ; nous en trouvons de pareilles dans l'*Encyclopédie Méthodique*; elles sont attribuées à M. Marchand. Nous allons citer quelques lignes de chacune de ces cinq lettres; leur longueur nous empêche de les rapporter en entier.

Lettre, sans A.

Voici une nouvelle invention, mon cœur, pour exciter votre curiosité : nous voulons juger de l'inutilité de quelques-unes des cinq voyelles. L'écriture serait très-bonne, si l'on pouvoit se réduire et n'en conserver que deux ou

trois : le tout fondé sur le principe, que c'est une folie que de multiplier les êtres lorsqu'on n'y voit point de nécessité. Peut-être réussirons-nous. Eh bien! nous serons glorieuses de l'entreprise. Tout homme qui invente, mérite que le peuple lui décerne le triomphe.

Le prix que j'espère recevoir de mes longues recherches doit être votre cœur. Jugez si vous pouvez douter de l'excès de mon zèle. Vous devinerez cette voyelle, que j'exclus ici. C'est celle que j'emploie si souvent pour vous exprimer les tendres sentimens que vous m'inspirez. Puisqu'elle me sert si utilement, pourquoi l'exterminer? Je devrois plutôt lui dédier un temple.

. . . .

. . . .

Mon invention est une misère qui donne bien des peines, pour dire des bêtises ou ne rien dire : Ne vous en servez point, si vous m'en croyez; pourvu que je sois sûre de recevoir de vos lettres, il n'importe comment.

Mille complimens, et puis c'est tout, puisqu'il m'est impossible de rien dire de plus.

LETTRE, SANS E.

J'avais conçu, mon charmant papa, l'opinion d'avoir pour mon logis un trou obscur à S.-Victor, au bas du pays latin. Mon goût m'y portait; mais l'abord du canton m'a paru allarmant. Chacun a sa raison, ou son motif, bon ou mauvais, pour agir. Plus ou moins d'or à Paris contraint l'inclination; un pouvoir sonnant fait la loi qu'on doit subir pour choisir du blanc, du noir ou du gris. Un climat trop haut ou trop bas produit, m'a-t-on dit, tantôt un air lourd, froid, mal-sain, tantôt un air trop vif. Il faut pourvoir à tout, avant d'avoir pris mon parti pour oui ou pour non. J'approfondirai mon local. J'irai

pour savoir si l'on m'a fait un rapport vrai du canton Victorin. J'ai cru qu'un fauxbourg lointain irait à ma situation. L'on y vit sans façon, à l'abri d'un tas d'oisifs, à coup sûr importuns; sauvons-nous d'un poison si fatal, etc., etc., etc.

Lettre, sans I.

Comment vous portez-vous, ma chère sœur? Mon humeur veut vous gronder un peu, et tout en douceur. C'est le rôle d'un frère, auquel on pardonne de murmurer, par un excès d'attachement. Vous me mandez des nouvelles étrangères à mon cœur; et vous gardez le *tacet* sur les évènemens que vous savez m'être les plus chers. Vos enfans, votre grossesse, vos nerfs, vos langueurs, votre chute et le rhume, n'ont pas trouvé place dans le compte que vous me rendez de votre état et de vos passetems. Vous me supposez, sans doute, un prophète, dont les vues s'étendent à tout, même à la santé d'une malade absente. Pour vous donner une leçon, apprenez que mon être facheux est débarrassé des entraves de l'art d'Esculape et de ses suppôts. L'école de Salerne a perdu son procès contre ma frêle substance. Un repos favorable, sans le concours de la manne et du séné, m'a rendu mes forces, mon courage et mon goût, pour toutes les choses bonnes et agréables, etc., etc., etc.

Lettre, sans O.

Dès demain, cher ami, je vais chercher une retraite aux Capucins. J'ai malheureusement perdu au jeu l'argent que ma mère m'a remis, afin d'acquitter des dettes criardes. Elle en est furieuse, et je m'en désespère, jusqu'à m'arracher les cheveux. J'ai déjà parlé au père gardien du Marais, qui m'a dit de revenir à la huitaine. Tu riras quand tu me verras une belle barbe, et les épaules

chargées d'une besace. Je sais que je figurerai mal avec un habit de bure, des sandales, et les jambes nues, à l'exemple des animaux; mais je suis dans la nécessité malheureuse d'expier mes fredaines. Il faudra vivre sans argent, sans chemise, jeûner, prier, se discipliner. Cette vie est dure. Je sens que l'état auquel je me livre, a ses désagrémens; mais je ne suis pas maître d'agir d'une autre manière. Ma pénitence ne sera qu'une suite nécessaire de l'état affreux qui m'accable, etc., etc., etc.

Lettre, sans U.

J'allai hier, mon cher confrère, dans le Marais, chez le moins gras des financiers de Paris. Le repas était excellent. Cinq personnes le partageaient. Mon ami, sa femme, sa nièce, son abbé, et moi. La table était proprement garnie. Et, dès les entrées, le maître de la maison songea à satisfaire les besoins de l'appétit. Il entreprit de manger des petits pâtés, des cardons, et de tâter à différens mets. Sa femme s'y opposa fortement, prétextant des craintes fondées, comme le mal d'estomach, la migraine, etc. Le mari désirant n'être point en reste, prit les mêmes attentions à l'égard de sa femme. Et par cette complaisance, recherchée et tendre, s'ils se garantirent d'accidens, ils s'abstinrent de l'innocent plaisir d'essayer des mets délicats permis à des malades. Le roti, la salade, l'entremets, le dessert enfin, ont été l'objet de semblables soins, etc., etc., etc.

DES VERS MACARONIQUES.

La poésie macaronique est composée de mots de différentes langues, mélangés avec des mots du langage vulgaire latinisés, c'est-à-dire, auxquels on donne une terminaison latine. C'est une véritable poésie burlesque. Naudé dit que la

poésie macaronique est la troisième espèce du burlesque latin. Elle tire son origine de l'Italie, et son étymologie du mot italien *macarone* ou *macaron*. Macaroné signifie, dit Cœlius Rhodiginus, un homme grossier, un lourdaut, qui emploie toutes sortes de mots ridicules, barbares, inusités : et macaron signifie de petits gâteaux, ou une pâte composée de différentes choses, de farine non blutée, d'œufs, de fromage, etc. De même la poésie macaronique est composée de latin, d'italien, de français, d'espagnol, etc. Telles sont donc les deux étymologies que l'on peut donner au genre de poésie dont nous parlons.

Naudé regarde Théophile Folengi, moine bénédictin de Mantoue, comme l'inventeur de la poésie macaronique, ou du moins, comme le premier qui l'a cultivée avec succès. Il parle d'une *Macaronea Ariminensis*, de *fort vieille lettre*, dit-il, qui commence par ce vers :

Est autor Typhis Leonicus, atque Paransus.

Mais il ne regarde pas cette macaronée, comme antérieure à celle de Folengi. Elle est d'un certain Guarino Capella Sarsinas, qui fit imprimer, l'an 1526, à Rimini, six livres de poésie macaronique, *in Cabrinum Gagamagogœ regem*. La première édition de la macaronée de Théophile Folengi, déguisé sous le nom de Merlin Cocaie, est de 1517; et la plus recherchée et la plus complette est celle de 1521, exécutée en caractères singuliers, avec des figures en bois. Ce poëme est riche d'invention, et on y admire les épisodes qui se rencontrent dans l'histoire de Balbus, qui est le sujet de ce poëme. C'est une raillerie très-amusante. Le cardinal Mazarin l'ai-

mait au point, qu'il en récitait quelquefois jusqu'à 3 à 400 vers de suite. Cette macaronée a été traduite en français. Rabelais en a tiré les plus beaux morceaux de son Pantagruel. Folengi a ensuite donné *il chaos del tri per uno*, qui ne réussit pas ; cet ouvrage est, en partie seulement, macaronique. Folengi est mort en 1544.

Après les macaronées de Folengi et de Guarino Capella, parut une petite pièce de poésie macaronique, sous le titre : *Macaronica, de syndicatu et condemnatione doctoris Samsonis Lembi*, qui est froide et languissante.

Le jésuite Bernardino Stefonio (ou plutôt Sthetonio), composa un poëme macaronique, qu'il appelait : *Macaronis Forza*, et qui fut très-bien reçu du public, en 1610.

André Baïani en fit imprimer un en 1620, auquel il donna le titre de *Carnavale fabula Macaronea*, bien inférieur au précédent.

César Ursinius a publié à Venise, en 1636, *Capricia Macaronica magistri Stopini poetæ Pouzanensis*, ouvrage assez estimé.

Gioan Giacomo Ricci a donné quelques compositions macaroniques, dans ses *Poetæ rivali*, et ses *Diporti di Parnasso*, imprimés l'un et l'autre à Rome, en 1632 et 1635.

Bartolomæo Bolla a fait aussi *Nova novorum novissima, sive poemata Macaronica, qui faciunt crepare lectores et saltare capras ob nimium risum. Stamp. in stampaturâ stampatorum*, anno 1670, *in*-12.

Parmi les Français, *Antonius de Arena provensalis de bragardissima villa de soleriis* (Antoine de la Sable), est le premier qui a obtenu quelques succès dans le genre macaronique. Il nous a laissé différens ouvrages assez recherchés,

entre autres, le suivant, dont l'édition de 1537, que nous citons, est fort chère : *Meigra entreprisa Catoliqui Imperatoris, quando de anno Domini 1536 veniebat per provensam bene corrozatus, in postam prendere Fransam cum villis de provensa, propter grossas et menutas gentes rejohire, per Antonium Arenam Bastifausata, Avenione*, 1537, in-8°. La réimpression de Lyon, 1760, est moins estimée. On prétend que cet ouvrage a paru sous le titre suivant : *Poema Macaronicum, id est, historia bravissima Caroli Quinti Imperatoris, à provincialibus paysanis triumphanter desbifati, Macaronico carmine recitans, per Joannem Germanum*, 1536. Le même Antonius de Arena a fait une élégie macaronique, à la louange du président d'Oppède, que l'on trouve au commencement des arrêts et appointemens faits l'an 1542, par le parlement de Provence. Mais les vers macaroniques ne conviennent point à des matières sérieuses.

On connaît encore les deux ouvrages suivans : *A de Arena, de Bragardissima villá, de Soleriis, ad suos compagniones studiantes qui sunt de persona friantes, bassas, dansas in galanti stylo bisognatas, etc. Stamp. in stampaturà, stampatorum, anno* 1670, *in*-12. — *Ant. de arená provensialis utilissimum opus guerrarum et dansarum. Impressatum in Bragardissima villa de Parys*, 1574, *in*-8°.

Remi de Belleau mêla, parmi ses poésies françaises, un *Dictamem metrificum de bello hugonotico et rusticorum pigliamine ad sodales*, qui est estimé.

On ne connaît pas l'auteur de la *Cagasanga Reistro-Suisso-Lansquenettorum per M. J. B. Lichiardum recatolichatum, spaliporcinum poetam.*

Parisiis, 1588, *in*-12; à laquelle Etienne Tabourot, ou Désaccords, a répondu sur le même ton.

Jean-Edouard Dumonin a laissé, *inter teretismata sua*, une Macaronée, intitulée : *Carmen Arenaïcum de quorumdam nugigerulorum piaffa insupportabili.*

Fray nous a donné une très-bonne pièce macaronique, intitulée : *Recitus veritabilis super terribili esmeuta paysanorum de Ruellio.* C'est une description du tumulte arrivé entre les vignerons du village de Ruel, et les archers de Paris.

Les Anglais n'ont presque rien dans le genre macaronique : on ne leur connaît que quelques feuilles volantes, qui ont été recueillies par Cambden.

L'Allemagne et les Pays-bas ont eu beaucoup de poëmes macaroniques, parmi lesquels on distingue un *Certamen catholicum cum Calvinistis*, par Martinus Hamconius Frisius, qui contient, dit-on, plus de 1200 vers, dont tous les mots commencent par la lettre C. *Louvain*, 1612, *in*-4°.

Après avoir parlé de la poésie macaronique, et des principaux auteurs qui se sont distingués dans ce genre, il est bon d'en citer quelques exemples tirés de leurs ouvrages.

Un soldat fanfaron dit :

Enfilavi escadrones et regimandos.

Autre exemple :

Cavalierus eques galopando subibat in urbem.

Autre, digne de ce genre bizarre :

Jupiter altifoirans totum embrenavit olympum.

Autre exemple tiré de l'émeute de Ruel par Fray :

Archeros pistoliferos, furiamque manantum,
Et grandem esmeutam, quœ inopinum facta Ruellae est,
Toxinumque alto troublantem corda clochero
Totius populi, quodque est miserabile dictu,
Troublantem parvos incinctae in ventre parentis,
At prestres omnes, hardito carmine dicam.
Musae nudipedes, seu vos ad littora Chatou
Gardetis vaccas, seu desjeunctis in agris,
Seu potius vos nocturino brandone lenœi
Bouchonare juvet vites, grappas que volare,
Dicite cur animis tantœ vigneronibus irœ.

Autre exemple :

Exemplo esmeutœ signum toxinus ab altâ
Turre strepens, rauco quassatœ murmure clochœ
Tin, tan, tin iterans, don don don donque sonabat
Extemplo effroyati animi, quivis maisone relictâ
Indomiti accurrunt, magno simul omne tumultu
Troublatur querulo vulgus, jeunessaque sœvit
Effera, grisonique senes, pleurosaque femma,
Et trepidœ matres embrassavere puellos, etc.

Autre exemple :

Hic solet antiquo bribas portare bisacco.

Autre exemple tiré de la guerre des huguenots, dont nous avons parlé ; l'auteur dit que les huguenots exercent sur les moines les plus grandes cruautés, et il ajoute :

Deque illis faciunt saucissas atque bodinos.
Nunquam visa fuit canailla brigandior istâ (1).

Terminons ces exemples, par une très-belle description du cheval, tirée de je ne sais quel poëme macaronique : il serait difficile d'en faire une meilleure, en vers sérieux.

Ecce venit (Guidonus) grossum montatus suprà cavallum.
Quatuor ille facit nullo sperone citatus
Destretus balzos, tenuemque volutat arenam,
Posteà de calcis duo paria laxat abire,
Huic mantellus erat nigrior carbone galantus,
Parva testa, breves agilesque movebat oreillas,
Frontis et in medio faciebat stella decorem,
Frena blassabat, naresque tenebat apertas.
Pectore mostazzo tangit ac reddit in unum
Gropettum, solusque viam galopando mesurat,
Goffiat, et curtos agitans sua colla capillos,
Balzanus tribus est pedibus, cum pectore largo,
Ac inter gambas tenet arcto corpore caudam,
Spaventat, volgitque oculos hinc indè fogatos,
Semper et ad solam currit remanetque sbriatam,
Innaspatque pedes naso boffante priores.

On ne s'est pas contenté de faire de la poésie macaronique; quelques auteurs se sont mêlés de faire de la prose du même genre; entre autres, Théodore de Bèze, qui a cherché à tourner en ridicule le président Lizet, dans une lettre écrite

---

(1) Les mots de ces deux vers ne commencent point par C, je doute que le poëme d'Hamconius soit en vers lettrisés, comme il est dit ci-dessus, et à l'article VERS LETTRISÉS; ce serait plutôt un poëme macaronique.

en prose macaronique. Il dit de Calvin : *Neque magnus neque parvus; sed inter duos : non dares liardum de ejus mina.*

En voilà suffisamment sur ce genre de poésie qui, comme on vient de le voir, tient très-bien sa place parmi les bagatelles ridicules, et quelquefois amusantes.

DES VERS MÉTRIQUES FRANÇAIS.

Quelques auteurs ont cherché à donner aux vers français la mesure des vers grecs et latins; Jean Mousset, Poëte français du XVIe. siècle, sous Henri II, est l'auteur de ces sortes de vers, qui n'ont point eu de succès. On a eu tort d'en attribuer l'invention à Jodel et à Baïf. Nicolas de Noncel, qui est mort en 1610, a fait un ouvrage sur ce sujet : cette production singulière, dans laquelle il veut assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et latine, a pour titre : *Stichologia græca latinaque informanda et reformanda*, *in*-8°. Ce livre ne fait point honneur à son auteur.

Dans le principe, on ne faisait point rimer les vers métriques; ce fut Butel qui, le premier, les assujettit à la rime.

Plusieurs poëtes se sont exercés dans ce genre, qui n'a pas été long-tems en vogue. Voici un exemple d'un vers latin et d'un vers français, coupés sur la même mesure :

Cæsare - ventu - ro, — phosphore, - redde di - em.
César - va reve - nir, — aube, ra - mène le - jour.

On a trouvé les vers métriques de Baïf, défectueux, parce qu'il en termine beaucoup par

une rime féminine; celui-ci n'est pas du nombre de ces derniers :

Aube, re-baille le-jour; pour-quoi notre-aise re-tiens-tu?

Pasquier a laissé quelques épigrammes et quelques élégies en vers hexamètres et pentamètres français. Vigenère a traduit les pseaumes de David, en vers métriques. Durfé a composé un poëme dramatique du même genre. Nicolas Rapin a laissé plusieurs livres de ces vers mesurés; en voici un exemple en hexamètres et pentamètres, tiré de l'un de ces livres :

Vénus grosse, voyant approcher son terme, demanda
Aux trois Parques de quoi elle devait accoucher;
D'un tigre, dit Lachesis; d'un roc, Cloton; Atropos, d'un feu
Et pour confirmer leur dire, naquit Amour.

Il faut avouer que voilà de la singulière poésie. Ce Rapin avait cependant une grande idée de ces sortes de vers, puisqu'il dit dans son premier livre des vers mesurés :

Sainte-Marthe, enfin je me suis avancé
Sur le train des vieux, et premier commencé
Par nouveau sentier m'approcher de bien près
Au mode des Grecs.
Maintenant les vers que je façonne à leur point,
Et d'un air hardi que la Cour ne craint point,
Au pays des rois je commence à chanter
Sans m'épouvanter.

Citons encore un exemple, tiré de son second livre; ce sont des vers élégiaques léonins :

Henriette est mon mal, je l'appréhendais bien, mais je la tiens mal.

Elle m'échappe et me fuit sous la faveur de la nuit;
Henriette est mon bien, de sa beauté l'ombre je sens bien,
Mais elle y joint la rigueur, dont elle abat ma vigueur;
Dans sa bouche elle a le miel, mais son cœur est de pur fiel.

Rapin a un peu mieux réussi dans ce genre de poésie, que Butel, Desportes, Passerat, Callier, etc. Ainsi qu'on juge des vers de ces messieurs et d'autres qui ont voulu s'en mêler. Pasquier, qui lui-même avait travaillé dans ce genre, le condamna ensuite comme un genre barbare et misérable, qui mourut aussitôt qu'il vit le jour. Scevole de Sainte-Marthe fut de l'avis de Pasquier, et il eut raison.

Cependant Turgot, après avoir quitté le ministère, s'amusa à traduire le 4e. livre de l'Enéïde, et quelques éclogues de Virgile en vers hexamètres français. M. François de Neuf-Chateau dit que ces morceaux de Turgot sont des essais uniques dans la langue française. Ce que nous venons d'exposer ci-dessus, prouve que ce genre était déjà connu, et que notre prosodie ne peut pas lutter avantageusement avec la prosodie latine. La traduction de Turgot en offre une nouvelle preuve. Voici le titre de cet ouvrage, qui n'a été tiré qu'à 12 exemplaires ;

Didon, poëme en vers métriques hexamètres, divisé en trois chants; traduit du quatrième livre de l'Enéïde de Virgile, avec le commencement de l'Enéïde, et les seconde, huitième et dixième éclogues du même auteur : le tout accompagné du texte latin ; par Turgot, (avec cette épigraphe) :

Eloquium et Gallis, Gallis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Nous ne citerons rien du poëme de Didon,

parce que les bornes de ce recueil ne nous permettent pas de le donner en entier. Nous nous contenterons de donner tout ce que Turgot a traduit du début de l'Enéïde (1) :

Jadis sur la fougère une musette accompagna mes chants.
J'osai depuis, sortant des bois, disciple de Cérès,
Forcer la terre à répondre aux voeux de l'avare agriculteur.
Mars aujourd'hui m'appelle. O Muse! embouche la trompette,
Dis les combats, muse! et ce guerrier que l'ordre du destin,
Loin des murs d'Ilion en cendre et du tombeau de ses pères,
Aux champs ausoniens fit aborder après mille dangers.
Errant chez cent peuples divers, il combattit long-tems
L'onde, la terre et le ciel réunis pour lasser sa constance.
L'inflexible Junon avait aux dieux inspiré ses haines.
Sous les murs naissans de Lavinium, il souffrit encore
Les innombrables maux qu'entraîne la guerre : et cependant
Transportant ses loix, sa patrie et le culte de ses dieux.
Sur les rives du Tibre, il fondait à force de victoires
Un trône immortel, qui depuis fut le berceau d'où sortirent
Ces antiques Latins tant vantés, Albe et sa splendeur,
Ses valeureux enfans, les pères de Rome, et Rome enfin.
Quel motif armait Junon? Quelle offense avait ulcéré son cœur?

---

(1) Nous croyons devoir ajouter le texte latin, afin que l'on juge de la fidélité de la traduction.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, et, egressus silvis, vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Littora. Multum ille et terris jactatus et alto,
Vi superûm, sævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus dum conderet urbem,
Inferretque Deos Latio : genus undè Latinum,
Albanique patres atque altæ mœnia Romæ.
Musa mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens regina Deûm tot volvere casus
Insignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit. Tantæne animis cælestibus iræ?

Pourquoi du haut des cieux, leur reine avait-elle rassemblé
Tant de périls et de travaux, pour accabler la vertu la plus pure?
Ils sont donc comme nous, ces dieux! la colère habite aussi
Dans leur Olympe! et la haine peut naître au sein du bonheur même!

Voltaire reçut un exemplaire de l'ouvrage de Turgot; il ne jugea pas bien de l'introduction du mètre prosodique dans notre poésie; il ne vit dans les vers métriques de son illustre ami, qu'une très-belle prose. Dolivet est également d'avis, que la composition des vers mesurés, en français, ne convient nullement à notre langue. M. François de Neufchâteau, qui nous fournit ces détails sur la traduction de Turgot, l'a consignée toute entière dans son *Conservateur*. Paris, an 8, 2 *vol. in*-8°., pp. 1 — 97 du 1er. volume.

On sera peut-être bien aise de comparer les traductions en vers de MM. Delile et Gaston, avec la traduction semi-prosaïque de Turgot. Nous allons les donner à la suite de cet article.

Traduction de M. Delile.

Moi qui jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres,
Qui depuis pour les champs désertant les forêts,
Et soumettant la terre aux enfans de Cérès,
La forçai de répondre à leur avide attente;
Désormais, entonnant la trompette éclatante,
Je chante les combats et ce guerrier pieux,
Qui, banni par le sort des champs de ses ayeux,
Et des bords Phrygiens, conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Longtems le sort cruel poursuivit ce héros,

Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Alors qu'il disputait à cent peuples fameux
Cet asile incertain tant promis à ses dieux,
Et préparait de loin la race Ausonienne,
L'empire des Albains et la grandeur romaine!
 Muse, raconte moi ces grands évènemens;
Dis pourquoi de Junon les fiers ressentimens,
Poursuivant en tout lieu le malheureux Enée,
Troublèrent si longtems la haute destinée
D'un prince magnanime, humain, religieux :
Tant de fiel entre-t-il dans les ames des dieux!

Traduction de M. Gaston.

Je chante les combats et ce héros pieux
Qui, loin de la Phrygie exilé par les dieux,
A travers les écueils d'une mer ennemie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
En vain, pour s'opposer à ses vastes travaux,
Junon arma le ciel et la terre et les flots;
Vainqueur des nations à son culte étrangères,
Il leur donna les mœurs et les dieux de ses pères,
Assura par ses loix le bonheur des Latins,
Et fonda ces remparts, le berceau des Romains.
O muse, redis moi de quelle antique offense
Junon sur ce héros poursuivait la vengeance?
Dis pourquoi tant d'exploits, et tant de piété,
Aigrissaient les douleurs d'un orgueil irrité?
Eh quoi! les dieux aussi connaissent donc la haine?

DES VERS MONORIMES.

La dénomination de ces vers vient du Grec *monos* seul, et *rhuthmos* rhythme, justesse,

cadence, d'où le mot *rime* est peut-être dérivé; une pièce de poésie monorime est celle dont tous les vers sont sur la même rime; on prétend qu'on doit l'invention des monorimes latins au poëte Léonin, qui en adressa au pape Alexandre III, qui vivait dans le XIIe. siècle. On en fit aussi alors des français, qui ne furent en usage que dans les vers de 12 à 13 syllabes. Le monorime n'est bon en français que dans les sujets de plaisanterie, parce que l'oreille est fatiguée par le retour continuel des mêmes rimes; et l'on ne se sert plus des vers alexandrins pour ce jeu poétique, parce qu'ils sont trop majestueux. Les monorimes sont bannis depuis longtems de la poésie latine.

Il me semble qu'on peut distinguer deux sortes de monorimes, les parfaits et les imparfaits; les parfaits ou vrais monorimes sont ceux qui composent une pièce de vers ayant tous la même rime, et les imparfaits appartiennent à une pièce de poésie où les vers féminins seuls, ou masculins seuls, sont sur la même rime.

Voici un exemple d'un monorime parfait, que je puise dans le *voyage de Languedoc et de Provence*, par M. Lefranc; le sujet est le château d'If, où l'on enfermait, par lettre de cachet, les jeunes gens libertins :

Nous fûmes donc au château d'If :
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif
Par bon ordre on retient captif,

Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit pour seul soporatif
Du murmure non lénitif
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai d'un ton expressif
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif :
Dieu nous garde du château d'If.

Le morceau suivant pourrait aussi être considéré comme monorime parfait; il n'est fait que pour l'oreille. C'est Pannard qui nous le fournit; j'y fais quelques petits changemens :

Médecin mal instruit,
Qui voudrais aujourd'hui
De mon corps faire un puits,
Va-t-en vite et t'en fuis;
Ton breuvage m'a toujours nui :
Si j'avais eu recours à lui
Je serais aujourd'hui
Cloué dans un étui.
Vive, vive celui

Qui sort du muid;
Dans mon réduit
C'est mon plus ferme appui :
C'est par lui
Que je suis jour et nuit
Sans ennui.

Quant aux monorimes imparfaits, M^de^. Deshoulieres en offre des exemples trop longs pour les rapporter ici ; mais comme ses œuvres sont entre les mains de tout le monde, on peut en consulter le 1er. volume, édition de 1754 ; on y trouvera, pages 197—206, six pièces de vers dont les rimes féminines sont toutes pour la première pièce en *ailles*, pour la seconde en *eilles*, pour la troisième en *ille*, et les trois dernières sont en *ouille*.

Il existe aussi des espèces de monorimes, où un nom propre est exprimé par les dernières syllabes de deux vers en deux vers. Nous en trouvons un exemple dans Voiture, qui a composé les stances suivantes sur M. d'Avaux ; on y voit que les dernières syllabes des vers, réunies deux à deux, expriment *d'Avaux*, ou *Davots*, etc.

L'autre jour Jupiter man*da*
Par Mercure et par ses pré*vots*,
Tous les Dieux, et leur comman*da*
Qu'on fît honneur au grand d'A*vaux*.

En deux parts le Ciel se ban*da*
Avec noises et grands tra*vaux*.
Et maint Dieu jaloux clabau*da*
Contre l'honneur du grand d'A*vaux*.

Entre autres un grand halbre*da*,
Nommé Mars, Mavors ou Ma*vos*,
Les dents grinça, jura, gron*da*,
Et dit rage contre d'A*vaux*.

Un jour, dit-il, il débri*da*
Sur mon char mes quatre che*vaux*,
Et la Pologne accommo*da*
Avec Suède, etc. etc. etc. etc.

Nous ne citerons pas cette pièce en entier; ce que nous en disons, suffit pour faire connaître ce genre plus difficile qu'agréable.

DES VERS MONOSYLLABIQUES.

On sait combien les vers de deux et trois syllabes sont pénibles à l'oreille lorsqu'ils sont en grand nombre : ils sautillent trop et tourmontent l'oreille par le retour trop fréquent des mêmes consonnances. Que dirons-nous donc de ceux qui ne sont composés que d'une syllabe ? Laharpe en cite sur la résurrection du Sauveur :

De
Ce
Lieu
Dieu
Sort
Fort.
etc.

Les Anglais ont au contraire des vers de 14 syllabes, et on prétend que Swift, dans ses facéties poétiques, s'est amusé à faire des vers de vingt, trente, et jusqu'à soixante syllabes.

Les vers composés de monosyllabes sont désagréables et même défectueux dans la poésie fran-

çaise, à moins que la richesse de la pensée ne dédommage; comme dans ce vers de *Phèdre* :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Mais ceux-ci paraissent faibles :

Non, ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours...
O roi! de tous les rois le plus grand, le plus sage.....
Qui plait est roi, qui ne plait plus n'est rien.....

Dans la poésie anglaise, les vers composés de monosyllabes sont très-communs; on en rencontre trois ou quatre sur cent.

DES VERS RAPPORTÉS.

On appelle vers rapportés, ceux qui, mis en distiques, sont tellement arrangés, que les mots du premier vers se rapportent pour la pensée; et dans l'ordre où ils se trouvent, aux mots du second vers; par exemple :

Hircus, cum pueris puer unus, sponsa, maritus,
Cultello, Lymphâ, fune, dolore cadit.

Le distique suivant me paraît moins heureux; c'est l'éloge d'un nommé *Petrus Faber, Genevensis, primus B. P. Ignatii socius*, mort à Rome le 1er. août 1546.

Pastor, Virgo, pius, pavit, domuit, coluitque
Fronde, fama, votis, agmina, membra Deum.

Tabourot a essayé des vers rapportés, en français, qui sont bien faibles :

Ta beauté, ta vertu, ton esprit, ton maintien,
Esblouit et deffait, assoupit et r'enflame
Par ses rets, par penser, par crainte, pour un rien,
Mes deux yeux, mon amour, mes dessins et mon ame.

Citons un dernier exemple que nous fournit un Vésulien, nommé Pierre Durand, qui existait en 1592 :

Bellator, sapiens, justus : Porto, lego, condo :
Arma, libros, leges : Cœsar, Apollo, Numa.

DES RÉBUS.

Nous n'aurions point parlé du genre pitoyable, connu sous le nom de *Rébus*, si nous n'avions trouvé quelques pièces de vers où on l'a employé ; entre autres, un rondeau de Jean Marot, que nous rapporterons après avoir donné la définition du mot *rébus*, et quelques exemples plus simples que ce rondeau. « Le *rébus*, dit Beauzée, est l'expression figurée d'une pensée, par une suite d'images, d'objets, dont les noms rappellent des mots ou des syllabes, images entremêlées de chiffres, de syllabes et de mots, selon le besoin, et le tout disposé souvent de manière que l'arrangement même y a son effet particulier ». Cette définition ne paraît pas fort claire ; il nous semble qu'on pourrait définir le *rébus*, un jeu d'esprit, consistant dans l'arrangement de certaines lettres, chiffres, mots ou autres objets figurés, et disposés de manière, qu'au premier coup-d'œil ils ne signifient rien ; mais qui, ensuite prononcés, et pris dans le sens figuré, d'après la disposition des différens signes, présentent une pensée ou un discours très-suivi. Par exemple : ces lettres ainsi rangées,

g, a, c, o, b, i, a, l, n.

signifient en RÉBUS : *J'ai assez obéi à Hélène.* Il ne s'agit que de prononcer les lettres, les unes après les autres.

Quelquefois la disposition de certaines syllabes, mises les unes *sur* les autres, ou les unes *sous* les autres, ou les unes *entre* les autres, fait tout le mystère du *rebus*, qui s'explique par les prépositions *sur*, *sous*, *entre*, qui ne sont point écrites, mais qu'on ajoute d'après la disposition des syllabes. Exemples :

venance frances fert Colbert
g des k la France

C'est-à-dire, *j'ai souvenance des souffrances qu'a souffert la France sous Colbert.*

pir vent venir
un naît d'un

Un soupir naît souvent d'un souvenir.

Deus gratiam denegat
nus nam bis

Deus supernus gratiam supernam denegat superbis.

pri — bonne — se pren — fait bien — dre

Bonne entreprise fait bien entreprendre.

tu où tu ? mal tu mal ;
entr .

Où entres-tu - Tu entres mal; entre à gauche.

vent vient, pire vent
à qui d'amour le cœur bien

A qui souvent d'amour souvient, le cœur soupire bien souvent.

ma — pirs — vie
1000

Mille soupirs partagent ma vie.

g 1 9.
tout

J'ai un surtout neuf.

6
100

Sans souci.

I, R, 7 P 8, è oo, o, R.
g 2 matelas 9

Hier j'ai soupé entre sept et huit, et j'ai couché sur deux matelats neufs, au grand air.

oooooo
oo

J'ai couché sous des orangers.

Dans quelques *rébus*, on joint aux mots la peinture de certains objets, afin qu'en nommant ces objets on fasse entendre les mots ou les parties de mots qu'on n'écrit pas. La maison de Savoie Raconis portait dans ses armes des choux *cabus*, avec ces mots TOUT N'EST, ce qui signifie, en *rébus*, *tout n'est qu'abus*. Quelle trivialité ! On a mis, en *rébus*, le *récit de Théramène*, tiré de la Phèdre de Racine ; il forme 5 feuilles gravées et enluminées. Il y a aussi, dans le même genre, *deux Epitres*, en une feuille ; *deux Romances*, une feuille ; le *tête-à-tête* ou *la justification d'Emilie*, une feuille ; *les Saisons*, une feuille, etc., etc. On trouve encore beaucoup de devises en *rébus*.

Revenons au rondeau de Jean Marot. Il serait absolument inintelligible, sans les exemples que nous avons donnés ci-dessus, et si on ne l'écrivait pas, en entier, à la suite du *rébus* ; encore est-il défectueux en plusieurs endroits. Le seigneur Desaccords attribue ce Rondeau à Molinet, dans

ses *bigarrures et touches,* mais il est de Jean Marot : du moins on le trouve dans les œuvres de ce dernier, et non dans celles de Molinet :

Riant fus n'agueres
en pris

t d'une o affetée
u btile s

espoir haytée
que vent
ay

d
mais fus quand pr s'amour is
ris

Car j'apper ses mignards
que

traits
estoient d'amour mal a
ee
riant
en

L'œil de elle a pris,
écus moi
manière rusée
te me nant

et quand je veux e faire e
elle
que
me dit to y us mal appris
riant
en

Voici l'explication :

En souriant fus nagueres surpris
D'une subtile entre tous affetée,
Que sous espoir ay souvent souhaitée,
Mais fus déceu quand s'amour entrepris,
Car j'apperçus que ses mignards sous ris
Estoient soustraits d'amour mal asseurée,
En souriant.

Escus Soleil dessus moi elle a pris,
M'entretenant sous manière rusée
Et quand je veux sus elle faire entrée
Me dit que suis entre tous mal appris,
En souriant.

On voit par tout ce que nous venons de citer, combien est pitoyable et de mauvais goût le genre des *rébus*; il nous reste à dire un mot sur son *étymologie*. Dans le principe on disait *rebus de Picardie*, parce qu'autrefois les Picards excellaient dans ces bagatelles; l'origine de ce mot leur est due; voici à quel sujet : les clercs de Bazoches, dans cette province, faisaient tous les ans au carnaval, certains libelles qu'ils appelaient *de* RÉBUS *quæ geruntur*, (des choses qui se passent) : c'étaient des espèces de satyres, où la malignité se déguisait un peu sous le voile de l'équivoque et de l'expression grotesque qui constitue la nature du *rébus* actuel; et le peuple, qui entendait dire en latin *de rebus*, croyait que c'était en français *des rébus*, et dès lors on a donné à ces bagatelles le nom de *Rébus*, ainsi francisé.

DES VERS RETOURNÉS.

Ces vers présentent une très-grande difficulté. Lus à la manière accoutumée, ils offrent un sens tout-à-fait différent de celui qu'on trouve, en les lisant à rebours, c'est-à-dire, en recommençant par le dernier mot de la pièce de vers, et continuant ainsi jusqu'au premier; en voici deux exemples, en vers hexamètres et pentamètres (1), qui offrent de plus cette singularité, qu'en lisant

(1) Un poëte à qui l'on proposa de former un vers hexamètre et un penta-

à rebours, chaque vers pentamètre devient hexamètre, *et vice versâ* :

Pauperibus dat sua gratis, nec munera curat
Curia papalis, quod modo perspicimus.
Laus tua, non tua sors, virtus, non copia, verum
Scandere te fecit culmen ad eximium.
Conditio tua sit stabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hic Deus omnipotens.

Lus à rebours, ces six vers présentent le sens suivant :

Omnipotens Deus hic faciat te vivere parvo
Tempore, nec stabilis sit tua conditio
Eximium ad culmen fecit te scandere, verum
Copia, non virtus, sors tua, non tua laus
Perspicimus modò, quod papalis curia curat
Munera, nec gratis dat sua pauperibus.

L'autre exemple est tiré d'un tableau, où l'on voyait un ange tenir, par un des angles supérieurs, un grand rouleau, sur lequel étaient écrits les huit vers suivans. Ces paroles sortaient de sa bouche : *Lis à l'endroit, sauvé seras.*

Delicias fuge, ne frangaris crimine, verum
Cœlica tu quœras, ne malè dispereas.
Respicias tua, non cujusvis quœrito gesta
Carpere, sed laudes, nec preme veridicos.
Judicio fore te prœsentem conspice toto
Tempore : nec Christum, te rogo, despicias,
Salvificum pete, nec secteris dœmona, Christum
Dilige, nequaquam tu mala concupito.

---

mètre en quatre mots pour les deux, les remplit ainsi, d'une manière plus curieuse que poétique :

Perturbabantur Constantinopolitani
Innumerabilibus sollicitudinibus.

Le démon tenait l'angle opposé inférieur du rouleau, et ces paroles sortaient de sa bouche : *Lis à l'envers, damné seras.*

Concupito mala, tu nequaquam dilige Christum,
Dæmona secteris, nec pete salvificum,
Despicias, rogo te, Christum : nec tempore toto
Conspice præsentem te fore judicio.
Veridicos preme, nec laudes, sed carpere gesta
Quærito cujusvis, non tua respicias.
Dispereas malè, ne quæras tu cœlica, verum
Crimine frangaris, ne fuge delicias.

On ne doit pas exiger d'élégance, dans des vers où il y a tant de contrainte.

Voici encore quelques exemples de vers retournés.

Abel dit :

Sacrum pingue dabo, nec macrum sacrificabo.

Caïn, retournant le vers, s'explique ainsi :

Sacrificabo macrum, nec dabo pingue sacrum.

Un catholique avait dit :

Patrum dicta probo, nec sacris belligerabo.

Un hérétique répondit :

Belligerabo sacris, nec probo dicta patrum.

On a fait des pièces de vers entières, dans ce goût. On en trouve une dans la *nouvelle science de la nature, et présages des comètes.* Lyon, 1665, *pag.* 413.

A l'article *vers léonins rétrogrades*, nous en avons cité, dont non-seulement les mots, mais les lettres des mots, sont retournés.

Sous Charles VIII et Louis XII, les poëtes avaient mis en vogue les rimes retournées ou rétrogrades. On les appelait rétrogrades, parce qu'en les lisant à rebours, on y trouvait encore la mesure et la rime, comme dans ceux-ci :

Triomphament cherchez honneur et paix ;
Désolés cœurs, méchants, infortunés,
Terriblement êtes moqués et pris.

Lisez ces vers en remontant, vous trouverez les mêmes mesures et la rime.

Paix et honneur cherchez triomphament,
Infortunés, méchants, cœurs désolés,
Pris et moqués êtes terriblement.

DES VERS RHOPALIQUES.

Ce sont des vers dont la dénomination provient du grec *rhopalon*, massue. Ils ont été ainsi nommés, parce que les mots allant en augmentant de syllabes, (le premier est un monosyllabe, le second est composé de deux syllabes, le troisième de trois, etc.), ont quelque rapport avec une massue, dont l'une des extrémités est très-petite, et l'autre est beaucoup plus grosse. Voici un exemple de ce genre de poésie ; On le croit d'Ausone.

Spes, Deus æternæ stationis conciliator,
Si castis precibus veniales invigilamus,
His pater oratis placabilis adstipulare.

Ces vers s'appellent encore vers croissans ; on en connaît aussi des décroissans, tels que celui-ci :

Vectigalibus armamenta referre jubet rex.

On trouvera plusieurs exemples de vers croissans, dans les *bigarrures* de Tabourot.

Lamonnoye parle des vers rhopaliques dans le *Menagiana;* il s'en exprime ainsi : « Jules Scaliger, c. 28 du L. II de sa poétique, dit que ces sortes de vers ont été nommés euryaliques par quelques-uns, désignant, par-là, Servius, à la fin de son *Centimetrum*, où apparemment il avait lu *Euryalicus versus.* Vinet a lu dans son exemplaire *Eurypalicus*; Putschius a fait imprimer *Rhopalicus*, et cette leçon serait préférable à toute autre, si elle n'était fondée sur un manuscrit; au défaut de quoi celle de Despautère, qui porte *Euryphallicus*, peut fort bien être retenue ; l'idée que donne le mot *Euryphallicus*, composé d'*Eurus* et de *Phallos* (que nous ne traduirons pas), ne revenant pas mal à celle de *Rhopalicus.* Il est surprenant que Turnèbe et Vinet aient cru que les vers rhopaliques, attribués à Ausone, soient de lui. Joseph Scaliger a eu raison de les rejetter ».

Ne pourrait-on pas aussi regarder, comme des espèces de vers rhopaliques, mais d'un autre genre, ceux qu'on nomme vers pyramidaux. Ce sont des vers disposés de manière que le premier est un monosyllabe, le second a deux syllabes, le troisième trois, etc.; de sorte que dans cette poésie-ci, les vers suivent chacun le même accroissement, que les mots employés dans les vrais rhopaliques dont nous parlons en tête de cet article. Veut-on un exemple des vers pyramidaux croissans et décroissans? on le trouve dans les *lozanges* de Pannard ; ils sont assez curieux, et je vais les rapporter ici.

Tes
Attraits,
Pour jamais,
Belle Elmire,
M'ont su réduire
Sous ton doux empire :
Content quand je te voi,
Mon ardeur pour toi
Est extrême.
De même
Aime
Moi.

Ton
Jargon
Est d'un ton
Qui me lasse :
Finis, de grâce,
Ou quitte la place :
Lieu commun d'opéra
Jamais ne pourra
Me surprendre,
Me rendre
Tendre
Là

Si
J'ai fui
Jusqu'ici
La tendresse,
C'est que sans cesse
L'on nous y redresse :
L'amant, dès qu'un doux sort
Paye son transport,
Prend la fuite,
Nous quitte
Et vîte
Sort.

Quel
Mortel
Plus cruel
Qu'Alexandre?
Près du Scamandre
Il mit tout en cendre.
Comment nommerons-nous
Ces rois dont les coups
Font tapage
Ravage,
Rage ?
Fous.

Les
Sonnets
Les mieux faits
Sont chimères :
Que font-ils faire ?
De l'eau toute claire.
Que sont tant de nigauds
Dans leurs madrigaux
Pour Céphise,
Bélise,
Lise ?
Sots.

Tous
Jaloux
Sont des fous
Que je blâme :
Fi d'une flamme
Qui nous ronge l'ame !
Fais, mon cher, comme moi;
Pour braver la loi
D'une amante
Changeante,
Chante,
Toi.

Dans
Leschamps
Les amans,
De leurs belles
Gardiens fidèles,
Sont toujours près d'elles :
Ici, même, l'époux
Jamais n'est jaloux;
L'imbécille,
Tranquille,
File
Doux.

Tot
Catot
Il me faut
Du tonnerre ;
Vîte, ma chère,
Remplis mon verre :
Fais-moi du bois tortu
Goûter la vertu,
Ce commerce
Me berce :
Verse
Dru.

Non,
Damon,
Ce canton
De la terre,
Dit l'Angleterre,
Ne me tente guère :
Qui par le paquebot
Y passe est un sot.
Là, la goutte
Qu'on goûte
Coûte
Trop.

Ajoutons à ces *Lozanges*, la *Bouteille* et le *Verre*, du même Pannard; on sait que la réalité de ces deux instrumens bachiques était l'objet particulier du culte de cet enfant de la joie.

LA BOUTEILLE DE PANNARD.

Que mon
Flacon
Me semble bon!
Sans lui
L'ennui
Me nuit;
Me suit,
Je sens
Mes sens
Mourans
Pesans.
Quand je le tiens
Dieux! Que je suis bien!
Que son aspect est agréable!
Que je fais cas de ses divins présens!
C'est de son sein fécond, c'est de ses heureux flancs
Que coule ce nectar si doux, si délectable
Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.
Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire;
Tant que mon cœur vivra, de tes charmants bienfaits
Il saura conserver la fidelle mémoire.
Ma muse, à te louer se consacre à jamais.
Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,
Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,
Répétera cent fois cette aimable chanson:
Règne sans fin, ma charmante bouteille;
Règne sans cesse, mon cher flacon.

LE VERRE DE PANNARD.

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre
Qui soit si bon, ni si beau que le verre.
Du tendre amour berceau charmant,
C'est toi, champêtre fougère,
C'est toi qui sers à faire
L'heureux instrument
Où souvent petille,
Mousse et brille
Le jus qui rend
Gai, riant,
Content.
Quelle douceur
Il porte au cœur!
Tot,
Tot,
Tot,
Qu'on m'en donne,
Qu'on l'entonne;
Tot,
Tot,
Tot,
Qu'on m'en donne;
Vîte et comme il faut:
L'on y voit sur ses flots chéris
Nager l'allégresse et les ris.

On trouve dans le *Caveau moderne ou Rocher de Cancale, chansonnier de table*, 1806; *in*-18; deux chansons de M. Capelle, calquées sur celles de Pannard, que nous venons de citer.

Ces espèces de vers s'appellent *vers figurés*. Ils étaient connus des anciens; les Grecs et les Latins se sont occupés de ces frivolités. On connaît les *aîles*, l'*œuf* et la *hache* de Simmias de Rhodes, les deux *autels* de Dosiadas, la *syrinx* de Théocrite, l'*autel*, la *syrinx* et l'*orgue* de Porphyrius. On trouve dans le *journal de l'Empire* de 1806, une dissertation sur les vers figurés; la voici:

» Les *Aîles* sont composées chacune de six plumes, ou de six vers choriambiques, qui diminuent graduellement de mesure, et par conséquent de longueur, selon leur position dans l'Aîle, jusqu'au dernier qui n'a que trois syllabes. Simmias a voulu que le sujet de son poëme eût quelque rapport avec sa forme; il y fait parler le dieu *qui porte des aîles*, l'Amour; non pas la vulgaire divinité qui naquit de Vénus, mais cet antique Amour que chantent les vieilles Cosmogonies, principe créateur et *contemporain du destin*.

» Il doit y avoir plus de mérite dans l'*œuf;* car il y a plus de difficulté. Chaque bout est formé de très-petits vers, qui s'alongent progressivement jusqu'au milieu. Ces vers sont de différens mètres; et l'auteur, qui n'y épargnait pas sa peine, a choisi les plus embarrassans et les moins ordinaires. Mais ce n'est pas tout : le poëme lu de suite est absurde, inintelligible; c'est une énigme sans mot. Il faut, pour trouver une espèce de sens, aller du premier au dernier, du second au pénultième, du troisième à l'avant-dernier, et ainsi de suite jusqu'aux deux vers

du milieu. Un ancien scholiaste, découvert par Saumaise, et publié par M. Brunck, nous a fort heureusement dévoilé ce merveilleux artifice. La figure des vers en a décidé le sujet. C'est un œuf de rossignol dorien, que le poëte offre aux lecteurs : Mercure l'a pris sous les aîles de la mère pour le donner aux hommes. Cette ingénieuse et claire allusion remplit les vingt-deux vers de cette bizarre composition.

» La *Hache* est à deux côtés : les vers, par leur diminution graduelle, en expriment la figure; comme ceux de l'œuf, il faut les renverser pour les comprendre. C'est le fabricatenr du cheval de Troie, Epéus, qui parle. Simmias le suppose traçant une inscription sur sa hâche, qu'il consacre à Minerve. Malgré la gène rigoureuse que le poëte s'était imposée, ses vers ne sont pas trop obscurs, et ne manquent même pas d'un certain éclat.

» Les *Autels* de Dosiadas, si pourtant il n'y a pas d'erreur en ce nom, sont construits de vers inégaux ; rien n'y manque, ni le foyer, ni les moulúres, ni les bases élargies avec grace : les proportions en sont élégantes ; le dessin est excellent, meilleur sur-tout que la poésie. Les mètres, choisis par le poëte architecte, sont difficiles et rares, les expressions énigmatiques et obscures ; et pour surcroît de difficulté, le premier autel, comme l'a remarqué M. de la Croze, est fait en acrostiche. Ce sont les autels mêmes qui parlent. Le premier déclare qu'il est un autel poétique : il n'est jamais rougi par le sang des victimes; la fumée des parfums ne le noircit jamais; il n'est formé ni d'or, ni d'argent, ni de cornes, comme celui que Diane construisit autrefois. Il est l'ouvrage des Muses

et des Grâces; les poëtes y peuvent venir sacrifier, sans craindre la morsure de ce serpent affreux que cache un autre autel dressé par Jason. Il ne faut pas croire que l'original soit en termes si clairs; je n'ai pas traduit, mais expliqué.

» Cet autel de Jason est figuré par l'autre poëme, et il ne parle pas avec moins d'éloquence que le premier. Saumaise, qui apparemment n'entendait pas la langue des autels, avait donné de fort mauvaises explications; mais depuis on a trouvé d'excellentes notes par un certain Manuel Holobolus, grammairien du tems de Michel Paléologue : toutes ces énigmes y sont nettement éclaircies. Cet Holobolus n'a fait sans doute que copier de très-anciennes scholies; car le moyen de croire qu'un moine de la fin de l'Empire eût, sans recours, compris des difficultés que n'avaient pu résoudre Saumaise et Scaliger, les plus savans hommes du siècle le plus savant.

» Quelques personnes font à Théocrite l'honneur de douter qu'il soit le véritable auteur de la *syrinx*, ou flûte de Pan, qu'on trouve parmi ses œuvres : elles ont peine à croire que ce poëte, d'un goût si sage et d'un esprit si élégant, ait pu abaisser son talent à ces jeux puérils. Un tel argument me paraît sans force contre l'autorité des grammairiens et celle des manuscrits. Théocrite d'ailleurs vivait dans un tems où ces bagatelles étaient fort à la mode; et il a pu, sans trop compromettre sa muse, sacrifier une fois au goût de son siècle. Dix tuyaux, de deux vers chacun, forment la *syrinx*; ils décroissent graduellement, et imitent avec assez d'exactitude la forme de cet antique instrument. Tibulle, sans perdre son tems à en faire le bizarre dessin, l'a peint comme les poëtes doivent peindre :

Fistula cui semper decrescit arundinis ordo;
Nam calamus cerâ jungitur usque minor.

» Le sujet est Théocrite consacrant au dieu Pan sa flûte pastorale. Les expressions les plus rares, les constructions les plus embarrassées, les plus obscures allusions, la mythologie la plus cachée, répandent sur ce poëme d'épaisses ténèbres. Je n'en citerai qu'un exemple : pour désigner Pénélope, Théocrite l'appelle *la femme de Personne, la mère de Macroptolème.* On sait que dans l'antre du Cyclope, Ulysse se cache avec plus de prudence que d'esprit sous le nom de *Personne*; et *Macroptolème* est la traduction de *Télémaque.* C'est à peu près ainsi que l'ingénieux auteur de *Richardet*, le prélat Fortiguerza, se déguisa sous le nom de *Carteromaco.* Théocrite est, dans ce petit ouvrage, le digne émule de Lycophron, son contemporain.

» Les auteurs de ces sottises vivaient à une époque où la littérature grecque était encore très-florissante; mais les Romains, dont le caractère et l'esprit eurent toujours plus de grandeur et de dignité, négligèrent long-tems ce mauvais genre; et ce n'est qu'à l'époque de leur entière décadence, que l'on trouve chez eux un poëte occupé de ces misères.

» Publius Optatianus Porphyrius, qui vivait sous Constantin, a composé un petit volume de poésies bizarrement figurées. Un autel, une syrinx et un orgue s'y font particulièrement remarquer. Ce Porphyrius, que beaucoup de mes lecteurs n'avaient peut-être jamais entendu nommer, mérite bien toute l'obscurité dans laquelle il est aujourd'hui caché. Ce ne fut pas pourtant un personnage tout-à-fait sans importance. Constantin

l'appelle *très-cher frère* : *fratrem carissimum ;* et il occupa deux fois la charge considérable de préfet de la ville. Exilé sur une fausse accusation, il adressa à l'empereur, sous le titre de panégyrigue, un recueil de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières : son rappel en fut le prix ; et ce n'était sûrement pas trop payer la peine inconcevable qu'il avait dû se donner. Porphyrius, au reste, a de l'esprit, même quelque talent; et je crois qu'il lui en eût beaucoup moins coûté pour être un bon poëte que pour être si ridicule. Voici quelques vers à sa Muse, qui ne sont ni sans grace ni sans facilité :

Suppliciter tamen ire potes Dominumque precari,
Squallor et hæ sordes conveniunt miseris.
Cùm dederit clemens veniam, natumque laremque
Reddiderit, comtis ibis et ipsa comis.

» L'*Autel* de Porphyrius est, pour le sens, une imitation du premier autel de Dosiadas; mais le style en est un peu moins difficile, un peu moins entortillé. Vingt-quatre iambiques le composent : ils sont tous de six pieds ; et c'est par le nombre des lettres, diminué ou augmenté à propos, que le poëte produit, avec cette égalité dans la mesure des vers, les longueurs inégales dont son architecture a besoin.

» Pour sa *syrinx*, Porphyrius a choisi par-tout le vers hexamètre ; et c'est également par la diminution successive du nombre des lettres, qu'il a obtenu la dégradation des tuyaux. Chaque vers a toujours une lettre de plus que celui qu'il précède : le sens, la propriété des termes, la régularité des constructions, s'accordent mal

avec des lois aussi sévères, et cette flûte n'a pas des sons beaucoup plus clairs que celle de Théocrite : mais Théocrite cherchait l'obscurité. Porphyrius voulait et n'a pu l'éviter.

» L'*Orgue* est le meilleur poëme de Porphyrius. Sa forme n'est pas tout-à-fait pour nous sans intérêt, puisqu'elle représente l'exacte figure de l'ancien orgue hydraulique; la composition même a de la facilité, malgré la gêne extrême où l'auteur avait voulu se mettre. Ce poëme, ou plutôt cet orgue, est composé de trois parties, placées les unes sur les autres. L'inférieure a vingt-six vers iambiques dimètres, tous de dix-huit lettres; elle représente le clavier. La seconde est formée d'un seul hexamètre, écrit transversalement en lettres majuscules : ce vers est censé servir de support aux vingt-six vers ou tuyaux de la troisième partie. Ces tuyaux sont en exhamètres, qui croissent successivement de hauteur, par l'addition d'une lettre à chaque vers : le premier a vingt-cinq lettres :

O si diviso metiri limite Clio.

Le dernier en a cinquante :

Jamque metro et rhythmis præstringere quidquid ubique est.

» Mais ce n'était sûrement là qu'un petit orgue, qu'un orgue d'appartement. Les anciens en avaient, où le nombre des tuyaux était infiniment plus considérable. Claudien décrivant en vers pompeux et gigantesques un orgue hydraulique, parle *des voix innombrables d'une moisson d'airain*

Et qui magna levi detrudens murmura tactu,
Innumeras voces segetis moderatus ahenæ,

Intonat erranti digito, penitùsque trabali
Vecte laborantes in carmina concitat undas.

» Dans le moyen âge, Rhabanus Maurus, et Abbon, abbé de Fleury, ont imité le genre de Porphyrius. (*Extrait du Journal de l'Empire, novembre* 1806.)

Il existe un petit volume intitulé : *Sylvæ quas vario carminum genere primani Scholastici collegii Dolani S. J., in publicâ totius civitatis gratulatione, lætitiâque ex tempore obtulerunt. Dolæ*, 1592, petit *in*-4°. On y trouve des vers figurés, en grec et en latin, de toutes les espèces; les uns représentent des aîles, des autels, des œufs, des lunettes; les autres, des cercles, des angles, des triangles, etc. Les acrostiches, les anagrammes y abondent. Ce petit volume a été composé par des Francs-Comtois, élèves au collége de Dole; toutes les pièces de vers sont en l'honneur de M. de Vergy, comte de Champlite et gouverneur de Franche-Comté.

DES VERS EN TARANTARA.

Ce sont des vers français de dix syllabes, dont le repos est après la cinquième. Le fameux Desperriers a composé une pièce de vers, intitulée : *Carême-prenant en tarantara*. Voyez le *recueil de ses œuvres* 1544, *in*-8°. Christophe de Barrousso a donné son *Jardin amoureux*; à Lyon, 1501, *in*-8°., en vers de cette mesure. Regnier Desmarêts a composé une *épître morale* en tarantara; elle n'est pas fort harmonieuse, et il était impossible qu'elle le fût, avec une pareille mesure. Cet écrivain se croyait l'auteur de cette sorte de vers, sur laquelle voici notre opinion :

Disons que ces vers, sans nulle cadence,
Aux gens de bon goût ne plairont jamais;
Apollon prescrit que les vers en France
Très-bien cadencés autrement soient faits.

En voici un second exemple, qui prouve encore ce que nous venons de dire :

L'Amour est un Dieu que la terre adore;
Il fait nos tourmens, il sait les guérir.
Dans un doux repos, heureux qui l'ignore!
Plus heureux cent fois qui peut le servir.

DU TRIOLET.

Le triolet est une petite pièce de poésie composée de huit vers, dont le premier est le même que le quatrième et le septième; il doit rimer avec le troisième et le cinquième : le second rime avec le sixième et le huitième qui est le même que le second. Le triolet n'a donc que deux rimes différentes, qui sont ordinairement cinq masculines et deux féminines. Scarron a fait un triolet sur les frondeurs :

Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde;
Frondeurs, vous n'êtes que des foux,
Il faut désormais filer doux.
C'est mauvais présage pour vous
Qu'une fronde n'est qu'une corde;
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

Le triolet, comme on le voit, est plaisant

et badin; il prête aussi à la raillerie et même à la satyre, comme dans celui-ci :

Que vous montrez de jugement,
Jeune soldat, et de courage!
Vous allez au feu rarement;
Que vous montrez de jugement!
Mais on vous voit avidement
Courir des premiers au pillage.
Que vous montrez de jugement,
Jeune soldat, et de courage!

L'un des plus jolis triolets est celui de Ronchin :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai,
Le premier jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai;
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

J'aime encore celui-ci :

Garder son cœur et son troupeau,
C'en est trop pour une bergère.
Qu'on a de peines quand il faut
Garder son cœur et son troupeau!
Quand tous les bergers du hameau
Et tous les loups lui font la guerre,
Garder son cœur et son troupeau,
C'en est trop pour une bergère.

DU VIRELAI.

Le virelai est une pièce de poésie, dont les premiers vers sont répétés de tems à autre, et doivent finir le virelai, qui continue toujours sur une même rime, hors quelques vers que l'on y entremêle pour soutenir le sens et donner de la force et de la grace au virelai. L'exemple suivant est tiré d'un ancien poëte, il a rapport à la fidélité du sexe :

O la grande bêtise
D'aimer avec franchise,
O la grande bêtise
D'aimer fidèlement !
Tout fourbe se déguise ;
Paysane et marquise,
Sous l'or et sous la frise,
Tout trompe également.
O l'étrange sotise
D'aimer avec franchise !
L'une vient à l'église
Conduire son amant ;
Et celle-ci ne vise
Qu'à le mettre en chemise ;
L'une le tyrannise,
L'autre le dévalise,
Et le met au néant.
Amour n'est que feintise,
Que ruse que surprise.
Que si la convoitise
Dans une âme l'atise,
Il passe en un moment ;

Un petit vent l'aiguise,
Mais une grande bise
L'éteint facilement.
Il n'est plus d'Artémise
Qui jusqu'au monument
Garde la foi promise;
La constance est lourdise
Et vertu d'allemand.
O la grande bêtise
D'aimer fidellement!

Cet exemple suffit, ce vieux genre de poésie n'étant plus en usage. Cependant nous ne pouvons pas quitter le virelai, sans dire un mot du lai, qui, je crois, a précédé le virelai.

Le lai est une ancienne poésie française composée de petits vers; on prétend qu'ils sont une imitation des vers trochaïques des tragédies grecques et latines. Il y avait deux sortes de lai, le grand et le petit; le grand lai était un poëme composé de douze couplets de vers de différentes mesures, sur deux rimes. Le petit lai, était de seize ou de vingt vers, divisés en quatre couplets, presque toujours sur deux rimes. Comme il y avait un vers plus petit que les autres, qui finissait chaque couplet, on appelait cette sorte de poëme *arbre fourchu*. Le seul exemple du lai, que j'ai trouvé dans le père Mourgues, page 246 de son *traité de poésie*, édition de 1729, *in*-12, ne remplit pas entièrement les conditions du lai; mais il en donne une idée :

Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir?
Cette mer profonde,

En débris féconde,
Fait voir
Calme au matin l'onde,
Et l'orage y gronde
Le soir.

Autre exemple :

La grandeur humaine
Est une ombre vaine
Qui fuit :
Une ame mondaine
A perte d'haleine
La suit,
Et pour cette reine
Trop souvent se gêne
Sans fruit.

Nous terminons ici notre PETITE POÉTIQUE CURIEUSE. Nous souhaitons qu'elle amuse un instant les amateurs de ces singularités, et qu'elle prouve aux jeunes poëtes combien il est ridicule de s'adonner à une genre futile, de mauvais goût, et qui n'a pour tout mérite que la difficulté vaincue.

On nous permettra d'ajouter à ce recueil quelques petites pièces de vers, plus singulières et plus curieuses par le sujet et par la manière dont il est traité, que par le génie poétique.

DESCRIPTION DE L'ITALIE,

En vers latins.

Cette description a été faite au commencement du dix-septième siècle ; on y voit, en peu de vers, un petit tableau caractéristique de chaque ville d'Italie, à cette époque.

Sancta es sanctorum pretioso sanguine ROMA.
Cingitur urbs VENETUM *pelago ditissima nummis.*
Inclyta PARTHENOPE *gignit comitesque ducesque.*
Est MEDIOLANUM *jucundum, nobile, magnum.*
Excellit studiis jucunda BONONIA *cunctis.*
SENA *tenet portum mercesque domosque superbas.*
Exhaurit loculos FERRARIA *ferrea plenos.*
VERONA *humana dat singula commoda vitæ.*
Extollit PADUAM *juris studium et medicinæ.*
Illustrat SENAS *patriæ facundia linguæ.*
Maxima pars hominum miseram canit esse CREMONAM.
MANTUA *gaudet equis ortu decorata Maronis.*
Vina UZINI *varias generosa vehuntur ad urbes.*
BRIXIA *dives opum parcè succurrit egenis.*
Italicos versus præfert PAPIA *latinis.*
Libera LUCA *tremit ducibus vicina duobus.*
Flent PISÆ *amissum dum contemplantur honorem.*
Commendant PARMAM, *lac, caseus atque butyrum.*
Non caret hospitiis perpulchra PLACENTIA *charis.*
TAURINUM *exornant virtus, pietasqae fidesque.*
Militibus validis studiosa PERUSIA *claret.*

EMPORIÆ in portis consistit gloria clausis.
Mordicùs urbs MUTINÆ ranas tenet esse salubres.
Contemnunt omnes ANCONÆ mœnia Turcas.
Litibus imponit finem MACERATA Picenis.
Urbs LIVII celebris nimis est proclivis ad arma.
PERGAMUM ab incultâ dictum est ignobile linguâ.
VERCELLÆ lucro non delectatur iniquo.
Spernit mundanas sincera NOVARIA fraudes.
Per multos comites VINCENTIA nutrit egenos.
Omnibus exponit gladios ARETIUM acutos.
Dulcia felicem cingunt vineta CESENNAM.
Civibus humanis decorata est ASTA fidelis.
Fructibus, anseribus, pomis ARIMENIA abundat.
Omnes commendant fices grossosque PISAURI.
Castaneis, oleo, tritico PISTORIUM abundat.
Rustica frugales nutrit DERTONA colonas.
Postponit RHEGIUM cornuta animalia porcis.
TARVISIUM exhilarant nitido cum flumine fontes.
Sancta patent cunctis peregrinis claustra VITERBI.
IMOLA divisa est, nocet hœc divisio multis.
URBINUM statuit ducibus clamare valete.
Nota est fictilibus figlina FAVENTIA vasis.
Laus POMPEIA boves pingues producit ovesque.
SPOLETUM clamat, peregrini, intrate, manete.
NARIA promittens epulas dabit uva vetusta.
Concilium illustrat sanctam generale TRIDENTUM.
ASSISIUM sancti Francisci corpore gaudet.

FANUM virginibus fertur florere venustis.
Hospitibus COMUM pisces cum carnibus offert.
Divitias studiis quærit SAVONA relictis.

L'ouvrage (1), d'où nous avons tiré les vers ci-dessus, renferme encore un article, qui peut y faire suite, puisqu'il a rapport à l'Italie. Il a pour titre :

Virginum in Italiâ varia virtutum et vitiorum genera.

Aretinæ,	*tenaces.*	Mutinenses,	*benignæ.*
Beneventanæ,	*astutæ.*	Neapolitanæ,	*sollicitæ.*
Bononienses,	*arrogantes.*	Paduanæ,	*devotæ.*
Brixienses,	*diligentes.*	Papienses,	*lucri cupidæ.*
Brundusinæ,	*inertes.*	Parmenses,	*avaræ.*
Caïetanæ,	*formosæ.*	Pedemontanæ,	*procaces.*
Capuanæ,	*superbæ.*	Pistoienses,	*faciles.*
Cesenates,	*rapaces.*	Placentinæ,	*difficiles.*
Colentinæ,	*obstinaces.*	Puteolanæ,	*bellæ.*
Cremenses,	*fallaces.*	Ravenates,	*humanæ.*
Cremonenses,	*sumptuosæ.*	Romanæ,	*graves.*
Fertarienses,	*avidæ.*	Senenses,	*pulchræ.*
Florentinæ,	*delicatæ.*	Tervisanæ,	*zelotipæ.*
Fomianæ	*speciosæ.*	Venetæ,	*petulantes.*
Genuenses,	*salaces.*	Veronenses,	*gratiosæ.*
Landenses,	*supestitiosæ.*	Vicentinæ,	*constantes.*
Lucenses.	*castæ.*	Urbinates,	*affabiles.*
Medionalenses,	*urbanæ.*		

Depuis près de 200 ans que cette liste est faite, les caractères ont pu varier.

---

(1) *Antidotum melancholiæ*, Francofurti 1667--1670, *in*-12. Ce volume composé de deux parties, renferme beaucoup de choses insignifiantes, triviales et même libres; on trouve, à travers ce fatras, quelques pièces supportables et même curieuses.

VERSUS PROTEI,

Seu variabiles, quorum novem priores singuli, servato sensu, variant 725,760, decimus verò 39,916,800 modis.

1. Ad Stultum.

Cor, vox, dens, frons, ren, splen, pes, lux sunt tibi, deest mens.

2. Ad Cæcum.

Mens, cor, vox, dens, frons, ren, splen, pes, sunt tibi, deest lux.

3. Ad Claudum.

Lux, mens, cor, vox, dens, frons, ren, splen sunt tibi, deest pes.

4. Ad Tristem.

Pes, lux, mens, cor, vox, dens, frons, ren sunt tibi, deest splen.

5. Ad Infacundum.

Splen, pes, lux, mens, cor, vox, dens, frons sunt tibi, deest ren.

6. Ad Inverecundum.

Ren, splen, pes, lux, mens, cor, vox, dens sunt tibi, deest frons.

7. Ad Mitem.

Frons, ren, splen, pes, lux, mens, cor, vox sunt tibi, deest dens.

8. Ad Mutum seu Taciturnum.

Dens, frons, ren, splen, pes, lux, mens, cor sunt tibi, deest vox.

9. Ad Timidum.

Vox, dens, frons, ren, splen, pes, lux, mens sunt tibi, deest cor.

10. De Perfecto.

Cor, vox, dens, frons, ren, splen, lux, mens, pes, vola, crus huic.

LE VERGER POÉTIQUE.

Cette pièce de vers a été faite en 1592, par un écolier franc-comtois, de 12 ans, en l'honneur du comte de Vergy qui portait trois roses d'or dans ses armoiries. Elle offre cette singularité, que la première et la dernière syllabe

de chaque vers, étant réunies, expriment une fleur ou un fruit.

Versus Senarii Iambici.

FLO-*rentem ad hortum Threïcia resonet ly*-RA,
RO-*sæque odores sequanæ jactent ca*-SÆ :
PO-*tentis ecce gentis halat Balsa*-MUM,
VI-*cosque doctæ recreat multùm D*-OLÆ.
PY-*thie fer alto digna Parnasso met*-RA
LI-*gustra spirant sequana, ac præmol*-LIA
NAR-*da, et colorem lilia dantia candi*-DUM :
MYR-*rhas Arabiæ Vergio ex horto eru*-TA
CE-*lebrior rosa superat, nubes ce*-DRUS
LAU-*data, cæli vincit ardua supe*-RI
PUR-*o rosa auro splendida, jacet pur*-PURA,
PAL-*lent olivæ; cecropia cedunt thy*-MA
CRO-*ceique olympi ubi hortus est Vergæa*-CUS.

On trouve dans les premières et dernières syllabes réunies, de chaque vers :

Flora, rosæ, pomum, violæ, pyra, lilia, nardum,
Myrta, cedrus, lauri, purpura, palma, crocus.

LE FESTIN POÉTIQUE.

Cette pièce-ci est faite par un nommé Terrey, Vésulien, âgé de 15 ans, élève au collège de Dole, en 1592. C'est toujours à M. de Vergy, que s'adressent ces vers :

VI-*rtutes natura omnes in te intulit u*-NUM
CA-*llida, mæonio dux celebrande met*-RO.
PAN-*chæo fument altaria thure quotann*-IS,
DIS-*jecit patriæ bella parata de*-CUS.
UND-*ique burgundo cælo fugere molest*-A
NU-*bila, tamque suos cernit ad astra du*-CES.

A-lma voca superûm Burgundia numina sup-LEX
VER *tibi tam optatum posse vigere di*-U.
PLAC-*ata latè pax est tellure ret*-enta,
SCRIB-*et te varia doctus in arte* LYTA.
MENS *tua palladia mage nil exhalat oliv*-A,
PERN-*iciem charæ qua reprimes patri*-Æ.

Les mots coupés par ces vers, sont :
Vinum, *caro*, *panis*; *discus*, *unda*, *nuces*, *alex*, *veru*, *placenta*, *scriblita*, *mensa*, *pernæ*.

J'avoue que ces deux pièces de vers sont des jeux de mots; mais trouverait-on maintenant beaucoup d'élèves, de douze à quinze ans, qui en fissent autant?

EPIGRAMMA.

Ex cujus versibus singulis singula sumpta vocabula à primo ad ultimum versum efficiunt, ut observatis interpunctionibus, sit facile sensum percipere. Auctore Petro Boytouseto Dolano, anno ætat. 15 :

Salve	*munimen*	*turmarum*	*regie*	*splendor,*
Solamen	*populi,*	*omnipotens*	*tutela*	*gradivi,*
Mavortis	*præses,*	*pax*	*optatissima*	*claræ*
Gloria	*virtutis,*	*princeps*	*lumen*	*pietatis,*
Fortis	*amator*	*relligionis,*	*amoris*	*imago.*

Sic innectuntur, ità ut resumpta eodem pacto singula vocabula, eosdem versus diverso ordine tamen referant.

Salve	*solamen,*	*Mavortis*	*gloria*	*fortis*
Munimen	*populi,*	*præses,*	*virtutis*	*amator.*
Turmarum	*omnipotens*	*pax,*	*princeps*	*relligionis*
Regie,	*tutela*	*optatissima,*	*lumen*	*amoris,*
Splendor	*gradivi,*	*claræ*	*pietatis*	*imago.*

Aliud ejusdem generis longè laboriosius, ut diverso versui, et sensui eadem verba inserviant. Auctore Francisco Othenino Jusseïano, an. æt. 16 :

In D. Vergæum.

Mars abit	*armipotens*	*Vergæo*	*principe*	*victus* :
Armipotens	*ditat nos*	*Pallas*	*divite*	*pace* :
Vergæo	*Pallas*	*stat*	*regnatore*	*fugit Mars*
Principe	*divite*	*regnatore*	*nitentior*	*est sol* :
Victus	*pace*	*fugit Mars*	*est sol*	*Vergius orbe.*

OPES.

Propter opes acquirendas mala plurima fiunt.
Et bona deficiunt plurima propter opes;
Propter opes se mercator dat mille periclis,
Exponitque mari se, sua propter opes.
Propter opes vetulo fit sponsa puella marito,
Ducit anum juvenis vir quoque propter opes.
Propter opes quandoque volens vir cornua sumit,
Sæpè dat invito fœmina propter opes.
Propter opes tolli patitur sibi virgo pudorem
Floreque fit demto publica propter opes.
Propter opes, quæruntur opes, opulentia crescit;
Crescit avarities sordida propter opes.
Propter opes, quæcunque prius promissa negantur,
Et data dicuntur non data propter opes.
Propter opes spes sæpè ruit, vota irrita fiunt;
Summaque adima ruunt omnia propter opes.
Propter opes medicus sæpè haud bona pharmaca scribit :
Æger et hæc renuit sumere propter opes.
Propter opes etiam carissima pharmaca fiunt :
Quæ nequeunt inopes sumere propter opes.
Propter opes inopes medicos accedere nolunt,
Auxiliumque negant hi quoque propter opes.

Propter opes lites injustæ, injustaque dantur
Judicia injusto à judice propter opes.
Propter opes, ditumque domos inopumque pererrant,
Et cupiunt fures omnia propter opes.
Propter opes passim sunt prœlia, bella, rapinæ,
Pacis iniqua etiam fœdera propter opes.
Propter opes quid non patitur miserabile mundus?
Proditur arx, urbes, regnaque propter opes.
Propter opes nunquid Christum vendebat Judas.
Et crepuit pendens arbore propter opes.
Propter opes homines animam cum corpore perdunt,
Sic perduntur opes, cunctaque propter opes.

Honoris Etymologia.

Divitias et opes HON *lingua hebræa vocat;*
Gallica gens aurum OR, *indeque venit* HONOR.

Tres studendi modi parùm utiles.

Non benè fit studium quodcunque fit antè fenestram,
Nec valet in lecto, nec valet ante focum.
Flamma nocet libris : studium impedit antè fenestram
Visa venus : somnum lectus inire monet;
Ergò relinque focum, lectum simul atque fenestram
Major et è studiis sic tibi messis erit.

Sur Homère.

Septem urbes certant de Stirpe insignis Homeri,
Smyrna, Rhodus, Colophon, Salamin, Chios, Argos, Athenæ.

Ave.

Mitto tibi NaveM puppi prorâque carentem.

Mensium et quatuor anni temporum expositio.

Æternos menses, et tempora quatuor anni
Quatuor ista tibi subjecta monosticha dicent :

Martius, Aprilis, Maius, sunt tempora veris,
Julius, Augustus nec non est Junius æstas,
Septembri, octobri, autumnus totoque novembri,
Brumales Janus, Februarius atque december.

Sur les mois de l'année.

Pocula Janus amat, Februarius algeo clamat :
Martius arva fodit, sed florida pandit Aprilis :
Ros et flos nemorum Maio sunt fomes amorum :
Dat Junius fœnum; Julio resecatur avena :
Augustus spicas : September colligit uvas :
Seminat october; spoliat virgulta November :
Quærit habere cibum porcos mactando december.

Talens des différentes Nations.

Divisæ ingeniis patriæ : Germania fabros,
Jurisconsultos Gallia nostra dedit,
Theologos genitrix nutrixque Hispania servat,
Pingere Roma docet, Græcia disserere.

Goûts de quelques Peuples.

Parca manus Belgis, Anglisque superbia regnat,
Germanus Bacchus, fronsque proterva Lechis.
Gens est Sueca rapax, vendictæ Romula servit,
Hispanus gravis est, Gallia mente levis.

Autrement.

Divitiæ Belgis, Anglis audacia summa est.
Germanis animus, libera mensque Lechis.
Pugnaces dicant Suecos, Romamque sagacem.
Prudens Hispanus, Gallia fortis erit.

Herculis labores duodecim.

Prima Cleonæi tolerata ærumna laboris.
Proxima Lernæam ferro et face contudit hydram,

Mox Erymantheum vis tertia percutit aprum.
Æripedis quarto sunt aurea cornua cervi.
Stymphalides pepulit volucres discrimine quinto.
Threiceam sexto spoliavit, amazona baltheo.
Septima in Augiæ stabulis impensa labores.
Octava expulso numeratur adorea tauro.
In Diomedeis victoria nona quadrigis.
Geryone extincto, decimam dat Iberia palmam.
Undecimum mala Hesperidum tribuere triumphum.
Cerberus extremi suprema est meta laboris.

Vie heureuse de Martial.

Vitam quæ faciunt beatiorem,
Jucundissime Martialis, hæc sunt :
Res non parta labore, sed relicta,
Non ingratus ager, focus perennis,
Lis nunquam, toga rara, mens quieta,
Vires ingenuæ, salubre corpus,
Prudens simplicitas, pares amici,
Convictus facilis, sine arte mensa,
Nox non ebria, sed soluta curis,
Non tristis torus, attamen pudicus,
Somnus qui faciat breves tenebras,
Quod sis, esse velis, nihilque malis
Summum nec metuas diem, nec optes.

In vanitatem hujus sæculi.

Quid juvat et populis atque urbibus esse potentem?
Structa quid è Pario marmore celsa domus ?
Quid famuli prosunt, quid pondera divitis auri?
Quidquid et è rubris colligit Indus aquis?
Quid Tyrio prosunt saturatæ murice vestes?
Quid clarum ingenio nomen habere juvat?

Nerea quid facie, quid vi superare Milonem?
Si tibi post obitum spes sit adempta poli?

Qu'est-ce que l'homme ?

Sum primùm gradiendi impos, quadrupesque deindè,
Cum bipes, indè tripes, gressus videt ultima meta
Expertem, primus qualem quoque viderat ortus.

Recette pour abréger ses jours.

Ancipiti si vis præceps occurrere morti,
Sæpè tibi venas incidito, sæpè lavato.
Sit cibus immodicus, numerosaque pharmaca sume.
Sollicitus vivas, gravibusque constringere curis.
Atque vacans studiis, fœtensus habitato cubile,
Invidiaque iraque frequens consumere nullis
Vivito cum sociis, vitam sic perdis et horas.

Sonnet renfermant un précis de l'histoire des rois de France qui ont porté le nom de Louis :

814.	Louis, premier du nom, fut un roi débonnaire.	840 (1)
877.	Louis second fut sage, héroïque et clément.	879
879.	Louis trois, quoique jeune, était brave et prudent.	882
936.	Lonis quatre eut le sort favorable et contraire.	954
986.	Louis cinq fut docile et n'eut point d'adversaire.	987.
1108.	Louis six, pour l'Eglise, eut un zèle éclatant.	1137
1137.	Louis sept, sur les flots fit palir le Croissant.	1180
1223.	Louis huit eut de Mars le parfait caractère	1226
1226.	Louis neuf fut vaillent, sobre, chaste et pieux.	1270
1316.	Louis dix fit punir un ministre odieux. (2)	1316
1461.	Louis onze fut grave et zélé politique.	1483
1498.	Louis douze eut du peuple et le cœur et la voix.	1514

(1) Le chiffre à gauche, en tête de chaque vers, indique l'époque à laquelle le roi dont il est question est monté sur le trône; le chiffre à droite indique l'époque de sa mort.

(2) Enguerrand de Marigny fut pendu à Montfaucon, gibet que ce ministre avait fait dresser lui-même, sous Philippe Lebel, prédécesseur de Louis X.

1610, Louis treize fut juste, intègre et magnifique.		1643 (1)
1643. Louis quatorze seul vaut tous les autres rois.		1715
	Par BAUCHER de Rodez.	
1715. Louis le bien-aimé, mourut peu regretté.		1774
1774. Louis seize périt par excès de bonté.		1793.

ÉPITAPHE

Du maréchal de Saxe, mort âgé de 55 ans. Cette épitaphe est en dix vers blancs terminés chacun par un nombre, et le total des ces différens nombres donne 55.

Son courage l'a fait admirer de chac	1
Il eut des ennemis, mais il triompha	2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de . . .	3
Pour Louis son grand cœur se serait mis en .	4
* Des victoires par an il gagna plus de . . .	5
* Il fut fort comme Hercule et beau comme Tir .	6
* Pleurez, braves soldats, ce grand homme *hic ja*. .	7
Il mourut en novembre et de ce mois le . .	8
Strasbourg contient son corps en un tombeau tout	9
Pour tant de *te deum* (2) pas un *de profun* . .	10
	55

LA POULE AU POT.

On connaît le mot d'Henri IV, sur la *poule au pot*. Quand Louis XVI monta sur le trône, quelqu'un écrivit en gros caractères, au bas de la statue

(1) Louis XIII, dans les dix derniers mois de sa vie, a été saigné 47 fois, a pris 215 médecines et 210 lavemens. Ma foi, voilà un roi bien purgé; s'il a emporté des humeurs peccantes au tombeau, ce n'est pas la faute du médecin, de l'apothicaire et du chirurgien.

*** Nous avons changé ces trois vers, ceux que nous remplaçons étant un peu trop libres.

(2) Le maréchal de Saxe était Protestant.

de Henri IV qui était sur le Pont-neuf, RESURREXIT. Le lendemain on y trouva attaché ce distique :

Resurrexit : j'approuve fort ce mot,
Mais pour y croire il faut la poule au pot.

Deux mois après on a fait le quatrain suivant, sur le même sujet :

Eufin, la poule au pot sera donc bientôt mise ;
On doit du moins le présumer,
Car depuis deux cens ans qu'on nous l'avait promise,
On n'a cessé de la plumer.

L'épigramme suivante a été faite également au sujet du *Resurrexit*.

Grace au bon roi qui règne en France
Nous allons voir la poule au pot !
Cette poule est la finance
Que plumera le bon Turgot.
Pour cuire cette chair maudite,
Il faut la Grève pour marmite,
Et l'abbé Terrai pour Fagot.

Épitaphe singulière et énigmatique :

Ci-gît le fils, ci-gît la mère,
Ci-gît la fille avec le père,
Ci-gît la sœur, ci-gît le frère,
Ci-gît la femme et le mari ;
Et ne sont que trois corps ici.

Explication. Un jeune homme courtisait une jeune personne; il vint pendant une nuit obscure pour obtenir ses faveurs; le hasard voulut que la mère de ce jeune homme couchât, cette nuit,

dans le lit de la jeune personne. Il résulta de cette abominable inceste une fille que la mère fit élever avec soin. Le jeune homme passa dans les pays étrangers, après la naissance de sa fille; il revint au bout de dix-huit ans, et épousa cette dernière. Les deux époux étant morts peu après leur mariage, la mère, qui révéla cet affreux mystère, demanda à être enterrée auprès d'eux.

VERS DÉTACHÉS.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
L'univers écroulé tomberait en éclats,
Le choc de ses débris ne m'ébranlerait pas.

Sur Franklin.

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.
Il arracha la foudre au maître du tonnerre,
Et le sceptre aux tyrans qui désolent la terre.

Contre Puffendorf.

Multa monenda tacet, multa tacenda monet.
Il tait ce qu'il faut dire, et dit ce qu'il faut taire.

Sur Lucrèce et Suzanne.

Casta Suzanna placet; Lucretia, cede Suzannæ :
Tu post, illa mori maluit antè scelus.

Des fureurs de Tarquin, malheureuse victime,
Lucrèce, vante moins ton généreux effort.
Le crime a précédé ta mort,
Ta mort eût prévenu le crime.

Les vers suivans de Mécène, sur l'attachement à la vie, nous ont été conservés par Sénèque :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes :
Vita dùm superest, benè est :
Hanc mihi vel acutâ
Sedeam cruce, sustine.

Que de tous les maux je sois le centre:
Que je sois bossu, à dos et ventre;
Que je n'aie aucuns membres sains;
Que je sois gouteux pieds et mains;
Que la tristesse me poursuive;
Tout va bien, pourvu que je vive.

DURYER.

Sur Didon.

Infelix Dido, nulli benè nupta marito;
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort!
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

Sur un chien.

Latratu fures excepi, mutus amantes;
Sic placui Domino, sic placui Dominæ.

Sur Léon X.

Le pape Léon x, ne put recevoir les Sacremens lorsqu'il mourut; Sannazar fit à ce sujet le distique suivant :

Sacra sub extremâ si fortè requisitis horâ
Cur Leo non potuit sumere; vendiderat.

SUR LES BALLONS.

Un espace infini nous séparait des Cieux;
Mais grace aux Mongolfier, que le génie inspire,
L'aigle de Jupiter a perdu son empire,
Et le faibe mortel peut s'approcher des Dieux.

VASSELIER.

DISTIQUE

Fait par un ivrogne, peu ferme sur ses pieds.

Sta pes, sta mi pes, sta pes, ne labere, mi pes,
Ni steteris, lapides hi mihi lectus erunt.

Ce n'est point Heinsius (1), tout biberon qu'il était, qui a fait ce distique, mais bien Petrus Paganus, autre buveur, professeur en poésie et en histoire, à Marbourg au Pays de Hesse, mort le 20 mai 1576.

Le père Sirmond disait qu'il fallait boire cinq coups dans un repas :

Si benè commemini, causœ sunt quinque bibendi;
Hospitis adventus; prœsens sitis atque futura:
Et vini bonitas, et quœlibet altera causa.

(1) Ce bonhomme Heinsius disait avec une simplicité tout-à-fait hollandaise : qu'il se trouvait si charmé et si enthousiasmé de la lecture de Platon, qu'une page de ses ouvrages l'enyvrait autant que s'il avait avalé dix verres de vin. Scaliger le père disait aussi qu'il trouvait Hérodote un auteur si charmant, qu'il avait autant de peine à le quitter que son verre.

LE BON VIN.

Ut bona vina probes, sapor explorandus odorque,
Et color ostendet, testis eritque calor.

C'est ce que je souhaite à l'aimable lecteur,
Et suis, pour en finir, son humble serviteur.

POLYŒNOPHILE.

FIN DE LA PETITE POÉTIQUE CURIEUSE.

NOTICE

SUR

Les Emblêmes, Allégories, Attributs et Symboles; tirés des Fleurs, des Arbres, des Animaux, des Couleurs, des Cartes à jouer, des Peuples, des Hommes célèbres, etc. etc.;

AVEC

Un Vocabulaire étymologique des genres de divination.

Emblema est aliquid ab ingeniosis Ingeniosè excogitatum.

MINOS in Alciatum.

NOTICE
SUR LES EMBLÊMES ET LES DIVINATIONS.

A MONSIEUR L. L.

Vous m'avez demandé quelques notes sur les emblêmes, les allégories, les attributs et les symboles ; je vous envoie ce que j'ai extrait de mes lectures, et ce que m'ont fourni quelques conversations à ce sujet ; j'ai restreint ce travail à de simples nomenclatures de la plupart des emblêmes, parce que des explications détaillées auraient exigé plusieurs volumes, et je sais que votre intention est de connaître seulement ce qu'il y a de plus essentiel et de plus amusant dans ce genre ; d'ailleurs, la plupart des emblêmes que je rapporte s'expliquent facilement d'eux-mêmes. J'aurais pu ajouter à mes notices quelques détails sur les devises, sur les énigmes et sur les hiéroglyphes, mais cela nous aurait conduit beaucoup trop loin ; je me suis donc borné aux articles suivans :

1°. *Emblêmes tirés du règne végétal.* Les fleurs tiennent un rang distingué dans cette première nomenclature, où se trouvent également les arbres, les arbustes, etc. On y a ajouté une petite notice sur les lieux d'où proviennent quelques végétaux et quelques fruits.

2°. *Emblêmes tirés du règne animal.* Cette partie, moins volumineuse que la première, renferme 80 articles; mais on y a réuni une notice sur la durée de la vie de certains animaux et sur la longévité.

3°. *Emblêmes tirés des couleurs.* Cette nomenclature peut être utile aux peintres; on y a ajouté la couleur attribuée à chaque mois de l'année personifié, et aux saisons.

4°. *Emblêmes tirés des cartes à jouer.* Cette partie n'est pas fort intéressante, mais elle peut piquer la curiosité de quelques personnes qui desirent savoir jusqu'où va la superstition dans les objets les plus insignifians.

5°. *Emblêmes tirés de différens objets.* Cet article est peu étendu, par la raison qu'on trouvera dans le *petit dictionnaire iconologique*, que nous publierons dans la suite, une infinité d'attributs qu'il est inutile de répéter ici.

6°. *Symboles de quelques peuples.* Cette petite notice est suivie de celle des couleurs adoptées par quelques princes et seigneurs.

7°. *Emblêmes tirés des hommes célèbres.* Cette nomenclature rappelle dans un seul mot quel a été le caractère distinctif des grands personnages que l'on y nomme.

8°. *Attributs des principaux Saints.* Cet article peut être utile aux peintres.

9°. *Animaux consacrés aux Dieux.*

10°. *Arbres et plantes consacrés aux Dieux.* J'ai ajouté à cet article les mois des Romains, consacrés aux Dieux.

11°. *Vocabulaire étymologique des différens genres de divinations.* Cet article peut être de quelqu'intérêt aux yeux de ceux qui s'occupent de l'histoire des faiblesses de l'esprit humain. J'y ai ajouté une notice sur les superstitions de quelques grands hommes, *etc.*

Je me proposais de terminer ce recueil par la liste bibliographique des auteurs qui ont traité des emblêmes, allégories, etc.; mais après avoir réuni toutes mes notices sur ce sujet, je me suis apperçu que cela formerait un volume

presque aussi fort que celui-ci. J'ai donc préféré remettre à un autre tems la publication de ces notes. Je me conforme en cela à votre intention, qui est d'avoir *multa paucis*. Les principaux auteurs emblémographiques, sur lesquels j'ai des notes, sont : Artémidore, Horapolle, Jamblique, Pierus Valerianus et Cælius, Alciat, Schoonovius, Bochius, M. Zuerius Boxhornius, Heinsius, Rollenhagius, Jean de Boria, Georges et Joachim Camerarius, N. Reusner, Sadeler, Hadrianus Junius, P. Maccius, Cornelius Lepidus, Sambuc, Rayffembergius, Joa. Euseb. Nierembergius, Frideric, Gomberville, Corrozet, Baudoin, Georgette de Montenay, André Mendo, Menestrier, L. Pignorius, Langlois, Caussin, Kircher; Maier, Warburton, Pincierius, Boissard, Covarruvias, César Ripa, Paradin, Lemoine, Lacombe, Laperriere, Pallavicini, Gravelot, Cochin, Gaucher, *etc. etc etc.* Je renvoie à ces différens auteurs ceux qui voudront approfondir la science des emblêmes, allégories, hiérogliphes, *etc.* Pour vous, Monsieur, qui ne desirez que des nomenclatures, je pense que ce petit recueil vous suffira.

J'ai l'honneur, etc.

DE L'EMBLÊME,

Des différentes définitions qu'on en a données, et de son étymologie.

L'EMBLÊME est un tableau ingénieux et allégorique qui se présente à l'esprit d'après le caractère, les propriétés ou la forme d'un objet qui tombe sous le sens. Le père Menestrier définit l'emblême « Une représentation symbolique, dont » l'application ingénieuse, expliquée par une » sentence ou par quelques vers, exprime quel-» qu'enseignement moral ou savant » Je ne trouve pas cette définition très-exacte; ce jésuite en a puisé l'idée dans les vers où Lucain peint la manière dont les anciens suppléaient à l'écriture avant l'invention des lettres de l'alphabet. Quoique ces vers soient très-connus, on les relit, ainsi que la traduction de Brébeuf, toujours avec un nouveau plaisir :

Phœnices primi, si famæ creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat; et saxis tantùm volucresque, feræque,
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.

Traduction ou plutôt imitation ; Brebeuf parle d'abord de Cadmus :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;

Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.
Memphis auparavant, sur de rudes métaux,
Donnait à ses secrets l'air de ses animaux;
Et des lions sans ame ou des aigles muettes,
De ses conceptions étaient les interprètes.

Il est certain que plusieurs passages de ces vers ont beaucoup de rapport aux emblêmes en général.

Voici quelques définitions données par d'autres auteurs :

Selon Beaudoin « l'emblême est une peinture » servant à instruire, et qui, sous une figure » ou sous plusieurs, comprend des avis utiles » à toute sorte de personnes. ».

Alciat prétend que « les emblêmes sont des » discours muets, une éloquence des yeux, une » morale en couleurs, et des choses qui signifient » et qui expriment nos pensées. »

Minos, commentateur d'Alciat, donne deux définitions de l'emblême, qui me paraissent plus tenir à l'étymologie de ce mot qu'au propre sens que nous lui donnons actuellement. Cependant il fait entendre que l'emblême est une application ingénieuse d'une figure à quelqu'enseignement moral, et cela paraît assez exact. Il dit ailleurs que l'emblême est l'ouvrage des personnes spirituelles : *emblema est aliquid ab ingeniosis ingeniosè excogitatum*.

Emanuel Tesoro ou Dutrésor, a défini l'emblême: « Un enseignement moral ou doctrinal, par le » moyen des figures hiérogliphiques, iconologi- » ques, fabuleuses et savantes. »

Les jésuites de Trévoux regardent l'emblême

comme « un tableau énigmatique, qui sous une
» ou plusieurs figures, renferme une allégorie
» tantôt morale, tantôt galante, tantôt historique,
» tantôt dévôte, tantôt satyrique, dont le sens
» est ordinairement déterminé par des paroles. »
Cette définition me paraît un peu prolixe.

Le père Menestrier envisage les emblêmes sous deux rapports différens, ou selon les figures qui en font le corps, ou selon l'enseignement qu'ils fournissent.

Il subdivise les premiers, c'est-à-dire, ceux selon les figures, en naturels, artificiels, historiques, fabuleux, chimériques, symboliques et allégoriques.

Et les secondes, c'est-à-dire, ceux selon l'enseignement, en sacrés, moraux, politiques, héroïques, doctrinaux et satyriques.

Nous n'entrerons point dans le détail de ces différens genres d'emblêmes: on les trouverà dans le petit traité du père Menestrier, qui s'est beaucoup étendu sur cette matière.

Terminons cette courte notice par l'étymologie du mot EMBLÊME. Il vient du grec *emblema*, c'est-à-dire, ornement ajouté à quelqu'ouvrage; dérivé d'*emballéin*, jetter dessus, ajouter; ce mot signifie donc image ou ornement surajouté; il a chez les modernes, un sens moral ou politique. Je dis chez les modernes, car chez les Grecs *emblema* ou *emblemata* ne s'appliquaient qu'aux ouvrages de marqueterie, aux ornemens de vases, de meubles, d'habits, etc. Il en était de même chez les Latins; quand Ciceron reproche à Verrès les larcins des statues et autres objets bien sculptés, qu'il avait enlevés aux Siciliens, il appelle *emblemata* les ornemens qui y étaient attachés, et qu'on en pouvait séparer. Les Latins ont souvent comparé les figures, les ornemens d'un

discours à ces *emblemata*. Suétone rapporte que Tibère, ayant entendu prononcer ce mot dans le Sénat, commanda qu'on le changeât en un mot latin, ou qu'on usât de périphrase plutòt que d'introduire un terme grec dans une langue aussi abondante que le latin. Nous n'attachons pas le même sens que les anciens au mot *embléme*. Maintenant il signifie une peinture, un bas-relief ou autre représentation destinée à exprimer quelque pensée morale, politique ou satyrique; cela provient sans doute de ce que notre imagination souvent occupée de lier le moral au physique, s'est plu à donner à beaucoup d'objets physiques un attribut moral.

La connaissance des emblêmes étant agréable à tout le monde, et nécessaire aux peintres, aux poëtes, etc., j'en ai recueilli un grand nombre dont quelques-uns ne se trouvent point dans la plupart des auteurs que j'ai consultés, et je les ai resserrés dans un cadre très-étroit, afin qu'il fût plus facile de les parcourir et de les retenir. Je ne donne qu'une simple nomenclature, mais cela sera suffisant à ceux qui auront besoin de consulter cet ouvrage. Je renvoie, pour les détails, au père Menestrier, et aux auteurs dont j'ai parlé plus haut.

EMBLÊMES

TIRÉS DU RÈGNE VÉGÉTAL.

ABSINTHE *signifie* . . .	Amertume, chagrin.
AMARANTHE	Indifférence.
ANÉMONE	Persévérance, ou innocente victime de la jalousie.
AUBÉPINE	Doux espoir, sensations heureuses.
BARBEAU	Fidélité.
BASILIC	Souvenir de l'enfance.
BAUME.	Vertu.
BELLE-DE-JOUR	Coquetterie.
BELLE-DE-NUIT	Fuir, redouter l'amour.
BELVÉDÈRE	Guerre.
BLED (*épis de*) . . .	Fertilité.
BLUET	Pureté de sentiment.
BOUQUET DE FEUILLES VERTES	Espérance.
BOUTON D'OR	Bienveillance.
BRANCHE-URSINE, OU ACANTHE	Nœuds indissolubles.
CAPUCINE . . . . . , .	Discrétion.
CHÉLIDOINE	Premier soupir d'amour.
CHÊNE	Force, longévité.
CHEVREFEUILLE	Concupiscence, liens d'amour.
CITRONELLE	Souvenirs passagers.
COQUELICOT	Repos.
COURONNE IMPÉRIALE . . .	Fierté sans douceur.
CYPRÈS	Deuil, douleur, désespoir, regrets.

Double-feuille, (*Ophris Bifolia*)	Consolation.
Eglantine	Amour malheureux.
Epine	Flèche d'amour.
Feuille-de-Bruyère . .	Humilité.
Feuille-de-Chêne . . .	Force.
Fleur-de-Laurier . - .	Ardent désir.
Fleur - d'Orange . . .	Générosité, magnificence.
Fleur-de-Passion . . .	Douleur cuisante d'amour.
Fleur-de-Pêcher . . .	Fragilité.
Fleur-de-Pommier . . .	Repentir.
Fumeterre	Crainte.
Genièvre	Défaut.
Germandrée	Plus je vous vois, plus je vous aime.
Giroflée	Ennui.
Genet	Faible espoir.
Grenade	Ambition, et union.
Héliotrope	Attachement violent, aimer plus que soi-même.
Hyacinthe ou Jacinthe .	Amour chagrin, vous m'aimez et vous me donnez la mort.
Immortelle	Amour - sans - fin, toujours, éternité.
Iris	Inconstance, raccommodement.
Jasmin blanc	Candeur.
Jasmin jaune	Première langueur d'amour.
Jonquille	Désirs, jouissance.
Laurier franc	Triomphe, gloire.
Laurier rose	Bonté et beauté.
Lierre	Ingratitude, attachement, tendresse réciproque.

LILAS	Première émotion d'amour.
LUPIN	Reconnaissance.
LYS	Candeur, pureté, grandeur.
MARGUERITE	Patience, tristesse.
MARJOLAINE	Tromperie.
MATRICAIRE	Union.
MUGUET	Coquetterie.
MYRTHE et ROSES . . .	Volupté.
NARCISSE	Stupidité,
ŒILLET	Sentiment.
OLIVIER	Paix.
OREILLE D'OURS OU AURICULE	On cherche à vous séduire.
PAQUERETTE	Eclat.
PAVOT	Sommeil.
PENSÉE	Amusemens, je partage vos sentimens.
PERVENCHE.	Amitié pour la vie.
PIEDS-D'ALOUETTE . . .	Plaisir de campagne.
PIVOINE	Honte.
PLATANE	Bonheur.
POIDS MUSQUÉS	Plaisirs délicats.
PRIMEVÈRE . . . . , .	Espérance, première fleur de jeunesse.
RENONCULE . :	Fierté, impatience.
RÉSÉDA	Bonheur d'un instant.
ROMARIN	Franchise
ROSE . . . , ...	Odorat
ROSES MÊLÉES D'ÉPINES . .	Hymen.
ROSE BLANCHE	Innocence.
ROSE BLANCHE DESSÈCHÉE .	Plutôt mourir que de perdre l'innocence.
ROSE DE JARDIN . . .	Beauté passagère.

Rose en bouton . . .	Cœur qui ignore l'amour.
Rose sauvage	Simplicité.
Saule	Docilité.
Scysembries	Sentiment tendre et exclusif.
Sénevé	Fécondité.
Sensitive	Le toucher, sensibilité secrette et profonde.
Seringat	Passion exclusive mais chimérique.
Serpolet	Etourderie.
Souci	Tourment.
Soucis sur la tête . .	Noirs chagrins.
Soucis sur le cœur . .	Jalousie.
Thym	Passion dominante.
Tournesol	Mes yeux ne voient que vous.
Tubereuse	Délicatesse.
Tulipe	Orgueil et ingratitude.
Violette double . . .	Amitié réciproque.
Violette simple . . .	Modestie, nature, amitié.
Zerumbeth ou Zerumbethum	Artifice.

Ajoutons à cette nomenclature une petite notice sur les lieux d'où l'on a tiré, dans le principe, quelques-uns des végétaux et des fruits qui servent à la vie, et qui ornent nos tables.

L'Abriçot provient . . .	De l'Arménie.
Les Amandes	De Mauritanie.
L'Ananas	De l'Amérique.
L'Artichaut	De Sicile ou d'Andalousie.
L'Aveline	D'Asie.
Le Café	De l'Arabie et des Antilles.
La Capucine	Du Mexique et du Pérou.

La Carotte	De France.
Les Cerises	Du Pont.
La Chataigne	De Sardes, en Lydie.
Le Chou-blanc	Du Nord.
Le Chou-Fleur	De Chypre.
Le Chou-rouge et le Chou-vert	Des Romains. (1)
Le Citron	De la Médie.
Le Coing	De l'Asie.
L'Echalotte	D'Ascalvon, ville de Phénicie.
L'Epinard	De l'Asie mineure.
La Figue	De la Mésopotamie.
Le Froment	De l'Asie.
Le Girofle	Des Moluques.
La Grenade	D'Asie.
Le Haricot	De l'Inde
La Laitue	De Cos.
Le Laurier	De Crète.
Le Maronnier sauvage	Des Grandes-Indes.
Le Melon	De l'Orient ou de l'Afrique.
Les Navets	De France.
Les Noisettes	Du Pont.
La Noix	De l'Asie.
Les Oignons	D'Egypte.
Les Olives	De Grèce. (2)
Les Oranges	De l'Inde ou de Tyr.
La Pêche	De Perse.
Le Persil	De Sardaigne.
La Pomme	De Neustrie.

(1) Les Romains les avaient reçus des Egyptiens.

(2) Les Phocéens plantèrent l'olivier en Provence,

La Pomme-de-Terre . .	D'Amérique.
La Poire	De France.
La prune	De Syrie.
Le Riz	De l'Orient.
Le Tabac	Du Bresil
Le Thé	De la Chine et du Japon.
Le Topinambour . . .	De l'Amérique.

EMBLÊMES

TIRÉS DU RÈGNE ANIMAL.

Abeille	Travail.
Agneau	Douceur.
Aigle	Libéralité, génie, élévation d'ame.
Ane	Obstination, ignorance.
Anguille	Misantropie.
Bouc	Luxure.
Castor	Industrie.
Cerf	Timidité, crainte, longue vie.
Chat	Trahison, antipathie, liberté, indépendance.
Chèvre	Adresse.
Chien	Fidélité, odorat.
Cigogne	Piété filiale, gratitude, reconnaissance.
Cochon	Indocilité, égoïsme, saleté.
Colombe	Sincérité, candeur.
Coq-d'Inde	Orgueil, sottise, arrogance.
Crocodille	Luxure.

Eléphant	Religion, intelligence, tempérance.
Faucon	Goût.
Fourmi (1)	Economie.
Grenouille	Curiosité.
Hermine	Prédestination.
Hibou	Reconnaissance.
Hippopotame	Dommage.
Hirondelle	Félicité passagère.
Huitre	Tranquillité, imbécillité.
Lapin	Luxure, fécondité.
Léopard	Férocité.
Lézard	Affection.
Lièvre	Peur, lâcheté, oubli.
Lion	Force, courage, générosité.
Lion percé d'une flèche et voulant la retirer	Vengeance.
Lion rugissant	Fureur.
Lion sous le joug . .	Raison.
Moineau	Lasciveté.
Mouche	Impudence.
Mulet	Entêtement.
Oie tenant une pierre dans son bec	Silence.
Papillon	Inconstance, légèreté, distraction.
Passereau	Mélancolie.
Pélican	Compassion, amour maternel.
Perdrix	Luxure.
Perroquet	Docilité.

(1) La fourmi est, dit-on, le seul animal qui, à l'exemple de l'homme, se donne la sépulture ; mais cela n'est point avéré.

POULE	Fécondité.
RAT	Destruction.
RENARD	Ruse, fourberie.
SANGLIER	Impétuosité.
SERPENT	Prudence.
SERPENT MORDANT SA QUEUE.	Eternité.
SERPENS ENTRELACÈS AUTOUR D'UN BATON (*caducée*)	Commerce.
SINGE	Imitation, finesse.
SPHINX	Secret.
TAUREAU	Tempérance.
TORTUE	Lenteur, tempérament phlegmatique.
TOURTERELLE	Foi conjugale.
VIPÈRE	Médisance.

Après avoir vu les emblêmes tirés des animaux, on ne sera peut-être pas fâché de savoir jusqu'à quel âge quelques-uns d'entre eux prolongent ordinairement leur existence : voici une petite Notice extraite des meilleurs naturalistes sur la durée ordinaire de la vie des animaux.

	ans.		ans.
Abeille . . .	1	Autour . .	40
Aigle . .	100 et plus.	Bœuf de trait .	19
Alouette . .	16 à 18	Brebis . .	12
Ane . . .	25 à 30	Brême . .	10 à 12
Anguille . .	15	Brochet (1) .	40
Araignée . .	1 et plus		

(1) En 1497, on a pris à Kayserlautern un brochet long de 19 pieds, pesant 350 livres; son squelette est à Manheim. Il avait dans les opercules des ouies un anneau d'airain avec une inscription grecque annonçant qu'il avait été mis dans l'étang de ce château par ordre de l'empereur Frédéric II, c'est-à-dire, 267 ans avant d'être pris.

	ans.		ans.
Carpe (1) .	100 à 150	Lièvre . . .	7 à 8
Cerf . . .	35 à 40	Linotte . .	14 à 15
Chameau . .	50 à 60	Lion . . .	60
Chardonneret .	23	Loup . . .	20
Chat . . .	18	Moineau . .	10 à 15
Cheval . .	25 à 40	Ours . . .	20
Chèvre . .	10	Oye . . .	50
Chien . . .	23 à 28	Paon . . .	24
Cigne . .	100	Perroquet . .	50
Coq . . .	20	Pinçon . .	23
Corbeau . .	100	Polype . . .	2
Crocodille .	100 et plus	Porc . . .	20
Daim . . .	20	Poule . . .	10
Dauphin . .	30	Renard . .	15
Ecrevisse de rivière	20 et plus	Rhinoceros .	50 à 60
Ecureuil . .	7	Rossignol . .	16 à 18
Eléphant . .	150 à 200	Serin . sans accouplement	22
Ephémère 1 jour	»	Serin, nich. chaq. année	10
Epinoche, poisson	2	Tanche . .	10 à 12
Grillon . .	10	Taureau . .	30
Lapin . . .	8 à 9	Vache . . .	20

Après avoir parlé de l'âge des animaux, passons à l'âge de l'homme. On sait qu'il prolonge ordinairement sa carrière jusqu'à 70, 80, 90 et même 100 ans. On me permettra à ce sujet une petite digression sur la longévité; quoiqu'elle

(1) Buffon dit que des carpes nourries dans les fossés de Pont-Chartrain, avaient plus de 150 ans. Ledelius prétend que dans quelques étangs de la Lusace on nourrit des carpes âgées d'environ 150 ans. Bloch assure que l'on voit dans le jardin de Charlottembourg, en Prusse, des carpes si vieilles, que leur tête est toute couverte de mousse.

soit étrangère à mon sujet, elle me paraît assez curieuse pour que l'on me pardonne de l'avoir placée ici.

Tous les hommes cherchent à prolonger leur existence au-delà des bornes ordinaires; les uns y parviennent sans s'en douter, et les autres donnent d'excellens avis à ce sujet, mais rarement ils les mettent à profit; c'est ce que prouve trop souvent leur mort prématurée. Parmi les opinions émises sur cette matière, voici celles qui m'ont le plus frappé.

Un auteur prétend que pour vivre long-tems, il faut être ainsi conformé : taille moyenne, bien proportionnée; peu de couleurs; cheveux chatains; tête plus grosse que petite; veines fortes; épaules arrondies; poitrine large; voix mâle; sens exquis; pouls lent et uniforme; bon estomach; appétit ouvert; aimer la table sans trop se livrer à ses plaisirs; manger lentement et jamais avec excès; avoir rarement soif; une soif ardente est signe d'une consomption rapide; front serein; œil vif; bouche souriante; cœur accessible à l'amour, à l'espérance, à la joie, mais inaccessible à la haine, à la colère, à l'envie; aimer l'occupation, les méditations, les rêveries agréables; optimiste dans la force du terme; ami de la nature et du bonheur domestique : sans ambition, sans avarice, sans inquiétude.

Un autre auteur (John Sainclair, dans son *essai sur la longévité*) invite ceux qui aiment à vivre longuement, à suivre certaines règles qu'il établit dans cet ordre : 1°. la nourriture, qui doit être saine et sans excès. 2°. L'habillement, qui doit être chaud sur-tout dans l'âge avancé et pendant la saison rigoureuse. 3°. Le logement dans une maison bien aérée, et dans

une température égale. 4°. Un exercice sans fatigue et sur-tout des promenades agréables et à pied. 5°. Des habitudes salutaires, à la tête desquelles il faut mettre la propreté. 6°. Il faut avoir rarement recours aux médecins, et jamais aux charlatans. 7°. Enfin rien n'est plus propre à prolonger les jours, qu'une égalité d'ame, un caractère gai, et du courage pour supporter les revers auxquels, dans cette vie, tout le monde est plus ou moins exposé, sur-tout dans un âge avancé. Fontenelle n'a dû en grande partie sa longue carrière qu'à la douceur uniforme de son caractère et à l'enjouement qui ne lui fit jamais envisager que le côté plaisant des choses. Il fut jeune jusqu'au dernier jour de sa vie.

Les anciens nous ont conservé quelques exemples de longévité; on rapporte qu'une actrice de Rome, du tems de Sylla, a joué la comédie pendant 100 ans.

Une autre actrice, après avoir joué 99 ans, reparut sur la scène pour féliciter Pompée, et quelques années après elle reparut encore pour féliciter Auguste à son couronnement.

Au dénombrement fait par Vespasien, l'an 76 de l'ère chrétienne, Pline dit qu'on trouva dans une partie considérable de l'Italie

4	hommes de	140 ans.
6	de	135 à 139.
4	de	130
1	femme de	132

Il y en avait un assez grand nombre de 125, 120, 110, *etc.*

Les pays les plus remarquables pour la longévité, sont ceux de montagne; beaucoup d'habitans de la Sibérie, dans des districts hérissés de montagnes, atteignent cent, cent dix ans. Buffon, dans une

liste qu'il a donnée de tous les pays de l'Europe, remarquables pour la longévité, met en tête les montagnes d'Ecosse : et en effet on y trouve plus d'octogénaires, de nonagénaires et de centénaires que par-tout ailleurs, en proportion de ses habitans.

Haller, dans ses *Elementa physiologiæ corporis humani*, vol. VIII, lib. XXX sect. 3, donne un tableau des personnes qui ont vécu au-delà de 100 ans. De 1113 centénaires,

1000	ont vécu	de	. . .	100 à 110 ans.
62	. .	de	. . .	110 à 120
29	. .	de	. . .	120 à 130
15	. .	de	. . .	130 à 140
5	. .	de	. . .	140 à 150
1	(T. Parr.)	de	. . . . .	152
1	(Jenkins)	de	. . . . . .	169

Easton, dans son ouvrage anglais publié sur la longévité, en 1799, présente le tableau suivant de 1712 centénaires qui ont vécu, savoir :

1310	personnes	de	. . .	100 à 110 ans.
277	. .	de	. . .	110 à 120
84	. .	de	. . .	120 à 130
26	. .	de	. . .	130 à 140
7	. .	de	. . .	140 à 150
3	. .	de	. . .	150 à 160
2	. .	de	. . .	160 à 170
3	. .	de	. . .	170 à 185

On trouve dans le journal de *littérature étrangère* n°. 9, an XIII, *page* 430, des exemples de longévité qui sont peut-être tirés de l'ouvrage de

M. Easton. On n'y a compris que les personnes âgées de 130 ans et au-dessus. Je vais rapporter cette liste, et j'y ajouterai quelques articles, dont deux au-dessous de 130 ans. L'année, portée en tête de chaque nom, indique la date de la mort du centenaire.

1751	Ferdinand de la Espada, plus de .	117 ans.
1791	Jean Jacob du Jura	122
1795	David Cameron	130
1766	John de la Somel	130
1766	George King	130
1767	John Taylor	130
1774	William Béattie	130
1778	John Waston	130
1780	Robert Macbride	130
1780	William Ellis	130
1764	Elisabeth Taylor	131
1775	Peter Garden	131
1761	Elisabeth Merchant	133
1772	Mistriss Keith	134
1767	Francis Agne	134
1777	John Brookey	134
1744	Jean Harrisson	135
1759	James Sheile	136
1768	Catherine Noon	136
1771	Margaret Forster	136
1776	John Moriat	156
1772	John Richardson	137
1793	John Robertson	137
1757	William Sharpley	138
1768	John M'donough	138
1770	John Fairbrother	138

1772	Mistriss Clum	138
1766	Thomas Dobson	139 ans.
1785	Mary Cameron	139
1752	William Laland	140
1752	La Comtesse d'Esmond	140
1770	James Sands	140
1773	Swarling, moine	143
1773	Charles M'findlay	143
1757	John Effingham	144
1782	Evan Williams	145
1766	Thomas Vinslor	146
1772	C. J. Drahakenberg	146
1652	Villiam Mead	148
1768	Francis Consir	150
1542	Thomas Newman	152
1635	Thomas Parr	152
1656	James Bowles	152
1656	Henri West	152
1648	Thomas Damm	152
1762	Un paysan polonais	157
1797	John Surrington	160
. . .	Un Lithuanien	163
1668	W. Edwards	168
1670	Henri Jenkins	169
. . .	Jean Dowen	172
1782	Louise Truxo	175
1797	Mulâtre, de Frédérik-Town . .	180
1724	Pierre Zorten	185
1588	Thomas Carn	207

Il existe à Posen, en Pologne, un vieillard qui a atteint l'âge de 138 ans; il est né en 1667, à Oleczow, de parens pauvres. Agé de 80 ans,

il se maria pour la première fois, et 10 ans après, sa femme lui donna deux jumeaux, un garçon et une fille; il vécut 30 ans avec cette femme, et quelque tems après la mort de celle-ci, il en épousa une seconde, nommée Barowska, qui mourut 10 ans après, il est veuf depuis 18 ans. (1805)

D'après un état des naissances et décès, publié par le Synode de Pétersbourg, pour l'année 1806, il est mort pendant cette année :

1	individu âgé de	. . . .	145 à 150 ans.
1	. . . . . de	. . . .	130 à 135
4	. . . . de	. . . .	125 à 130
6	. . . . de	. . . .	120 à 125
32	. . . . de	. . . .	115 à 120
26	. . . . de	. . . .	110 à 115
86	. . . . de	. . . .	105 à 110
137	. . . . de	. . . .	100 à 105

EMBLÊMES

TIRÉS DES COULEURS.

BLANC . . . . Pureté, joie, candeur, innocence, liberté, modestie; dans l'église, le blanc est affecté aux Vierges et aux SS. Confesseurs; le pape porte la soutane blanche.

BLANC MÊLÉ DE ROSE . . Louange.

BLEU . . . . Amour et trahison.

Brun	Humilité.
Feuille-Morte	Vieillesse.
Gris-de-Fer	Courage.
Gris-de-Lin	Amour constant.
Jaune	Impudicité, jalousie, richesse, noblesse.
Noir	Deuil, tristesse, mélancolie ténèbres, mort.
Or (*couleur d'*)	Magnificence, puissance.
Pourpre	Autrefois c'était la couleur affectée aux empereurs romains. Elle est devenue la marque d'honneur de la haute magistrature.
Rose	Tendresse, amour changeant.
Rouge	Cruauté, colère, feu, zèle, pudeur. Dans l'église, le rouge est affecté aux martyrs et au S. Esprit. Les cardinaux portent la couleur rouge.
Souci ou Orange	Chagrin.
Verd	Espérance, affection, jeunesse. Autrefois les banqueroutiers étaient obligés de porter un bonnet verd. Le bonnet a passé de mode, mais non la chose.
Violet	Jalousie. Dans l'église, c'est la couleur affectée aux prélats, ainsi que le vert. Le violet désigne aussi la pénitence.

Couleur des mois de l'année.

Janvier	Blanc.
Février	Couleur arbitraire.
Mars	Rouge-Noirâtre.
Avril	Verd.
Mai	Verd.
Juin	Verd tirant sur le jaune.
Juillet	Jaune.
Aout	Couleur de feu.
Septembre	Pourpre.
Octobre	Incarnat.
Novembre	Feuille-morte.
Décembre	Noir.

Couleurs des Saisons.

Le Printems	Verd tendre.
L'Été	Jaune.
L'Automne	Rouge.
L'Hiver	Blanc.

EMBLÊMES

TIRÉS DES CARTES A JOUER.

Les détails suivans ne sont propres qu'à amuser, et à faire voir le ridicule des personnes superstitieuses, qui ont la faiblesse d'ajouter foi à des signes de convention qui sont non-seulement équivoques, mais absolument arbitraires et insi-

gnifians. Court-de-Gibelin a parlé au long de l'art de tirer les cartes, dans son monde primitif.

As	*Lettres, nouvelles.*
As de cœur, huit de cœur	*Bonne nouvelle.*
As de cœur, dame de pique	*Visite de femme.*
As de cœur, valet de cœur	*Victoire.*
As, neuf et valet de cœur	*Amant heureux.*
As de pique, huit de cœur	*Victoire.*
As, dix et huit de pique	*Malheur.*
As de trefle et valet de pique	*Amitié.*
Sept de cœur, dix de cœur	*Amitié de demoiselle.*
Sept de cœur, dame de carreau	*Amitié de femme.*
Sept de carreau, roi de cœur	*Retard.*
Neuf de cœur	*Succès.*
Neuf de trefle	*Réussite.*
Neuf de carreau . . .	*Retard.*
Neuf de pique	*Ruine, maladie, mort.*
Trois neuf ou trois dix .	*Réussite.*
Dix de cœur	*La ville.*
Dix de cœur, roi de trefle	*Amitié sincère.*
Dix de carreau	*La campagne.*
Dix de trefle	*Argent, fortune.*
Dix de trefle, roi de pique	*Présent.*
Dix de trefle, valet de trefle	*Amour.*
Dix de pique	*Peine, chagrin.*
Dix de pique, valet de carreau	*Inquiétude.*
Les quatre dames ensemble,	*Babil, querelle.*
Plusieurs valets	*Rivalité, dispute.*
Quatre trefles, en général	*Avantage, argent.*
Les carreaux	*Indifférence.*

Les cœurs	*Contentement, bonheur.*
Les piques	*Pénurie, soucis, chagrin.*
Les figures renversées . .	*Traverse, difficulté.*

Voici une autre interprétation des cartes, que nous avons découverte dans un ouvrage intitulé *l'art de tirer les cartes*, rédigé d'une manière assez obscure, mais que nous tâcherons de rendre le plus clairement qu'il nous sera possible, tout en convenant que nous sommes un peu honteux de consacrer un quart d'heure à cette bagatelle.

	Cartes droites.	*Cartes renversées.*
1. UNE CARTE entièrement blanche.		
2. ROI de carreau . . .	Homme	Homme
	Fidélité	Père.
Roi de carreau et huit de trefle	Voleur	*idem.*
Oracle . .	Or sur vous.	
3. DAME de carreau . .	Femme	Femme.
	L'air	Mère.
Dame de carreau et neuf de treffe	Vie extraordinaire . .	*idem.*
Oracle . .	Caractère.	
4. VALET de carreau . .	Militaire	Domestique.
	Fierté	Parent.
Valet de carreau et dix de trefle	Généalogie	*idem.*
Oracle . .	On vous attend.	
5. As de carreau . . .	Billet	Lettre.
	Beau-père	Solitude.
As de carreau et as de trefle	Mauvais	*idem.*
Oracle . . .	Pressant besoin.	
6. DIX de carreau . . .	Trahison	Or.
	Commencement	L'eau.
Dix de carreau et valet de trefle	Repos	*idem.*
Oracle . . .	Chûte.	

	Cartes droites	Cartes renversées.
7. Neuf de carreau	Retard	Entreprise.
	Pauvreté	Avantage.
Neuf de carreau et dame de trefle	Désunion	*idem.*
Oracle	Chasteté.	
8. Huit de carreau	Chagrin	Campagne.
	Fin	Richesse.
Huit de carreau et roi de trefle	La foi	*idem.*
Oracle	La sagesse.	
9. Sept de carreau	Caquet	Naissance.
	Le présent	Bon.
Sept de carrean et sept de pique	Temps	*idem.*
Oracle	Beaucoup.	
10. Roi de cœur	Homme blond	Homme chatain-blond.
	Remarquable	Tuteur.
Roi de cœur et huit de pique	Abus	*idem.*
Oracle	Cloître.	
11. Dame de cœur	Femme blonde	Femme chataine-blonde.
	Inconstance	Belle-mère.
Dame de cœur et dix de pique	Outrage	*idem.*
Oracle	Plus.	
12. Valet de cœur	Garçon blond	Garçon chatain-blond.
	Générosité	Enfant.
Valet de cœur et valet de pique	Politique	*idem.*
Oracle	Superstition.	
13. Dix de cœur	Ville	Héritage.
	Envieux	Mariage forcé.
Dix de cœur et dame de pique	Ivrognerie	*idem.*
Oracle	Sincérité.	
14. Neuf de cœur	Victoire	Ennui.
	Curiosité	Empêchement.
Neuf de carreau et roi de pique	Irréligion	*idem.*
Oracle	Désespoir.	

	Cartes droites	*Cartes renversées.*
15. HUIT de cœur . . .	Fille blonde	Fille chataine-blonde.
	Succès	Sœur.
Huit de cœur et sept de cœur	Paix	*idem.*
Oracle . . .	Du	
16. SEPT de cœur . . .	La pensée	Desir.
	Cœur	Hypocrisie.
Sept de cœur et huit de cœur	Paix.	
Oracle . . .	Dette.	
17. ROI de pique . . .	Homme de robe . . .	Homme veuf.
	Science	Faiblesse.
Roi de pique et neuf de cœur	Irréligion.	
Oracle . . .	Innocence dans les fers.	
18. DAME de pique . .	Femme veuve	Femme du monde.
	Vie	Avarice.
Dame de pique et dix de cœur	Ivrognerie.	
Oracle . . .	Cocuage.	
19. VALET de pique . .	Envoyé	Espion.
	Compagnie	Subitement.
Valet de pique et valet de cœur	Politique.	
Oracle . . .	Mariage double.	
20. DIX de pique. . . .	Pleurs	Pertes.
	Jalousie	Le feu.
Dix de pique et dame de cœur.	Outrage.	
Oracle . . .	Inhumanité.	
21. HUIT de pique . . .	Maladie	Religieuse.
	Prudence	Ambition.
Huit de pique et roi de cœur	Abus.	
Oracle . . .	Célibat.	
22. SEPT de pique	Espérance	Amitié.
Sept de pique et sept de carreau	Temps.	
Oracle . . .	Procès.	

23. Roi de trefle . . .	Homme brun	Homme chatain-brun.
	Moins	Epoux.
Roi de trefle et huit de carreau . . .	La foi.	
Oracle . .	Inimitié.	
24. Dame de trefle . .	Femme brune . . .	Femme chataine-brune.
	Commérage	Epoux.
Dame de trefle et neuf de carreau	Désunion.	
Oracle . . .	Injustice.	
25. Valet de trefle . .	Carçon brun	Garçon chatain-brun.
	Esprit	Frère.
Valet de trefle et dix de carreau	Repos.	
Oracle . . .	Flatterie.	
26. As de trefle	Bourse d'argent . . .	Noblesse.
	Orphelin	Rancune.
As de trefle et as de carreau	Mauvais.	
Oracle . . .	Prison.	
27. Dix de trefle	Maison	Amant.
	L'avenir	Passe-tems.
Dix de trefle et valet de carreau	Généalogie.	
Oracle . . .	Grandeur.	
28. Neuf de trefle . . .	Effet	Un présent.
	Indiscrétion	Jeu.
Neuf de trefle et dame de carreau	Vie extraordinaire.	
Oracle . . .	Ingratitude.	
29. Huit de trefle . . .	Fille brune	Fille chataine-brune.
	Art	Eloignement.
Huit de trefle et roi de carreau	Voleur.	
Oracle . . .	Ignorance.	
30. Sept de trefle . . .	Argent	Embarras.
	Haine	La terre.
Sept de trefle et carte blanche (1)	Batard.	
Oracle . . .	Imagination.	

(1) L'auteur du livre de l'*art de tirer les cartes*, veut que dans le jeu il y ait une carte blanche représentant le questionnant.

	Cartes droites	Cartes renversées
As de cœur	Présent	Gain.
	Mars	Table extraordinaire.
Oracle . . .	Méfiance.	
As de pique	Bagatelle	Jouissance.
	Vénus	Grossesse.
Oracle . .	Abandon.	
Neuf de pique	Maladie	Prêtre.
	Saturne	Chagrin.
Oracle . .	Humanité.	

	Du côté droit.	Du côté gauche.
4 rois	Grands honneurs . .	Célérité.
3 rois	Consultation . .	Commerce.
2 rois	Petit conseil . .	Projets.
4 Dames	Grand-pourparler .	Mauvaises sociétés.
3 Dames	Tromperie de femmes	Gourmandise.
2 Dames	Amie	Ouvrier, ouvrage.
4 Valets	Maladie contagieuse	Privation.
3 Valets	Dispute . . .	Paresse.
2 Valets	Inquiétude. . .	Société.
4 As	Loterie . . .	Déshonneur.
3 As	Petite réussite . .	Libertinage.
2 As	Duperie . . .	Ennemi.
4 Dix	Repris de justice .	Evénement.
3 Dix	Nouvel état . .	Manque.
2 Dix	Changement . .	Attente.
4 Neuf	Bon citoyen . .	Usure.
3 Neuf	Grande réussite .	Imprudence.
2 Neuf	Petit argent . .	Profit.
4 huit	Revers . . .	Erreur.
3 Huit	Mariage . . .	Spectacle.
2 Huit	Nouvelle connaissance	Traverse.
4 Sept - - - - -	Intrigue - - -	Mauvais citoyen.
3 Sept - - - - -	Infirmité - - -	Joie.
2 Sept - - - - -	Petite nouvelle - -	Fille publique.

Nous nous garderons bien d'entrer dans les détails de la manière de tirer les cartes. Nous

...ons seulement qu'on bat les 33 cartes (y compris la blanche), qu'on en tire 12 que l'on place vis-à-vis soi, et que sous ces 12 on en met deux de surprise..... Qu'on doit faire attention non seulement à la signification, mais au n°. de chaque carte..... Pour le surplus, nous renvoyons à l'auteur, qui, nous le répétons, s'explique d'une manière aussi obscure que le sont ses oracles.

Dans un petit traité, intitulé : *Le jeu d'Or*, écrit en allemand par un nommé Ingold, prêtre dominicain, et imprimé en 1472, on trouve que différens jeux peuvent servir d'emblêmes ; je ne sais trop sur quoi sont fondés les rapports qu'a établis Ingold, les voici :

Les Echecs	Orgueil.
Le Trictrac	Gourmandise.
Les Dez	Avarice.
Les Cartes	Luxure.
La Danse	Paresse.
L'Arc	Colère.
Le Luth	Envie, haine.

Il paraît que cet Ingold n'aimait pas les jeux.

EMBLÊMES

TIRÉS DE DIFFÉRENS OBJETS.

Agneau immolé sur l'autel	Sacrifice de Jésus-Christ.
Ampoule (*Sainte*) . . .	Sacre des Rois de France.

ANCRE	Espérance, commerce.
BALANCE ET EPÉE . . .	Justice tant civile que criminelle.
BRIDE	Modération.
CACHET ET CLEF . . .	Fidélité, secret.
CALICE ET HOSTIE DESSUS	Eucharistie.
CENDRES	Mort.
CERCLE	Perfection.
CHAINES ENVIRONNANT UN GLOBE.	Esclavage.
CHANDELIER A SEPT BRANCHES.	Les Sacremens.
CIERGE ALLUMÉ	Bon exemple.
CIERGE PASCAL	Lumière de l'Evangile.
CLEFS CROISÉES	Autorité de l'Eglise, armoiries du Pape.
CŒUR ENFLAMMÉ . . .	Charité.
COLOMBE DESCENDANT DU CIEL AVEC DES FLAMMES	Saint-Esprit.
COLONNE, TAILLÉE DANS LE ROC	Constance.
CORNES DE BŒUF . . .	Travail.
CORNE D'AMALTHÉE D'OÙ IL SORT DES FRUITS . .	Abondance.
COURONNE D'ÉPINES . .	Pénitence.
COURONNE D'ÉTOILES . .	Immortalité, gloire des justes.
ECHELLE DE JACOB . . .	Contemplation.
ENCENSOIR FUMANT . .	Prière.
FEU ET EAU	Pureté.
GIROUETTE	Sottise, instabilité, frivolité.
GLOBE CINTRÉ ET SURMONTÉ D'UNE CROIX	Le monde soumis à Jésus-Christ.

Lampe	Etude.
Lanterne sourde . . .	Fausse religion.
Mains (*deux*) qui se tiennent	Fidélité, bonne foi.
Marotte et Grelots .	Folie.
Marteaux et Cloux . .	Nécessité.
Masque	Hypocrisie, fourberie.
Miroir	Vérité, prudence.
Or	Pureté.
Oreilles d'anes sur une tête humaine, bandeau sur les yeux, poignard a la main	Fanatisme.
Palme	Récompense des justes.
Plomb	Esprit pesant.
Robe blanche	Baptême de l'innocence.
Roue	Changement, instabilité.
Sceptre et main de justice	Autorité des Rois de France.
Soleil et livre ouvert .	Vérité de la religion.
Triangle lumineux . .	La Trinité.
Trompettes	Prédication de l'Evangile.
Voile	La foi.

SYMBOLES

DE QUELQUES PEUPLES.

Les Athéniens . . .	Une chouette.
Les Carthaginois . .	Une tête de cheval.
Les Celtes	Une épée.
Les chefs des Druides .	Des cerfs.

Les Goths	Un ours.
Le Péloponèse	La feuille de Platane. Ce pays avait la forme de cette feuille (1).
Les Romains	Un aigle. Dans le principe ils avaient pour étendard une botte de foin.
Les Thraces	Une mort.
Les Gaulois	Un coq.
Les Alains et les Suéves	Un chat.
Les Saxons	Un coursier bondissant.
Les Vénitiens	Le Lion.
Les Anglais	Le Léopard.
Les premiers Français .	Un Lion.
Les anciens Bourguignons	Un chat.
Les Turcs	Un croissant.
Les Français, avant la révolution	Les Lys.
Les Français, pendant la révolution	Un coq, la liberté personifiée, et un faisceau aux trois couleurs bleue, blanche et rouge.
Les Français, depuis la fondation de l'Empire .	Un aigle armé de la foudre, et les abeilles.
La République italienne (en 1802)	Une balance, surmontée d'une épée et d'une palme, qui se croisent.

(1) La feuille d'ache ou de persil se trouvait sur les monnaies de Selinus. La tortue était le type des monnaies d'Ægium.

Couleurs adoptées par quelques Princes et Seigneurs.

Autrefois les Princes ou les grands Seigneurs de France, mettaient leurs armoiries sur leur cotte d'armes, et sur leur bouclier; ils portaient d'ailleurs une écharpe, dont la couleur aidait à faire connaître à quelle province ils appartenaient, ou quelle province ils possédaient.

LES COMTES DE FLANDRE ADOPTAIENT	Verd foncé.
LES COMTES D'ANJOU . .	Verd naissant.
LES DUCS DE BOURGOGNE	Rouge.
LES COMTES DE BLOIS ET DE CHAMPAGNE . . .	Aurore et bleu.
LES DUCS DE LORRAINE .	Jaune.
LES DUCS DE BRETAGNE .	Noir et blanc.

Les Rois de France avaient adopté le blanc et le rouge, et ils portaient un long manteau bleu semé de fleurs-de-Lys d'or. Ainsi les trois couleurs étaient depuis long-tems nationales.

EMBLÊMES

TIRÉS DES HOMMES CÉLÈBRES.

ABEL	L'innocence.
AGAMEMNON	Fierté.
ALEXANDRE	Magnanimité, intrépidité.
ARTHÉMISE	Fidélité dans le veuvage.

BIAS	La science préférable à l'opulence.
CAIN	L'envie, et la haine entre frères.
CATON	La sévérité.
CÉSAR	Courage, grandeur d'ame.
CICERON	L'éloquence.
CODRUS	La pauvreté.
CRÉSUS	La richesse.
CURTIUS	Dévouement pour la patrie.
DANIEL	Pénétration dans les choses obscures et la divination.
DAVID	La douceur
DÉMOSTHÈNES	L'éloquence impétueuse.
ELIE	L'abstinence, le zèle.
ESTHER	La modestie, la pudeur.
EVE	La curiosité.
HERCULE	La force.
JESABEL	L'impudence, la cruauté.
JOB	La patience.
JOSEPH	La chasteté.
LOTH	La débauche et l'inceste.
MESSALINE	La débauche et la lubricité poussée à l'excès.
MELCHISEDECH	Le sacerdoce, et la royauté.
MOYSE	La loi.
NÉRON	La cruauté.
NESTOR	La longévité et l'abondance dans le discours.
NOÉ	L'ivrognerie, et par suite l'indécence.
ORESTE ET PYLADE . . .	L'amitié.

ORPHÉE	La musique.
PANDORE	La curiosité.
PENELOPE	La fidélité conjugale.
PHALARIS	La cruauté.
PHARAON	L'ambition et l'impiété.
SALOMON	La sagesse.
SAMSON	La force.
SARDANAPALE	La débauche.
SOCRATE	La sagesse et la patience.

ATTRIBUTS

DES PRINCIPAUX SAINTS.

AGNEAU	Ste. Agnès.
AGNEAU PASCAL	S. Jean-Baptiste.
AIGLE	S. Jean l'évangéliste.
ANGE	S. Mathieu, évangéliste.
BATON LONG DONT L'EXTRÉMITÉ SE TERMINE EN CROIX.	S. Philippe, apôtre.
BŒUF	S. Luc, évangéliste.
BOURDON DE PÉLERIN ET GOURDE	S. Jacques le mineur, apôtre.
CAILLOU A LA MAIN ET LION A SES PIEDS.	S. Jérôme.
CAILLOUX	S. Etienne, premier martyr.
CERF, PORTANT UN CRUCIFIX ENTRE SES CORNES.	S. Eustache.
CHARITAS, CE MOT RAYONNANT	S. François de Paul.
CLEFS	S. Pierre, apôtre.

Cochon	S. Antoine.
Cœur enflammé et un livre	S. Augustin.
Cor de chasse	S. Hubert.
Coupe d'ou sort un serpent ailé	S. Jean, apôtre.
Couronne d'épines et trois clous	S. Louis.
Couteau	S. Barthelemi
Croix en sautoir	S. André, apôtre.
Diable terrassé . . ,	S. Michel.
Dragon	Ste. Marguerite.
Enfant Jesus porté sur les épaules	S. Christophe.
Enfans dans une cuve .	S. Nicolas.
Epée flamboyante . .	Elie.
Glaive et un livre . .	S. Paul, apôtre.
Globe de feu	S. François de Sale.
Globe avec un chien qui tient un flambeau allumé	S. Dominique.
Gril	S. Laurent.
Hache d'armes	S. Mathieu, apôtre.
Lance	S. Thomas, apôtre.
Lion	S. Marc, évangéliste.
Livre sur lequel on lit : *Ad majorem Dei gloriam*	S. Ignace de Leyola.
Mamelles coupées . . .	Ste. Agathe.
Massue	S. Juda, apôtre.
Orgue, ou tympanon . .	Ste. Cecile.
Perche de foulon . . .	S. Jacques le mineur, apôtre.

Robe de palmes natées, et un corbeau avec un demi-pain au bec . .	S. Paul, premier hermite.
Roue armée de rasoirs .	Ste. Catherine.
Ruche	S. Ambroise.
Scie	S. Simon, apôtre.
Serpent sortant d'un calice	S. Jean.
Stygmates	S. François d'Assise.
Tau (*lettre grecque*) . .	S. Antoine.
Tête portée entre les bras	S. Denis.
Yeux dans un plat . .	Ste. Lucie.

ANIMAUX

CONSACRÉS AUX DIEUX.

On comprend dans cette Notice, les oiseaux, les quadrupédes, les reptiles, les poissons et les animaux fabuleux.

Agneau	A Junon.
Aigle	A Jupiter.
Alcyons	A Thétis.
Anchois	A Vénus.
Ane	A Priape.
Barbeau	A Diane.
Biche	A Diane.
Brebis	Aux Furies.
Cerf	A Hercule.

CHEVAL	A Mars.
CHIEN	Aux dieux Lares ou Pénates.
CHOUETTE	A Minerve.
COCHON	A Cérès.
COLOMBE	A Vénus.
COQ	A Esculape.
CORBEAU	A Apollon et à Hercule.
DRAGON, *animal fabuleux*	A Bacchus.
GENISSE	A Isis.
GRIFFON, *animal fabuleux*	A Bacchus.
HYDRE, *animal fabuleux* .	A Hercule.
LION	A Vulcain.
LOUP	A Mars.
OIE	A Isis.
PAON	A Junon.
PIC-VERT	A Mars.
PIE	A Bacchus.
PHŒNIX, *animal fabuleux*	A Phébus et au Soleil.
SERPENT	A Esculape.
THON	A Neptune.
TRUIE	A Hécate.

Arbres et plantes consacrés aux Dieux.

AIL	Aux Lares ou Pénates.
CAPILLAIRE	A Pluton.
CHÊNE	A Jupiter, à Rhée et à Sylvain.
CHIENDENT	A Mars.
CYPRÈS	A Pluton, à Sylvain.
DICTAME	A Lucine.
FEUILLES DE FIGUIER . .	A Bacchus.
FRÊNE	A Mars.
GENIÈVRE	Aux Euménides.

Hêtre	A Jupiter.
Hyacinthe	A Apollon.
If	A Cérès.
Laurier	A Apollon, à Mars.
Lierre	A Bacchus, à Hébé.
Lys	A Junon.
Myrthe	A Vénus.
Narcisse	A Pluton, aux Euménides et à Proserpine.
Nerprun	Aux Furies ou Euménides.
Olivier	A Minerve.
Palmier	Aux Muses.
Pampre	A Bacchus.
Pavot	A Cérès.
Peuplier	A Hercule.
Le Pin	A Cybèle, à Rhée, à Pan, à Faune.
Platane	Aux Génies.
Pourpier	A Mercure.
Roseau	A Pan.
Rosier	A Vénus.
Safran	A Cérès.
Vigne	A Bacchus.

Mois des Romains consacrés aux Dieux.

Chaque mois du calendrier des Romains était sous la protection d'une des douze grandes divinités que les Romains nommaient *Dii consentes*, et dont les douze statues enrichies d'or étaient, dit Varron, dans la grande place de Rome.

Minerve *présidait au mois* de Mars, *sous le signe du* Bélier.
Vénus . . . . . . d'Avril . . . . Taureau.

Apollon *présidait au mois* de Mai, *sous le signe des*		Gémeaux.
Mercure	de Juin	Cancer.
Jupiter	de Juillet	Lion.
Cérès	d'Août	Vierge.
Vulcain	de Septembre . . .	Balance.
Mars	d'Octobre	Scorpion.
Diane	de Novembre . . .	Sagittaire.
Vesta	de Décembre . . .	Capricorne.
Junon	de Janvier . . .	Verseau.
Neptune	de Février . . .	Poissons..

ATTRIBUTS

DES NEUF MUSES.

Les Muses, filles de Jupiter et de Mnémosine (la Mémoire), président au sciences et aux arts; elles habitent le mont Parnasse avec Apollon. Pégase, cheval ailé, né du sang de Méduse, est toujours dans leur voisinage. elles sont au nombre de neuf, on leur donne des fonctions et des attributs exprimés dans les vers suivans :

Clio des temps passés conservant la mémoire,
Des peuples et des rois nous raconte l'histoire,
Calliope en ses vers nobles, harmonieux,
Célèbre les exploits des héros et des Dieux.
Un poignard à la main, la triste Melpomène,
Vient du malheur des grands épouvanter la scène,
La comique Thalie instruit ses spectateurs,
Et nous peint en riant nos vices et nos mœurs.
Therpsicore avec art règle ses pas agiles,
A la danse elle rend ses élèves habiles.

Euterpe présidant aux chansons des bergers,
De la flûte tira des sons doux et légers.
Erato sait toucher et le luth et la lyre,
Et dicter aux amans les vers qu'Amour inspire.
Polymnie éloquente en ses moindres discours,
Prescrit à l'orateur ses termes et ses tours.
Et la docte Uranie, étudiant la sphère,
Sait mesurer les Cieux et diviser la terre.

Voici d'autres vers faits par Danchet, sur les fonctions que la mythologie attribue à chaque Muse.

Dans son rapide essor, Uranie à nos yeux
Dévoile la nature et les secrets des Dieux.
Des empires divers Clio chante la gloire,
Des rois, des conquérans assure la mémoire.
Melpomène avec pompe étalant ses douleurs,
Nous charme en nous forçant à répandre des pleurs.
D'un spectacle agréable, employant l'artifice,
Thalie en badinant sait démasquer le vice.
Calliope accordant sa lyre avec la voix,
Eternise en ses vers d'héroïques exploits.
Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.
Euterpe de la flûte animant les doux sons,
Aux plaisirs innocens consacre ses chansons.
Erato des amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de Myrthe et préside à leurs fêtes.
Terpsicore excitée au bruit des instrumens,
Joint à des pas légers de justes mouvemens.
De l'esprit d'Apollon, une vive étincelle,
Des filles de Mémoire anime les concerts;
Et toujours présidant à leur troupe immortelle,
Il rassemble en lui seul tous leurs talens divers.

M. Auguste Labouisse s'est exercé sur le même sujet ; voici ses vers :

URANIE embrassant mille mondes divers,
De son hardi compas mesure l'Univers.
Dans son essor divin un sublime génie
Monte sa lyre d'or aux sons de POLYMNIE.
CALLIOPE prenant un vol audacieux
Redit les fiers combats de la terre et des Cieux.
CLIO, des noms inscrits au temple de mémoire,
Sillone en traits de feu le marbre de l'histoire.
Le sceptre en main, et l'œil trempé d'augustes pleurs,
MELPOMENE des rois soupire les douleurs.
Pour corriger les mœurs, la légère THALIE,
Prend le masque enjoué de l'aimable Folie.
En vers gais ou plaintifs, ERATO des amans
Célèbre les plaisirs ou pleure les tourmens.
TERPSICHORE réglant les pas et la cadence,
Sait l'art de marier la musique et la danse.
EUTERPE modulant des sons harmonieux,
Enchante par sa voix, les mortels et les Dieux.

VOCABULAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DES DIFFÉRENS GENRES DE DIVINATION.

LA divination est l'art prétendu d'acquérir la connaissance certaine des choses futures ou cachées. Les personnes superstitieuses ont employé différens moyens pour parvenir à ce but. Ce sont ces moyens dont nous allons donner la liste alphabétique ; nous y avons ajouté l'étymologie de

chaque mot. Comme la terminaison *mancie* (en grec *mantéia* , divination), se retrouve à chaque article, nous avons crû devoir en donner l'étymologie au premier mot seulement. Le lecteur voudra bien supposer que *mantéià* est après tous les mots grecs qui sont en tête des articles.

Aéromancie, (*aër* , air, et *mantéià*, divination), c'est-à-dire, divination qui a lieu par l'inspection de ce qui se passe dans l'air.

Alectryomancie ou Alectoromancie, (*alektôr*, *coq*): cette divination se pratique par le moyen d'un coq qui mange des grains de blé posés sur les lettres de l'alphabet.

Aleuromancie, (*aleuron*, farine); divination qui se faisait chez les anciens par le moyen de la farine.

Alomancie, (*als*, génitif *alos*, sel), art de deviner par le sel.

Alphitomancie, (*alphiton*, farine), même divination que celle d'*aleuromancie*.

Alvéromancie : ce genre de divination se rapproche beaucoup de l'*alphitomancie*; on l'employait pour découvrir les larcins dont les esclaves étaient soupçonnés. On les menait aux prêtres qui leur donnaient une croûte de pain enchantée : si cette croûte leur restait dans la gorge, ils étaient coupables.

Amniomancie, (*amnion*, amnios, membrane qui enveloppe le fœtus, divination introduite par les sages-femmes, qui s'imaginaient connaître la fortune d'un enfant par l'inspection de l'amnios. Cette divination avait lieu sur-tout à l'égard des enfans qui venaient au monde avec une espèce de membrane extérieure qui leur couvrait le cerveau, c'est ce qu'on appelle *enfant coeffé*.

Anagrammancie (*ana*, en arrière, et *gramma*, lettre,

dérivé de *graphô*, j'écris); cette divination se fait en cherchant dans le changement des lettres d'un nom propre, un mot qui indique un événement; comme *André Pujon* qui offre *pendu à Rion*.

Anthropomancie, (*anthrôpos*, homme); divination qui consistait dans l'inspection des entrailles des victimes humaines.

Arithmancie ou arithmomancie, (*arithmos*, nombre), divination par le moyen des nombres.

Aruspice, (*ara* et *aspicio*, autel et je regarde), devin qui présidait l'avenir en considérant les entrailles des victimes chez les Romains.

Astragalomancie, (*astragalos*, osselet): cette divination se pratique par le moyen des osselets sur lesquels étaient écrites des lettres de l'alphabet; on y employait aussi des petits bâtons, des dez ou des tablettes écrites, jetées en l'air.

Astrologie, (*astron* et *logos*, astre et discours), c'est à-dire, art de raisonner ou de discourir sur les astres. Cet art chimérique consistait à prédire l'avenir par l'inspection des astres, en examinant leur position et en étudiant leur prétendue influence.

Augure. (*augurium ab avium garritu*), ce mot vient d'*oiseaux* et *chant*, parce que cette divination se faisait en observant le ramage ou le chant des oiseaux, et même leur manière de manger. L'augure différait de l'aruspice qui examinait les entrailles des victimes. *Augurium cœleste*, était le présage que l'on tirait de l'éclair et de la foudre; *augurium coactum*, celui qui provenait des poulets que l'on avait affamés; *augurium imperativum*, celui que l'on demandait aux Dieux; *augurium nauticum*, celui que les

matelots prenaient sur les cygnes ; *augurium oblativum*, celui qui se présentait sans qu'on le demandât ; enfin, *augurium salutis*, celui que l'on tirait pour savoir s'il était permis de demander aux Dieux le salut du peuple.

Axinomancie, (*axinê*, hache), cette divination par la hache ou la coignée, se faisait en frappant sur un pieu rond, et en observant le mouvement que faisait le manche de la coignée, en la fichant dans le pieu. On croyait connaître par cette inspection les auteurs des larcins ou autres crimes.

Bélomancie, (*bélos*, fleche, dard), divination qui se faisait par le moyen des flèches qu'on entremêlait. Ezéchiel en parle au sujet de Nabuchodonosor. La bélomancie était en usage chez les Orientaux et sur-tout chez les Arabes.

Blépharomancie, (*blépharon*, paupière), divination qui se faisait par le mouvemens des paupières.

Botanomancie, (*botanê*, herbe), cette divination se faisait par l'inspection des herbes et sur-tout de la sauge.

Brécomancie, (*brécô*, pleuvoir), divination qui se fait en observant la pluie.

Brizomancie, (*brizo*, dormir), divination qui se faisait par le moyen des songes.

Cabale, science occulte ou doctrine mystérieuse des rabbins. On la divise en trois parties : *gametria*, *notarica* et *themura*. La gamétrie se pratique en expliquant la transposition des lettres d'un mot. La notarique fait de chaque lettre un mot entier, ou explique un mot par un autre. L'art themura consiste dans le changement des lettres que l'on fait équivalentes dans certaines combinaisons.

Capnomancie, (*kapnos*, fumée), divination qui se pratiquait par l'inspection de la fumée.

CARTOMANCIE, (*chartês*, papier ou carte), divination qui se fait en tirant les cartes pour y découvrir l'avenir.

CATOPTROMANCIE, (*katoptron*, miroir), divination qui consistait à faire remarquer, par un petit enfant, dans un miroir, ce qu'on voulait savoir.

CÉPHALAIONOMANCIE, (*képhalê*, tête, *onos*, âne), divination qui se faisait par le moyen de la tête d'un âne que l'on faisait rotir sur des charbons ardens, en prononçant quelques paroles. Si les mâchoires remuaient et si les dents faisaient un peu de bruit, la personne soupçonnée passait pour convaincue.

CÉROMANCIE, (*kêros*, cire), divination qui se faisait par l'inspection de différentes figures que formait de la cire fondue jetée dans l'eau.

CHIROMANCIE, (*cheir*, main), cette divination se faisait par l'inspection des lignes de la main; c'était une des plus communes.

CLEIDOMANCIE ou CLEDOMANCIE, (*kleis*, génitif *kléïdos*, clé), divination qui se faisait par le moyen des clés. Quelquefois on attachait une clé sur la première page de l'évangile de St. Jean. L'anneau de la clé passait en dehors; on faisait mettre sur cet anneau les doigts de la personne soupçonnée, si elle était coupable la clé se tournait d'elle-même avec une telle violence qu'elle rompait la ficelle qui la tenait attachée; dans le cas contraire elle restait immobile.

CLÉROMANCIE, (*klêros*, sort): cette divination se pratiquait avec de petits morceaux de bois, des dez ou des osselets dont on considérait les points et les marques, pour découvrir les choses cachées.

COSCINOMANCIE ou COSKINOMANCIE, (*koskinon*, crible), divination qui se faisait par le moyen d'un crible. C'est ce

qu'on appelle *tourner le sas*. On suspendait un crible par un fil, ou on le posait sur une pointe, et on le faisait tourner.

CRITHOMANCIE ; (*krithê*, orge), espèce de divination qui se faisait par l'inspection de la pâte ou des gâteaux qu'on offrait en sacrifice. Pour ces sortes de gateaux on se servait de farine d'orge.

CROMNIOMANCIE, (*krommion*, oignon), divination par le moyen d'un oignon ; en Allemagne, les filles qui desirent savoir quel est parmi leurs amoureux, le plus digne de leur main, écrivent leurs noms sur des oignons ; le nom écrit sur l'oignon qui germe le premier, indique l'amant qui doit être préféré.

CRYSTALLOMANCIE, (*krustallos*, glace), divination par le moyen de quelques vaisseaux cylindriques faits de crystal, qui répondaient à ceux qui les consultaient.

CUBOMANCIE, (*kubos* . cube, dé à jouer), divination par le moyen des dés.

DACTYLIOMANCIE, (*daktulios*, anneau), divination par le moyen d'anneaux enchantés, fondus sous l'aspect de certaines constellations. Ammien Marcellin raconte que lorsqu'on voulut savoir qui serait successeur de l'empereur Valens, on suspendit par un fil un anneau au-dessus d'une table ronde, sur laquelle étaient différens caractères avec les 24 lettres de l'alphabet ; l'anneau en sautant s'arrêta successivement sur les lettres suivantes : TH, E, O, D, qui commence le nom de Théodose, successeur de Valens. Il parait que Gygès connaissait la dactyliomancie.

DAPHNOMANCIE, (*daphnê*, laurier), divination qui se faisait avec des feuilles de laurier ; si elles pétillaient en brûlant, c'était d'un heureux augure.

DÉMONOMANCIE, (*daimôn*, démon, esprit malin) divi-

nation qui avait lieu par le moyen des démons qui rendaient leurs oracles ou faisaieut leur réponse dans des bois, des grottes, des statues, ou par le moyen des bêtes, des femmes, des hommes, *etc.*

Enoptromancie, (*énoptron*, miroir), divination par e moyen d'un miroir magique. Ce miroir dévoilait les lévènemens, même à celui qui avait les yeux fermés.

Fabanomancie, magie pour chasser des maisons les fantômes, en jettant des fèves, avec certaines cérémonies.

Fantasmomancie ou Fainomancie, (*phantasma*, spectre, vision, dérivé de *phaino* je parais), divination par le moyen des fantômes.

Gastromancie, (*gastêr* ventre), divination qui se faisait en parlaut du ventre, ou avec des bouteilles à large veutre et remplie d'eau claire; après quelques conjurations, on faisait mirer un petit enfant ou une femme grosse qui disait voir dans ces bouteilles l'objet de leurs desirs.

Géomancie, (*gê*, terre), divination par le moyen de certaines figures et de certains points formés sur la terre.

Goétie, (*goêteia*, prestige, enchantement), espèce de magie par laquelle on invoquait les génies malfaisans pour nuire.

Gyromancie, (*guros*, tour, cercle), divination qui se faisait en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle.

Hépatomancie, ou Hépatoscopie, (*hêpar*, foie), divination qui se faisait par l'inspection du foie.

Hiéromancie, (*hiéros*, *sacré*), divination qui se faisait par le moyen des objets offerts aux Dieux.

Hiéroscopie, (*hiéros*, sacré, *skopéô*, examiner), science des Aruspices ou divination par l'inspection des chose

qu'on offrait aux Dieux et par l'observation de la marche des bêtes qu'on allait sacrifier.

Horoscope, (*hôra*, heure, *skopéô*, je considère ou j'examine), art de prédire par l'observation des astres, à la naissance de quelqu'un, ce qui doit lui arriver dans le cours de sa vie.

Hydromancie, (*hudôr*, eau), divination qui se faisait par le moyen de l'eau, sur-tout de celle qui servait à faire cuire les victimes. On compte huit sortes d'hydromancie, qui ont toutes rapport soit à la couleur, soit à l'agitation, soit au bruit de l'eau.

Hydroscopie, (*hûdor*, eau, *skopéô*, regarder), prétendue faculté de sentir les émanations des eaux souterraines, et de les deviner.

Ichthyomancie, (*ichthus*, poisson), divination par l'inspection des entrailles de poissons.

Jéduimancie, divination par le moyen des os d'un animal nommé jeduin; on les portait à la bouche avec certaines cérémonies.

Lampadomancie, (*lampas*, lampe), divination par le moyen d'une lampe ou avec des chandelles. On observait la forme, la couleur et les mouvemens de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

Lécanomancie, (*lekanê*, bassin), divination par le moyen d'un bassin plein d'eau dans lequel on jetait des pierres. Cette divination était fort en vogue dans l'empire Grec. Quelquefois on jetait dans le bassin des pierres précieuses, des lames d'or et d'argent, ou du plomb fondu.

Libanomancie, (*libanos*, encens), divination qui se faisait par le moyen de l'encens.

LITHOMANCIE, (*lithos*, pierre), divination par le moyen des pierres.

LITOMANCIE, divination qui se faisait par le moyen de plusieurs anneaux qu'on poussait l'un contre l'autre, et dont le son plus ou moins clair, donnait à connaître la volonté des Dieux.

LOGARITHMANCIE, (*logos*, raison, proportion, *arithmos*, nombre), espèce de divination qui se fait par les nombres. On la pratique en convertissant les nombres en mots et les mots en nombres.

LYCHNOMANCIE, (*luchnos*, lampe), divination par l'inspection de la flamme d'une lampe.

MARGARITONOMANCIE, divination par le moyen d'une perle.

MÉTÉOROMANCIE, (*météôron*, météore), divination par les météores, sur-tout par les éclairs et le tonnerre. Elle était fort usitée chez les Romains qui l'avaient reçue des Toscans. Elle consistait aussi à prévoir les tempêtes.

MÉTOPOSCOPIE, (*métôpon*, front, formé de *méta* au-dessus, et *ops* œil, *skopéô*, considérer), art de connaître le caractère d'une personne par l'inspection des traits du front ou du visage.

MOLYBDOMANCIE, (*molubdos*, plomb), divination par le plomb fondu. On examine les figures qu'il forme en se fondant ou en se réfroidissant.

MYOMANCIE, (*mus*, rat, souris), sorte de divination par le moyen des rats ou des souris.

NÉCROMANCIE, (*nékros*, mort), divination par le moyen des esprits évoqués; ou art d'évoquer les ames des morts pour en savoir quelque chose.

NÉCYOMANCIE (*nékus* , un mort) , cette divination est presque la même que la précédente; cependant on entend plus particulièrement par ce dernier mot celle qui se fait en examinant les os et les nerfs des trépassés, et les cordes qui ont servi au supplice des malfaiteurs.

NOMANCIE , (*onoma*, nom) diviuation par l'inspection des lettres d'un nom propre, pour savoir quelle sera la destinée de celui qui le porte.

ŒNOMANCIE , (*oinos*, vin), divination qui se faisait par le vin ou par les liqueurs dont on se servait dans les sacrifices.

OMPHALOMANCIE , (*omphalos* , nombril) , divination dont se servaient les sages-femmes en remarquant les nœuds qui se trouvent au nombril d'un enfant naissant, pour connaître combien l'accouchée aura d'enfans par la suite.

ONIROMANCIE, (*onéiros* , songe), divination par les songes , ou art d'interpréter les songes. *Oniroscopie*, *onirocritie* , signifient la même chose.

ONOMANCIE , (*onos*, âne) , divination par les ânes ; ce mot ne peut signifier que cela , cependant on l'emploie quelquefois pour *nomancie* ou pour *onomatomancie*, qui signifie l'art de prédire par le nom d'une personne ce qui doit lui arriver.

ONYCHOMANCIE, (*onux*, génitif, *onuchos* , ongle) , divination qui se faisait en observant les ongles d'un enfant, après qu'on les avait oints d'huile et de suie, et qu'on avait fait tourner l'enfant du côté du Soleil.

OOMANCIE, (*ôon* , œuf), divination qui se fait par le moyen des œufs. *Ooscopie* signifie la même chose.

OPHIOMANCIE , (*ophis*, serpent), art de deviner par l'inspection des serpens.

Ophthalmancie, (*ophthalmos*, œil), divination qui se fait par l'inspection des yeux. *Ophtalmoscopie* (qui vient d'*ophthalmos*, œil et *skopéô* examiner), signifie à-peu-près la même chose; c'est l'art de connaître le caractère ou le tempérament d'une personne en regardant ses yeux.

Ornithomancie, (*ornis*, génit. *ornithos*, oiseau), divination par l'inspection du vol et du chant des oiseaux. Les Romains nommaient cette divinatiou *augure*. *Ornithoscopie* signifie la même chose qu'*ornithomancie*.

Parthénomancie, (*parthenon*, vierge), divination par le moyen d'une agathe mise en poudre et donnée dans un verre d'eau à une fille pour connaître si elle est vierge.

Pégomancie, (*pêgê*, fontaine), divination par l'inspection de l'eau des fontaines et des puits.

Phyllorodomancie, (*phullon*, feuille), divination par le moyen des feuilles de roses.

Physionomancie. (*phusis*, nature, *ginoskô* connaître, d'où *gnomon*, indice), divination par l'inspection des membres du corps, par leur habitude, leur couleur, etc.

Psychomancie, (*psuchê*, ame), divination ou plutôt sorte de magie qui consistait à évoquer les ames des morts qu'on voulait consulter.

Pulsimancie, (*pulsus*, latin, pouls), divination par le pouls.

Pyromancie, (*pur*, feu), divination par le moyen du feu.

Rabdomancie, (*rhabdos*, baguette), divination par le moyen d'une ou plusieurs baguettes ou verges.

Rapsodomancie, (*rhapsôdia*, rapsodie, assemblage de vers), divination qui se faisait en prenant quelques vers détachés dans un poëme, et on les tirait au sort : c'était

ordinairement Homère et Virgile [illegible]ettait à contribution pour cet objet. Aussi appe[illegible] sorte de divination, *sortes Virgilianæ.*

SALIMANCIE, (*Sal*, lat., sel), divination par le moyen du sel mis dans la main d'un malade. C'est à-peu-près la même divination que l'*alomancie.*

SCIOMANCIE, (*skiai*, mânes, ombres des morts), divination qui consistait à évoquer les âmes des morts, pour en apprendre l'avenir.

SIDÉROMANCIE, (*sidêros*, fer), divination qui se faisait par des paillettes jetées sur un fer rouge.

SITIONOMANCIE, (*sition*, aliment), divination qui se faisait par l'inspection des alimens.

SPODOMANCIE, (*spodos*, cendre), divination par le moyen des cendres.

STICHOMANCIE, (*stichos*, vers), divination en tirant au sort de petits billets sur lesquels étaient écrits des vers. Les vers des Sibylles et les poésies d'Homère servaient ordinairement à cet usage.

SYCOMANCIE, (*sukê*, signifier), divination par le moyen des feuilles de figuier.

TÉPHRAMANCIE, (*téphra*, cendre), divination par l'inspection de la cendre du feu qui avait consumé les victimes dans les sacrifices. C'est la même chose que spodomancie.

TÉRATOSCOPIE, (*téras*, génitif *tératos*, prodiges, *skopéô* examiner), divination par le moyen des prodiges et des monstres; c'est-à-dire, l'art d'examiner les prodiges, pour en tirer la connaissance de l'avenir.

TYROMANCIE, (*turos*, fromage), divination par l'inspection du fromage.

Uromancie, (*ouron*, urine), art de deviner l'état présent d'une maladie, par l'inspection des urines.

Zoomancie, (*zôon*, animal), divination par l'inspection des animaux.

Comme toutes les divinations dont nous venons de parler tiennent à la superstition, nous allons terminer cet article par une petite notice d'hommes célèbres qui n'ont point été exempts de ces faiblesses superstitieuses que la raison réprouve, ou qui ont manifesté certaines antipathies tout-à-fait singulières.

Albret, (le maréchal d') fuyait devant les cochons.

Alcantara, (le chevalier d') se trouvait mal toutes les fois qu'il entendait prononcer le mot *lana*, laine, et cependant il portait des habits de laine sans répugnance.

Alexandre dut à la superstition sa victoire sur Darius. L'apparition d'un lièvre dans l'armée de Xercès jetta le découragement dans l'âme de ses soldats, et leur fit prendre la fuite.

Auguste croyait aux songes; quand il voulait marcher, il partait toujours du pied droit. Il craignait le retour des années climatériques.

Bacon tombait en syncope toutes les fois qu'il arrivait une éclipse de lune.

Boyle tombait en convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant par un robinet.

Cardan annonça l'année de sa mort, et vérifia sa prédiction.

J. César ceignait son front de laurier, pour détourner la foudre qu'il redoutait singulièrement; selon d'autres auteurs, c'était pour cacher son front chauve.

Un *chapelain* du duc de Bolston sentait au cœur et au

sommet de la tête un froid de glace, lorsqu'on le forçait à lire le 25e. chapitre du prophète Isaïe, et certains versets du livre des rois.

Domitien croyait aux songes.

Epernon, (le duc d') s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Erasme ne pouvait respirer l'odeur du poisson de mer sans éprouver un accès de fièvre.

Henri III avait une antipathie singulière pour les chats; il lui aurait été impossible de rester dans une chambre où il y aurait eu un chat.

Hobbes, célèbre esprit fort d'Angleterre, ne pouvait rester un instant sans lumière pendant la nuit, qu'il ne délirât. Il n'aurait pas fait deux pas dans l'obscurité, sans devenir fou pour le moment.

Hortensius, professeur de mathématiques à Amsterdam, prédit qu'il mourrait en 1639, et que deux jeunes Hollandais de sa compagnie mourraient la même année. Cette idée le frappa tellement qu'il mourut effectivement dans l'année prédite, ainsi que l'un des deux Hollandais; Daniel Heinsius, qui était l'autre jeune homme, devint languissant et eut bien de la peine à éviter le fatal horoscope. C'est Descartes qui raconte cette aventure.

Jacques II, roi d'Angleterre, ne pouvait voir une épée nue, sans pâlir et sans tomber dans une espèce de défaillance.

La-Mothe-le-Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucune espèce d'instrumens, quelqu'harmonieux qu'ils fussent; mais le bruit du tonnerre et le sifflement des vents le mettaient en extase.

Le Tasse croyait voir quelquefois le diable à ses côtés.

Louis XI a été le plus superstitieux des hommes; il avait toute confiance à une petite sainte Vierge de plomb

qu'il portait à son bonnet, et il lui demandait pardon le matin des assassinats qu'il faisait commettre le soir.

Louis XIV ne pouvait supporter la vue du clocher de St. Denis.

Marc-Aurele croyait aux songes.

Médicis, (Catherine de), était très-superstitieuse, et croyait à l'astrologie.

Mithridate croyait aux songes.

Pascal voyait toujours un précipice à sa gauche.

Scaliger ne pouvait regarder du cresson un peu fixément, sans éprouver un frémissement involontaire.

Socrate trouva le présage de sa mort dans un vers d'Homère, auquel il avait songé en dormant. Il sacrifia un coq à Esculape, lui qui avait publié l'unité d'un Dieu.

Sylla voyant un serpent s'élancer à côté de l'autel où il faisait un sacrifice, croit que c'est le moment de prendre les armes; il vole au combat et défait les Samnites.

Tycho-Brahé changeait de couleur et sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Uladislas, roi de Pologne, se troublait à la vue d'une pomme.

On pourrait ajouter à ces traits beaucoup d'autres exemples de superstition de la part de certains grands hommes; mais nous en avons rapporté suffisamment pour prouver que les génies les plus élevés non seulement se rapprochent quelquefois du commun des hommes, mais même vont souvent au-de là de ce qu'on voit ordinairement dans ce genre.

N'oublions pas que les phénomènes de la nature ont souvent jeté l'épouvante parmi les

peuples, quand la superstition régnait en Europe. Dans le moyen âge, l'apparition des comètes a sur-tout inspiré de grandes terreurs. Celle de 840 effraya tellement Louis le Débonnaire, qu'il consulta tous les astrologues de son empire et fonda des monastères; il mourut deux ans après de la frayeur que lui causa une éclipse totale de soleil. La grande queue que traînait après elle la comète de 1456, répandit la terreur dans l'Europe déjà effrayée des succès rapides des Turcs, qui venaient de détruire l'empire Grec et de s'emparer de Constantinople. Le pape Calixte III, ordonna une espèce d'*angelus* que l'on récitait le matin, à midi et le soir, dans lequel on conjurait la comète et les Turcs. L'empereur Charles-Quint crut reconnaître dans la comète de 1556, un signe qui l'avertissait de songer à la mort. En 1686 les Protestans, en France, regardaient les comètes qui venaient de paraître en grand nombre, comme les avant-coureurs des persécutions qu'ils essuyaient. Lors de l'éclipse du 12 août 1654, la consternation fut si grande, qu'un curé de campagne ne pouvant suffire à confesser tous ses paroissiens qui croyaient mourir et qui se précipitaient au confessional, leur dit au prône : « Mes enfans, ne vous pressez pas » tant, je vous annonce que l'éclipse est remise » à quinzaine. » Depuis la fin du dix-septième siècle on est guéri de ces vaines frayeurs.

FIN DE LA NOTICE SUR LES EMBLÊMES ET LES DIVINATIONS.

NOMENCLATURE

DU

CHANT OU CRI

Des principaux Oiseaux des quatre parties du monde,

SUIVIE

De variétés singulières et amusantes.

NOMENCLATURE

IMITATIVE

Du Chant ou du Cri des principaux Oiseaux.

UNE des branches les plus intéressantes de l'hist oire naturelle, est la description des animaux, de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs usages; beaucoup de naturalistes se sont occupés de cet objet, mais il en est peu qui aient fait des recherches sur leur *langage*. Cependant il serait assez curieux d'avoir une nomenclature à-peu-près imitative de leurs cris et de leurs chants. Je pense bien qu'il y aurait quelque difficulté à exécuter ce travail, car non seulement l'organe de notre voix se refuserait à une parfaite imitation de tant de sons différens, mais il nous manquerait aussi des signes représentatifs pour les rendre sur le papier; au moins peut-on essayer. C'et ce qu'a fait, pour un certain nombre d'oiseaux, un auteur moderne. Il a cherché à nous donner par écrit une imitation de leurs différens chants ou cris. Cette idée est singulière; mais la nomenclature aurait pu être mieux classée et plus étendue; c'est ce qui nous a engagé à la refondre et à la perfectionner en l'augmentant. Nous la rédigeons par ordre alphabétique, non pas de sons, mais de noms d'oiseaux. On s'appercevra facilement des corrections et des additions que nous avons faites à l'ancien travail, qui n'est, comme celui-ci, qu'une bagatelle amusante.

Agami, oiseau trompette ou poule péteuse (en Amérique et en Afrique). *Tou, tou, tou, tou, tou, tou tou* : ce dernier son est traîné. L'agami rend un bruit sourd qui semble sortir de l'anus, et qui n'en sort pas plus que par le bec; il ne perce au déhors que par les membranes et par les chairs; il est quelquefois interrompu par le cri sauvage *scherk, scherk*..

Alouette (1) huppée (petite) : *lu, lu, lu*; cri souvent répété.

Alouette pipi (en Europe) : *pipi*, en volant.

Altagas ou Lagopède (en Europe et en Amérique) : *attaga*. On prétend que le Lagopède mâle fait entendre pendant la nuit un cri semblable à celui de la grenouille rousse, et que le cri de la femelle est le même que celui d'une jeune poule.

Averano (dans le Bresil); il a deux cris différens : *kock, kick*; bruit semblable à celui qu'on ferait en frappant sur un coin de fer avec un instrument tranchant. *Kur, kur, kur*, son pareil à celui d'une cloche fêlée. Cet

---

(1) Voici comment Dubartas, dans son poëme de *la semaine* (création), cherche à imiter le chant de l'alouette :

La gentille alouette crie son tirelire,
Tire lire à liré et lire tire an lire
Vers la voûte du Ciel; puis son vol dans ce lieu
Vire et desire dire : adieu Dieu, adieu Dieu.

Christophe de Gamon, auteur de la *semaine* ou *création*, qui n'est qu'une critique de celle de Dubartas, a aussi voulu imiter le chant de l'alouette, dans le quatrain suivant :

L'alouette en chantant veut au Zéphire rire,
Lui crie : vie, vie, et vient redire à l'ère,
O ire, fuy, fuy, fuy, quitte, quitte ce lieu.
Et viste, viste, viste, adieu, adieu.

oiseau a la voix forte, mais on ne peut pas dire qu'elle est agréable.

Avocette (en Europe et en Amérique) : *Crex, crex*; ce cri est à peu près semblable à celui du râle.

Barge, espèce de bécasse (en Europe et à la baie d'Hudson): *brex, brex*; Belon prétend que leur voix est grêle et chevrotante comme le bêlement étouffé d'une chèvre.

Bartavelle, espèce de perdrix (en Europe) : *chacabis* au tems de l'amour; suivant Aristote *cac cac*, et suivant M. Ducros (dans son *traité de la ehasse au fusil*, page 326), *cok-cok-cokrro*. Hors la saison des amours, la bartavelle fait entendre *tri, tri*, suivant Aristote, et *tit, tit*; selon Théophraste, dans Athénée *Deipnosoph.* lib. IX ch. 10.

Bécasse (en Europe, en Amérique, à Cayenne) : *couan, couan*; espèce de croassement. *Froû, froû, froû*, espèce de grondement lorsque ces oiseaux se poursuivent. *Go, go, go, go; pidi, pidi*, tons différens, passant du grave à l'aigu. *Cri, cri, cri, cri*, espèce de cris qui semblent être de colère entre plusieurs mâles rassemblés.

Bec-Figue (en Europe) : *bzi, bri.*

Bec-Figue de Provence : *fist, fist.*

Bihoreau ou corbeau de nuit (en Europe, en Asie et en Amérique) : *ka, ka, ka*, croassement effrayant et lugubre, ressemblant aux sanglots du vomissement d'un homme.

Bouvreuil (en Europe) : *tui, tui, tui*; ces trois cris distincts appartiennent à l'état sauvage du bouvreuil; l'un se fait d'abord entendre seul, lorsqu'il débute, ensuite trois ou quatre fois; à ces coups de sifflet succède un gazouillement enroué ou petit chant sur le

ton suivant : *si*, *ut*, *ut*, *ut*, *ut*, *si*, *re*, *ut*, *ut*, *ut*, *ut*, *ut*, *ut*, *si*, *re*, *ut*; ce gazouillement finit quelquefois en fausset. Il a outre cela un cri doux et plaintif qu'il fait entendre sans aucun mouvement du bec et du gosier, mais qu'il accompagne d'un remuement dans les muscles de l'abdomen. Il chante aussi par fois sur le ton *ut*, *la*, *mi*, *ut*, *la*. La voix du bouvreuil, qui étonne par ses sons harmonieux, doit à l'art sa perfection.

Bruant (en Europe) : *ti*, *tu*, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, *tî*. Les six premières notes sont égales et sur le même ton; la septième est plus aigue et plus traînée. En outre les bruants ont deux cris particuliers; l'un est celui du ralliement, qu'ils jettent presque toujours en volant et sur le soir pendant l'hiver; l'autre exprime leur inquiétude lors qu'on leur porte ombrage. Le bruyant a encore un autre cri: *titchye*; et le bruant fou fait entendre en volant le cri *zip*, *zip*. Ces deux cris sont peut-être les deux particuliers dont nous venons de parler..

Butor (en Europe et en Amérique) : *côb*, *còb*, voix retentissante et grave. *Hî-rhoud*, voix effrayante que le butor fait entendre au printems, et qui approche du mugissement du taureau ; il le repète cinq à six fois de suite, sur-tout le matin et le soir, avec une telle force qu'on l'entend d'une demi-lieue. On prétend que pour faire ce cri, le butor plonge son bec dans la vase.

Caille (en Europe, Asie, Afrique et Amérique) : *caï-caiette*; chant ordinaire qu'on imite avec le petit sifflet appelé courcaillet. *Ouan-ouan*, cri du mâle, lorsqu'il est, dit-on, près de la femelle. *Cri-cri*, antre cri tremblotant de la caille. (Voyez Rale.[4])

Canard (en Europe) : *can*, *can*, *can*, *can*.

CHARBONNIERE, espèce de mésange (en Europe et en Afrique) : *titigue*, *titigue*, *titigue*; ramage qui ressemble un peu au grincement d'une lime ou d'un verrou. *Stiti-stiti*, chant du printems, et plus faible en automne.

CHAT-HUANT (en Europe) : *hoho*, *hoho*, *hoho*, *hohohoho*, ou *hohou*, *hohou*, *hohouhou*; voix haute, cri d'appel.

CHEVÊCHE, espèce de chat-huant (en Europe) : *pou*, *pou*, cri ordinaire et répété en volant. *Aime*, *hême*, *esme*, repété plusieurs fois de suite quand la chevêche est en place.

CHOUCAS, espèce de corbeau (en Europe et dans la mer du Sud) : *clâs*, cri aigre et perçant. *Tian*, *tian tian*, quelquefois.

CHOUETTE (en Europe et en Amérique) : *gout*, cri continuel au mois d'avril. *Goyon*, cri qui annonce la pluie.

COQ (en Europe) : *kirikiki* ou *caricoco*.

COQ de Roche (dans la Guianne, Amér. méridionale) : *ké*, syllabe prononcée d'un ton aigu et traînant.

CORBEAU (en Europe et en Amérique) : *crâ*, *crâ*, *crâ*.

COUCOU (en Europe, Asie, Afrique et Amérique) : *coucou*, *coucou*, *coucoucou*, *toucoucou*; tel est le chant du mâle, dont les tons sont ceux d'un *fa* dieze et d'un *re* de la seconde octave d'une flute d'amour ordinaire. Quelquefois il interrompt son chant par un râlement sourd, comme s'il prononçait *crou*, *crou*, d'une voix enrouée et en grasseyant. Lorsque les mâles et les femelles se poursuivent, elles font quelquefois entendre les sons suivans : *go*, *go*, *guet*, *guet*, *guet*. On prétend que ces sons appartiennent au *coucou* femelle, qui, lorsqu'elle est bien animée, a encore un gloussement qu'elle répète cinq à

six fois d'une voix forte et assez claire, en volant d'un arbre à un autre; ce son est *glou, gou.*

COURLIS (en Europe, Asie, Afrique et Amérique) : *turrlui*, en volant. *Coua, coua, coua*, cris que le courlis de Cayenne fait entendre le soir lorsqu'il se perche. Sa voix s'affaiblit par degré; il prononce d'un ton grave et bas *cococo*, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

CRESSERETTE (en Europe) : *pri, pri, pri*, cri précipité qu'il ne cesse de répéter en volant.

DINDON (en Amérique et Europe) : *glou, glou, glou, piou, piou.*

DRAINE, espèce de grive (Europe) : *tré, tré, tré, tré*, cri d'inquiétude que les draines répètent toujours soit pour se rallier, soit pour s'avertir entr'elles du danger qui les menace. Les femelles sur-tout s'expriment par un *crrrrre, grrrre, trrre, tré, tré, tré*, qui répétés sur tous les tons et avec les accens de la colère, peuvent mettre en fuite la cresserelle, l'épervier, la corneille, la pie ou le geai, qui paraissent dans les environs.

EFFRAIE, espèce de chat-huant (en Europe, en Asie et en Amérique) : *ché, chéi, cheu, chioû*, soufflement réitéré qui ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte. *Grei, gre, crei*, cri âcre et lugubre.

ÉMÉRILLON (Europe, Asie et Amérique) : *gry, gry*, cri jetté en volant.

FAUVETTE babillarde (en Europe) : *bjie, bjie*, espèce de sifflement fort grave.

FAUVETTE d'hyver ou traîne buisson (en Europe) : *tit, tit. tit, tit; tirit, tiritit, tirititit*; petit cri doux, tremblant, que la fauvette répète à chaque instant.

Gobe-mouche (en Europe, en Amérique, aux îles Sandwic): *crri*, *crri*, accent plaintif et très-aigu.

Goéland (en Europe, en Asie et en Amérique) : *quiou*, cri composé de deux syllabes prononcées d'abord bref, d'un coup aigu et finissant d'un ton plus bas, doux. *Tia*, *tia*, cri de crainte ou de colère, prononcé en sifflant et répété fort vite. *Quieute* ou *pieute*, cri d'amour, tantôt bref et répété précipitamment, tantôt traîné sur la finale *eute*. Ces différens cris appartiennent au goéland à manteau gris. *Qua*, *qua*, *qua*, son enroué et répété fort vif qui est familier au goéland à manteau noir.

Grand-duc, (en Europe, Afrique et Asie) : *hûihou*, *hoûhoû*, *boubou*, *poûhoû*, cri effrayant rendu par le grand-duc dans le silence de la nuit. Il le fait durer aussi long-tems que sa respiration peut le permettre.

Hibou (en Europe et en Amérique) : *clow*, *clow*, son plaintif, gémissement grave et allongé.

Hocco (en Amérique) : *po-hic*, cri aigu et en deux tems. Outre ce cri, le hocco, lorsqu'il marche sans inquiétude, fait entendre un bourdonnement sourd et concentré qu'on peut rendre par *co*, *hocco*, *co*, *co*, *co*, et qu se forme dans la capacité de l'abdomen.

Hulotte, espèce de chouette (en Europe et en Asie : *hon oû*, *oû*, *oû*, *ou*, *ou*, *ou*, son sinistre et effrayant qui dans le silence de la nuit ressemble assez au hurlement du loup.

Huppe, espèce de pie (en Europe et en Afrique) *zi-zi*, cri de ralliement. *poun*, *poun*, *poun*, son fort et grave que la huppe rend lorsqu'elle est perchée.

Kamichi (en Amérique) : *bou*, *bou*, *bou*; son du mâle au printems. *Vyhou*, *vyhou*, cri fort et effrayant.

LABBE (en Europe, aux îles Ténériffe et Bonavista) : *i-ja* ou *johan*, cri fort haut. Le labbe à longue queue se trouve en Europe, en Amérique et en Asie.

LAVANDIÈRE (en Europe, en Islande, en Afrique et dans l'Inde) ; *guit*, *guit*, *guit*, petit cri vif et redoublé d'un timbre net et clair. Les lavandières ont encore nn petit ramage doux et léger qui n'est presque qu'un murmure en automne.

MARTIN-PÊCHEUR (dans toutes les parties du globe) : *ki*, *ki*, *ki*, *ki*, *ki*, cri perçant qu'il répète souvent en volant ; et quelquefois *tartarieue*, d'où lui vient ce dernier nom et celui de *tartarim* qu'on lui donne dans quelques endroits.

MAUVIS, espèce de grive (en Europe et dans la Caroline) : *tau*, *tau*, *kau*, *kau* ; cri qu'il répète souvent.

MERLE à plastron blanc (en Europe) : *crr*, *crr*, *crr* ; au printems son chant est plus doux et plus mélodieux.

MÉSANGE (en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique) : *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, cri d'appel. *Guickeg*, *guickeg*, cri d'inquiétude et d'effroi.

MOINEAU (en Europe et Afrique) : *tui*, *tui*, cri fréquent et monotone.

MOTTEUX ou cublanc (en Europe, Afriqne et Asie méridion.) : *far-far*, *far-far*, prononcé d'une voix forte en volant, lorsqu'on le fait lever. *Titreu*, *titreu*, cri sourd du mâle ; ce cri est d'allarme.

MOUCHEROLLE noir huppé (en Afrique) : *ut*, *etc.* Ce moucherolle, doué d'une voix qui s'entend de fort loin, siffle la gamme descendante. Il commence par l'*ut* de la seconde octave, fait le *sol*, le *mi*, l'*ut* et finit par le *sol* de la première octave ; il reste deux tems à chacune, il languit un peu sur la dernière.

MOUETTE (en Asie, en Amérique) : *kar*, cri de la mouette blanche, ou du sénateur. *kir* ou *kair*, cri des petites mouettes rieuses. *Kutge ghef* cri de la mouette tachetée. *Tattaret*, cri de la petite mouette cendrée.

OISEAU-MOUCHE (à Cayenne) : *screp*, *screp*, cri fréquent et répété.

PELICAN (en Europe et en Amérique) : *hi-han*, cri assez semblable au brayement de l'âne.

PERDRIX de la Guyane ; *tocro*.

PETIT-GUILLEMOT (dans les mers glaciales) : *roteret*, *tet*, *tet*, *tet*; cri sec et redoublé qu'il ne cesse de faire entendre en nageant.

PIC-VERT (en Europe) : *tiacacan*, *tiacacan* ; cri aigu et dur qu'il jette en volant. *Tiô*, *tiô*, *tiô*, *tio*, *tio*, *tio*, *tio* ; cri d'amour qui ressemble à un éclat de rire bruyant et continu, et qu'il répète jusqu'à 30 et 40 fois de suite. *Plieu*, *plieu*, *plieu*, autre cri par lequel le pic-vert annonce, dit-on, la pluie. Ce qui l'a fait appeler en Bourgogne *procureur de meunier*.

PIGEON (en Europe) : *groue grrroue*, *grroue*, roucoulement qui se change en *glou-glou* chez le pigeon-tambour, ainsi nommé parce que son roucoulement ressemble au bruit du tambour entendu de loin.

PILET, espèce de canard, (en Europe et en Amérique) : *hizoue*, *hizoue*, cri qui commence par un sifflement aigu et qui se termine par un murmure moins sonore et plus grave.

PLUVIER (grand) (en Europe) : *turrlui*, *turrlui*. cri assez semblable à celui du courlis. *hui*, *hieu*, *huit*, est le cri du pluvier ordinaire pour l'appel au point du jour.

Pouillot. L'un des plus petits oiseaux d'Europe : *tuit*, *tuit*, pour la femelle. Le mâle prélude par *tuit*, *tuit*, deux fois répété très-bas. Ensuite il prononce *tîp-teûp*, *tîp-teûp*, *tîp-teûp*, sept à huit fois de suite, la première syllabe d'un ton plus élevé, ramage qui s'entend de très-loin, quoique partant d'un très-petit corps.

Thûi, *thûi*, *thûi*, *hweu*, *hweu*, *whuïu*, cri d'une autre race de pouillot, les premières syllabes prononcées vivement, les autres traînées, et la dernière d'un ton plaintif.

Poule (en Europe) : *cod*, *cod*, *cod*, *cod-eï*. La dernière syllabe plus élevée.

Poulette d'eau (en Europe) : *bri*, *bri*, *bri*, cri souvent réitéré.

Proyer (en Europe) : *tri*, *tri*, *tri*, *tiritz*, cri assez désagréable.

Rale (en Europe) : *crëk*. *crëk*, *crëk*, ce cri imite le frottement de la lame d'un couteau sur un os dentelé.

Roitelet, le plus petit des oiseaux d'Europe : *zul*, *zil*, *zalp*, cri aigu et perçant de la sauterelle.

Rouge-gorge (en Europe) : *tirit*, *tiritit*, *tirititit*, cri de curiosité. *ti-î*, *ti-î*, petit cri d'allarme.

Sarcelle (en Europe, en Asie et en Amérique) : *crex*, *crex*, *crek*, le même cri à peu près que le râle et l'avocette.

Sitelle (en Europe, en Sibérie, et au Kamtschatka) : *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, cri que la sitelle répète en grimpant autour d'un arbre, et dont elle précipite la mesure de plus en plus. *Grrrrrro*, bruit très-fort et très-singulier, que la sitelle produit en mettant son bec

dans une fente, ou en le frottant contre des branches sèches et creuses. *Guiric*, *guiric*, chant d'amour souvent répété par le mâle.

Tadorne (en Europe) : *nute*, *uute*, cri faible et aigu, produit par la crainte.

Traquet (en Europe) : *ouistrata*, son couvert et sourd que le traquet fait entendre à tout instant, sur-tout si on lui porte ombrage.

Troglodyte, espèce de roitelet (en Europe) : *sidiriti*, *sidiriti*, notes brèves et rapides d'un chant haut et clair qui est coupé par reprises de cinq à six secondes. *Tirit*, *tirit*, autre petit cri, auquel le troglodyte donne un son grave.

Vanneau (en Europe, Asie, etc.) : *dix-huit*, faiblement prononcé, et répété deux ou trois fois de suite en partant, et par reprise dans son vol. *Hui*, *hieu*, *huit*, cri d'appel au point du jour.

Les anciens avaient peut-être étudié plus que nous le langage des animaux, et les caractères particuliers à la voix de chacun d'eux. On en voit la preuve dans un fragment qui nous a été conservé, et que l'on attribue assez mal-à-propos à Ovide. Quoiqu'il y ait quelques vers assez coulans, on ne peut disconvenir qu'il y en a plusieurs qui sont tout-à-fait indignes de ce poëte. Et il est très-présumable que l'auteur de cette pièce assez singulière, est postérieur à Ovide, j'oserais dire, de quelques siècles. Quoi qu'il en soit, le lecteur va juger, et du mérite, et de la singularité de ce morceau curieux, qui a rapport non-seulement au chant de quelques oiseaux, mais aux cris de plusieurs quadrupèdes,

et qui par conséquent trouve naturellement sa place à la suite de notre petit vocabulaire. Nous avons sous les yeux plusieurs éditions où se trouve cette pièce de vers, intitulée: *De Philomelâ.* Elles nous ont toutes paru fautives, nous allons tâcher de purger le texte, sans cependant toucher à quelques termes, qui nous paraissent avoir été inventés par l'auteur.

Dulcis amica veni noctis solatia prœstans
Inter aves etenim nulla tibi similis.
Tu Philomela potes vocum discrimina mille,
Mille potes varios ipsa referre modos.
Nam quamvis aliæ volucres modulamina tentent,
Nulla potest modulis œquivalere tuis.
Insuper est avium spatiis garrire diurnis.
Tu cantare simul nocte dieque potes.
Pavus enim quamvis per noctem tinniat omnem,
At sua vox nulli jure placere potest.
Dulcè palara sonat quam dicunt nomine drostam,
Sed fugiente die nempè quieta silet.
Et merulus modulans tam pulchris concinit odis,
Nocte ruente tamen carmina nulla canit.
Vere calente, novos componit acredula cantus,
Matutinali tempore tunc mutilans.
Dum turdus trutinat sturnus tunc pinsitat ore,
Sed quod manè canunt, vesperè non recolunt.
Cacabat hinc perdix, hinc gracitat improbus anser;
Et castus turtur atque columba gemunt.
Plausitat arborea clamans de fronde palumbes,
In fluviisque natans sorte tetrinnit anas.
Grus gruit, in que glomis cygni propè flumina drensant,
Accipiter pipat, milvus hiansque lipit.
Cucurrire solet gallus, gallina gracillat,

Pupillat pavo, trissat hirundo vaga.
Dum clangunt aquilæ, vultur pulpare probatur,
Et crocitat corvus, graculus at frigulat.
Gloctorat immenso de turre ciconia rostro;
Pessimus at passer tristia flendo pipit.
Psittacus humanas depromit voce loquelas,
Atque suo Domino salve valeque sonat.
Pica loquax varias modulatur gutture voces,
Scurriliter strepitu quidquid et audit, ait.
Et cuculi cuculant, fritinnit rauca cicada,
Bombilat ore legens munera mellis apis.
Bubulat horrendum ferali carmine bubo,
Humano generi tristia fata ferens.
Strix nocturna sonans et vespertilio stridunt,
Noctua lucifuga cucubat in tenebris.
Ast ululant ululae lugubri voce canentes,
In que paludiferis butio bubit aquis.
Regulus atque Merops et rubro pectore Progne
Consimili modulo zinzibulare sciunt.
Scribere me voces avium Philomela coegit
Quae cantu cunctas exsuperat volucres.
Sed jam quadrupedum fari discrimina vocum
Nemine cogente nunc ego sponte sequar.
Tigrides indomitae raucant, rugiuntque leones.
Panther caurit amans, pardus hiando felit
Dum lynces orcando fremunt, ursus ferus uncat;
Ast lupus ipse ululat, frendet agrestis aper,
Et barrus barrit, cervi glocitant et onagri.
Ast taurus mugit, et celer hinnit equus.
Quirritat verres, tardus rudit, oncat asellus,
Blacterat hinc aries, et pia balat ovis.
Sordida sus pascens ruris per gramina grunnit,

At mutire capris hirce petulce soles.
Ritè canis latrat, fallax vulpecula gannit,
Glaucitat et catulus, at lepores vagiunt.
Mus avidus mintrat, velox mustellaque drindit.
Et grillus grillat, desticat indè sorex.
Ecce venenosus serpendo sibilat anguis.
Has volucrum voces descripsi, quadrupedumque
Quas natura illis grata parens tribuit.
Sed cunctas species animantum nemo notavit.
Atque sonos, ideo dicere quis potuit?
Cuncta suo Domino depromunt munera laudum
Seu semper sileant, sive sonare queant.

On trouve, dans l'*Histoire des Langues* de Duret, un petit traité du langage des oiseaux (en latin). Comenius, dans son *Janua linguæ Latinæ*, parle aussi du chant des oiseaux.

VARIÉTÉS AMUSANTES.

LETTRE EN MONOSYLLABES (1),

PAR M. DE BOUFFLERS.

MON CHER DUC,

Qui de nous a la foi? Qui de nous croit au vrai Dieu? A son fils, à un tiers? A un Dieu qui est un, qui n'est

---

(1) On trouve dans l'*Encyclopédiana*, de l'Encyclopédie méthodique, page 152, une lettre écrite en monosyllabes; mais elle est beaucoup inférieure à celle de M. de Boufflers.

qu'un, mais qui est en trois, et qui n'est pas moins un; car on sait que un et un font deux, et un font trois, et que trois ne font qu'un ; rien n'est plus clair. Dieu est de tout tems et du tems; il est dans tous les tems et hors du tems; il n'est pas né et ne meurt point. C'est lui qui l'a dit; de plus il dit qu'il est né et qu'il est mort; ce Dieu est en tout lieu, et où il n'y a pas de lieux; il est dans les cieux et hors des cieux; tout est plein de lui, hors ce qui n'est pas lui, et tout vient de lui. Que ce Dieu est bon! il a fait le ciel pour nous tous; y va qui peut; mais peu y vont, c'est un peu haut; il a fait un grand feu là bas pour ceux qui ne vont pas là haut. Il faut que bien des gens aient bien froid, car ils y vont à qui mieux-mieux; c'est tant pis. Ce Dieu n'eut point de corps, tant qu'il fut chez lui; il n'en prit que quand il vint chez nous; il a pris ce corps dans un corps tout neuf, sans que l'on y ait rien mis; il est mort, mais ceux qui l'ont vu mort l'ont vu au bout de trois jours et tout sain et fort vif, et ils ont eu peur; mais qui dit ça, c'est Luc, c'est Marc, c'est Jean, c'est qui veut; ce n'est pas moi, mais ils l'ont vu deux mois; au bout de ce tems-là il fut au ciel, et c'est où on va le voir le plus tard que l'on peut; ce qui est fort bien fait. Bon soir, mon cher Duc.

Tableau du Nœud Conjugal.

Sur huit cent soixante et douze mille cinq cent soixante-quatre mariages, on compte :

1362 Femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amans.

2361 Maris qui se sont enfuis pour éviter leurs femmes.

4120 Couples séparés volontairement.

191023 Couples vivant en guerre sous le même toit.

162320 Couples se haïssant cordialement, mais cachant leur haine sous une feinte politesse.

510132 Couples vivant dans une indifférence marquée.

1102 Coúples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur.

135 Couples heureux par comparaison avec bien d'autres plus malheureux.

9 Couples véritablement heureux.

Explication et différens sens donnés aux lettres :

S. P. Q. R.

Senatus Populus Que Romanus.

Salva Populum Quem Redemisti.

Sono Poltroni Questi Romani.

Sancte Pater, Quid Rides?

Rideo Quia Papa Sum.

Salus Papae, Quies Regni.

Salvasti Populum Quem Regis.

Solidavit Pace Quietem Regni.

Salvavit Pacavit Que Regnum.

Si Peu Que Rien.

Le Pape Nicolas V avait fait placer cette inscription :

N. P. V.

qui signifie *Nicolaus Papa quintus* ; on l'interpréta par ces mots : *Nihil Papa Valet.*

Inscription fort simple.

I. C.
I. E. S.
T. L.
E.
C. H.
E. M. I.
N. D.
E. S. A.
N. E.
S.

Jamais les académiciens n'ont pu trouver le fin mot de cette inscription découverte, dit-on, à Montmartre. Un paysan lut sans hésiter : *Ici est le chemin des ânes.*

Explication des lettres suivantes.

R. R. R.
T. S.
D. D.
R. R. R.
F. F. F. F.

R*omulo* R*egnante*, R*omam*
T*riumphante*, S*ybilla*
D*elphica* D*ixit* :
R*egnum* R*omae* R*uet*
F*lamma*, F*ame*, F*erro*, F*rigore.*

Explication de ces cinq lettres :

P P P P P

Quam sis ducturus teneat P *quinque puella :*
Sit P*ia*, *sit* P*rudens*, P*ulchra*, P*udica*, P*otens.*

Interprétation des lettres suivantes.

P. P. P.
J. J. J.
R. R. R.

Ces lettres furent un jour placardées dans cet ordre à la porte du sénat de Venise. L'inquisition d'état fit publier qu'elle donnerait une récompense à celui qui découvrirait le sens de ces caractères, et qui en dénoncerait l'auteur. Le lendemain on trouva écrit sur la même porte :

Prudentia Patrum Periit.
Jmprudentia Juvenum Jmperat.
Respublica Recens Ruit.

et plus bas : *gratis.*

Gerbert, créé Pape sous le nom de Sylvestre II, avait été archevêque de Rheims en 992, archevêque de Ravenne en 998, et il fut Pape en 999. On a désigné ces trois sièges par ce vers :

Transit ab R Gerbertus ad R, fit Papa regens R.

Mutatio mirabilis.
Omnimoda oblivio.
Repentina ruina.
Separatio sempiterna.

Voyelles.

Les cinq voyelles a, e, i, o, u, formaient la clef de la voûte de la porte de l'ancien palais de l'Empereur à Vienne : elles y étaient mises pour signifier : *Austriacorum Est Imperare Orbi Universo.* Mathœus Tympius prétend que ces lettres signifient : *Aquila Electa Juste Omnia Vincit*

A, e, i, o, u, était la devise de l'Empereur Frédéric III : il y a apparence que c'est sous son règne qu'a été bâti le palais en question.

Enigme.

Ego sum principium mundi,
Et finis sæculorum,
Ego sum trinus et unus,
Et tamen non sum Deus.

Quarré magique dont tous les nombres depuis 1 jusqu'à 16 sont arrangés de manière qu'ils donnent 34 dans tous les sens, en les additionnant horisontalement, perpendiculairement ou diagonalement.

16	2	3	13
5	11	10	8
9	7	6	12
4	14	15	1

Pronostic de la lune.

Pallida luna pluit, rubicunda flat, alba serenat.

Vers sur un sujet assez rare.

Mater ait natae : dic natae, filia, natam
Ut moneat natae plangere filiolam.

Cela va encore plus loin que Madame de Sevigné qui dit dans ses lettres : « Ma fille, allez dire à votre fille que la fille de sa fille crie ».

Anagramme.

Cornelius Jansenius.
Calvini sensus in ore.

Enigme facile à deviner

Ju p iter et Thémis m'ont donné la naissance.
Qu a nd Bellonne a quitté le terrestre séjour,
A l' i nstant aux mortels j'accorde ma présence;
Au x hameaux on me voit plus souvent qu'à la Cour.

Par M. Quiney.

Ponctuation qui change le sens de la phrase.

Qui vult recedere pergat; ego autem non, hic stabo.

Que celui qui veut se retirer, le fasse; pour moi, non : je resterai ici.

Qui vult recedere pergat; ego autem, non hic stabo.

Quiconque veut se retirer peut le faire ; pour moi je ne resterai point ici.

Reginam Albam occidere bonum est ; timere nolite. Etiam si omnes censerint, ego non dissentio.

C'est fort bien de tuer la Reine Blanche ; ne craignez point. Si tout le monde y consent, je ne m'y oppose point.

Reginam Albam occidere ! bonum est timere ; nolite. Etiam si omnes censerint ; ego non, dissentio.

Tuer la Reine Blanche ! craignez, gardez-vous en bien. Quand tout le monde y consentirait, moi, non : je m'y oppose.

Porta, patens esto nulli, claudaris honesto.

Qu'on n'ouvre la porte à personne, qu'on la ferme à tout homme honnête.

Porta, patens esto, nulli claudaris honesto.

Qu'on ouvre la porte, et qu'on ne la ferme point à quiconque est honnête.

Doubles sens.

Ibis, redibis, non morieris in bello.
Ibis, redibis non, morieris in bello.

In memoria semper erit.
In me moria semper erit.

Securè Domine sies.
Securè domi ne sies.

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Sur le nombre XIV, relativement à Henri IV.

Le premier roi de France nommé Henri, a été sacré le 14 mai 1029.

Henri IV naquit le 14 (1) décembre 1553, 14 siècles, 14 décades et 14 ans après la naissance de J.-C.

Henri II ordonne le 14 mai 1554 d'élargir la rue de la Feronnerie; on négligea de le faire, et cette négligence favorisa l'assassinat de Henri IV.

Les Parisiens résistent, le 14 mai 1576, à un édit de Henri III, roi de France.

Marguerite de France, première femme de Henri IV, naquit le 14 mai 1582.

Paris se révolte contre Henri III, le 14 mai 1588.

Henri IV gagne la bataille d'Ivry le 14 mars 1590.

La ligue fait une procession le 14 mai 1590, pendant le siége de Paris par Henri IV.

Henri IV est assassiné le 14 mai 1610.

Il a vécu 4 fois 14 ans, 14 semaines et 4 fois 14 jours.

Il y a dans HENRI DE BOURBON, 14 lettres.

Louis XIII, fils de Henri IV, est mort le 14 mai 1643.

Tableau du revenu de la France, porté approximativement à 700 millions, calculé d'après les divisions et sous-divisions d'une année.

Revenu annuel supposé	. . . .	700,000,000	
—— Par sémestre	. . . . .	350,000,000	
—— Par trimestre	. . . . .	175,000,000 fr.	c.
—— Par mois	. . . .	58,333,333	33
—— Par décade	. . . . . .	19,444,444	44
—— Par semaines de 7 j. et demi	.	14,613,332	30
—— Par jour de 24 heures	. .	1,944,444	44
—— Par heure	. . . .	81,018	51
—— Par demi-heure	. . . . . .	40,509	25

(1) Erreur, il est né le 13 décembre; et Sully, son ministre et son favori, est né le 13 décembre 1560.

——	Par quart-d'heure	20,254	62
——	Par minute	1.350	40
——	Par seconde	22	50

Avis aux bourgeois de Jérusalem.

Un écu de six francs prêté à condition qu'on rendra sept livres au bout de la semaine, si on le laisse aux mêmes conditions pendant un an, en accumulant le capital et les intérêts qui sont toujours du sixième par semaine, rapportera un honnête intérêt dans les proportions suivantes (le capital compris) :

	fr.	c.
Au bout de la 4e. Semaine	11	12
8e. Semaine	20	62
12e. Semaine	38	19
16e. Semaine	70	89
20e. Semaine	131	31
24e. Semaine	243	28
28e. Semaine	450	92
32e. Semaine	835	39
36e. Semaine	1410	07
40e. Semaine	2512	34
44e. Semaine	4654	44
48e. Semaine	8622	92
52e. Semaine, ou l'ann. compl.	15975	03

Voilà une petite somme assez avantageusement placée.

Goût de quelques grands hommes et de quelques peuples.

Alexandre aimait Bucéphale, Auguste un perroquet, Virgile un papillon, Néron un étourneau, Commode un

singe, Héliogabale un moineau, Honorius une poule.

Louis xv, dans ses momens de loisirs, aimait à se livrer à l'art de la cuisine; le dauphin, père de Louis xv, au chant d'église; Louis xvi aux ouvrages de main, sur-tout à la serrurerie.

Les Crotoniates aimaient les jeux olympiques; les Spartiatès, les belles armes; les Crétois, la chasse; les Sybarites, les habits somptueux; et les Sioniens, les danses lascives. Cela faisait proverbe.

Don Antonio de Courdoue disait : « qu'il est difficile de trouver un grand héros, qu'il est presque impossible de trouver un héros et un bon roi ensemble; enfin qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais un grand héros, un bon roi et un honnête homme dans la même personne ». Et Henri iv, Monsieur Antonio?

On ne connait dans toute l'antiquité qu'un seul homme public qui ait rempli dans toute son étendue, l'idée de la véritable grandeur, c'est Antonin; et un seul homme privé, c'est Socrate.

La grandeur d'ame consiste dans la fermeté, la droiture et l'élévation des sentimens; ajoutez-y un esprit vaste, lumineux et profond, vous aurez un grand homme.

Des sens.

Voici l'ordre des sens tel que la nature paraît l'avoir établi pour les différens êtres :

Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire, le plus parfait; le goût est le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et l'odorat le dernier.

Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et le toucher le dernier.

Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe le second, le toucher le troisième, le goût et l'odorat les derniers.

Si j'en crois ce que dit un auteur non suspect,
Le mensonge est normand; gascone l'hyperbole:
Le courage français, la prudence espagnole;
La ruse italienne, et l'artifice grec.

Montesquieu disait à la suite des observations faites dans le cours de ses voyages : l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre.

Il faudrait, disait quelqu'un, naître en Italie à cause de la douceur du climat; vivre en France à cause de l'adresse à préparer les mets, mourir en Espagne à cause de la tristesse du pays. *Italia para nacer, Francia para vivir, Espana para morir.*

Le chocolat fait les délices de l'Espagne.

Le café appaise les fumées du vin chez les Allemands.

Le thé délaie l'humeur épaisse des Hollandais.

Les liqueurs suspendent la mélancolie des Anglais.

La limonade tempère l'ardeur des Italiens.

La bière réjouit le cœur des Suédois.

L'eau-de-vie est l'élément des Polonais.

Le tabac est la passion du Turc.

L'hidromel est le nectar des Moscovites.

Une table délicate est le paradis des Français.

Les maris sont maîtres en Allemagne, valets en Angleterre, compagnons en France, géoliers en Italie, tyrans en Espagne.

Veut-on s'informer de quelqu'un, on demande : en Espagne, est-ce un grand de première classe? En Allemagne, Peut-il entrer dans les chapitres ? En France, est-il bien à la cour? En Hollande, combien a-t-il d'or? En Angleterre, quel homme est-ce ?

La Hollande est un pays où le démon de l'or est couronné de tabac, habillé d'épices, et assis sur un trône de fromage.

On dit : écrire en Italien, se vanter en Espagnol, tromper en Grec, et dépenser comme un Français.

Et en fait de chant, l'Espagnol pleure, l'Italien se plaint, l'Allemand meugle, le Flamand hurle, et le Français chante.

Mouton d'Espagne, Bœuf d'Angleterre; veau d'Italie.

Des gants de femmes doivent être préparés en Espagne, coupés en France, et cousus en Angleterre.

Croquis d'une jolie femme.

Allez au sallon des antiques ou à la galerie de peinture : prenez le front de Pallas, les yeux de l'Amour, le teint d'Hébé, la bouche de Vénus, la tournure des Graces, et vous aurez à peu près la beauté.

On donne avis aux jeunes gens, que pour avoir un beau physique, il faut réunir la tête d'un *Anglais*, les yeux d'un *Italien*, la main d'un *Allemand*, la taille d'un *Français*, et la jambe d'un *Espagnol.*

Thalès dit que de toutes les choses,
La plus ancienne est Dieu,
La plus belle est le monde,
La plus forte est la nécessité,
La plus grande est l'espace,
La plus sage est le tems,
La plus prompte est la pensée,
La plus commune est l'espérance.

L'homme, disait Prioli, ne possède que trois choses, l'ame, le corps et les biens, qui sont continuellement exposés à trois sortes d'embuscades. L'ame, à celles du démon (et non des théologiens comme le dit l'auteur); le corps, à celles des médecins, et les biens à celles des avocats et des procureurs.

Pythagore disait : il faut ne faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Voilà les cinq choses qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu.

Le médecin Samuel Sorbière divisait les choses ainsi qu'il suit :

Celles qu'il vaut mieux faire que dire; celles qu'il vaut mieux dire que faire; celles qu'il ne faut ni dire ni faire; celles qu'il faut faire et dire.

Il met au premier rang les plaisirs des sens et particulièrement ceux du goût et de l'attouchement, desquels la prudence conseille de jouir en secret ou sans ostentation.

Au second rang sont toutes les choses qui regardent la défense et qui servent à nous faire craindre ou à ôter les obstacles que l'on nous peut apporter. Ainsi il vaut mieux que la bravoure et le courage paraissent par des menaces que par des effets, et il vaut mieux tuer les gens par des paroles que par l'épée.

Au troisiéme rang sont toutes les choses injustes, et qui tendent à ravir le bien d'autrui.

Il range dans le dernier ordre tout ce que les lois et la piété enseignent de pratique; il le faut faire à la vue de tout le monde, et même il est bon de s'en entretenir.

La félicité, Selon Sorbière, consiste dans quatre choses :

La santé,
La tranquillité d'esprit,
Les biens de la fortune,
Des amis de réputation.

Il y a trois choses qu'il faut faire sans raisonner:
Se mettre dans un couvent;
Se marier;
Se jetter dans un précipice.

Vie de l'homme.

La vie de l'homme, dit le même auteur, est divisée en cinq âges ou actes.

1°. L'âge de l'innocence, ou l'enfance; acte où l'on ne voit goutte.

2°. L'âge des passions, ou de l'adolescence; acte où l'on voit trop et l'on a la brelue.

3°. L'âge de l'entendement et des sciences; acte où l'on a la vue plus nette et plus étendue.

4°. L'âge des honneurs et des emplois, ou l'âge mûr; acte où l'on ne regarde que l'ambition et l'intérêt.

5°. L'âge de la piété et du repos, ou de la vieillesse; acte où l'on s'attache à ces deux choses très-importantes.

Voici des vers français sur le même sujet; c'est une traduction d'un morceau détaché de Shakespeare, que nous puisons dans l'excellent ouvrage de M. Hennet, intitulé *poétique anglaise*. Paris, 1806, 3 vol. *in*-8°.

La vie humaine.

Qu'est-ce donc que le monde? un théâtre; et la vie
Qu'est-elle, mes amis? rien qu'une comédie.
Homme, femme, chacun, selon l'âge et le tems,
En sept actes remplit sept rôles différens.
D'abord c'est un marmot sur les bras de sa mie,
Un petit animal qui toujours pleure et crie.
Puis le sac sur le dos voilà mon polisson
Vers l'école rampant comme un colimaçon.
Bientôt ivre d'amour et brûlant de tendresse,
Il chante les yeux bleux de sa blonde maîtresse;
Il jure que jamais..... soudain le tambour bat,
Mars succède à l'Amour et le voilà soldat;
Jurant, buvant, fumant, faisant le diable à quatre,
L'œil fier, le poil épais, toujours prêt à se battre,
Et courant à la gloire à travers les boulets.
Mais bientôt les combats ont fait place aux procès;

Mon juge bien nourri, hérissé de science,
Amène gravement sa robe à l'audience.
Le sixième acte s'ouvre, et je vois mon barbon
Dans sa robe de chambre et son grand pantalon.
Un des bas qu'il portait quand il chantait Climène,
De ses jambes tiendrait, oui, presque une douzaine,
Lunettes sur le nez affublé d'un bonnet,
Sa voix mâle se change en un aigre fausset.
L'acteur arrive enfin à la scène dernière,
Une seconde enfance achève sa carrière :
Il perd et la mémoire et l'ouïe et le goût,
Et la voix et les dents et les yeux, il perd tout.

La vie de la plupart des femmes est une comédie en trois actes; le premier est rempli par la volupté, le second par le jeu; le troisième par la dévotion; puis la toile tombe.

A 20 ans, on tue le plaisir avant qu'il naisse; à 30 ans, on le goûte; à 40 ans, on le ménage; à 50 ans, on l'appèle; à 60 ans, on le regrette.

Pour vivre dix fois dix, faut se lever à six, manger la soupe à dix, le soir souper à six, et se coucher à dix.

Huit heures au sommeil, huit heures au travail, huit heures au repos.

Selon Athenius, professeur de belles-lettres à Urbin et bibliothécaire du Duc Guido Ubaldo, sous le pontificat d'Alexandre VI,

Le cœur, principe de la sagesse ;
Le poumon, principe de la parole ;
Le fiel, principe de la colère ;
La ratte, principe des ris ;
Et le foie, principe de l'amour.

Il a rendu cela en deux vers latins ;

Cor sapit, et pulmo loquitur : fel commovet iras,
Splen ridere facit, cogit amare jecur.

Selon un autre auteur :

Le cœur, principe et siège de la chaleur naturelle;
Le poumon, principe de la respiration;
Le fiel, excrément du foie et du sang;
La ratte, attire l'humeur mélancolique;
Le foie, forme le sang.

Le médecin Sorbière, cité plus haut, disait, dans le style de son état, en parlant des hérésies, que les *maladies* du *corps* ecclésiastique ont été causées par les *débauches* de l'esprit humain, et que la *plénitude* de quelques prélats ou l'*inanition* de quelques mécontens qui ne se croient pas assez bien partagés, ont ému la *bile*, et causé le *dévoiement* des hérésies.

On prétend qu'il existe dans la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit grec, renfermant le *symbole des apôtres* divisé en douze articles, avec les noms de ceux qui les ont composés :

Le premier est attribué à S. Pierre ; le second, à S. André ; le troisième, à S. Jacques le majeur ; le quatrième, à S. Jean ; le cinquième, à S. Thomas ; le sixième, à S. Jacques le mineur ; le septième, à S. Philippe ; le huitième, à S. Barthelemy ;

le neuvième, à S. Mathieu; le dixième, à S. Simon; le onzième, à S. Thadée; et le douziéme, à S. Mathias.

Cette opinion n'est pas admise, quoique S. Léon paraisse la partager.

Prédilection pour certains ouvrages.

Théodore de Gaza et Ménage (200 ans après) ont dit que si tous les livres des anciens étaient dans le feu, ils en tireraient de préférence *Plutarque*.

Samuel Sorbière mettait le traité des *offices de Ciceron* au-dessus de tous les livres, excepté l'Écriture-Sainte; voilà pour les anciens. Et pour les modernes, il les plaçait dans l'ordre suivant: *Charron*, *Montaigne*, *Balzac* et *la Mothe-le-Vayer*; ces quatres messieurs, dit-il, font presque toute ma bibliothèque.

On demandait au célèbre Antoine Arnaud ce qu'il fallait faire pour se former un bon style? *Lisez Ciceron*, répondit-il? Il ne s'agit pas, lui répliqua-t-on, d'écrire en latin, mais en français; *en ce cas*, reprit le docteur, *lisez Ciceron*.

Sorbière préférait *Plutarque* à *Sénèque*: *Charron* à *Montaigne*; *Duperron*, *d'Ossat* et *Coeffeteau* à *Balzac*; parce que, dans leurs écrits, le raisonnement est plus suivi, et le style moins coupé.

Delaunoy, célèbre théologien, avait toujours sur sa table le *Variœ lectiones* de Muret.

Scaliger disait qu'il aimerait mieux avoir fait la 3e. Ode du 4e. livre d'Horace, que d'être roi d'Arragon.

Nicolas Bourbon aurait préféré être l'auteur

de la paraphrase des Pseaumes par Buchanan, à l'honneur d'être archevêque de Paris.

Passerat estimait l'Ode que Ronsard a faite pour le chancelier de l'Hôpital, plus que le duché de Milan.

Les ouvrages de Paul de Castro, professeur de droit à Florence, mort en 1437, étaient en si grande réputation, que Cujas disait : *Qui non habet Paulum de Castro, tunicam vendat et emat,*

Toute la bibliothèque de Leibnitz consistait dans les œuvres de *Platon*, d'*Aristote*, de *Plutarque*, de *Sextus-Empyricus*, d'*Euclide*, d'*Archimèdes*, de *Pline*, de *Ciceron*, et de *Sénèque*.

On demandait à Bossuet lequel des ouvrages français il voudrait avoir fait, il répondit : *Les lettres provinciales*. Boileau donnait le pas aux anciens sur les modernes, à l'exception d'un seul auteur qui surpassait à son goût les vieux et les nouveaux; et cet auteur était Pascal. Ce satyrique disait au père Bouhours : « mon père, lisons les lettres provinciales, et croyez-moi, ne lisons point d'autres livres ». Quel éloge flatteur! Les meilleures comédies de Molière, disait Voltaire, n'ont pas plus de sel que les premières provinciales, Bossuet n'a rien de plus éloquent que les dernières.

L'abbé de Mably savait presque par cœur Platon, Thucydide, Xénophon, Plutarque et les ouvrages philosophiques de Cicéron.

On dit que Voltaire avait toujours sur sa table la *Bible*, l'*Athalie* de Racine, et le *Petit Carême* de Massillon.

Le savant médecin Falconet disait que si on ne lui permettait de choisir que quatre volumes dans sa bibliothèque qui était très-nombreuse, il prendrait la *Bible*; pour les trois autres, il les dé-

signait ainsi : *maître François*, *maître Michel* et *maître Benoist*. Ce qui, si je ne me trompe, signifie assez clairement, Rabelais, Montaigne et Spinosa.

Bacon dit avec raison : les sciences régorgent d'écrits ; les livres ne sont que des répétitions ; cette énorme multitude de volumes se réduit aux idées de cinq ou six génies ; fouillez les Grecs, les Romains, les Arabes et tous les auteurs modernes, vous ne verrez par-tout qu'Aristote, Platon, Hippocrate, Euclide et Ptolomée.

Buffon recommandait la lecture des ouvrages des plus grands génies, et il les bornait à cinq : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et LUI.

Tacite et *Montesquieu* étaient pour Thomas deux auteurs de cheminée. Voici l'ordre dans lequel il plaçait les écrivains de son choix, en les jugeant par la force et l'étendue des idées : *Bacon*, *Montesquieu*, *Buffon* pour le don de la pensée, *Diderot*, *J. J. Rousseau*, *Marmontel*, d'*Alembert*, *Raynal* et *Saint-Lambert*. Pour les orateurs, voici le jugement qu'il en portait : *Bossuet*, grand écrivain seulement ; *Bourdaloue*, faiseur de traités ; *Mascaron*, informe, inégal ; *Daguesseau*, sans force, sans imagination, souvent minutieux.

Quelques livres choisis : la *Bible*, *Plutarque*, *Virgile*, *Horace*, *Ciceron*, les offices ; *Tacite*, *Salluste*, *Montaigne*, *Bossuet*, discours sur l'histoire universelle ; *Massillon*, le Petit Carême ; *Montesquieu*, *Fénélon*, Télémaque ; *Théophraste* et *la Bruyère* ; *la Rochefoucauld*, les maximes ; *Vauvenargues* ; *Buffon*, son discours de réception, et un choix d'articles de son histoire naturelle. *Boileau*, *la Fontaine*, ses fables ; *J. B. Rousseau*, ses odes ; *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, *Voltaire*, son théâtre, sa Henriade et ses pièces

fugitives; *J. J. Rousseau*, Emile et quelques discours; *Molière*, *Regnard*, *Gresset*, *Sterne*, Tristram Shandy et le voyage sentimental; *Cervantes*, Donquichotte; *Richardson*, Clarisse; *et Barthelemi*, Anacharsis.

Pour bien juger de la supériorité des anciens sur les modernes, ou des modernes sur les anciens; il faut comparer Homère à Milton; Platon à Bacon; Aristote à Descartes; Archimède à Newton; Euclide à Pascal; Démosthène à Bossuet; Théophraste à la Bruyère; Sénèque à Montaigne, les Odes d'Horace aux Odes de Rousseau; les Satyres et les Epitres d'Horace aux Satyres et aux Epitres de Boileau; Tibulle à Parny, Tacite à Guichardin, etc., etc.

PETITE CHRONOLOGIE

Des Auteurs les plus célèbres, classés par ordre de matières.

Cette nomenclature a l'avantage de présenter au premier coup d'œil la chronologie des écrivains qui jouissent d'une réputation justement méritée, dans les différens genres qu'ils ont cultivés. On s'est borné à un petit nombre d'auteurs bien choisis, persuadé que cela est suffisant pour la plupart des lecteurs qui ne font pas une étude particulière de l'histoire littéraire; d'ailleurs un travail à-peu-près complet sur cette matière exigerait un volume, et ne serait point à sa place dans un recueil de petites variétés en tout genre. Cette dernière considération nous a fait rejetter beaucoup d'auteurs dignes d'entrer dans cette collection; ainsi l'on ne doit nous reprocher d'omissions qu'autant que ceux que

nous avons éliminés seraient préférables à ceux que nous avons conservés; et nous osons croire qu'il n'en existe pas beaucoup.

Nous avons divisé ce tableau en plusieurs parties: 1°. Les historiens, biographes, chronologistes et géographes; 2°. Philosophes; 3°. Poëtes en tous genres; 4°. Orateurs, saints-pères, chefs de secte, jurisconsultes, etc.; 5°. Littérateurs, grammairiens, etc.; 6°. mathématiciens, astronomes, naturalistes, physiciens, etc.; 7°. Médecins et chirurgiens. Le chiffre milliaire indique l'année de la naissance, et le second, l'âge qu'a vécu chaque auteur.

Historiens, Biographes, Chronologistes et Géographes.

	Avant Jesus-Christ.				
Moyse, historien hébreu . . .	1571	mort	à	120	ans.
Hérodote, historien grec . . .	484	m.	à	71	
Thucydide, historien grec . . .	471	m.	à	80	
Xénophon, historien grec . . .	449	m.	à	90	
Ctesias, historien et médecin grec	430	m.	à	54	
Manéthon, historien grec . . .	321	m.	à	63	
Ennius, historien et poëte latin .	239	m.	à	71	
Polybe, historien grec. . . .	206	m.	à	81	
C. J. César, historien latin . . .	98	m.	à	44	
Salluste, historien latin . . .	86	m.	à	51	
Cornelius Nepos, biographe latin	73	m.	à	48	
Diodore de Sicile, historien grec . .	70	m.	à	60	
Tite-Live, historien latin . . .	59	m.	à	76	
Strabon, géographe grec . . .	26	m.	à	51	
Velleius Paterculus, historien latin	24	m.	à	55	
Valere Maxime, historien latin .	8	m.	à	42	

	Depuis Jesus-Christ.			
Apion, d'Alexandrie, historien et grammairien grec	4	mort	à	66 ans.
Pomponius Mela, géographe latin .	21	m.	à	57
Quinte-Curce, historien latin . .	34	m.	à	60
Flavien Josephe, historien juif (en grec)	37	m.	à	56
Tacite, historien latin	47	m.	à	52
Plutarque, biographe et moraliste	48	m.	à	71
Suétone, historien latin	65	m.	à	52
Philon de Biblos, historien grec .	78	m.	à	55
Pausanias, itinérographe grec .	86	m.	à	87
Appien, historien grec	88	m.	à	68
A. Florus, historien latin	95	m.	à	55
Justin, historien latin	98	m.	à	60
Arrien, historien grec	103	m.	à	70
Ptolomée, géographe et astronome grec	106	m.	à	55
Diogène de Laerce, biographe et philosophe grec	173	m.	à	49
Jules Africain, historien et chro-	179	m.	à	51
nologiste grec	179	m.	à	61
Hérodien, historien (en grec) .	180	m.	à	58
Dion Cassius, historien (en grec)	183	m.	à	56
Spartien, historien latin . . .	234	m.	à	64
Eusèbe, historien et littérateur (en grec)	267	m.	à	75
Lampridius, historien latin . .	280	m.	à	56
Eutrope, historien latin . . .	320	m.	à	46
Ammien Marcellin, historien latin	326	m.	à	54
Aurelius Victor, historien latin .	329	m.	à	60
Paul Orose, historien latin . .	375	m.	à	56
Zozime, historien ecclésiastique (en grec)	380	m.	à	55

Theodoret, historien ecclésiastique (en grec)	386	mort à	74 ans.
Jornandès, hi torien	490	m. à	62
Procope, historien (en grec) .	506	m. à	58
Agathias, historien (en grec) .	510	m. à	58
Grégoire de Tours, historien (en latin)	544	m. à	51
Isidore de Séville, historien et littérateur	558	m. à	78
Bede le Vénérable, historien (en latin)	675	m. à	63
Fredegaire, historien français (en latin)	698	m. à	52
George de Syncelle, chronographe (en grec)	762	m. à	58
Eginhard, historien (en latin) .	764	m. à	78
Adon, historien en latin . .	800	m. à	64
Luitprand, historien . . .	908	m. à	62
Sigebert, historien	1056	m. à	56
Gratien, historien ecclésiastique .	1094	m. à	58
Benjamin de Tudèle, rabbin, itinérographe	1113	m. à	60
Pierre de Blois, historien . .	1136	m. à	64
Pierre Comestor, historien . .	1139	m. à	59
Saxon le grammairien, historien .	1152	m. à	61
Mathieu de Paris, historien .	1170	m. à	59
Sire de Joinville, historien . .	1229	m. à	89
Abul-Farage, historien . . .	1235	m. à	62
Abul-Feda, géographe et historien	1273	m. à	72
Froissart, historien français .	1337	m. à	63
Enguerrand de Monstrelet, historien français	1393	m. à	60

Phil. de Comines, historien français	1445	mort	à	64 ans.
Machiavel, historien, publiciste .	1469	m.	à	60
Guicchardin, historien	1482	m.	à	58
Paul Jove, historien	1482	m.	à	70
Buchanan, historien	1506	m.	à	76
Belleforest, historien français .	1530	m.	à	53
Baronius, annaliste ecclésiastique	1538	m.	à	66
De Thou, historien français (en latin)	1553	m.	à	64
Mariana, historien espagnol .	1554	m.	à	72
Usserius, chronologiste . .	1580	m.	à	75
Mezerai, historien français . .	1610	m.	à	73
Puffendorf, historien, publiciste .	1631	m.	à	63
Fleury, historien ecclésiastique .	1640	m.	à	82
Morery, historien	1643	m.	à	37
Daniel, historien français . .	1649	m.	à	79
L'abbé de Vertot, historien . .	1655	m.	à	85
Rapin Thoyras, historien . .	1661	m.	à	64
Rollin, historien et littérateur .	1661	m.	à	80
Bruzen de la Martinière, géographe	1663	m.	à	83
Muratori, annaliste italien . .	1672	m.	à	78
L'Englet du Fresnoy, historien, littérateur	1674	m.	à	81
Laurent Echard, historien (anglais)	1682	m.	à	48
Le président Hesnaut, historien .	1686	m.	à	84
Voltaire, historien, poëte, phil.	1694	m.	à	84
Lebeau, historien du Bas-Empire	1701	m.	à	77
Velly, historien français . . .	1709	m.	à	50
Hume, historien anglais . . .	1711	m.	à	65
Villaret, historien français . .	1715	m.	à	51
L'abbé Millot, historien français .	1726	m.	à	59
Gibbon, historien anglais . .	1737	m.	à	57

PHILOSOPHES.

	Avant Jésus-Christ.			
Bias, l'un des sept sages de la Grèce	671	mort	à	63 ans.
Pittacus, l'un des sept sages . .	649	m.	à	70
Thalès de Milet, astronome, l'un des sept sages	644	m.	à	96
Solon, législateur des Athéniens, l'un des sept sages . . .	839	m.	à	80
Myson, de Laconie, l'un des sept sages, né vers	600	m.	à	...
Anacharsis le Scythe, philosophe .	590	m.	à	50
Pythagore, philosophe, chef de secte	565	m.	à	68
Cléobule, l'un des sept sages, né vers	560	m.	à	...
Chilon, l'un des sept sages, né vers	556	m.	à	...
Confucius, législateur chinois .	552	m.	à	73
Socrate, moraliste, philosophe .	470	m.	à	70
Platon, philosophe, fondateur de l'académie	429	m.	à	81
Diogène le cynique, philosophe .	414	m.	à	90
Xénocrates, philosophe . . .	396	m.	à	82
Aristote, philosophe et naturaliste	385	m.	à	63
Zénon, philosop., chef des Stoïciens	362	m.	à	98
Epicure, chef de secte . . .	342	m.	à	72
Pyrrhon, chef des Septiques .	340	m.	à	90
Philon le juif, philosophe platonicien	6	m.	à	58
Apollonius de Thyane, philosophe	2	m.	à	99
	Depuis Jésus-Christ.			
Plutarque, philosophe, moraliste et biographe	48	mort	à	71 ans.
Epictete, philosophe stoïcien .	64	m.	à	98
Clément d'Alexandrie, philosophe (en grec)	148	m.	à	68

Origènes, philosophe (en grec)	185	mort	à	69 ans.
Plotin, philosophe platonicien, (en grec)	204	m.	à	66
Porphyre de Tyr, philosophe (en grec)	233	m:	à	71
Jamblique, philosophe (en grec)	318	m.	à	45
Boece, philosophe péripatéticien, latin	425	m.	à	99
Thomas-à-Kempis, philosophe chrétien, latin	1380	m.	à	91
Montaigne, philosophe, moraliste français	1533	m.	à	59
Bacon de Verulam, philosophe anglais	1560	m.	à	66
Grotius, philosophe, publiciste .	1583	m.	à	62
Hobbes, philosophe anglais . .	1588	m.	à	91
Descartes, philosophe français .	1596	m.	à	54
Gassendi, philosophe	1598	m.	à	58
La Rochefoucaud, moraliste .	1612	m.	à	68
Algernon Sydney, philos. publiciste	1617	m.	à	66
Spinosa, philosophe.	1634	m.	à	44
Lok, philosophe	1634	m.	à	70
Mallebranche, philosophe . .	1638	m.	à	77
Newton, philosophe, géomètre .	1642	m.	à	85
Labruyère, philosophe, moraliste	1644	m.	à	52
Samuel Clark, philosophe anglais	1675	m.	à	54
Dumarsais, philosophe, grammairien	1678	m.	à	78
Volff, philosophe	1679	m.	à	75
Montesquieu, philosophe, publiciste, littérateur, etc.. . . .	1689	m.	à	66
Voltaire, philosophe, historien, poëte	1694	m.	à	84

Mably, philosophe et historien .	1709	mort	à	76 ans.
J.J. Rousseau, philosophe, publiciste, orateur	1712	m.	à	66
Sterne, philosophe anglais . .	1713	m.	à	54
Diderot, philosophe français . .	1713	m.	à	71
Helvetius, philosophe français .	1715	m.	à	56
Raynal, philosophe, historien .	1715	mort	à	79 ans.
Dalembert, philosophe, littérateur	1717	m.	à	66
Boulanger, philosophe . . .	1722	m.	à	27

Poetes en tous genres.

	Avant Jésus-Christ.			
Homère, poëte épique, (suivant l'opinion commune) . .	980	mort	à	... ans.
Hésiode, poëte didactique (suivant l'opinion commune), . .	860	m.	à	...
Sapho, femme célèbre par ses poésies	625	m.	à	43
Esope, fabuliste	625	m.	à	64
Anacréon, poëte lyrique . .	555	m.	à	85
Eschyle, poëte tragique . .	525	m.	à	69
Pindare, poëte lyrique . . .	521	m.	à	86
Sophocle, poëte tragique . .	497	m.	à	91
Euripide, poëte tragique . .	485	m.	à	78
Aristophane, poëte comique .	446	m.	à	57
Menandre, restaurateur de la comédie . . . . , .	345	m.	à	52
Théocrite, poëte pastoral . .	295	m.	à	55
Callimaque, poëte élégiaque, vers	260	m.	à	...
Bion, poëte pastoral, vers .	180	m.	à	...
Moschus, poëte pastoral, vers .	170	m.	à	...
Ennius, poëte et historien latin .	239	m.	à	70
Plaute, poëte comique latin . .	230	m.	à	46
Térence, poëte comique latin .	194	m.	à	35

Lucrèce, poëte latin et philosophe	98	m. à	44
Catulle, poëte érotique latin . .	86	m. à	46
Virgile, poëte épique, didactique et pastoral	70	m. à	51
Horace, poëte didactique, satyrique et lyrique . . .	65	m. à	57
Tibulle, poëte élégiaque latin .	43	m. à	24
Ovide, poëte mythyque, érotique et élégiaque	42	m. à	59
Phèdre, fabuliste latin . . .	24	m. à	57
	Depuis Jésus-Christ.		
Séneque, poëte dramatique et philosophe latin.	12	m. à	53
M. Manilius, poëte didactique latin	20	m. à	...
Silius Itacus, poëte latin et historien	24	m. à	75
Martial, poëte épigrammatique .	29	m. à	75
Perse, poëte satyrique latin .	32	m. à	30
Lucain, poëte épique ou plutôt narrateur	39	m. à	26
Juvénal, poëte satyrique latin .	40	m. à	88
Stace, poëte didactique . . .	43	m. à	52
Oppien, poëte didactique (en grec)	190	m. à	30
Ausone, poëte et grammairien latin	339	m. à	55
Saadi, poëte persan	1175	m. à	116
Le Dante, poëte italien . .	1265	m. à	56
Petrarque, poëte italien . .	1304	m. à	70
Chaucer, poëte anglais . . .	1328	m. à	72
Sannazar, poëte (latin) . .	1458	m. à	72
L'Arioste, poëte italien . . .	1474	m. à	59
Ronsard, poëte français . . .	1523	m. à	61
Le Camoens, poëte portugais .	1529	m. à	50
Le Guarini, poëte itâlien . .	1537	m. à	75
Le Tasse, poëte italien . .	1545	m. à	51

Spencer, poëte anglais . . .	1547	mort	à	51 ans.
Malsherbe, poëte français . .	1552	m.	à	76
Shakespear, poëte dramati. anglais	1564	m.	à	52
Racan, poëte français . . .	1589	m.	à	81
Pierre Corneille, poëte dramatique français	1606	m.	à	78
Milton, poëte anglais . . .	1608	m.	à	66
Scarron, poëte burlesque français	1609	m.	à	51
Chapelle, poëte français . .	1616	m.	à	70
Molière, poëte comique français	1620	m.	à	53
La Fontaine, poëte fabuliste .	1621	m.	à	74
Dryden, poëte anglais	1631	m.	à	70
Boileau Despréaux, poëte satyrique	1636	m.	à	75
Chaulieu. poëte français . . .	1639	m.	à	81
Racine, poëte dramatique français	1639	m.	à	60
Regnard, poëte dramatique . .	1647	m.	à	53
Prior, poëte anglais . . .	1664	m.	à	57
J. B. Rousseau, poëte français .	1669	m.	à	71
Addisson, poëte anglais . .	1672	m.	à	47
Crébillon, poëte dramatique français	1692	m.	à	73
Pope, poëte anglais	1688	m.	à	56
Piron, poëte français . . .	1690	m.	à	83
Racine fils, poëte français . .	1692	m.	à	71
Voltaire, poëte, historien, philosophe, etc.	1694	m.	à	84
Gresset, poëte français . . .	1709	m.	à	68
Dubelloi, poëte dramatique . .	1728	m.	à	47
Collin d'Harleville, poëte dramat. .	1755	m.	à	51

ORATEURS, SAINTS-PÈRES, CHEFS DE SECTES ET JURISCONSULTES.

	Avant Jésus-Christ.			
Eschine, orateur grec	397	mort	à	79 ans.

Démosthène, orateur grec . .	382	mort	à	60 ans.
Hortensius, orateur latin	113	m.	à	63
M. T. Ciceron, orateur latin .	107	m.	à	64
	Depuis Jésus-Christ.			
Quintilien orateur, grammairien latin	42	m.	à	53
Dion Chrysostome, orateur (en grec)	44	m.	à	63
Papinien, jurisconsulte	148	m.	à	64
Tertulien, orateur	154	m.	à	62
S. Cyprien, père de l'Eglise, latin	211	m.	à	47
Lactance, orateur latin	273	m.	à	52
Arius, chef de secte	287	m.	à	49
S. Athanase, père de l'Eglise, grec	299	m.	à	72
S. Grégoire de Nazianze, père de l'Eglise, grec	328	m.	à	61
S. Basile, père de l'Eglise, grec	328	m.	à	51
S. Ambroise, père de l'Eglise, latin	340	m.	à	57
S. Jérôme, père de l'Eglise, latin	342	m.	à	78
S. Augustin, père de l'Eglise, latin	354	m.	à	76
S. Chrysostome, père de l'Eglise, grec	354	m.	à	76
S. Cyrille, père de l'Eglise, grec	372	m.	à	72
Pélage, chef de secte	377	m.	à	53
Nestorius, chef de secte . . .	378	m.	à	57
Eutichès, chef de secte	388	m.	à	72
Tribonien, jurisconsulte . . .	491	m.	à	58
Abailard, oratenr et littérateur .	1080	m.	à	63
S. Bernard, père de l'Eglise . .	1091	m.	à	62
Pierre le vénérable, émule de S. Bernard	1091	m.	à	65
Accurse, jurisconsulte	1151	m.	à	78
Wiclef, chef de secte	1324	m.	à	61

Barthole, jurisconsulte	1305	mort	à	51	ans.
Jean Huss, chef de secte	1366	m.	à	49	
Savonarole, célèbre fanatique .	1452	m.	à	46	
Luther, chef de secte	1483	m.	à	63	
Calvin, chef de secte . - . . .	1509	m.	à	55	
Cujas, jurisconsulte	1520	m.	à	70	
Domat, jurisconsulte	1625	m.	à	70	
Bossuet, orateur, historien, littérateur	1626	m.	à	78	
Bourdaloue, orateur chrétien .	1632	m.	à	72	
Flechier, orateur chrétien	1632	m.	à	78	
Massillon, orateur chrétien . .	1663	m.	à	79	
Daguesseau, jurisconsulte . . .	1668	m.	à	81	
Cochin, jurisconsulte	1687	m.	à	60	
Bouhier, jurisconsulte	1699	m.	à	73	
Franklin, orateur, physicien, publiciste	1706	m.	à	84	
J. J. Rousseau orateur, publiciste, littérateur	1712	m.	à	66	
Linguet, orateur, littérateur, publiciste	1736	m.	à	57	
Mirabeau, orateur, historien, littérateur . . . . ,	1749	m.	à	42	

Littérateurs, Grammairiens, etc.

	Avant Jésus-Christ:				
Aristarque, critique grec	200	mort	à	72	ans.
Varron, littérateur, le plus savant des Romains	116	m.	à	88	
	Depuis Jésus-Christ.				
Pétrone, littérateur et poëte latin	19	mort	à	66	ans.
Frontin, littérateur, a écrit sur l'art militaire	50	m.	à	60	

Pline le jeune, épistolographe et orateur	61 mort	à	52 ans.
Lucien, littérateur, satyrique, grec	90 m.	à	90
Polyen, littérateur grec, a écrit sur l'art militaire	119 m.	à	45
Aulugelle, littérateur latin . .	128 m.	à	33
Apulée, littérateur latin . . .	130 m.	à	54
Athénée, littérateur grec . . .	144 m.	à	50
Clément d'Alexandrie, littérateur grec	148 m.	à	68
Ælien de Preneste, littérateur grec	182 m.	à	60
Censorin, littérateur latin . . .	198 m.	à	60
Longin, littérateur grec . . .	222 m.	à	51
Vegece, littérateur, a écrit sur l'art militaire en latin . . .	324 m.	à	56
Ausone, grammairien, poëte . .	339 m.	à	55
Macrobe, littérateur latin . . .	367 m.	à	48
Cassiodore, littérateur latin . .	462 m.	à	100
Isidore de Séville, littérateur et historien	558 m.	à	78
Raban-Maur, littérateur, grammairien, etc.	788 m.	à	68
Photius littérateur, (grec) né vers l'an	802 m.	à	89
Anastase, bibliothécaire, littérateur et historien	819 m.	à	67
Gerber ou Sylvestre II, pape, littérateur	934 m.	à	69
Pierre Damiens, littérateur . .	1007 m.	à	65
Psellus, littérateur grec . . .	1020 m.	à	58
Suidas, littérateur, lexicographe (grec)	1078 m.	à	62
Pierre Lombard, littérateur . .	1107 m.	à	57

Jean de Salisbury, littérateur .	1110	mort à	77 ans.
Moyse Maimonide, littérateur arabe	1130	m. à	69
Albert-le-Grand, littérateur et mathématicien	1205	m. à	75
Boccace, littérateur italien . .	1314	m. à	62
Léonard Aretin, littérateur . . .	1369	m. à	74
Le Pogge, littérateur et historien	1379	m. à	80
Ambroise Calepin, littérateur .	1418	m. à	92
Annius de Viterbe, littérateur .	1432	m. à	70
Pic de la Mirandole, littérateur	1457	m. à	37
Thomas Morus, littérateur . .	1473	m. à	62
Erasme, littérateur . . .	1476	m. à	70
Rabelais, littérateur, romancier	1483	m. à	70
Jacques Amyot, littérateur . .	1513	m. à	80
Brantome, littérateur et biographe	1527	m. à	87
J. Scaliger, littérateur et chronologiste	1540	m. à	69
Cervantes, littérateur, romancier	1547	m. à	69
Bacon, de Vérulam, littérateur, physicien, philosophe . . .	1560	m. à	66
Ducange, littérateur français, lexicographe	1610	m. à	78
Bayle, littérateur	1647	m. à	59
Fénélon, littérateur . . .	1651	m. à	64
Montfaucon, littérateur, antiquaire	1655	m. à	86
Fontenelle, littérateur, poëte .	1657	m. à	100
Le président Bouhier, jurisconsulte et littérateur	1673	m. à	73
Le Sage, romancier français .	1677	m. à	70
Passionei (cardinal) antiquaire et littérateur	1682	m. à	79
Young, littérateur anglais . .	1684	m. à	81
L'abbé Dolivet, littérateur, gram-			

mairien	1686	mort	à	82 ans.
Fréret, chronologiste, littérateur	1688	m.	à	61
Richardson, romancier anglais .	1689	m.	à	72
L'abbé Prévot, romancier, littérateur	1697	m.	à	85
Condillac, littérateur, grammairien, historien . . .	1710	m.	à	70
J. J. Barthelemy, littérateur, antiquaire, etc.	1716	m.	à	78
L'abbé de la Porte, littérateur .	1718	m.	à	61
Freron, littérateur, critique . .	1719	m.	à	57
Marmontel, littérateur . . .	1719	m.	à	81
Lamoignon Malesherbes, littérateur et philosophe . . .	1721	m.	à	72
Dussaulx, littérateur, traducteur	1728	m.	à	71
Le Tourneur, littérateur, traducteur	1736	m.	à	52
Linguet, avocat et littérateur .	1736	m.	à	57
La Harpe, littérateur, poëte, critique	1739	m.	à	64
Florian, littérateur . . .	1755	m.	à	38

Mathématiciens, Astronomes, Naturalistes, Physiciens.

	Avant Jésus-Christ.			
Méthon, mathématicien, astronome	465	mort	à	50 ans.
Aristote, naturaliste et philosophe grec	385	m.	à	63
Euclide, mathématicien . .	332	m.	à	70
Théophraste, naturaliste et moraliste	322	m.	à	...
Archimède, mathématicien . .	262	m.	à	50
Hipparque, de Nicée, astronome	189	m.	à	64

Possidonius d'Apanée, astronome	135	mort	à	84 ans.
	Depuis Jésus-Christ.			
Columelle, agronographe . .	12	mort	à	60 ans.
Pline l'ancien, naturaliste . .	23	m.	à	44
Diophante, mathématicien grec .	145	m.	à	84
Théon, d'Alexandrie, mathématicien grec	340	m.	à	56
Roger Bacon, astronome, mathématicien	1146	m.	à	78
Albert-le-Grand, mathématicien et littérateur	1205	m.	à	75
Régiomontan, mathématicien .	1436	m.	à	40
Copernic, astronome	1483	m.	à	60
Viète, mathématicien français .	1540	m.	à	63
Tichobrahé, astronome . .	1546	m.	à	55
Galilée, astronome, physicien, mathématicien	1564	m.	à	78
Képler, astronome, mathématicien	1571	m.	à	59
Gassendi, mathématicien, philosophe	1589	m.	à	66
Dominique Cassini, astronome .	1625	m.	à	87
Robert Boyle, physicien . .	1627	m.	à	64
Huyghens, mathématicien . .	1629	m.	à	66
Newton, mathématicien, philosophe	1642	m.	à	85
Halley, mathématicien, astronome	1656	m.	à	86
Musschenbroeck, physicien, mathématicien	1692	m.	à	69
Maupertuis, mathématicien, philosophe	1698	m.	à	61
Nollet, physicien	1700	m.	à	70
Franklin, physicien, publiciste	1706	m.	à	84
Buffon, naturaliste	1707	m.	à	81

Clairault, mathématicien . .	1712	mort	à	53 ans.
La Caille, astronome et mathématicien	1714	m.	à	48
Montuela, mathématicien . .	1725	m.	à	75
La Lande, astronome . . .	1732	m.	à	75
Bailly, astronome et littérateur .	1736	m.	à	57
Condorcet, mathématicien, philosophe, littérateur . . .	1743	m.	à	51
Lavoisier, physicien, chymiste .	1744	m.	à	50

Médecins et Chirurgiens.

	Avant Jésus-Christ.			
Hippocrate de Cos, médecin .	460	mort	à	99 ans.
Ctésias, médecin et historien .	430	m.	à	54
	Depuis Jésus-Christ.			
Galien, médecin, (en grec) .	123	mort	à	70 ans.
Avicenne, médecin arabe . . .	970	m.	à	80
Averroës, médecin arabe . . .	1140	m.	à	66
Raymond-Lulle, médecin . . .	1235	m.	à	80
Paracelse, médecin . . .	1493	m.	à	48
Cardan, médecin et astrologue .	1500	m.	à	75
Nostradamus, médecin et astrologue	1503	m.	à	63
Guillaume Harvey, médecin anglais	1578	m.	à	79
Sydhenam, médecin . . .	1624	m.	à	65
Boerhaave, médecin . . .	1668	m.	à	70
Petit, médecin	1722	m.	à	72
Louis, chirurgien . . .	1723	m.	à	69
Desault, chirurgien . . .	1744	m.	à	51
Bichat, chirurgien . . .	1771	m.	à	31

Nous nous proposions d'ajouter à cette nomenclature celle des artistes, sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, etc.; mais les bornes de ce

petit recueil, nous forcent à la supprimer. Nous renvoyons tant pour cet objet que pour de plus grands détails, sur la liste des grands hommes au *litterarum omnis ævi fata, à Jer. Jac. Oberlino*, Argentorati 1789, *gr. in*-8°., ouvrage auquel nous avons fait un petit supplément de plus de 1500 noms. Nous avons également rédigé un tableau synoptique des hommes célèbres, qui n'ont point écrit; mais son étendue ne nous permet pas de le placer ici.

En parlant ci-dessus du choix des livres, nous avons omis de citer un plan d'études donné par le célèbre Hugues Grotius à M. Dumaurier, ambassadeur de France en Hollande. Nous allons réparer cette omission. Quoique cet ambassadeur fût déjà avancé en age, il ne dédaigna pas de consulter notre illustre hollandais sur les ouvrages qu'il devait étudier; et il mit en pratique le plan qui lui fut tracé; Caton avait bien appris le grec à 80 ans.

Grotius voulut que ce ministre commençât d'abord son éducation par la *logique*, que delà il passât à la *physique*, ensuite à la *métaphysique*, successivement à la lecture de l'*ecclésiaste*, du *livre de la sagesse*, de *Théognis*, de *Procylide*, des *vers dorés de Pythagore*, du *manuel d'Epictète*, d'*Hiéroclès*, d'*Arrien*, des *caractères de Théophraste*, des *tragédies d'Euripide*, des *comédies de Térence*, des *épitres d'Horace*; des *offices de Cicéron*, des *œuvres philosophiques* et des *tragédies de Sénèque*, des *opuscules de Plutarque*, des *politiques d'Aristote*, de l'ouvrage de *Polybe sur les républiques*, des écrits de *Dion*, de *Salluste*; de la *Rhétorique d'Aristote*, des *oraisons de Démosthènes* et de *Cicéron*, de tout ce que *Platon* a écrit, des *Pandectes*, du

code de Justinien, du *droit des gens*, du *droit public*, des *lois*, de l'*histoire*.

PETIT TABLEAU STATISTIQUE

De la France avant la révolution, extrait d'un ouvrage présenté par Lavoisier, au comité d'imposition de l'assemblée constituante, en 1791.

ETENDUE. Nombre d'arpens, selon Paucton : 105 millions, ou 141,166,620 mesures de mille toises quarrées de superficie, dont on cultivait chaque année

en bled	par les chevaux	9,600,000	18,600,000 arp.
	par les bœufs	9,000,000	
En mars, par les chevaux			9,600,000
Il restait en jachères dans les pays			
cultivés	par les chevaux	9,600,000	18,600,000
	par les bœufs	9,000,000	
En vaines pâtures dans les pays cultivés par des bœufs			18,000,000
En bois, vignes, prairies, landes, terrains incultes, chemins, rivières, etc.			40,200,000
			105,000,000 arp.

POPULATION. Hommes, femmes et enfans

de 1 à 10 ans	6,348,958
de 11 à 20	4,822,917
de 21 à 30	3,718,750
de 31 à 40	3,375,000
de 41 à 50	3,079,125
de 51 à 60	1,901,041
de 61 à 70	1,234,375
de 71 à 80	453,125
de 81 à 90	52,077
de 91 à 100	15,624
	25,000,992 (1).

---

(1) La population actuelle est évaluée à 36,000,000, d'après les aggrandissemens de la France depuis la révolution.

ANIMAUX. Nombre de chevaux, en âge de travailler . . . . 1,781,500.

Bœufs propres au travail	2,700,000	3,089,000
Bœufs à l'engrais	389,000	

Nombre de vaches	4,000,000
Nombre de moutons	20,000,000
Nombre de porcs	4,000,000.

PRODUCTIONS et CONSOMMATIONS. On comptait en France

charrues à chevaux	320,000
à bœufs	600,000
	920,000.

La quantité moyenne des chevaux est de 3 par charrue. 30 arpens à l'automne et 30 au printems. 3 bœufs labourent 15 arpens par an.

On cultivait

			liv. pesant.
en froment	4,400,000	arp. produisant	5,280,000,000
en seigle .	9,000,000	. . . . . .	7,650,006,000
en orge .	3,800,000	. . . . . .	4,370,000,000
en avoine .	10,800,000	. . . . . .	5,616,000,000
	28,000,000		22,916,000,000

Sur ce total de 22,916,000,000, il faut prélever des trois premiers articles,

pour la nourriture de l'homme	13,840,000,000
plus pour la semence, à prélever	3,460,000,000
	17,300,000,000

Cela donne à consommer par tête la quantité de 553 livres pesant, en divisant les 13 milliards, etc. par 25 millions.

Sur les 5,616,000,000 de livres d'avoine, formant le dernier art. il y a

pour nourriture des chevaux . .	4,212,000,000 l.
pour la semence à prélever . .	1,404,000,000
	5,616,000,000.

Cela donne, par an, pour chaque cheval, la quantité de 2364 l., ou 6 livres et demie par jour.

La consommation totale des bestiaux dans tout le royaume était dans les proportions suivantes :

Bœufs	277,900,000 l.
Vaches	114,700,000
Veaux à différens poids	77,300,000
Moutons à différens poids . .	202,750,000
Porcs à différens poids . . .	538,750,000
	1,211,400,000 l.

La consommation moyenne de la viande en France était, comme on le voit, environ du dixième en poids de la consommation du pain. Elle est de 6 à 7 onces par jour dans les grandes villes; de 4 onces environ dans les villes de province, et d'une once et demie environ dans les campagnes.

Quant à la consommation du vin elle n'est qu'approximative; on présume que l'on consommait en France, par jour, 4,500,000 pintes, mesure de Paris, sans compter le cidre et le poiré, ce qui donnerait pour l'année 1,642,500,000 pintes, ou 5,703,125 muids.

Passons maintenant à la consommation moyenne du royaume, évaluée en argent. Le savant au-

teur que nous consultons, qui a fait de longs calculs et pris des renseignemens auprès des curés de campagne, évalue la dépense de chaque individu, dans les familles les plus indigentes, de 60 à 70 livres par an; mais la consommation moyenne, c'est-à-dire, prise entre les plus pauvres et les plus riches, peut être pour les hommes adultes de 250 liv. environ; celle des femmes à peu près des deux tiers de celle des hommes, et celle de trois enfans en bas âge à peu près celle de la mère. Ainsi dans un ménage de campagne composé du mari, de la mère et de trois enfans, la consommation du père pourra être

évaluée à	251 l.	» s.	» d.
celle de la mère à	167	6	8
celle des enfans à	167	6	8
	585 l.	13 s.	4 d.

C'est pour chaque individu l'un dans l'autre 117 l. 2 s. 8 d., ou 38 s. 3 d., par jour. Mais établissons en compte rond la consommation moyenne entre 100 et 120 liv. par chaque individu. En multipliant ces nombres par celui des habitans qui était de 25,000,000, nous aurons pour l'évaluation en argent de la consommation totale 2,500,000,000 à 3,000,000,000, et en prenant un milieu 2,750,000,000 liv.

Cette somme était donc le revenu réel du royaume dépouillé de tout double emploi, mais ce n'était encore que le revenu brut, et pour avoir le produit net, ou le revenu imposable, il fallait encore en déduire tous les frais de culture et toutes les dépenses à la charge de l'agriculture, qu'on fait monter à 14,000,000,000 de livres de bled.

En définitif, le produit territorial conversible en argent peut se diviser ainsi qu'il suit :

Frais de culture, de subsistance, et autres des agens de l'agriculture	1,550,000,000
Impositions directes et indirectes .	600,000,000
Portions que les propriétaires ont à se partager	600.000.000
	2,750,000,000

Il résulte delà que sur ce produit total du territoire du royaume, les frais de culture, de subsistance etc., en consommaient un peu plus de la moitié, et que le surplus montant à 1,200,000,000, était partagé à peu près par égale portion entre le trésor public et les propriétaires.

Des principales consommations qui se faisaient à Paris avant la révolution, et qui sont à peu près les mêmes maintenant.

Le nombre des habitans de cette capitale était à peu près de 600,000.

Les principales consommations par an, étaient :

Livres de pain	206,788,224 liv.
Livres de riz	3,500,000
Bœufs du poids de 700 liv. 70,000 qui donnent	49,000,000
Vaches du poids de 360 liv. 18,000	6,480,000
Veaux du poids de 72 liv. 120,000	8,640,000
Moutons du poids de 50 liv. 350,000	17,500,000
Porcs du poids de 200 liv. 35,000	7,000,000
Viande entrée en livres . . .	1,380,000

Poisson de mer, frais, sec, salé .	10,000,000	liv.
Nombre de carpes	800,000	carpes
Nombre de brochets	30,000	broch.
Nombre d'anguilles	56,000	ang.
Nombre de tanches	30,000	tanches
Nombre de perches	6,000	perch.
Nombre d'écrevisses	75,000	écrev.
Nombre d'œufs	78,000,000	œufs
Livres de beurre frais	3,150,000	liv.
Livres de beurre salé et fondu .	2,700,000	
Fromages frais, de Brie, de Marolles, etc.	424,500	
Fromages secs	2,600,000	
Vin ordinaire	250,000	muids
Vin de liqueur	1,000	
Eau-de-vie	8,000	
Cidre	2,000	
Bierre	20,000	
Vinaigre	4,000	
Huile	6,000,000	liv.
Girofle	9,000	
Poivre	75,000	
Pruneaux	476,000	
Café	2,500,000	
Cacao	250,000	
Cordes de bois	714,000	cordes
Voies de charbon de bois . .	694,000	voies
Voies de charbon de terre . .	10,000	
Foin	6,388,000	bottes
Pailles	11,090,000	bottes
Avoine	21,409	muids
Orges	8,500	

Vesce et grenailles	1,490 muids
On a calculé que la totalité du prix des marchandises et denrées qui se consommaient par an à Paris, montait pour la consommation des hommes à . . .	250,000,000 liv.
et pour la nourriture et l'entretien des chevaux à	10,000,000
	260,000,000 liv.

Les 250 millions donnent pour la dépense moyenne de chaque habitant, par an, 416 l. 13 s., ou par jour 1 l. 2 s. 10 d. Si l'on répartit les 10 millions pour la nourriture et l'entretien des chevaux, sur chaque habitant, cela fera, par an, au lieu de 416 l. 13 s., 433 l. 6 s. 8 d., et par jour 1 l. 3 s. 8 d. $\frac{68}{73}$

Dans cette dépense n'est pas comprise celle du loyer, qui monte en masse au moins à 60 millions, et pour chaque individu à 100 liv. par an, c'est-à-dire, à 5 s. 5 d. $\frac{2}{3}$ par jour.

En sus le revenu de la ville de Paris était à peu près de 300,000,000.

Savoir, revenu provenant des loyers des maisons	60,000,000
Revenu provenant des intérêts et des dépenses payés par le trésor public	140,000,000
Revenu des propriétaires de terre, de biens ruraux, manufactures	100,000,000
	300,000,000

De laquelle somme il faut déduire les impositions et les droits d'entrée, de vingtième,

capitation, taille, gabelle, tabac, marque d'or et d'argent, cartes à jouer, papier, amidon, droits domaniaux, hypothèques, greffe, poste aux lettres, etc., etc., montant à 70,000,000

Restait donc de revenu net 230,000,000

La contribution des habitans de Paris, montant à 70,000,000 liv., était donc sous l'ancien régime, de 118 l. 2 s. 7 d. $\frac{1}{5}$ par an pour chaque individu de tout sexe et de tout âge, c'est-à-dire, par jour de 6 s. 5 d. $\frac{2}{3}$. Ainsi en dernier résultat, et en négligeant les fractions, chaque habitant de Paris de tout âge et de tout sexe, dépensait par jour, l'un dans l'autre, loyer compris, 28 à 29 sols, dont plus de 6 sols tournaient au profit du trésor public.

DE LA LIVRE NUMÉRAIRE DE FRANCE,

De sa réduction successive ; du prix de quelques denrées, avant la découverte de l'Amérique, etc., etc.

La livre numéraire de France doit son institution à Charlemagne; elle était du poids de la livre romaine et pesait 12 onces d'argent, mais ces 12 onces ne représentaient que 10 onces trois quarts de notre poids de marc, environ 308 grammes.

Charlemagne fit tailler dans cette livre d'argent 20 pièces qu'on nomma *sols*, et dans un de ces sols 12 pièces qu'on nomma *deniers*, ensorte que la livre d'alors était, comme celle employée jusqu'aux nouveaux poids et mesures, composée de 240 deniers; mais ces sols et deniers étaient d'argent fin.

En 1103 on y mêla un tiers de cuivre; moitié, dix ans après; les deux tiers sous Philippe-le-Bel; et les trois quarts sous Philippe de Valois. Cet affaiblissemont a été au point que 20 sols ou la livre qui avant Philippe I, père de Louis le Gros, étaient entièrement d'argent fin, n'en reuferment pas aujourd'hui le tiers d'une once.

On prétend que Charlemagne était aussi riche avec un million que Louis XV avec 66. Vingt-quatre livres deux onces de pain blanc, du tems de Charlemagne (16 liv. 2 onces actuelles) coûtaient, sous le règne de ce prince, un denier. Ce denier était, comme nous l'avons dit, d'argent fin. On peut voir par la valeur que ce denier aurait dans ce tems-ci, si le pain ou les autres denrées étaient plus ou moins chères alors qu'à présent.

La table suivante indiquera les variations et le décroissement progressif que cette même monnaie d'argent a soufferts sous les autres règnes jusqu'à présent, et la valeur de notre livre actuelle dans les différentes périodes qui y sont rapportées. Ainsi on verra que notre livre est en rapport avec trois deniers trois cinquièmes du tems de Charlemagne.

Table des réductions que la livre de Charlemagne a souffertes jusqu'à présent. Cette table est extraite de celle de M. Dernis.

Règnes.				l.	s.	d.
Charlemagne, depuis	768 jusqu'en	1113	—	66	8	0
Louis VI et Louis VII.	1113 ——	1158	—	18	13	6
Philippe Auguste . .	1158 ——	1222	—	19	18	4 $\frac{4}{5}$
S. Louis et Philippe le Hardi	1222 ——	1226	—	18	4	11

				l.	s.	d.
Philippe-le-Bel	1226	1285	—	17	19	0
Louis Hutin et Philippe le Long	1285	1313	—	18	8	10
Charles le Bel	1313	1321	—	17	3	7
Philippe de Valois . .	1321	1344	—	14	11	10
Le roi Jean	1344	1364	—	9	19	2 $\frac{2}{5}$
Charles V	1364	1380	—	9	9	8
Charles VI	1380	1422	—	7	2	3
Charles VII	1422	1461	—	5	13	9
Louis XI	1461	1483	—	4	19	7
Charles VIII	1483	1497	—	4	10	7
Louis XII	1497	1514	—	3	19	8
François I	1514	1543	—	3	11	2
Henri II et François II	1543	1559	—	3	6	4 $\frac{4}{5}$
Charles IX	1559	1574	—	2	18	7
Henri III	1574	1589	—	2	12	11
Henri IV	1589	1611	—	2	8	0
Louis XIII	1611	1642	—	1	15	3
Louis XIV	1642	1715	—	1	4	11
Louis XV	1715	1720	—	»	8	»
Depuis 1720 et sous le règne de Louis XVI, jusqu'à l'établissement des nouvelles mesures dans la république française				1	»	»
Depuis cette dernière époque la livre a été remplacée par le franc, et vaut				1	»	3

Plaçons à la suite de cette table, un apperçu du prix de certains objets en 1450, c'est-à-dire, avant la découverte de l'Amérique, et remarquons que la livre à cette époque valait 5 liv. 13 sols 9 deniers de notre monnaie actuelle. Chacun pourra faire la comparaison des prix de ces objets avec les prix du moment.

	Monnaie du tems. En 1450				Valeur de cette monnaie en francs.	
Un quintal de morue .	2 l.	6 s.	8 d.	——	13 fr.	44 cent.
Un veau	1	3	4	——	6	66
Soixante œufs	»	3	10	——	1	11
Une livre d'huile . . .	»	3	4	——	0	95
Une livre de cire . . .	»	3	4	——	0	95
Une livre de suif . .	»	3	4	——	0	95
Une livre de figues . .	»	2	»	——	0	57
Une livre d'amandes . .	»	4	2	——	0	62
Une main de papier . .	»	6	8	——	1	91
Une livre de raisins . .	»	4	2	——	0	62
Une voiture de foin . .	2	10	»	——	14	39
Une voiture de paille . .	1	2	2	——	6	38
Une demi-once de safran	»	10	10	——	3	12
Une aune de toile . .	»	3	4	——	0	95
Une paire de souliers .	»	17	6	——	5	03
Une ferrure de cheval .	»	1	8	——	0	48
Une grosse clef	»	3	4	——	0	95
Les gages d'une servante	6	13	4	——	38	37
Un boisseau de sel . .	2	13	4	——	15	35
Un muid de bierre . .	10	»	»	——	57	57
Une voiture de charbon .	3	»	»	——	17	22

Le sucre était fort cher, une once coûtait 6 s. 8 d. ou 1 fr. 91 cent.; il était si rare qu'à un jour de gala, on en servit à peine six onces dans le festin d'une cour d'Allemagne.

Nous allons maintenant présenter le tableau de la variation du marc d'argent, en France, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours.

De Charlemagne à Louis VI, c'est-à-dire, de 768 à 1113, le prix du marc a été	» l.	15 s.	0 d.
Sous Louis VII, de 1113 à 1158 . . .	2	13	4
Sous Philippe Auguste, de 1158 à 1222 .	2	10	»
Sous S. Louis et Philippe le Hardi, de 1222 à 1226	2	14	7
Sous Philippe-le-Bel, de 1226 à 1285 .	2	15	6
Sous Louis le Hutin et Philippe le Long, de 1285 à 1313	2	14	0
Sous Charles-le-Bel, de 1313 à 1321 .	2	18	0
Sous Philippe de Valois, de 1321 à 1344	3	8	»
Sous le roi Jean, de 1344 à 1364 . .	5	»	»
Sous Charles V, de 1364 à 1380 . .	5	5	»
Sous Charles VI, de 1380 à 1422 . .	7	»	«
Sous Charles VII, de 1422 à 1461 . .	8	15	»
Souis Louis XI, de 1461 à 1483 . . .	10	»	»
Sous Charles VIII, de 1483 à 1497 . .	11	»	»
Sous Louis XII, de 1497 à 1514 . . .	12	10	»
Sous François I, de 1514 à 1546 . .	14	»	»
Sous Henri II et François II, de 1456 à 1559	15	»	»
Sous Charles IX, de 1559 à 1574 . .	17	»	»
Sous Henri III, de 1574 à 1589	18	16	4
Sous Henri IV, de 1589 à 1611 . . .	20	15	»
Sous Louis XIII, de 1611 à 1642 . .	27	»	»
Sous Louis XIV, de 1642 à 1715 . . .	40	»	»
Sous Louis XV, de 1715 à 1720	120	»	»
Sous Louis XV et Louis XVI, de 1720 à 1780	49	16	»
Sous Louis XVI et sous la république, de 1780 à 1803	54	10	»

Nota. Le marc d'or le plus pur est à 768 liv.

Du titre de l'or et de l'argent.

On entend par le mot titre, le degré de pureté de l'or et de l'argent, c'est-à-dire que si ces métaux sont sans alliage, ils sont au plus haut titre, et s'ils ont beaucoup d'alliage, on dit qu'ils sont à bas titre. Par le moyen de l'*essai* on découvre à quel titre sont les deux métaux en question, et chaque peuple a sa manière d'exprimer leur titre ou leur degré de pureté.

En France. Autrefois on disait que l'or le plus pur était à 24 karats (1). Ainsi un morceau d'or d'un poids quelconque, lorsqu'il était aussi pur qu'il est possible, s'appelait de l'or à 24 karats ; s'il s'y trouvait un quart d'alliage, c'était de l'or à 18 karats; s'il s'y trouvait un demi-quart ou un huitième d'alliage, c'était de l'or à 21 karats, etc. L'or n'admettait en France qu'une sous-division, c'était des trente-deuxièmes. Voilà comme on désignait le titre de l'or avant la révolution. Maintenant on le divise en 1000 parties au lieu de 24 karats. Ainsi au lieu de dire : cet or est à 18 karats, pour désigner qu'il a un quart d'alliage, on dit cet or est à 750 millièmes.

Le titre de l'argent se divisait en 12 deniers de fin, ainsi le plus pur était à 12 deniers (2); s'il avait un quart d'alliage, il était à 9 deniers; un douzième, il était à 11 deniers, etc. Le denier de fin se sous-divisait en 24 grains de fin. Depuis le nouveau système métrique, le titre de l'argent se divise, comme celui de l'or, en 1000 parties.

---

(1) Il ne faut pas prendre cette définition à la rigueur, car on ne peut guères affiner l'or que jusqu'à 23 karats 7 huitièmes.

(2) Dans la grande rigueur il n'y a point d'argent à 12 deniers; on ne peut guères l'affiner qu'à 11 deniers 18 grains.

En Allemagne. Un poids quelconque d'or se divise en 24 karats, comme autrefois en France; mais le karat se divise en 12 grains.

L'argent le plus fin est supposé de 16 loths; le loth se divise en 18 grains et le grain en 256 parties.

En Angleterre. L'or le plus pur est à 24 karats, le karat se divise en 4 grains, et le grain en 4 quartiers.

L'argent le plus pur est à 12 deniers; le denier a 24 grains, le grain 20 mites.

A la Chine. Le titre de l'argent se divise en 100 parties; il se reçoit dans le commerce depuis 100 jusqu'à 80 parties, au-dessous on le rejette, et ceux qui s'en servent sont punis.

Du rapport de l'or à l'argent, chez différens peuples.

La proportion de l'or à l'argent était

Chez les Romains, l'an 310 de Rome, comme	1	à	13	
Chez les mêmes, l'an 460 de Rome .	1	à	10	
Sous Constantin	1	à	14	
Sous S. Louis	1	à	10	
En 1500	1	à	12	
En Allemagne, maintenant, comme . .	1	à	14	$\frac{11}{71}$
En Prusse	1	à	13	$\frac{4}{5}$
En Espagne	1	à	14	$\frac{2}{10}$
En Savoie	1	à	14	$\frac{6}{10}$
En Suisse	1	à	15	
En Hollande	1	à	14	$\frac{3}{4}$
En Angleterre	1	à	15	$\frac{2}{10}$
En France	1	à	15	$\frac{1}{2}$
En Russie	1	à	15	$\frac{1}{2}$
A la Chine	1	à	10	

De la quantité de numéraire, en or et en argent, fabriqué en France depuis 1726 *jusqu'en* 1791.

C'est de l'année 1726 que date la plus ancienne pièce de monnaie ayant cours en France jusqu'à l'établissement du franc. Par l'édit de janvier et la déclaration de février 1726, on ordonna une refonte générale, et toutes les pièces frappées précédemment n'eurent plus un cours forcé; voici le détail de ce qui a été frappé de 1726 à 1791.

Monnaies d'or frappées depuis février 1726 jusqu'en novembre 1785.

Louis d'or	656,710,416 l. » s.	986,643,888 l. » s.
Doubles-louis	324,719,952 »	
Demi-louis	5,213,520 »	

La déclaration du 30 octobre 1785 a ordonné la refonte de toutes les espèces ci-dessus, et dès-lors on a refondu

Louis d'or Double-louis	740,358,144 liv.

Il résulte delà, que sur les monnaies d'or de 1726 refondues en 1785, il reste 246,285,744 liv. en circulation, soit en France, soit à l'étranger.

Monnaies d'argent frappées depuis 1726 jusqu'en 1791.

Ecus de	6 l.	» s. . . .	1,745,243,892 l.	» s.	1,917,637,989 l. 16 s.
Ecus de	3	» . .	131,778,131	»	
Pièces de	1	4 . .	19,894,514	8	
Pièces de	»	12 . .	27,287,641	4	
Pièces de	»	6 . .	3,441,811	4	

DU DIAMANT.

Il est encore une substance plus précieuse que l'or, arrachée par le luxe aux entrailles de la terre, et dont fort heureusement le besoin n'est pas aussi commun que celui des métaux monnoyés. C'est du diamant que je veux parler. On dit que la première mine de diamant fut découverte par un berger, qui ayant donné du pied contre une pierre éclatante la vendit pour un peu de riz, sans la connaître.

Ce fut pour Charles, dernier duc de Bourgogne, que fut taillé le premier diamant, en 1475; il était épais et taillé pyramidalement; ce prince le portait au cou, suspendu à une chaîne d'or. Les Fuggers d'Ausbourg, l'achetèrent des Bernois et le vendirent à Henry VIII, roi d'Angleterre. La reine Marie sa fille, ayant épousé Philippe II, roi d'Espagne, ce prince en devint possesseur, et il est resté en Espagne.

Pour apprécier la valeur du diamant, on se sert du mot *karat*. Le karat, terme de lapidaire, est un poids imaginaire, composé de quatre grains un peu moins forts que ceux du poids de marc (il faut 74 grains un 16e. de karat pour équivaloir aux 72 grains du gros d'or.) Chacun de ces grains de karat se divise en demi, en quart, en 8e., en 16e., etc. en terme de joaillerie, un diamant qui pèse 20 grains, est un diamant qui pèse 5 karats. Les petits diamans se vendent au poids du karat, et le prix du karat varie selon le tems et selon la qualité des pierres. Les plus beaux diamans sont ceux qui ont la couleur la plus transparente, ou pour mieux dire, qui sont sans couleur comme l'eau, et dont la forme de la crystallisation est

octaèdre en pointe. Il y en a qui ont une teinte jaunâtre, d'autres sont bleuâtres, ou de couleur d'acier, il y en a des verdâtres et d'autres qui sont noirs. Le diamant brûle, il jette une flamme ondulante; il se détruit et s'évapore dans une coupelle à un degré de feu, moindre que celui nécessaire pour mettre l'argent fin en fusion. Le diamant a la propriété phosphorique et électrique.

Les mines renommées de diamans sont Gani ou Coulour à sept journées de Golconde; Raolconda, à huit ou neuf jours de Visapour; Latawar, Soumelpour dans le Bengale; il y en a aussi des mines abondantes à Borneo, dans le Bresil et à Malaca.

Les plus beaux diamans connus sont,

1°. Celui du grand Mogol. Il pèse 279 karats neuf 16es. Il est d'une eau parfaite, la forme en est bonne. Elle n'a pour défaut qu'une petite glace à l'arête du tranchant, au bas du tour de la pierre. On l'estime onze millions sept cent vingt-trois mille deux cent soixante-dix-huit francs.

2°. Le diamant du grand duc de Toscane, pesant 139 karats et demi. Il est net, de belle forme, taillé de tous les côtés à facettes, mais l'eau tire un peu sur la couleur citron; ce qui fait qu'on ne l'estime que deux millions six cent huit mille trois cent trente-cinq francs.

3°. Le diamant dit le *Sancy* qui appartenait à la couronne de France, pesant 55 karats. Il tire son nom de M. de Harlay baron de Sancy, ambassadeur de France à Constantinople, qui l'apporta à Louis XIV. Il a couté six cent mille francs, mais il en vaut bien davantage.

4°. Le diamant, dit le *Pitt* ou le régent, parce

qu'il a été acquis d'un anglais nommé Pitt, par le duc d'Orléans pendant la minorité de Louis XV. Ce diamant pesait brut 410 karats, et après avoir été taillé en brillant, 135 karats à peu près. Les frais de la taille se montèrent à 4500 livres sterl., et la poussière de diamant employée à cet effet coûta 1400 liv. sterl. Les pièces qu'on avait coupées valaient encore 8000 liv. sterl. Le duc d'Orléans l'a payé 135000 liv. sterl.

5°. Le diamant acheté par l'impératrice de Russie en 1772. Il pèse 779 karats, et a été payé deux millions deux cent cinquante mille fr. comptant et cent mille francs de pension viagère. Il n'a pas été acheté à beaucoup près sa valeur. Il est d'une belle eau, fort net, de la grosseur d'un œuf de pigeon, et de forme ovale applatie. On prétend qu'il formait un des yeux de la fameuse statue de Scheringham, dans le temple de Brama, qu'un grenadier français au bataillon de l'Inde l'a arraché à la Pagode, et s'est sauvé à Madras; qu'il l'a vendu 50,000 liv. à un capitaine de vaisseau, qui le vendit 300,000 liv. à un juif; celui-ci le revendit beaucoup plus cher à un marchand grec. Enfin l'Impératrice en fit l'acquisition. Ce diamant est le plus gros que l'on connaisse. Il est placé au haut du sceptre de l'Empereur, au-dessous de l'aigle.

La règle, pour l'évaluation du diamant, est que sa valeur croisse selon le carré de son poids; ainsi qu'on suppose un diamant brut de deux karats, à deux louis le karat : multipliez deux par deux qui font 4, ou le carré de son poids; ensuite multipliez 4 par 2, vous aurez 8 louis qui seront la vraie valeur d'un diamant brut de deux karats. Si l'on veut évaluer pareillement un diamant

taillé, il faut doubler son poids après la taille : parce que la diminution du poids d'un tel diamant, aura été de moitié. D'après cette estimation, le prix d'un beau diamant taillé, du poids d'un karat, sera de huit louis prix moyen.

Voici une table du prix des diamans, faite par Jeffries, joaillier anglais, d'après la règle dont nous venons de parler. Nous n'y mettrons pas les sous-divisions du karat, telles que le quart, le demi, les trois quarts, etc. Il suffit de dire que le prix de ces sous-divisions est en proportion du prix principal du karat ou de la quantité de karats dont est composé le diamant. Nous rapporterons seulement les subdivisions de cinq en cinq karats, en commençant par le premier.

TABLE du prix des diamans taillés, qui sont d'une belle eau, et qui ont toute la perfection requise.

Le karat est de 4 grains.

Karats.	Louis.	Fr.	Karats.	Louis.	Fr.
1 karat . . .	8 . . .	»	15 k. . . 1 quart	1860 . . .	12
1 k. . . 1 quart	12 . . .	12	15 k. . . 2 . . .	1922 . . .	»
1 k. . . 2 . . .	18 . . .	»	15 k. . . 3 . . .	1984 . . .	12
1 k. . . 3 . . .	24 . . .	12	16 karats . . .	2048 . . .	»
2 karats . . .	32 . . .	»	17 k.	2312 . . .	»
3 k.	72 . . .	»	18 k.	2592 . . .	»
4 k.	128 . . .	»	19 k.	2888 . . .	»
5 karats . . .	200 . . .	»	20 karats . . .	3200 . . .	»
5 k. . . 1 quart	220 . . .	12	20 k. . . 1 quart	3280 . . .	12
5 k. . . 2 . . .	242 . . .	»	20 k. . . 2 . . .	3362 . . .	»
5 k. . . 3 . . .	264 . . .	12	20 k. . . 3 . . .	3444 . . .	12
6 karats . . .	288 . . .	»	21 karats . . .	3528 . . .	»
7 k.	392 . . .	»	22 k.	3872 . . .	»
8 k.	522 . . .	»	23 k.	4232 . . .	»
9 k.	648 . . .	»	24 k.	4608 . . .	»
10 karats . . .	800 . . .	»	25 karats . . .	5000 . . .	»
10 k. . . 1 quart	840 . . .	12	25 k. . . 1 quart	5100 . . .	12
10 k. . . 2 . . .	882 . . .	»	25 k. . . 2 . . .	5202 . . .	»
10 k. . . 3 . . .	924 . . .	12	25 k. . . 3 . . .	5304 . . .	12
11 karats . . .	968 . . .	»	26 karats . . .	5408 . . .	»
12 k.	1152 . . .	»	27 k.	5832 . . .	»
13 k.	1352 . . .	»	28 k.	6272 . . .	»
14 k.	1568 . . .	»	29 k.	6728 . . .	»
15 karats . . .	1800 . . .	»	30 karats . . .	7200 louis.	

Si le diamant a quelqu'imperfection dans sa forme et dans la couleur de l'eau, ou s'il a quelques glaces ou quelque pointe noirâtre, il doit perdre beaucoup de son prix. Pour évaluer un diamant qui a des défauts, on peut multiplier son poids, que nous supposons de dix karats, par dix autres karats, ce qui donne un résultat de cent : puis multiplier ce produit par la moitié de la valeur d'une pierre taillée d'un karat, ce qui ne fera ainsi que quatre louis au lieu de 8 par karat; l'estimation du diamant défectueux de dix karats sera dès-lors de 400 louis.

PETIT
DICTIONNAIRE
DES
DÉCOUVERTES ANCIENNES ET MODERNES.

PETIT DICTIONNAIRE

DES

DÉCOUVERTES ANCIENNES ET MODERNES.

L'ORIGINE et l'histoire des découvertes, est aussi intéressante qu'amusante; le mot *découverte* s'applique généralement à tout ce qu'on trouve de nouveau dans les arts et dans les sciences, et plus particulièrement, à ce qu'on trouve de curieux, d'utile ou de difficile, ou qui du moins a l'un de ces trois avantages. Quelques auteurs ont fait des ouvrages assez volumineux sur cet objet; mais outre que ces ouvrages sont écrits d'une manière très-prolixe, ils ont encore le désavantage, étant anciens, de n'avoir pu faire mention des découvertes modernes. Nous espérons que la petite nomenclature suivante sera à l'abri de ces deux reproches. On la trouvera peut-être un peu restreinte; nous avons été obligé de la proportionner au cadre que nous lui destinions, mais nous croyons n'avoir rien omis d'essentiel.

AIMANT. Cette pierre minérale a été connue des anciens, Platon en fait mention. Pline dit que l'architecte Dinocrates d'Alexandrie avait commencé à voûter d'aimant le temple qu'un des Ptolomées avait fait élever à sa sœur Arsinoé, qui était sa femme, pour y faire tenir suspendue en l'air, la statue en fer de cette princesse. Mais Ptolomée et l'archi-

tecte moururent avant que l'ouvrage fût achevé. On dit la même chose d'une statue de Serapis, faite par le roi Sésostris, et suspendue dans un temple d'Alexandrie. On a fait accroire au peuple que le cercueil de Mahomet était suspendu à la voûte du temple. C'est une fable; il est à terre au milieu de la Mosquée.

AIMANT. (*guérison par l'*) On a attribué à l'aimant la vertu, si non de guérir entièrement, du moins de soulager dans certaines maladies. Ætius, qui vivait en 500, parle de l'application extérieure de l'aimant comme utile pour la goutte et pour les maladies convulsives : *tradunt magnetem detentum manu chiragrorum ac podagricorum dolores ipsorum sedare ; æquè convulsis opitulatur.* Marcellus et Léonard Camille affirment les bons effets de l'application de l'aimant pour calmer les maux de dents.

AIR. C'est Galilée qui le premier soupçonna la pesanteur de l'air, et qui l'inféra de ce que l'eau s'arrête et demeure suspendue dans les pompes à 32 pieds à-peu-près; il fit quelques expériences. Après lui, Torricelli continua de prouver cette pesanteur par de nouvelles expériences; il démontra le premier, en 1645, qu'une colonne d'air prise dans l'atmosphère, se met en équilibre avec un colonne d'une autre fluide, qui a la même base. Mariotte a calculé que la hauteur de l'atmosphère ne va guères qu'à 20 lieues, et que quand l'air serait huit millions de fois plus raréfié que celui qui est près de la terre, l'atmosphère n'irait pas à 30 lieues. On infère de la pesanteur de l'air que la terre est autant comprimée par l'air qui l'environne que si elle était par-tout couverte d'eau à la hauteur de 31 pieds. Suivant les expériences communes, la pesanteur de l'air proche de la superficie de la terre, est à-peu-près à l'égard

de l'eau ce que 1 est à 800. Borrelli dit que l'air est composé de corpuscules ou petites lames dures, flexibles, capables de ressort, et qui, faisant plusieurs tours en ligne spirale, forment la figure d'un cylindre creux. Il est maintenant reconnu que l'air atmosphérique est composé de deux fluides élastiques mêlés ensemble, savoir : 28 parties d'air pur ou vital appelé gaz oxigène, et 72 parties d'une mofette appelée gaz azotique ou atmosphérique; ainsi sa base est composée de l'oxigène et de l'azote.

ALAMBIC. Les anciens ont connu l'alambic, on en peut juger par un passage de Dioscoride, où non seulement il parle clairement de la distillation, mais même se sert du mot grec *ambix*, d'où est venu alambic. et qui, suivant Athénée, désignait les couvercles des pots dans lesquels on faisait bouillir quelques liqueurs. La particule *al*, placée avant *ambix*, vient des Arabes.

ALGÈBRE. On n'a connu l'algèbre en Europe qu'en 1494; mais depuis long-tems les Arabes, dont nous tenons ce mot, s'en servaient; algèbre signifie, en arabe, réduction des nombres rompus à un nombre entier. Scriverius en attribue l'invention à Diophante, auteur grec, dont Regiomontanus a recueilli treize livres.

ALMANACH. L'étimologie de ce mot prouve que la chose provient des Arabes, mais on ignore la date de son origine. Almanach est composé de l'article *al*, et de *mana*, compter. D'autres prétendent qu'il vient de *manach*, qui signifie calendrier; il y a encore beancoup d'autres opinions sur l'étymologie du mot almanach.

ANATOMIE. Cette partie de la médecine remonte à une

haute antiquité. On prétend qu'Erophile et Erasistrate, célèbres médecins grecs, recevaient les malfaiteurs des mains de la justice et les disséquaient tout vifs, pour hâter les progrès de l'anatomie; et on louait la sagesse des princes qui, les leur abandonnant, sacrifiaient un petit nombre de méchans à la conservation d'une multitude d'innocens de tout état, de tout âge et dans les siècles à venir.

L'anatomie a éprouvé le sort de toutes les sciences et de tous les arts; elle a entièrement disparu dans les siècles de barbarie, d'ignorance et de superstition; mais elle commença à revoi r le jour en Europe vers 1520, sous François Ier. et Charles V. Avant ce tems, l'usage de disséquer les corps passait pour un sacrilège; André Vasal, de Bruxelles, en est regardé comme le premier restaurateur. On connait une consultation que Charles V fit faire aux théologiens de Salamanque, pour savoir si, en conscience, on pouvait disséquer un corps humain pour en connaître la structure.

Frédéric Ruysch a fait les premières injections anatomiques.

AÉROSTAT. Le premier ballon aérostatique a été lancé en France par Mongolfier, le 27 août 1783. En Angleterre, on a fait la première ascension le 15 septembre.

C'est en 1797 que MM. Blanchard et Garnerin firent de nouvelles expériences en ballon, et sur-tout celle des descentes en parachute.

ARITHMETIQUE. B. Pascal, à peine âgé de 19 ans, découvrit, en 1642, la fameuse machine arithmétique, par laquelle, sans autre secours que celui des yeux et de la main, on peut faire toutes sortes de calculs sur les nombres. Les pièces qui en forment le principe et l'essence sont plusieurs rouleaux ou barillets parallèles entr'eux et mobiles autour de leurs axes. Sur chacun d'eux on écrit deux suites

de nombres depuis zéro jusqu'à neuf, lesquels vont en sens contraire, de sorte que la somme de deux chiffres correspondans, forme toujours neuf. Ensuite on fait tourner par un même mouvement tous ces barillets de gauche à droite, et les chiffres dont on a besoin pour les différentes opérations de l'arithmétique, paraissent à travers de petites fenêtres percées dans la face supérieure. La machine est composée d'ailleurs de roues et de pignons qui s'engrènent ensemble et qui font leurs révolutions par un mécanisme à peu près semblable à celui d'une montre ou d'une pendule. L'idée de cette machine a paru si utile et si belle, qu'on a cherché à la perfectionner et à la rendre plus commode dans la pratique. Leibnitz s'est occupé long-tems de ce problême, et il a trouvé effectivement une machine plus simple que celle de Pascal. Malheureusement toutes ces machines sont coûteuses, un peu embarrassantes par le volume et sujettes à se déranger. Cette découverte coûta de grands efforts de tête à Pascal, tant pour l'invention que pour faire concevoir la combinaison des rouages aux ouvriers chargés de l'exécuter.

L'anglais Nicolas Saunderson, aveugle, l'un des plus étonnans mathématiciens qu'il y ait eu au monde, a inventé une *arithmétique palpable*: c'est une machine dont on trouve la description dans ses *élémens d'algèbre* traduits par Jaucourt.

Lord Stanhope a imaginé, en 1786, deux machines arithmétiques; la première de la grandeur d'un vol. *in*-8°., sert à faire avec exactitude les opérations les plus compliquées de l'addition et de la soustraction; la seconde est de la grandeur d'une table à écrire : par le moyen d'une vis, on résout tous les problêmes de la multiplication et de la division; et si l'opérateur se trompe et fait faire à

la vis une révolution de plus, il voit tout-à-coup sortir de la table une petite boule d'ivoire, dont la présence l'avertit de son erreur.

L'arithmétique décimale a été découverte à Bruges, en 1602.

ARMES ANCIENNES. Pline dit que Midias de Messène, inventa les cuirasses; Prœtus et Acrise, les boucliers; les Lacédémoniens, le casque, l'épée et les flèches; les Cariens, les plumes ou aigrettes que l'on mettait sur les casques; les Scythes, l'arc; les Etoliens, les lances; Etolus, le javelot; les Syriens, la catapulte; les Phéniciens, la baliste et la fronde; Artémone de Clazomene, la tortue; Epeus, pendant le siège de Troie, le Bélier.

D'autres auteurs attribuent à Artémone de Clazomène, le bélier, la tortue et autres machines de guerre, en 441 avant Jesus-Christ.

ASSURANCES. Les anciens ont connu les assurances, c'est-à-dire, cette manière de diviser le risque des entreprises de commerce maritime? Puffendorf et Anderson le pensent, et ils se fondent sur certains passages de Tite-Live, de Suétone et de Ciceron. Le professeur Bukman n'est pas de cet avis relativement aux deux premiers auteurs, mais le passage de Ciceron lui parait décisif. Voyons ces différentes citations: Tite-Live, après avoir parlé de la détresse où l'armée se trouvait en Espagne, relativement aux subsistances, ajoute que la république fit un marché avec une société de marchands pour fournir l'armée : *ut quæ in naves imposuissent, ab hostium tempestatisque vi publico periculo essent.* Suétone dit que l'empereur Claude *negociatoribus certa lucra proposuit, suscepto in se damno, si cui quid per tempestates accidisset.* Mais ces indemnités tirées

du trésor public doivent être regardées comme des primes d'encouragement pour certaines entreprises, et n'ont, selon Beckman, aucun rapport avec les assurances. Ciceron dit : *Laodiceæ me prædes accepturum arbitror omnis pecuniæ publicæ, ut mihi et populo cautum sit sine vecturæ periculo.* La solution de la question dépend du mot *prædes*. L'auteur suppose qu'il signifie ici une remise en lettres-de-change.

ASTRONOMIE. On croit que les premières observations astronomiques ont été faites à Babylone, vers 2234 avant Jésus-Christ.

Jean Muller, connu sous le nom de Regiomontanus ou de Kœnisberg, petite ville de Franconie, sa patrie, est le premier qui, après la renaissance des lettres, s'est appliqué à faire des observations astronomiques : il mourut à Berne en 1476. On lui doit l'usage des tangentes dans la trigonométrie. C'est lui qui le premier a ajouté le cours du soleil, de la lune et des planètes à l'almanach, qui ne contenait auparavant que les fêtes ecclésiastiques et les noms de saints.

BALCON. Les latins appelaient un balcon *Menianum*, mot qui ne vient pas de *Mœnia*, mais d'un certain Menius qui le premier, à Rome, fit faire des balcons chez lui ; c'est Festus qui rapporte ce fait. Asconius dit qu'il vendit sa maison, mais qu'il retint ses *Meniana* pour avoir des places d'où il pût voir les jeux.

BANQUE. Il est difficile de fixer l'époque à laquelle la banque a commencé, mais on peut donner l'étymologie de ce mot ; il est tiré de l'italien *banco* qui signifie le *banc* où s'asseyaient ceux qui se chargeaient de faire des remises d'argent, pour le bien public. Lorsque l'on voulait annoncer

que l'argent manquait, on rompait le banc ; ce qui s'exprimait ainsi : *banco-rotto*, banc rompu, et par corruption *banqueroute*.

BAROMÈTRE. Le baromètre a été inventé en 1626 par Toricelli ; Galilée a eu aussi part à cette invention. Mais on n'a fait l'expérience du baromètre en France qu'en 1646. Cet instrument a été beaucoup perfectionné par Petit, Pascal, le père Mersenne, et sur-tout par Huyghens.

Le baromètre à roue est de l'invention de Hook, anglais, ainsi que le baromètre marin.

BAS AU MÉTIER. La première manufacture de bas au métier fut établie en France en 1656. On n'a rien de certain sur l'invention de ce métier ; l'encyclopédie l'attribue aux Anglais ; d'autres en donnent la gloire aux Français. On prétend qu'un compagnon serrurier de la Basse-Normandie, inventeur du métier à faire les bas, remit à Colbert une paire de bas de soie fabriquée à ce métier, pour la présenter à Louis XIV. Les marchands bonnetiers alarmés de cette découverte, gagnèrent un valet de chambre qui donna plusieurs coups de ciseaux dans les mailles, de sorte que le roi chaussant ces bas, les mailles coupées firent autant de trous, ce qui fit rejetter l'invention. Cet homme donna son métier aux anglais qui en ont fait usage, et qui s'en disent les inventeurs : tandis que le véritable inventeur est mort à Paris à l'hôtel-dieu dans un âge avancé.

BAS DE SOIE. Le roi François Ier., roi de France, est le premier qui a porté des bas de soie, l'an 1543. M. Peuchet prétend que les bas tricotés n'ont eu lieu qu'à la renaissance des arts, du tems de François Ier., et que

c'est Henri II qui porta les premiers bas de soie, aux nôces de sa fille.

La reine d'Angleterre Elizabeth en a porté en 1543.

BAYONNETTE. Les Français ont fait usage de la bayonnette au bout du fusil en 1692, à la bataille de Turin, contre les confédérés. Cet instrument vient de Bayonne.

BIBLIOTHÈQUE. La première bibliothèque publique à Athènes a été fondée en 526 avant Jésus-Christ.

La première bibliothèque publique fondée à Rome, a été composée des livres apportés de Macédoine, en 167 avant Jésus-Christ.

La bibliothèque du Vatican a été fondée par le Pape Nicolas V, qui a occupé le siège pontifical depuis 1447 jusqu'en 1455.

La bibliothèque royale de France a été fondée par Charles V, qui régna depuis 1364 jusqu'en 1380. Elle était bien peu de chose dans le principe, et maintenant on y compte 60,000 vol. MSS. à peu près, 300,000 livres imprimés, 5000 volumes d'estampes et 2000 planches gravées. Elle porte actuellement le nom de bibliothèque impériale de France.

La bibliothèque de Vienne en Autriche a été fondée en 1480 par l'empereur Maximilien.

Celle de Florence, par le Grand Cosme et Laurent de Médicis.

Celle de Bude, par Mathias Corvin, roi de Hongrie.

Celle de Naples, par Alphonse d'Arragon.

La plus belle bibliothèque particulière a été celle du duc de la Vallière, mort le 16 octobre 1780. Elle renfermait 32,205 ouvrages. Le catalogue existe en neuf gros volumes *in*-8°., dont 3 pour les livres rares, qui, au

nombre de 5668 articles, ont été vendus 454,677 l. 8 s. en 1784.

BOMBES. Les bombes et mortiers ont été inventés dans le seizième siècle. On prétend que les premières bombes ont été jettées sur la ville de Wachtendonch, en Gueldres, assiégée par le comte de Mansfeld en 1588. D'autres auteurs prétendent qu'un siècle auparavant, on en jetta à Naples sous Charles VIII, en 1495.

Les hollandais disent qu'on ne s'est servi de bombes en France qu'au siège de la Mothe en 1634; et d'autres pensent que c'est au siège de Mézières en 1521.

BOTANIQUE. Lèonard Fuchs, professeur d'anatomie à Tubinge, mort en 1625, a renouvellé en Europe l'étude de la botanique.

BOUCLIER. On attribue l'invention du bouclier à Abas, qui fut le douzième roi des Argiens. Il était fils de Lincée et d'Hypermnestre; il eut pour fils Acrisius et Proetus, qui, selon Pausanias, se servirent les premiers du bouclier qui alors était tressé avec l'osier; ensuite on y substitua des ais de bois léger, tels que le figuier, le saule, le hêtre, le peuplier, etc. (V. Pline l. VI, c. 40). Mais la matière la plus ordinaire des boucliers fut le cuir de bœuf, d'où leur est venu leur nom. On assemblait plusieurs cuirs avec des lames de bronze. Le milieu du bouclier appelé *umbo*, par les latins, était garni d'une plaque de métal capable de résister aux armes des ennemis. Souvent on garnissait l'*umbo* de fils de métal tournés en cercle ou en spirale; fixés au bouclier ils rompaient les coups des épées et en émoussaient le tranchant. On en trouve encore dans les anciens camps romains. Les boucliers avaient deux

anses dans leur concavité. L'une plus grande au milieu servait à passer le bras, l'autre plus petite vers le bord du bouclier, servait à passer la main pour le retenir. Avant l'invention de ces anses, qui paraît postérieure à Homère, car il n'en parle pas, les guerriers suspendaient leurs boucliers au cou avec une longue courroie ou une lame de bronze; par ce moyen ils pouvaient rejetter leur bouclier sur le dos lorsqu'ils marchaient, ou même le porter sous le bras, sans délier la courroie qui était fort longue, et qu'on voit souvent dans les monumens étrusques.

BOUSSOLE. On croit que Marc-Paul Vénitien, ayant voyagé à la Chine, en rapporta la boussole en 1260. Les Chinois prétendent que leur empereur Chiningus en avait connaissance 1120 ans avant Jésus-Christ. D'autres auteurs pensent qu'on doit l'invention de la boussole à Jean Gira ou Goya, que quelques-uns nomment Flavio de Melphe ou Flavio Gioia Napolitain, qui fit cette découverte en 1302. On trouve dans la *Bible Gaiot*, roman composé en vers, en 1200, des passages qui ont rapport à la boussole qu'on y désigne sous le nom de marinette.

On a remarqué que la déclinaison de l'aiguille aimantée, depuis 1550 jusqu'en 1554, a été orientale; qu'en 1666 elle était précisément au pôle, et que depuis cette époque elle est occidentale.

BRIQUES. Si l'on peut en croire Pline, qui, dans son premier livre, fait l'énumération des inventeurs des arts et des sciences, Euriale et son frère Hiperbius furent les premiers qui inventèrent la brique, et qui bâtirent des maisons à Athènes (1), au lieu des cavernes qui servaient d'ha-

(1) Thrason fut, dit-on, le premier qui bâtit des murailles; et Cadmus, le premier qui découvrit des carrières.

bitations; mais long-tems auparavant, Dokius ayant considéré les nids des hirondelles, avait eu l'industrie de faire des maisons avec de la boué. Cynira, fils d'Agrippa, trouva l'usage de la tuile; il se servit aussi le premier des tenailles, du marteau, du levier et de l'enclume.

CADRAN SOLAIRE. Les premiers cadrans solaires, apportés à Rome, datent de l'an 290 avant Jésus-Christ; mais on en attribue l'invention à Anaximandre de Milet, 545 avant Jésus-Christ.

CAFE. Rien de plus incertain que l'origine du café ou plutôt de son usage. Si l'on en croit le maronite Fausto Nayronne, le café fut découvert par le prieur de quelques moines après qu'il eût été averti par un gardeur de chèvres ou de chameaux, que quelquefois son bétail veillait et sautait toute la nuit, après avoir mangé du café. Ce supérieur en fit prendre une infusion à ses moines, qui dormaient en disant l'office de nuit. D'autres disent qu'on doit la découverte du café à la piété d'un muphti, qui pour faire des prières plus longues que tous les autres dervis, en fit l'expérience; enfin on rapporte qu'au milieu du 15e. siècle un certain Gemmaleddin qui demeurait à Aden, faisant un voyage en Perse, y trouva des gens de son pays qui prenaient du café et qui vantaient cette boisson. De retour à Aden, il eut quelqu'indisposition dont il se persuada qu'il serait soulagé s'il prenait du café; il en prit et s'en trouva bien. Dès-lors il mit cette liqueur en vogue à Aden; tout le monde en prit; delà elle passa à la Mèque; de l'Arabie heureuse elle fut portée en Egypte, au Caire, puis à Constantinople. Plusieurs fois les Sultans ou les Muphtis l'ont interdite, la première interdiction date de 1511; mais d'autres l'ont permise; enfin maintenant l'usage en

est toléré. Croirait-on qu'en Angleterre, sous Charles II, en 1675, les cafés ont été interdits, parce qu'on y tenait des assemblées trop considérables.

Le premier café qui parvint en France, arriva à Marseille en 1644; mais l'usage n'en a été introduit parmi nous que le 4 avril 1669, par mustapha Ferugo, envoyé de Mahomet IV. Il est le premier qui en ait fait prendre aux Parisiens.

On a èssayé de cultiver le café en Europe, mais infructueusement du côté de la qualité : on dit qu'un Français des environs de Dijon en fit le premier l'expérience, en 1670; les arbres provenans des grains qu'il avait semés produisirent du fruit; mais ce fruit fade et insipide, ne put être d'aucun usage.

Suivant Boerhaave, ce fut un gouverneur Hollandais qui le premier se procura des baies récentes de cafier, et en sema à Batavia; il envoya en 1690, un pied de cet arbre à Amsterdam, d'où sont provenus ces graines qui ont depuis fourni tout ce qui est cultivé maintenant aux Indes Occidentales.

Le premier pied de café fut introduit à la Jamaïque en 1728, par Nicolas Laws. Les Hollandais commencèrent en 1718 à le cultiver à Surinam; et les Français en 1727, à la Martinique. C'est en 1717 que la compagnie des Indes établie à Paris, envoya quelques plants de café moka à l'île Bourbon; on dit qu'il n'en restait en 1720 qu'un seul pied dans cette île, et que le produit de ce pied fut tel que l'on mit en terre au moins 15,000 fèves.

Enfin il est reconnu que le café est originaire d'Arabie, et qu'il a été transplanté en Amérique et dans les différentes îles où on le cultive.

CALCUL DIFFERENTIEL. Ce calcul que l'on met au rang des plus belles découvertes, est dû à Newton ou à Leibnitz,

ou peut-être à l'un et à l'autre. Il fut connu vers 1684; et c'est en 1699 que commença la fameuse querelle de ces génies qui se disputèrent l'honneur de cette invention. On accusa Leibnitz de l'avoir dérobée à Newton, sur-tout Keill, qui fit retentir son accusation dans toute l'Europe. Leibnitz lui répondit vivement dans les journaux de Leipsick, et se plaignit à la société royale de Londres, qu'il demanda pour juge. La société le condamna; il en éprouva un chagrin mortel. Il semble que les Anglais ne devaient pas être juges dans une affaire où l'honneur national était pour beaucoup. Des personnes impartiales ont pensé que le philosophe Anglais et le philosophe Allemand avaient saisi chacun la même lumière et la même vérité, par la seule conformité de la pénétration de leur génie. Ce qui les confirma dans leur opinion, c'est qu'ils ne se rencontrèrent que dans le fonds des choses; ce que l'un appelait fluxions, l'autre le nommait différences; l'infiniment petit était marqué, dans Leibnitz, par un caractère plus commode et d'un plus grand usage que le caractère employé par Newton. Quelqu'un a dit, que si Leibnitz n'avait pas trouvé le calcul des infiniment petits, il s'en fallait infiniment peu.

CANON. Edouard gagna la bataille de Cressy, en 1346, par le moyen de quatre pièces de canon. On dit que les Vénitiens se servirent du canon dès 1300; les Anglais peu de tems après, et les Français en 1338, comme l'observe Ducange, d'après les registres de la chambre des comptes.

CANONISATION. Le premier acte de canonisation est celui de saint Ulderic, évêque d'Augsbourg, par le pape Jean XV, le 11 janvier 983.

CARDINAL. Les premiers cardinaux ont été établis en 307. Ce n'est qu'en 1245, que dans le concile de Lyon, il

fut arrêté que les cardinaux porteraient le chapeau rouge et la robe d'écarlate.

Le savant le Duchat dit qu'Œneas Sylvius (le pape Pie II), a qualifié le premier, le cardinalat, d'éminence. Ce pape, dans sa *description de l'Europe*, s'exprime ainsi : *Johannes Segobiensis homo hispanus moribus et doctrinâ illustris qui, cùm summos theologiæ præceptores doctrinâ æquaret, ab Amedeo, dum se Papam dixit, cardinalatûs eminentiam acceperat.*

Le pape Urbain VIII, ordonna par un décret du 10 juin 1630, que les titres d'éminence et d'éminentissime fussent attribués aux cardinaux. Ce qui donna lieu à ce décret, fut un discours public que Luc Holstein prononça à Rome, et dans lequel il traita son patron, le cardinal François Barberin, d'*éminentissime*. Tous les autres cardinaux voulurent être depuis traités de même.

CARROSSES. L'origine des carrosses ne remonte pas au-delà de Charles VII, roi de France. En 1461 ils n'étaient pas communs, puisque le premier président du parlement montait une mule pour aller à sa campagne, avec son clerc à pied, et son fermier amenait une charette et de la paille fraiche aux veilles des quatre bonnes fêtes pour conduire sa femme et sa fille, et une bourique pour monter la chambrière. Le premier carrosse qu'on vit à Paris fut le char suspendu, que Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, envoya à la reine. Le 6 avril 1550, Diane, duchesse d'Angoulême, fille naturelle de Henry II, fit usage du second carrosse que l'on dit vu en France. Jean de Laval de Bois-Robert, seigneur de la Cour, ne pouvant se tenir à cheval, à cause de son excessive grosseur, fut contraint de se servir d'un carrosse. En 1644 le prince de Condé en eut un avec des glaces : c'est le premier ;

avant ce tems, ils étaient fermés avec des rideaux de cuir. C'est vers cette époque qu'on a vu le premier carrosse suspendu par des ressorts ou par des moyens élastiques quelconques, la caisse étant suspendue sur ce train. On n'a de document à cet égard que le dessin qu'on voit à la bibliothèque impériale, et qui représente l'entrée de Louis XIV à Paris vers 1650; le carrosse est bien évidemment suspendu.

Avant l'invention des carrosses on n'allait dans Paris qu'à pied ou à cheval. Les princesses avaient des litières; les dames allaient en trousse derrière leurs écuyers. Quand le premier président de Thou fit faire un carrosse parce qu'il avait la goutte, sa femme continuait d'aller en croupe derrière un domestique. Les conseillers de la Cour allaient sur des mulets, et les rois ne voyageaient qu'à cheval, soit qu'ils vinssent à Paris, soit qu'ils allassent à leurs maisons royales, ou soit qu'ils se transportassent au palais pour y donner des ordres. Presqu'à toutes les portes des maisons il y avait des montoirs en pierre, pour faciliter à monter à cheval.

CARTES GEOGRAPHIQUES. Les cartes géographiques ont été apportées, pour la première fois, en France, par Barthelemi Colombus en 1489. Mais on en doit l'invention à Anaximandre de Milet, qui vivait 545 avant J.-C.

CARTES A JOUER. L'abbé Rive dit que les cartes étaient en usage en Espagne vers 1330. Il étaye son opinion, d'une défense de jouer argent aux cartes ou dez, faite par les statuts d'un ordre de chevalerie, nommé l'ordre de la Bande, et institué vers l'an 1332 par Alphonse XI, roi de Castille; cet ordre ne subsiste plus.

D'autres attribuent l'invention des cartes aux Allemands;

Court de Gebelin les fait venir des anciens Egyptiens; mais la plupart des auteurs en accordent la découverte aux Français; ils disent qu'il fut inventé pour procurer quelques soulagemens à Charles VI, lorsque ses accès de folie lui laissaient des intervalles de tranquillité. Jaquemin Gringonneur, peintre, fut le premier qui peignit les cartes en or et diverses couleurs; mais l'invention des figures n'était pas nouvelle. Cet amusement était connu sous le nom de jeu du roi et de la reine. (Voyez l'ouvrage de Bullet sur les cartes à jouer.) Le jeu de piquet a été inventé sous Charles VII.

CATAPULTE. La catapulte, ancienne machine de guerre qui servait à lancer des traits, a été inventée par Denis de Syracuse en 432 avant J.-C. Pline en attribue l'invention aux Syriens, bien antérieurement à Denis, à qui on attribue aussi l'invention de la baliste, autre machine qui servait également à lancer des traits, des flèches et des pierres. On prétend que certaines balistes lançaient à plus de 250 toises des pierres du poids de 240 livres. (Ne se tromperait-on pas d'un zéro daus ces deux nombres ?)

CHAISES-A-PORTEURS. Les chaises-à-porteurs ont été d'abord en usage en Angleterre; Montbrun Souscarrière, bâtard de Bellegarde, qu'on appelait M. Legrand, parce qu'il était écuyer d'Henri IV, les introduisit en France, à la suite d'un voyage qu'il avait fait chez les Anglais.

CHAMBRE OBSCURE. L'invention en est due à J. B. Porta, Physicien du 16e. siècle. Il remarqua que les objets du dehors se dessinaient comme des ombres sur la muraille et au plancher de sa chambre bien fermée, par le moyen d'une petite ouverture pratiquée dans le volet, et à travers

laquelle passaient les rayons du soleil. Surpris de cet effet singulier, il s'avisa de mettre au trou de sa fenêtre un verre lenticulaire ; telle a été l'origine de la chambre obscure. Dès-lors on a cherché à rendre portatif l'appareil qui sert à cette expérience. Pour y parvenir, on a construit des caisses, des boîtes, des tables, des pavillons dont on a varié la forme, la grandeur et la disposition. Quelques-uns disent que Daniel Barbaro, patriarche d'Aquilée, est le premier qui a écrit de cette découverte ; ensuite Porta, puis Cardan dans son traité *de subtilitate*.

CHANDELLES. Les chandelles de suif furent un objet de luxe vers 1300 ; avant ce tems on ne s'était éclairé qu'en brûlant des éclats de bois. Il est présumable qu'on avait aussi des lampes à huile. La lampe était en usage chez les anciens.

CHANT. Le chant remonte à la plus haute antiquité. Les Grecs en connaissaient quatre sortes, qui formaient, disaient-ils, la musique la plus parfaite, et qu'ils appelaient les modérateurs de l'ame. Les voici :

Le *chant Dorien* imaginé par Lamiras, qui existait avant Homère, et qui apprit, dit-on, à joindre la harpe au chant. Le Dorien servait aux choses graves, sévères, belliqueuses.

Le *chant Phrygien* avait la puissance d'exciter la fureur.

Le chant *Sous-Phrygien* appaisait la fureur excitée par le précédent.

Enfin le *chant Lydien* était triste, lamentable, et produisait la langueur et la mélancolie.

CHANT GREGORIEN. Il a été établi par saint Grégoire le Grand, qui vivait du tems de l'empereur Maurice et de

Phocas; Charlemagne l'a apporté de Rome avec la lithurgie, en 789.

CHAPEAUX. On ne voit point de chapeau avant le règne de Charles VI. On se servait auparavant du bonnet, du mortier et du chaperon. Le roi, les princes et les chevaliers avaient seuls le droit de se servir du mortier, qui n'était autre chose qu'un bonnet de velours galonné. Le simple bonnet qui était de laine, servait de coeffure au clergé, aux gradués et au peuple. Le chaperon, espèce de capuchon qui avait un bourlet sur le haut et une queue pendante par derrière, se mettait sur le mortier ou sur le bonnet.

Du tems de Charles VI on commença à porter le chapeau à la campagne; on le porta en tems de pluie sous Charles VII, et en tous tems sous Louis XI. Louis XII reprit le mortier, mais François Ier. le quitta et porta toujours un chapeau.

On dit que l'origine des chapeaux vient d'Espagne, et qu'on doit cet usage à Tristan Salazar, qui était de Biscaye et qui fut archevêque de Sens.

CHARIOT *à quatre roues*. Les Phrygiens sont les premiers qui en ont fait usage.

CHEMINÉES. Quelques auteurs pensent que les cheminées étaient ignorées des Grecs et des Romains; ils se fondent sur ce qu'à Herculanum on n'a trouvé aucune cheminée; d'autres soutiennent au contraire que les anciens faisaient usage de cheminées.

Octavius Ferrarius est de cet avis; il cite à l'appui de son opinion ce vers de Virgile.

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

Appien Alexandrin dit dans le livre IV *des guerres civiles*, que lors des proscriptions des Triumvirs, les uns descen-

daient dans des puits et des cloaques, les autres se cachaient dans les toits et dans les cheminées. Suétone rapporte que la chambre de Vitellius fut brûlée, parce que le feu prit à la cheminée. Quoi qu'il en soit, le peu de renseignemens qui nous reste des anciens, et l'obscurité des préceptes de Vitruve sur cet objet, font juger que l'usage des étuves dont ils avaient des appartemens entiers échauffés par des poëles, leur faisait négliger cette partie du bâtiment que le froid de notre climat nous a contraint de rendre un des principaux ornemens des habitations modernes.

CHIFFRES. Les uns attribuent la science des nombres à Mercure; les autres à la déesse Numéria; quelques-uns en font honneur à Abraham, d'autres à Theutdemon, et la plupart aux Phéniciens. Costadau, dans son traité des signes (tom. 2, p. 82), pense qu'on employa d'abord les différentes inflexions et positions des doigts pour signifier les différens nombres; ensuite on compta avec des petits cailloux, en latin *calculus*, delà le mot *calcul*; puis vinrent les chiffres inventés par Minerve, selon le crédule Tite-Live; mais Platon et saint Athanase les donnent à Palamède, tandis que saint Isidore de Séville et le vénérable Bede les attribuent à Pythagore et à Nicomaque. Avouons cependant que le plus ancien de ces inventeurs vivait longt-tems après que Cadmus eût apporté les lettres en Grèce; et le président Bouhier pense que ces lettres étaient numériques, lorsqu'elles parvinrent en Grèce; mais il est plus probable qu'elles ne le devinrent qu'après que l'alphabet grec fut complet.

Les chiffres arabes sont apportés en Europe par les Sarrazins, en 991; avant, on ne se servait que des lettres de l'alphabet. Beveregius pense que ces chiffres furent inventés par les Indiens, et répandus dans l'Orient avant

que l'Europe en eût connaissance. Le père Costadau dit que les Arabes les ont appris des Indiens, comme les Maures les ont appris des Arabes, les Espagnols, des Maures, et les autres peuples de l'Europe, des Espagnols. Kircher est d'avis que les Indiens les communiquèrent aux Arabes vers le dixième siècle, et que ceux-ci les ont transmis aux Espagnols vers le treizième. L'abbé de Longerue les fait venir des Brachmanes, et delà les fait passer aux Arabes qui auparavant se servaient des lettres de l'alphabet. On ne s'arrête plus à l'opinion de Rudbec, qui a tâché de les faire venir des Celtes et des Scythes établis dans le nord, ni à celle d'Antonio Nassare qui, dans sa *polygraphie*, assure que les Arabes ont pris leurs chiffres des Carthaginois ou Africains.

CHOCOLAT. Il a été apporté en Europe par les Espagnols vers l'an 1524. Ce ne fut qu'en 1626 que le premier usage en fut introduit à Paris par le cardinal Alphonse de Richelieu, qui s'en servait pour modérer les vapeurs de sa rate. Il tenait ce secret de quelques religieux espagnols.

CIRCULATION DU SANG. La circulation du sang a été découverte en 1616, par le docteur William Harvey. Pour lui en dérober l'honneur, des envieux ont prétendu qu'elle était connue long-tems avant lui, et que plusieurs auteurs en ont fait mention, entre autres Servet; malgré ces clameurs de la jalousie, la gloire de cette belle découverte reste à Harvey. Voici quelques notes curieuses relatives à cet article. Elles sont tirées d'un ouvrage intéressant.

» Chaque battement de cœur est d'une seconde; il en arrive soixante en une minute, ce qui fait trois mille six

cents par heure, et quatre-vingt-six mille par jour : à chaque battement du cœur, il sort du ventricule gauche deux onces de sang pour entrer dans la grande artère ; puisque le cœur bat 3600 fois par heure, il en sort donc dans le même espace de tems sept mille deux cens onces de sang, au poids de la faculté.

» Or, selon les plus experts dans cette matière, toute la masse du sang contenue dans le corps d'un homme ne va ordinairement qu'à 24 livres. Ainsi en divisant 600 p r 24, on trouvera que la masse du sang passe par le cœur 25 fois par heure, et par conséquent 600 fois par jour. .

» Le cœur qui est le plus important de nos muscles, a besoin, pour faire un seul mouvement de contraction, d'une force équivalente à plusieurs milliers de livres ; car c'est ainsi qu'on évalue en mécanique les forces mouvantes. Par exemple : pour pousser le sang dans la grande artère, le cœur a besoin d'une force de cent mille livres pesant ; pour soutenir avec le bras étendu un poids de 55 livres suspendu à sa jointure avec le coude, on a besoin d'une force de soixante mille livres. Si un homme qui pèse cent cinquante livres, veut sauter à la hauteur seulement de deux pieds, il a besoin d'une force deux mille fois plus grande que son poids, c'est-à-dire, d'une force de 300,000 pesant.

» C'est à l'aide de l'expérience de sa raison et de ses lectures, que le célèbre Harvey a découvert la plus importante de toutes les fonctions, celle de laquelle émanent toutes les autres, la circulation du sang. Quelques anatomistes l'avaient simplement entrevue d'une manière très-confuse et très-vague ; elle n'est plus, grace à Harvey, un être de raison ; il a allumé le flambeau de la conviction, qui éclaire les esprits les moins crédules. »

CIRE D'ESPAGNE. On en est redevable, en France, à un nommé Rousseau, marchand à Paris, qui, se voyant ruiné par l'incendie de la grande salle du palais, s'avisa de faire de la cire à cacheter, de la manière dont il l'avait vu préparer aux indes orientales, où il avait voyagé. Madame de Longueville fit voir cette cire à Louis XIII. La Cour et la ville en firent tant de cas, qu'en moins d'un an, Rousseau gagna plus de 50,000 livres. Il donna à cette cire le nom de cire d'Espagne, pour la distinguer de la gomme lacque fondue et tant soit peu colorée avec le vermillon dont on se servait auparavant, et qui portait le nom de cochenille. La cire d'Espagne est un composé de gomme lacque, de poix résine, de craie et de cinabre qu'on broie quand on veut lui donner la couleur rouge.

CLOCHES. Les premières cloches ont été inventées par l'évêque Paulin, de Campanie, en 400.

Dès le sixième siècle, les cloches étaient connues en France.

Elles ont été apportées pour la première fois à Constantinople, par les Vénitiens, en 871. On les a bénies à Rome en 908.

La plus grosse cloche connue est, je crois, celle du couvent de Trotzkoï (de la sainte Trinité) près Moskou; elle a été fondue en 1746, par ordre de l'impératrice Elizabeth, mais aux dépens du couvent. Elle a coûté 10 roubles par poud de métal, seulement pour la fondre (1). Elle a 18 pouces d'épaisseur, 13 pieds 9 pouces de diamètre, c'est-à-dire, 41 pieds 3 pouces de circonfé-

(1) La rouble valait alors 4 francs 5 centimes.

Le poud vaut 16 kilogrammes, 418 grammes, 29 centigrammes (33 livres ; 8 onces, 16 deniers).

rence; elle pèse 4000 pouds ; le battant a 5 pieds 5 pouces de circonférence. Elle porte sur quatre angles saillants qui ressortent de quatre piliers.

On raconte qu'Aristote Alberti de Bologne, célèbre mécanicien du 16e. siècle, transporta à une distance de 35 pas un clocher avec ses cloches.

CLYSTÈRE. Les Egyptiens, selon Hérodote, Pline et Galien, ont été les inventeurs de ce remède, qu'ils ont appris de l'Ibis.

COMÉDIE. La première comédie a été jouée sur des tréteaux à Athènes l'an 562 avant J.-C. Elle n'a pris la forme qu'on voit dans les anciens auteurs, qu'en 444 avant J.-C. On dit que Sisarion en fut le premier auteur.

Le premier plan de comédie française est dû à Etienne Jodelle.

COMMERCE. Il est présumable que dans les tems les plus reculés, on ne connaissait ni les achats ni les ventes, mais seulement les échanges. On échangeait les marchandises superflues que l'on possédait, contre les marchandises superflues qu'un autre avait, et que l'on n'avait pas soi-même. Pline (l. VII, c. 56) dit que ce fut Bacchus, c'est-à-dire, Osiris, qui le premier apprit aux hommes l'art de vendre et d'acheter : *Emere ac vendere instituit Liber pater.*

COMPAS. On prétend qu'il est de l'invention de Calus, fils de la sœur de Dédale, et Dédale en conçut une telle jalousie qu'il le tua.

Compas de proportion. Il a été inventé par Josse Byrze mathématicien de Guillaume, Landgrave de Hesse-Cassel.

Stauffler, Henrion, Ozanam et plusieurs autres, ont écrit sur cet utile instrument.

Compas de trissection. Il a été imaginé en 1688 par Tarragon, professeur de mathématiques à Paris. (Voyez le *journal des savans*, du 23 septembre de l'année précitée).

COUTEAUX. Les couteaux, et sur-tout ceux à manches d'argent, étaient un objet de luxe vers 1300. Il en est de même des cuillers.

DIAMANT. La taille du diamant doit son origine au hasard. Louis de Berquin natif de Bruges, est le premier qui la mit en pratique en 1476. Il s'apperçut que deux diamans s'entamaient si on les frottait un peu fortement l'un contre l'autre; il n'en fallut pas davantage pour lui faire naître l'idée de les polir et de les tailler en facettes. Nous avons parlé ailleurs des principaux diamans connus et de la manière d'estimer les diamans de différentes grosseurs. Voyez pages 294—297.

DINDON. Cet utile animal est originaire d'Amérique, on dit qu'il a été apporté en Europe par les jésuites vers le 16e. siècle : le premier qui fut mangé en France parut aux noces de Charles IX, en 1570.

DUEL. Ce furent les Lombards qui apportèrent en Italie la barbarie des combats singuliers. Le dernier duel fameux a été celui de Jarnac et de la Chataigneraye sous Henri II en 1547. Malgré les lois sévères rendues contre le duel, le point d'honneur le soutient toujours.

ECLIPSES. Thalès fut le premier qui soumit les éclipses à une supputation exacte, et qui divisa l'année en 365 portions égales de la révolution solaire.

EAU. Lavoisier est l'un des premiers qui par ses expé-

riences a démontré que l'eau n'est point un être simple; il l'a trouvé composée de la base de l'air pur appelée oxigène, et de la base du gaz hydrogène ou inflammable appelée hydrogène; savoir, 85 parties d'oxigène et 15 parties d'hydrogène; de sorte que pour former 70 livres ou un pied cube d'eau, il faut 634 pieds cubes 1152 pouces cubes d'air pur qui pèsent 59 livres 8 onces, et 1513 pieds cubes 887 pouces $\frac{13}{37}$ pouces cubes de gaz hydrogène qui pèsent 10 livres 8 onces. Le tout brûlé ensemble formerait un pied cube ou 70 livres d'eau.

ÉLECTRICITE. Othon de Guericke, bourguemestre de Magdebourg, dans le XVIIe siècle, a observé le premier le pouvoir répulsif de l'électricité, la lumière et le bruit de son explosion. La première machine dont on a fait usage était un simple tube de verre; mais ce tube ne produisant qu'une très-faible électricité, on imagina pour obtenir un frottement plus vif et sur une plus grande surface, de faire tourner des globes entre deux pointes par le moyen d'une machine de rotation; enfin les Anglais ont découvert la machine électrique ou plutôt l'ont perfectionnée en substituant au globe un plateau circulaire de glace, ayant vis-à-vis un conducteur de cuivre terminé par une boule à chaque extremité; et le côté qui regarde le plateau, a deux branches courbes terminées elles-mêmes par une petite boule qui porte une pointe fine de métal qui se présente au plateau.

Le choc électrique a été découvert en 1746.

Le docteur Franklin a découvert l'identité du feu électrique et de l'éclair en 1757, et il a inventé la même année les conducteurs métalliques, pour mettre les bâtimens à l'abri de la foudre. *Eripuit cœlo fulmen.* V. PARATONNERRE.

En 1768, Widebourg a découvert, à Iena, l'électricité de l'aurore boréale.

ÉPINGLES. Les épingles ont été inventées en Angleterre en 1569, et selon d'autres, en 1543. Auparavant on se servait de brochettes de bois, d'ivoire, ou d'épines. C'est à Laigle, département de l'Orne, que se fabrique la plus grande quantité d'épingles; il y a eu jusqu'à six mille ouvriers employés à cette fabrique. On a calculé qu'il pouvait se consommer par an à Paris 60 millions d'épingles de toutes espèces, qui, à 25 centimes le cent, font cent cinquante mille francs.

ÈRE CHRETIENNE. Denis, le moine, a introduit l'usage de calculer le tems d'après l'ère chrétienne, en 516.

On n'a commencé à compter dans l'histoire les années depuis la naissance de J.-C., qu'en 748.

ETRIERS. Selon quelques auteurs, la première mention de l'étrier se trouve dans un livre sur l'art de la guerre, et qu'on attribue communément à l'empereur Maurice; cet auteur dit que le cavalier doit avoir des deux côtés de la selle des degrés de fer. Ménage, d'après Vossius, rapporte que S. Jérôme est le premier auteur qui ait parlé des étriers. Quoi qu'il en soit, il est surprenant que cet appui naturel du cavalier ait été inventé si tard; on n'en voit aucune trace dans les tableaux et statues équestres des anciens.

FER. On croit que le fer a été découvert en Grèce, par hazard, dans l'incendie d'une forêt en 1406, avant J.-C.; et ce sont les Dactiles Idéens, qui les premiers en ont fait usage.

On a fondu le fer, en 1543, pour la première fois.

Une chose assez surprenante, c'est qu'il y a peu de mines de fer en Amérique, et le fer qu'on y exploite est

infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en saurait fabriquer des cloux. Cependant il se vend fort cher, et coûte un écu la livre au Pérou.

FEU GREGEOIS. Quelques auteurs font remonter l'origine du feu grégeois aux grecs et aux romains; d'autres soutiennent qu'il fut inventé par Marcus Gracchus. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Grecs s'en sont servis les premiers vers l'an 560, et qu'il fut inventé par un ingénieur d'Héliopolis en Syrie, nommé Callinique, qui l'employa adroitement dans les batailles que les généraux de l'armée navale de Constantin Pogonat livrèrent aux Sarrasins auprès de Cyzique en Hellespont. Il brûla leur flotte sur laquelle il y avait 30,000 hommes. Les successeurs de Constantin continuèrent à en faire usage, et gardèrent le secret de cette composition jusqu'en 940. On dit que le feu grégeois est composé de soufre, de naphte, de poix, de gomme et de bitume. Joinville rapporte qu'au siège de Damiete par S. Louis, c'était une chose épouvantable de voir les Turcs jetter, avec une espèce de mortier ou de pierrier, le feu grégeois qui paraissait quelquefois en l'air de la grosseur d'un tonneau, avec une longue queue, et un bruit semblable à celui du tonnerre. Les Français avaient trouvé le secret de l'éteindre. On prétend que ce secret consistait en vinaigre mêlé de sable et d'urine, ou en cuirs crus, c'est-à-dire, qui sortaient de dessus le corps de l'animal.

Le baron d'Aretin a découvert depuis quelque tems, dans la bibliothèque de Munich, un manuscrit latin du XIIIe. siècle, contenant un traité, et la recette du feu grégeois, que les savans croyaient perdue.

FIACRES. Les carrosses de louage, appelés *fiacres*,

parurent à Paris en 1650. On les a nommés ainsi, parce que le premier se nommait Fiacre, et logeait à l'image Saint-Fiacre.

FOULONS. On regarde Nicias de Mégare, comme l'inventeur des foulons.

FUSEAUX. Pline attribue l'invention des fuseaux, pour filer la laine, à Closter fils d'Arachné.

FUSIL-A-VENT. Guther de Nuremberg est l'inventeur de cet instrument; mais Jean Lossinger, autre nurembourgeois, l'a singulièrement perfectionné : ce dernier est mort en 1570.

GALERES. Pline prétend que Danaüs fut le premier qui arriva en Grèce avec une galère. Damaste est l'inventeur des birèmes; Aminocles, des trirèmes; les Carthaginois, des galères à quatre rangs de rameurs; les Salaminiens, de celles à cinq rangs; les Syracusains, de celles à six rangs; Alexandre, de celles à dix rangs; Ptolomée Soter, de celles à douze rangs; Démétrius, de celles à quinze rangs; Ptolomée Philadelphe, de celles à trente rangs; enfin Ptolomée Philopator, de celles à quarante rangs.

Les Copes, peuples de Béotie, inventèrent les rames; Icare, les voiles; Dédale, le mât et l'antène; Pisæus, les éperons des vaisseaux; Eupalamus, l'ancre; Périclès, le harpon; et Tiphis les soutiens du gouvernail.

Les Samiens furent les premiers qui établirent des ponts sur les navires.

Rien n'est plus incertain que ces origines que l'on place si près des tems fabuleux.

GALVANISME. Cette découverte est due au docteur

Louis Galvani, médecin à Bologne, qui la fit par hasard en 1785, en préparant des bouillons de grenouilles pour son épouse dont la santé était faible. Ces amphibies écorchées se trouvaient près d'une machine électrique en mouvement; en approchant le scapel des nerfs cruraux de l'un de ces animaux, tous les muscles furent agités d'une vive commotion. C'est cette commotion reconnue électrique et qui s'opéra par le contact de métaux différens tels que l'argent et le zing, qui fait la base de la découverte de Galvani. Beaucoup de savans et sur-tout le célèbre physicien Volta de Pavie, ont travaillé sur le galvanisme.

GIROUETTES. On en doit l'invention à Andronic de Macédoine, architecte à Athènes, dans les beaux siècles de la Grèce. Il construisit à Athènes une tour octogone aux angles de laquelle il plaça les figures des huit principaux vents. Sur le sommet de cette tour s'élevait un obélisque surmonté de la figure d'un triton demi-homme et demi-poisson, tenant une longue verge de fer horisontale. Cette figure était très-mobile et tournait au gré du vent, de manière que la verge indiquait toujours l'une des figures placées aux angles, et par conséquent quel était le vent qui soufflait. Delà l'origine des girouettes et des coqs tournans au haut des clochers. Cette tour s'appelait à Athènes la *tour des vents*.

GNOMON. Anaximandre de Milet, qui vivait 545 ans avant J.-C., est l'inventeur du gnomon, c'est-à-dire, de la manière de connaître la marche du soleil par un style ou gnomon élevé perpendiculairement à l'horison. D'autres attribuent cette invention à Anaximène, disciple d'Anaximandre.

GOBELETS. Les gobelets et sur-tout ceux d'argent, commencèrent à être un objet de luxe vers 1300.

GOBELINS. C'est au quinzième siècle que les frères Gobelins formèrent, dans le fauxbourg St.-Marceau sur les bords de la Bièvre à Paris, la manufacture de belle écarlate qui a retenu le nom de *manufacture des Gobelins*.

GRAVURE. Nous allons parler dans cet article de tous les différens genres de gravures.

Gravure en bois. Ce genre consiste à travailler en relief sur le buis, sur le poirier, ou sur tout autre bois dont les pores sont serrés. Il était connu des anciens, mais il n'avait pas alors la destination qu'il a eu depuis chez les modernes, c'est-à-dire, que les anciens ne s'en sont jamais servis pour tirer des épreuves sur le papier, sur le carton et sur le parchemin. On ne connaît point l'usage de ce genre de gravure avant le XIIIe. siècle, et on croit que l'on en doit l'invention aux premiers fabricans de cartes à jouer. Les progrès de la gravure en bois n'ont été sensibles que vers la fin du XIVe. siècle; et elle ne commença vraiment à se perfectionner qu'après la découverte de la gravure en taille-douce, dont elle essaya d'imiter la délicatesse.

Gravure au burin. Ce genre de gravure s'opère par le moyen du burin, instrument qui de tout tems a été employé dans l'orfèvrerie; ce qui fait présumer que l'on est peut-être redevable de ce genre aux orfèvres. La gravure au burin s'exécute en creux sur le cuivre, sur l'étain et sur tout autre métal. On n'en connaît pas précisément l'origine. Les italiens et les allemands se disputent l'honneur de la découverte. Selon les italiens, c'est Maso Finiguerra, orfèvre de Florence, né en 1424 ou 1430, qui trouva, dit-on, vers 1460, la manière d'imprimer les estampes. L'abbé Zani attribue à ce Finiguerra une *Assomption de*

la Vierge; épreuve unique d'une plaque d'argent d'environ deux tiers de palme de hauteur, gravée par cet artiste, qui l'offrit à l'église S.-Jean, comme un monument de la découverte de l'art. Cette estampe, qui ne porte ni date ni monogramme, est à la bibliothèque impériale de France. Baccio Baldini, aussi orfèvre à Florence, né en 1436, et élève de Finiguerra, a laissé des gravures. C'est lui qui a gravé les dessins de Sandro Boticello, peintre et graveur, né en 1457, qui ornent l'édition de l'*enfer du Dante* de 1481. Mais il y a une édition du *Monte Santo di Dio* de 1477, ornée de gravures en taille-douce; l'auteur se nommait Antonio Bettini. Boticello a gravé une suite des Sybilles et plusieurs autres pièces. Les allemands revendiquent l'honneur de la découverte : suivant eux, Luprecht Rust, maître de Martin Schom ou Schoen, de Colmar, grava en bois et en cuivre, vers l'an 1440 ou 50. Ce qu'il y a de certain, c'est que le monogramme de Schom existe sur une estampe gravée au burin portant la date de 1466; Martin Schom, mort en 1494, a sans doute fourni les modèles de gravure au burin qui dirigèrent vers ce genre les talens du fameux Albert Durer, né en 1471, d'un orfèvre graveur de Nuremberg. Ce dernier eut pour contemporain et pour émules Lucas de Leyde et plusieurs autres, et parmi ses disciples Albert Aldegraff, peintre et graveur. Quelques-uns ont aussi attribué la découverte de la gravure au burin à André Manteigne peintre, né vers Mantoue en 1451 et mort en 1517. On lui attribue la gravure en bois de son tableau du triomphe de Jules-César. On convient assez généralement que s'il n'a pas découvert la gravure au burin, au moins il l'a perfectionnée.

Gravure en Camaïeu. Ce genre s'exécute sur des planches de bois; on en emploie ordinairement trois, la première

marque le trait, la seconde les demi-teintes, en réservant les lumières, et la troisième les fortes ombres, ce qui imite parfaitement le dessin. On connait une estampe de ce genre datée de 1504; une autre de Hans-Burgkemair, de 1508, et plusieurs autres d'Albert-Durer. Il ne faut donc point croire ceux qui attribuent la découverte de ce genre à Mazzuoli, dit le Parmesan, ou à Ugo da Carpi; car le Parmesan, né en 1504, n'a vécu que 37 ans, et n'a pû que perfectionner ce genre et diriger les travaux d'Ugo da Carpi, son contemporain. Les premières estampes furent faites sur deux planches seulement, et Ugo da Carpi en a employé jusqu'à quatre pour les teintes différentes. Perrier, peintre et graveur français, n'en employait que deux en cuivre, mais il imprimait sur papier de couleur. Georges l'Allemand, peintre et graveur Français, a fait de cette manière ainsi qu'en bois, de très-beaux camaïeux. On en a aussi de Stella. Nicolas Leşueur a excellé dans ceux qu'il a faits pour les Crosat, les Mariette et les Caylus. Ce Genre de gravure est aussi bien exécuté en France qu'en Italie.

Gravure à l'aquarelle. Ce genre résulte de la combinaison de la gravure en couleur et de la gravure au pointillé, surtout il participe par sa légèreté et sa transparence, de celle au lavis. Les ombres se font le plus souvent à la manière du pointillé, et on y joint l'emploi des planches en couleurs de Leblond. Sous le nom d'*aquarelle anglaise*, on a des fleurs et des études de têtes fort agréables. On croit qu'elles ont été faites à Paris, et coloriées après coup.

Gravure en couleurs. Elle est une émanation de la *manière noire*, et elle exige les mêmes procédés; si elle en diffère ce n'est que par le nombre de planches qu'exigent les différens tons coloriés. Ce genre a été découvert par un nommé

Lostmenn en 1626, et perfectionné par Jacques-Christophe Leblond, né à Francfort, qui passa à Londres vers 1730 ou 1732. Il y commença une suite d'anatomie coloriée qui fut interrompue par le décès de l'anatomiste. Il y donna un petit traité sur son art, en anglais et en français. Il vint à Paris en 1737. On accueillit son procédé; il obtint un établissement et une pension. Il fit deux portraits de grandeur naturelle, celui de Louis XV et celui du cardinal de Fleury; il mourut à Paris en 1741; dès-lors ses procédés se sont perfectionnés, sur-tout chez les anglais.

Gravure au pointillé, ou *manière anglaise par excellence.* Ce genre de gravure a été exercé à Amsterdam vers le milieu du XVIIe. siècle, par un nommé Lutma, orfèvre. Elle a été connue vers le même tems en France, puisqu'elle y fut pratiquée par Morin, peintre et graveur, élève de Philippe Champagne, et par Boulanger et Loir. Morin a fait dans ce genre des ouvrages assez précieux. On a négligé depuis cette sorte de gravure; mais elle fut reproduite à Londres par Ryland et par d'autres; elle y a été très-bien exécutée d'après Angelica Kauffman, Cypriani, etc., sur-tout quand ce genre un peu froid s'est trouvé réchauffé par le burin de l'Italien Bartolozzi et de ses élèves. Les Français ont repris facilement cette espèce de mode, et s'y distinguent.

Gravure à l'eau-forte. Ce genre de gravure demande une opération préparatoire qui consiste à enduire la planche de cuivre d'un vernis sur lequel on trace son dessin avec une pointe d'acier : l'eau-forte mise sur le vernis, creuse les traits de la pointe et termine l'opération. On ne connaît pas précisément l'origine de la gravure à l'eau-forte, mais elle a suivi de près la découverte de la gravure au burin; elle sert mieux la promptitude et la chaleur du génie,

aussi dès le principe un grand nombre de peintres d'Italie gravèrent à l'eau-forte leurs esquisses ou des études de composition qui, pour les siècles futurs, sont devenus le cachet de leur génie et de leur facilité; on en voit du Parmesan, du Titien, du Tintoret, des Caraches, du Guide, de Salvator Rosa, de Borgiani, etc. En Italie, en Allemagne, en Flandre et en France, on a beaucoup gravé à l'eau-forte. Callot et Labelle ont traité ce genre en petit avec un soin très-recherché et vraiment rare et précieux. Ils furent les premiers qui, sous une pointe spirituelle et facile, surent rendre l'expression et le sentiment.

Gravure en manière noire. Pour exécuter ce genre de gravure, on fait d'abord grainer le cuivre d'un ton égal et parfaitement noir, avec un outil d'acier qu'on nomme berceau; on trace son dessin sur ce grainé, soit au crayon, soit au pinceau; ensuite on enlève totalement le grain du cuivre pour produire les blancs purs et on adoucit les autres teintes légères suivant la dégradation des objets. La gravure en manière noire a été découverte en Allemagne, par le lieutenant-colonel de Siegen, au service du Landgrave de Hesse, et la première pièce qu'il grava fut le portrait d'Amélie-Elisabeth, Landgrave de Hesse, exécuté en 1643. Il communiqua son procédé au prince Palatin du Rhin, Robert de Bavière, amiral d'Angleterre; un peintre Flamand que ce prince s'était associé pour diriger ses premiers essais, en laissa transpirer le secret qui se répandit en Hollande. Le prince Robert, de retour à Londres, y exécuta quelques sujets vers 1660. C'est dans ce genre que les Anglais ont excellé, aussi l'apppelle-t-on *la manière anglaise*; elle est très-bonne pour rendre les sujets sombres et austères. Un artiste disait qu'en appelant ce genre *la manière noire*, c'était le désigner par son défaut capital.

Gravure au lavis. Ce genre a été découvert à-peu-près dans le même tems que la gravure en manière de crayon, par M. le Prince, peintre de l'ancienne académie; d'autres l'attribuent à M. Charpentier. Cette gravure est favorable pour rendre les paysages, les animaux et l'architecture; les français et les allemads paraissent y réussir présentement mieux que les autres nations.

Gravure en manière de crayon. Ce genre fut inventé à Paris en 1756 par François, graveur lorrain; elle fut si promptement imitée et perfectionnée par Desmarteau, Magny et Gonord, que tous les quatre s'en attribuent la découverte. On serait tenté de croire que ce genre est imité de celui de la gravure au pointillé; il y a cependant une différence particulière, c'est qu'elle sait mieux exprimer et imiter le grain et les inégalités du papier et du crayon. Les inventeurs s'étaient d'abord servis de la pointe sèche et du burin; mais depuis on a employé denx espèces d'instrumens, l'un mobile et l'autre immobile, qui ont beaucoup facilité le travail. Les instrumens mobiles sont formés de petites roulettes d'acier, dont la surface cylindrique est grainée. Les instrumens immobiles sont formés de petites surfaces d'acier de formes différentes, dont la partie avec laquelle on grave est grainée. Par le moyen de la pression de ces outils sur le cuivre, on parvient à imiter parfaitement le grainé du crayon.

Gravure de la musique. La première impression de la musique est due à la typographie. Pierre Hautin, graveur, fondeur et imprimeur à Paris, en fit les premiers poinçons vers 1525. Il grava des caractères de musique de plusieurs grosseurs; les notes et les filets étaient représentés sur le poinçon, par conséquent tout était imprimé en une seule fois. Cela regarde la musique imprimée à l'aide de carac-

tères mobiles; mais quant à la musique gravée, voici en abrégé les procédés que l'on emploie : on prend une planche d'étain d'environ une ligne d'épaisseur, planée, polie et préparée par le potier d'étain. Ensuite on détermine la quantité des portées (ce sont les cinq lignes sur lesquelles sont les notes) que doit contenir chaque page. S'il y a des paroles, on doit commencer par les graver, ensuite on grave les lignes ou portées avec un instrument nommé couteau; on les ébarbe, puis on les polit avec le brunissoir. Après avoir posé la planche sur un marbre bien uni, on frappe sur cette planche aux endroits convenables les clefs, les noires, croches, rondes, etc. avec des poinçons au bout desquels sont gravées en relief toutes ces espèces de notes ou signes de musique; les queues des notes et les liaisons se font avec le burin. Les barres qui unissent les croches et doubles croches, les pauses et les demi-pauses se font avec l'échope, ainsi que les accolades. Toutes ces opérations étant faites, on polit la planche avec le brunissoir et un peu d'eau, et on l'envoie chez l'imprimeur en taille-douce. Si on a commis quelques fautes, on se sert du compas à repoussoir pour noter l'endroit défectueux, et on repousse la mauvaise note; une queue mal placée se corrige au grattoir.

On grave aussi de la musique en taille-douce sur planche de cuivre.

En 1746, M. Keblin a imaginé de nouveaux caractères de musique : il a très-bien imité la figure des notes rondes telles qu'on les écrit ; mais chaque ligne était coulée en sable et ne faisait qu'une pièce.

Le premier ouvrage de musique imprimé, ou plutôt renouvellé en caractères mobiles, est sorti en 1755 de l'imprimerie de Breitkopf à Leipsick.

En 1762 Fournier jeune a présenté à l'académie, des caractères d'imprimerie pour la musique, dont l'effet est de donner à l'impression des pièces, autant de force et de netteté que si elles étaient gravées en taille-douce.

En 1765 Gando a aussi fait en ce genre des essais qu'il a soumis au jugement de l'académie des sciences.

M. Olivier, fondeur à Paris, fond dans ce moment de très-beaux caractères pour l'impression de la musique.

M. Fr. Reinhard, de Strasbourg, a obtenu un brevet d'invention pour l'impression stéréotype de la musique.

Gravure au pinceau. Cette méthode de graver est plus prompte que les autres; on peut l'exécuter facilement sans avoir l'habitude du burin ni de la pointe. Elle est due à M. Stapart, qui l'a publiée dans une brochure, intitulée : *L'art de graver au pinceau*, Paris, 1773, *in*-12. Il distingue deux opérations : par la première, on peut imiter un dessin lavé, et en y ajoutant la seconde, on réussit à copier fidèlement un tableau. Cette méthode donne les procédés pour rendre la plus légère demi-teinte jusqu'à la plus foncée, et pour les fondre et les noyer imperceptiblement les unes dans les autres.

Gravure en manière de pastel. Ce genre s'exécute avec plusieurs planches coloriées et travaillées comme celles au crayon.

HEMISPHERES DE MAGDEBOURG. On doit la découverte de cette machine curieuse à Othon de Guericke, bourguemestre de Magdebourg. Ces deux hémisphères appliqués l'un contre l'autre y tiennent tellement, lorsqu'on a pompé l'air qui se trouve entre les deux, que 16 chevaux ne peuvent les séparer; rendez l'air, un enfant les séparera.

HEURES. Hermès Trismégiste est le premier qui divisa

le jour en douze heures et la nuit en autant d'heures. Les Romains n'ont point connu la division du jour en 24 parties égales, avant la première guerre punique.

HORLOGE. Les horloges à roues ne sont pas d'invention moderne; les anciens les ont connues. Trimalcion en avait une dans sa salle à manger. Boëce et Cassiodore en avaient également; ce dernier sur-tout s'amusait sur ses vieux jours à faire des cadrans et des horloges à rouages. La barbarie du moyen âge plongeant tous les arts dans l'oubli, l'horlogerie disparut au point que le pape Paul I, envoyant en 760 une horloge à rouage à Pepin le bref, cette machine passa pour une chose unique dans le monde. Vers l'an 807, Haroun-al-Rachil fit présent à Charlemangne d'une horloge dont la mécanique était admirable, au rapport des historiens du tems. Les Italiens imitèrent les premiers les deux horloges à roues dont nous venons de parler; un prêtre nommé Pacificus fit le premier une horloge sur ce modèle; il mourut en 846.

On attribue l'invention de l'horloge à balancier au fameux Gerbert d'Aurillac, précepteur d'Othon III, empereur, et du jeune roi Robert, puis pape sous le nom de Sylvestre II. Il construisit, dit-on, la première à Magdebourg, en 996. Dans le 14e. siècle parut à Londres l'horloge de Walingford, bénédictin anglais, mort en 1325.

Jacques de Dondis fit une horloge qui marquait, outre les heures, le cours annuel du soleil, suivant les douze signes du Zodiaque, avec le cours des planettes; elle fut placée sur la tour du palais de Padoue, en 1344.

Bientôt on ne vit plus que des horloges à contre-poids, à sonnerie. Celle de Coutray fut une des plus célèbres, Philippe-le-hardi, duc de Bourgogne, la fit demander et transporter à Dijon, en 1563.

(Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, né en 1342 mort en 1404)

L'horloge du palais de Paris est la première grosse horloge que la capitale ait possédée. Elle fut faite par Henri de Vic, que Charles V fit venir d'Allemagne. Il avait six sous par jour et son logement dans la tour du palais, sur laquelle cette horloge fut placée en 1370.

L'horloge du château de Montargis fut faite vers l'an 1380, par Jean Jouvence.

Au milieu du seizième siècle le mécanisme des grosses horloges s'étendit et se perfectionna par-tout. Henri II fit faire celle d'Anet, où logeait Diane de Poitiers. Celle de Strasbourg, achevée en 1573, passe pour une des plus étonnantes de l'Europe, comme celle de Lyon pour la plus belle de France; celle-ci fut faite par Nicolas Lippius de Bâle, en 1598, rétablie et augmentée en 1660, par Guillaume Nourrisson, habile horloger Lyonnais.

Derham dit que l'horloge de la cathédrale de Lunden, en Suède, n'est point inférieure à celle de Strasbourg.

Quand on a porté des horloges sonnantes en Chine, les Chinois en ont été si surpris, qu'ils ont mis des gardes auprès, pour épier si quelqu'un ne venait pas les faire sonner.

L'horloge-sable a à-peu-près la même origine que l'horloge d'eau.

HORLOGES A EAU. Vitruve en attribue l'invention à Ctesibius d'Alexandrie, qui vivait sous Ptolomée Evergetes, environ 240 ans avant J.-C. Elles furent introduites à Rome à-peu-près un siècle après par Scipion Nasica. On appelle ces sortes d'horloges d'eau, *clepsydres*; les clepsydres de Ctesibius, au rapport de Vitruve, animaient de petites figures qui produisaient mille petits jeux par le moyen de certaines roues dentées. Les clepsydres des anciens étaient fort éloignées de la perfection où le père Charles de Vailly, bénédictin, les a portées dans le 17e. siècle.

Amontons a inventé, vers 1695, une clepsydre qui a trois avantages principaux : le premier, de faire l'effet ordinaire des horloges; le second, de servir à la navigation par la connaissance qu'elle peut donner des longitudes; le troisième, de mesurer exactement le mouvement des astres.

HORLOGE-SOLAIRE. Cette espèce d'horloge remonte à la plus haute antiquité. La plus ancienne dont il soit question est celle qu'Achaz, qui règnait vers la douzième année de la fondation de Rome, fit faire à Jérusalem. On dit aussi que le chaldéen Bérose est l'inventeur de l'horloge-solaire. Ce fut en 468 de la fondation de Rome, qu'on fit dans cette ville, pour la première fois, une horloge au soleil sur la muraille du temple de Romulus.

IMPRIMERIE. Il est certain que l'imprimerie doit sa naissance à l'art de la gravure en bois. Les fabricans de cartes à jouer commencèrent les premiers à graver en bois des images de saints; et c'est sans doute ce qui donna à Guttemberg, de Mayence, l'idée de l'imprimerie dont il s'occupa, à ce qu'on croit, dès 1436; il en fit les premiers essais vers 1439, mais il n'y eut des livres imprimés que vers 1450; et le premier portant date, est le *pseautier* de 1457. Fust et Schoeffer partagent avec Guttemberg la gloire de cette superbe invention.

On relègue au rang des fables l'histoire de Laurent Coster de Harlem.

INCOMBUSTIBLE. On a vu des charlatans marcher sur le fer rouge, le manier, se laver les mains dans du plomb fondu. Le plus fameux d'entre eux a été un Anglais nommé Richardson, et dont tout le secret consistait, dit-on, à se frotter les mains et les parties qui devaient toucher le feu

avec du pur esprit de soufre ; cette substance brûle, cautérise l'épiderme et l'endurcit comme le cuir, au point de résister au feu. Cette recette est connue dès 1680. Ambroise Paré dit avoir éprouvé lui-même qu'après s'être lavé les mains avec son urine ou avec de l'*unguentum aureum*, il pouvait les laver surement avec du plomb fondu. Il ajoute qu'il a fait distiller du lard fondu avec une pelle rouge, sur ses mains, après les avoir lavées dans du jus d'oignon.

INOCULATION. L'inoculation de la petite vérole est en usage chez les Orientaux de tems immémorial, mais on en doit l'introduction en Europe à Milady Montague, épouse d'un ambassadeur Anglais à Constantinople, en 1717. Son sexe lui donnait accès dans le sérail; elle y vit pratiquer l'inoculation et n'hésita point à en faire l'essai sur son fils, malgré les représentations de son chapelain, qui lui exposait que cette opération n'était pas chrétienne et ne pouvait réussir que sur des infidèles. Cette expérience ayant eu un succès complet, Milady Montague, de retour en Angleterre, en 1717, la fit connaître à ses concitoyens.

Ce n'est qu'en 1774 que l'inoculation a été permise en France, elle a été faite cette année, en juin, sur Louis XVI et ses frères.

La vaccine a succédé à l'inoculation.

LAMPE. On doit aux Egyptiens l'invention des lampes ou flambeaux pour éclairer.

LANTERNE MAGIQUE. On attribue l'invention de la lanterne magique à Roger Bacon, en 1266. Cela le fit soupçonner de nécromancie. Quelques-uns prétendent qu'elle a été imaginée par le père Kircher. Il y a apparence que celui-ci a perfectionné la découverte de Bacon. Cet instrument de dioptrique a la propriété de faire paraître en grand

sur une muraille blanche, des figures peintes en petit sur des morceaux de verres minces, et avec des couleurs transparentes.

LETTRES. On en attribue l'invention à Memnon l'égyptien, en 1822, avant J.-C., 15 ans avant le règne de Phoronée, roi d'Argos. On croit que Cadmus porta en Grèce les lettres ou caractères phéniciens en 1493 avant J.-C.; mais elles n'étaient qu'au nombre de seize. Palamède, dit-on, pendant le siège de Troye, en ajouta quatre à l'ancien alphabet, et Simonide quatre autres, 650 ans après. Quant à l'alphabet des Latins, différens auteurs ont prétendu que plusieurs lettres telles que le G, le Q, l'R, l'X, et l'F, ont des inventeurs particuliers, plus ou moins postérieurs à la découverte de la totalité de cet alphabet. L'Y et le Z tirés, comme la plupart des autres caractères latins, de l'alphabet grec, n'ont été adoptés par les Romains que deux siècles avant Auguste. L'empereur Claude a voulu faire recevoir trois lettres de son invention, mais il n'y a pas réussi. Chilpéric I, roi de France, en 580, voulut aussi ajouter quatre lettres à l'alphabet, il ne fut pas plus heureux que Claude.

LETTRES-DE-CHANGE. Elles ont commencé à être en usage vers le milieu du 13e. siècle.

LITANIE. Ce mot, selon Ducange, signifie procession. Ce fut à l'occasion d'une peste qui ravageait Rome en 590, que S. Grégoire, pape, ordonna une litanie ou procession à 7 bandes, du clergé, des religieux et religieuses, et des laïques de tout âge et de tout sexe.

LITIÈRES. On en doit l'origine aux rois de Bithinie.

Elles étaient fort en usage chez les Romains, comme le sont aujourd'hui les chaises à porteur : la différence des conditions était marquée par le nombre des porteurs, qui allait quelquefois jusqu'à huit.

LOGARITHMES. Jean Neper, écossais, baron de Marchistron, ou Merchiston, a inventé les logarithmes en 1614. Cette merveilleuse invention a été perfectionnée par Henry Briggs, professeur de géométrie à Oxford.

LOTERIE. La première loterie publique a été tirée en 1693. La loterie connue autrefois sous le nom de loterie de l'école militaire, a été inventée, dit-on, par les Génois, introduite en France en avril 1758, supprimée en septembre 1776, rétablie en octobre de la même année, sous le nom de loterie royale de France, supprimée en décembre quatre-vingt-treize et recréée en vendémiaire an VI (septembre 1797) sous le nom de loterie nationale de France : elle s'appelle maintenant loterie impériale de France.

LUNETTES ou *Besicles*. Ducange dit qu'on a connu les lunettes dès l'an 1150, puisqu'un poëme grec manuscrit, qui est à la bibliothèque impériale de France, en fait mention. Francesco Rédi prétend que l'invention des lunettes ou besicles a dû avoir lieu entre 1280 et 1311, et qu'Alexandre Despina, religieux, qui mourut en 1313, en communiqua l'invention qu'il trouva de lui-même; mais il n'était pas le premier; un autre avait fait la découverte, et n'avait pas voulu la communiquer.

LYRE. La lyre est attribuée à Orphée ou à Linus; celle à sept cordes, à Terpandre; celle à huit cordes, à Simonide;

et celle à neuf cordes, à Thimothée; le concert de la voix avec cet intrument, à Ardalus.

MEDECINE. On croit que la médecine doit son origine aux Egyptiens, et qu'Osiris l'a mise le premier en pratique; Esculape n'a fait que la perfectionner. Archagathus du Péloponèse fut le premier qui exerça la médecine à Rome en 535. Comme il employait le fer et le feu pour guérir les plaies, on l'appela le bourreau. Dans la suite Caton le Censeur fit chasser de Rome et de l'Italie tous les médecins.

On prétend que la médecine n'a été introduite en France que sous Louis VII.

Boerhaave disait : tenez-vous la tête fraiche, les pieds chauds, le ventre libre, et moquez-vous des médecins.

Si vous avez besoin de médecin, dit l'école de Salerne, il y en a trois auxquels vous pourrez avoir recours : l'esprit gai et tranquille, l'exercice modéré, et la diète.

La grande maxime de Galien est de sortir de table avec un reste d'appétit.

Dumoulin a dit : je laisse trois grands médecins après moi, l'eau, l'exercice et la diète.

METAUX. Les métaux sont des substances minérales qui forment une classe particulière de corps dans la nature. Pline rapporte que Cadmus a trouvé l'usage de l'or; Æaque ou, selon d'autres, Ericthonius, celui de l'argent; Midacrite ou plutôt en corrigeant ce mot avec le père Hardouin, Mydas de Phrigie, celui du plomb; enfin les Dactyles Idéens, celui du fer; et Dédale a inventé la plupart des instrumens propres à travailler les métaux. Il est inutile de dire combien ces origines sont incertaines.

Les minéralogistes comptent maintenant à-peu-près 25 espèces de métaux dont voici la série, suivant l'ordre de leur perfection présumée.

1. Or.	9. Zinc.	17. Manganese.
2. Argent	10. Bismuth.	18. Tunstene.
3. Platine.	11. Antimoine.	19. Chrôme.
4. Mercure.	12. Cobalt.	20. Urane.
5. Cuivre.	13. Nickel.	21. Titane.
6. Fer.	14. Tellure.	22. Columbium.
7. Etain.	15. Arsenic.	23. Tantale.
8. Plomb.	16. Molybdene.	24. Palladium.
		25. Anonyme.

Les quatre derniers mëtaux sont connus depuis trop peu de tems pour qu'on puisse juger de leur degré de perfection. Je crois même qu'un savant a prouvé que le palladium n'est point un métal simple, mais un métal artificiel.

Ordre de densités ou de pesanteurs spécifiques des métaux, l'eau étant supposée 1000.

1. Platine passé au laminoir	22690.
2. Or pur, fondu et écroui	19361.
3. Mercure	13568.
4. Plomb fondu (non susceptible d'écroui)	11352.
5. Argent pur, écroui	10500.
6. Bismuth	9020.
7. Nickel, environ	9000.
8. Cuivre rouge passé à la filière . . .	8878.
9. Cobalt	8538.
10. Arsenic pur, fondu	8308.
11. Fer forgé	7788.
12. Etain pur de cornouaille, écroui . . .	7299.
13. Zinc	7190.
14. Antimoine	6702.
15. Urane pur	6440.
16. Tellure	6115.

Les sept métaux, le chrome, le tunstène, le molybdene,

le manganèse, le titane, le columbium et le tantale, n'ayant pu être fondus en culot, il n'a pas été permis de les peser hydrostatiquement. Le palladium et l'anonyme, sont encore trop nouveaux et n'ont point été soumis à la balance hydrostatique.

Classons maintenaut les métaux dans l'ordre de

Ductilité.	*Elasticité.*	*Fixité au feu.*
Or.	Fer.	Or.
Argent.	Cuivre.	Platine.
Platine.	Platine.	Argent.
Fer.	Argent.	Cuivre.
Cuivre.	Or.	Fer.
Etain.	Etain.	Plomb.
Plomb.	Plomb.	Etain.
		Mercure.

Ténacité.	*Eclat.*	*Sonore.*
Or.	Platine.	Cuivre.
Fer.	Acier.	Argent.
Cuivre.	Argent.	Fer.
Platine.	Or.	Etain.
Argent.	Cuivre.	Platine.
Etain.	Etain.	Or.
Plomb,	Plomb.	Plomb.

Dureté.	*Fusibilité.*	*Amalgame.*
Fer.	Mercure.	Or.
Platine.	Etain.	Argent.
Cuivre.	Plomb.	Etain.
Argent.	Argent.	Plomb.
Or.	Or.	Platine.
Etain.	Cuivre.	Cuivre.
Plomb.	Fer.	Fer.
	Platine.	

Si nous rangeons les métaux en commençant par ceux qui présentent le moins d'affinité avec l'oxigène ; nous les placerons dans l'ordre suivant :

1. L'or.	9. Le chrome.	17. L'étain.
2. L'argent.	10. L'arsenic.	18. Le fer.
3. Le mercure.	11. Le nickel.	19. Le zinc.
4. Le platine.	12. L'antimoine.	20. Le manganèse.
5. Le tellure.	13. Le cobalt.	21. Le titane.
6. Le cuivre.	14. Le tunstène.	22. Le columbium.
7. Le plomb.	15. Le molybdène.	23. Le tantale.
8. Le bismuth.	16. L'urane.	

Le palladium et l'anonyme ne sont point compris dans cette table. (Extrait du *diction. d'histoire naturelle*, en 24 vol. *in*-8°.)

MÈTRE. Nous allons comprendre, sous ce mot qui signifie *mesure*, une petite nomenclature des principaux instrumens de tout genre qui ont été inventés pour mesurer, et dont le nom se termine en *mètre*.

Alcoholomètre. Instrument inventé dernièrement par M. Spenderup, distilateur à Copenhague. Il a composé deux instrumens de ce nom, pour lesquels la Société des sciences lui a décerné la médaille d'or.

Anémomètre. Instrument propre à mesurer la force des vents, inventé par le célèbre Huet, évêque d'Avranche. On donne plus particulièrement le nom d'*Anémoscope* à l'instrument qui fait connaître la direction des vents.

Aréomètre ou *pèse-liqueur*. C'est un instrument propre à faire connaître la pesanteur spécifique des différentes liqueurs. MM. Nicolson, de Parcieux, Beaumé, de Montigny, Brisson, ont beaucoup travaillé sur les aréomètres. M. Guiton a imaginé en 1796 un nouvel instrument propre

à mesurer la pesanteur spécifique des solides et des fluides; il a proposé à l'institut de le nommer *gravimètre*. On le dit supérieur aux aréomètres.

Astrophonomètre. Instrument inventé par Jeaurat, pour déterminer sans calcul et trouver mécaniquement l'heure du lever et du coucher des astres. Il a été exécuté par le marquis de Courtanvaux.

Baromètre. Instrument qui sert à mesurer les variations du poids de l'air et qui marque les changemens du tems. On attribue généralement la découverte de cet instrument à Toricelli. Cependant quelques-uns l'ont attribuée à Rey; cette découverte a été rendue publique depuis 1643.

Le baromètre rectangle ou horisontal est de Cassini.

Le baromètre diagonal est du chevalier Morland.

Le baromètre conique est d'Amontons.

Le baromètre à roue ou à cadran, est de Hook ou de Boyle.

Le baromètre double est d'Huyghens.

Le baromètre marin est d'Amontons et perfectionné par Passeman.

Le baromètre à carillon est de M. Bourbon.

Le baromètre à appendices est de M. Changeux.

Le baromètre pronostic est de M. Cuming, horloger anglais.

On connaît encore une infinité d'autres baromètres qu'il serait trop long de détailler ici, entre autres, le *barometographe*, le *baro-thermomètre*, *etc*.

Calorimètre. Instrument par lequel on détermine la quantité diverse de calorique contenu dans différens corps élevés à la même température, et qu'on nomme calorique spécifique. Comme elle ne peut pas être mesurée par le thermomètre, on a imaginé le calorimètre pour y parvenir.

Chronomètre. M. Arnold a fait une espèce de montre marine, à laquelle il a donné le nom de chronomètre. En général, toutes les montres sont de vrais chronomètres.

M. Davaux, musicien, a imaginé un instrument qui se nomme également chronomètre, et qui est propre à déterminer d'une manière fixe et invariable le genre de mouvement que le compositeur a entendu donner à chaque morceau de musique. M. Sauveur, en 1701, a eu l'idée d'un instrument auquel il a donné le nom d'échomètre, et qui avait aussi pour but de déterminer précisément la durée des mesures et des tems.

M. Renaudin, marchand de harpes, a encore annoncé un autre instrument auquel il a donné le nom de plexichronomètre, mot grec qui signifie battement de la mesure du tems.

Dasymètre ou *mesure-densité*. Instrument que M. de Fouchy a communiqué à l'académie des sciences en 1780, qui sert à mesurer la pesanteur de chaque couche de l'atmosphère.

Dendromètre. On connaît deux instrumens de ce nom ; le premier imaginé par M. Gleditsch qui le nomme aussi phytochiromètre, lui servait à observer le mouvement extérieur par lequel les tiges des plantes s'écartaient de la perpendiculaire en se portant vers l'horison, et se redressaient ensuite pour reprendre leur première direction.

Le second instrument, inventé par MM. Duncombe et Whittels, fait connaître, à la seule inspection, la hauteur et le diamètre d'un arbre et de ses branches, ce qu'il doit fournir de bois.

Diasporamètre. C'est un instrument propre à mesurer la dispersion des couleurs.

Dynamètre. Instrument imaginé par Ramsden pour mesurer la force d'une lunette d'approche.

Échomètre. (Voyez *chronomètre*). C'est une espèce de régle ou d'échelle dont on se sert pour mesurer la durée des sons.

Élatéromètre. Instrument de physique qui sert à mesurer à-peu-près à quel point l'air est condensé dans un récipient.

Électromètre. Instrument propre à mesurer la force de l'électricité, On connaît deux machines différentes sous ce nom ; l'une sert à faire connaître s'il y a actuellement de l'électricité dans l'air ; l'autre sert à connaître et à mesurer la force électrique de la machine dont on fait usage.

Eudiomètre. Instrument destiné à faire connaître les différens degrés de salubrité de l'air. Volta en a imaginé deux qui sont très-estimés.

Gazomètre. Instrument de chymie propre à mesurer les gaz, ou fluides aériformes, substances qui ont l'apparence et l'élasticité du fluide atmosphérique, mais qui n'en ont pas les autres propriétés caractéristiques, et qui sont d'une nature essentiellement différente. Lavoisier et Meunier ont imaginé l'instrument nommé gazomètre ; mais M. Seguin en a présenté un nouveau à l'institut national en 1798, qui paraît préférable à celui de Lavoisier.

Goniomètre. C'est un instrument destiné à mesurer les angles. M. Garangeot en est l'inventeur ; et Romé de Lille paraît en avoir fait usage pour déterminer la forme des crystallisations, sans aucune opération, ni calcul géométrique.

Graphomètre. Instrument employé par les arpenteurs pour lever les plans, c'est-à-dire, pour rapporter sur le papier les surfaces qu'ils ont mesurées.

Héliomètre. Instrument inventé en 1747 par l'académicien Bouguer, au moyen duquel on peut mesurer avec beaucoup d'exactitude le diamètre des astres.

Holomètre. Instrument qui sert à prendre toutes sortes de mesures.

Hydro-Hygromètre. Instrument imaginé par M. Hermann, pasteur d'une petite ville en Saxe. C'est une espèce d'horloge qui marque le degré, les vicissitudes et les momens précis de l'humidité de l'atmosphère; il indique aussi la quantité de pluie qui tombe par heure, l'instant où elle commence et où elle finit de tomber. La direction, la force, la variation et la durée de cette horloge vont à l'air du vent. On l'appelle observateur mécanicien pour les vents, la pluie et la sécheresse; son mécanisme est très-simple.

Hydro-kel-mètre. Instrument inventé par M. Pitot, qui est propre à mesurer la vitesse des eaux. Les trois mots grecs qui le composent sont *udor* eau, *kel* vitesse, et *metros* mesure.

Hydromètre. Nom que l'on donne en général aux instrumens qui servent à mesurer la pesanteur, la densité, la vitesse, la force et les autres propriétés de l'eau.

Hygromètre. C'est un instrument par lequel on connaît et l'on mesure les différens degrés de sécheresse et d'humidité occasionnés dans l'atmosphère. On varie les hygromètres à l'infini; les principaux sont l'hygromètre végétal, l'hygromètre à huile de vitriol, l'hygromètre à éponge, l'hygromètre à mercure, l'hygromètre à baleine, l'hygromètre à bois, l'hygromètre à cordes de chanvre, l'hygromètre à cordes de boyaux, l'hygromètre à lanière, l'hygromètre à cheveu, l'hygromètre de comparaison, etc., etc.

Lucimètre. M. Celsius a fait, avec cet instrument de sa composition, des essais et des calculs sur le mouvement de la lumière.

Manomètre. Instrument qui est de l'invention de Boyle,

et qui diffère du baromètre, en ce que celui-ci ne donne que le poids de la colonne d'air qui est au-dessus, au lieu que le manomètre mesure en même tems la densité de l'air dans lequel il se trouve, densité qui ne dépend pas seulement du poids de l'atmosphère, mais encore de l'action du chaud et du froid. Boyle avait donné à cet instrument le nom de baromètre statique.

Métromètre. Cet instrument a paru en 1736; il sert à battre et à régler la mesure d'un morceau de musique.

Micromètre. On donne ce nom à toute machine qui, par le moyen d'une vis, sert à mesurer de très-petits intervalles. Mais ce nom convient plus particulièrement à un instrument propre à mesurer la grandeur des objets soumis au télescope ou au microscope.

Nétomètre. Instrument qui sert à mesurer la quantité de pluie qui tombe.

Odomètre. Espèce d'instrument d'un usage fort facile et fort expéditif, qui sert à mesurer les distances par le chemin qu'on fait. On nomme aussi cet instrument, pédomètre. Nous en parlons encore plus bas.

Oinomètre. Instrument imaginé par l'abbé Bertholon, pour mesurer le degré de fermentation du vin dans les caves et connaître le moment où elle est achevée, pour tirer le vin.

Plexichronomètre. (Voyez *chronomètre.*)

Pyromètre. Instrument de physique qui sert à mesurer l'action du feu sur les métaux et sur les autres corps solides.

Sillomètre. Machine imaginée par M. Degaule, ingénieur hydrographe, en 1781, pour observer en mer le sillage du vaisseau, en 10e. partie de lieue par heure, l'angle de la dérive ayant la précision d'un demi-degré. Cette machine est propre aussi à faire trouver exactement la position la

plus avantageuse pour un vaisseau, relativement à sa marche.

Sonomètre. C'est un instrument dont l'objet est de mesurer le son, en procurant aux cordes une tension dans des proportions données. Les cordes de laiton sont préférables aux cordes à boyaux. On fait remonter l'origine de cet instrument à Pythagore.

Thermomètre. Instrument de Physique qui sert à faire connaître et à mesurer les degrés de chaleur et de froid. Quelques-uns l'attribuent à Robert Flud, et d'autres à Drebel, paysan de Nord-Hollande, qui fit, dit-on, cette découverte en 1600. Je ne sais où j'ai lu que Sanctorius l'avait imaginé pour connaître les divers degrés de chaleur occasionnés par la fièvre. On connait différentes espèces de thermomètres.

Tribomètre. C'est une machine pour estimer la valeur des frottemens.

Trochomètre. Instrument propre à mesurer le sillage et la vitesse des vaisseaux en mer.

Udomètre. C'est la même chose que *nétomètre.*

Zimosimètre. Instrument propre à mesurer le degré de fermentation dans le mélange des matières; il sert aussi à mesurer la chaleur du sang des animaux. C'est à-peu-près la même chose que le thermomètre.

MICROSCOPE. Quelques auteurs regardent Drebel comme l'inventeur du microscope en 1621. Mais Pierre Borel prouve qu'il est dû à Zacharias Jasen ou Joaniden, qui faisait des lunettes à Middelbourg en Zélande, en 1590.

Le microscope à six lentilles, qui donne aux animaux une grosseur colossale, a été découvert par Samuel Gottlieb Hoffmann, hanovrien, en 1774.

MINES. On commença à faire jouer la mine sur la fin du 15e. siècle. Le 27 février 1503, le comte P. de

Navarre fit sauter en l'air le château de l'œuf à Naples. Paul Jove le regarde comme l'inventeur des mines.

MIROIRS. On commence à faire mention des miroirs étamés, dans le treizième siècle. John Peckham, moine franciscain anglais, qui fut professeur à Oxford, à Paris et à Rome, écrivit en 1272 un traité d'optique. L'auteur y parle de miroirs de verre doublés de plomb et observe que ces miroirs ne réfléchissaient que lorsqu'on enlevait le plomb.

Les miroirs de glace soufflée ont été découverts par les Vénitiens, vers le treizième siècle. Les grandes glaces coulées n'ont été exécutées en France qu'en 1688 par Thévart; mais dès 1665 on avait établi une manufacture de glaces.

MIROIR ARDENT. On en doit l'invention à Archimède qui, en 208 avant J.-C., s'en servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus qui assiégeait Syracuse. Un ancien historien dit que « ce miroir était composé de petits miroirs, lesquels se mouvaient en tout sens sur des charnières, et qui, exposés aux rayons du soleil et dirigés vers les vaisseaux romains, les réduisirent en cendres à la portée du trait ». Proclus à l'imitation d'Archimède brûla la flotte de Vétalien, au siége de Constantinople, en 514, par le moyen d'un miroir ardent.

MONNAIE. Les Lydiens, selon Hérodote, *livre* I, sont les premiers peuples qui ont commencé à battre monnaie d'or et d'argent. Quelques auteurs prétendent que les premières monnaies d'or et d'argent ont paru à Argos l'an 984 avant J.-C. Ephore et Strabon *Geog.*, l. VIII, disent que ce fut Phédon ou Phidon qui le premier fit fabriquer des monnaies d'argent dans la Grèce. D'autres soutiennent

que la première monnaie d'argent frappée à Egine, a paru l'an 869 avant J.-C. Argée ou les Naxiens, au rapport d'Agloasthènes, furent les premiers qui firent des monnaies d'or et d'argent, de cuivre et de fer. Erechtée en fabriqua le premier à Athènes, et Xénophanes en Lydie et en Lycie; Lycurgue fit battre le premier de la monnaie de fer à Sparte; et Saturne ou Janus fut le premier qui introduisit la monnaie de cuivre en Italie. La monnaie d'argent commença à paraître à Rome vers l'an 483 de sa fondation; si l'on en croit Eutrope, et vers l'an 484 ou 485, si l'on s'en rapporte à Pline, qui ajoute que ce fut l'an 537 que l'on fabriqua dans cette ville la première monnaie d'or.

Les Romains furent les premiers qui altérèrent la pureté des métaux destinés à la fabrication des monnaies. Pline raconte, (liv. XXXIII, chap. III), que Livius Drusus, tribun du peuple, mêla un huitième de cuivre à l'argent destiné à faire de la monnaie. Le Triumvir Antoine altéra aussi la pureté de l'argent du denier, en y faisant entrer du fer. Les Romains enseignèrent encore l'art frauduleux d'altérer le poids du denier.

La première monnaie employée en Bretagne, date de 25 ans avant J.-C.

Le premier hôtel des monnaies a été établi en France en 860. Le premier portrait de prince empreint sur les monnaies de France, est celui de Charles-le-Chauve en 864.

En 1282 sous le règne de Philippe IV, dit le Bel, on mit sur les monnaies la légende : *Sit nomen Domini benedictum.*

Les monnaies d'or ont été frappées, pour la première fois, dans la Chrétienté en 1320; et elles ne l'ont été en Angleterre qu'en 1344.

On inventa en Allemagne le moulin, machine pour

frapper les monnaies, il ne parut en France qu'en 1648 jusqu'à ce tems on avait frappé les monnaies au marteau.

Nicolas Briot est, dit-on, l'inventeur du balancier, qu'il présenta à la monnaie de Paris en 1617, avec la presse, le coupoir et le laminoir; mais il fut obligé de porter sa machine en Angleterre, où il ne trouva point d'obstacle pour la faire recevoir. Cette machine ne fut substituée à toute autre, en France, qu'en 1648. La machine pour marquer les flancs des monnaies d'un cordonnet sur la tranche, a été inventée en 1685 par Cortaing, ingénieur français.

M. Droz, graveur en médailles, a depuis peu inventé un nouveau balancier, et autres machines monétaires qu'il a terminées pour le roi d'Espagne. Ces machines forment un système complet de fabrication de monnaies frappées en viroles, avec la marque sur la tranche en creux, en relief, etc. du même coup de balancier, de même qu'en viroles unies avec les mêmes inscriptions en creux au lieu d'être en relief. Cette invention a été soumise à l'examen de l'institut.

Nous allons ajouter à cet article une petite nomenclature des principales monnaies réelles d'or et d'argent, en circulation chez les différens peuples. Nous la tirons d'un ouvrage assez étendu que nous avons préparé sous le titre de *Petit Dictionnaire universel des monnaies anciennes et modernes, de toutes les parties du monde, rapportées au franc*. Nous avons déjà rédigé deux à trois mille articles, dont la majeure partie présente le titre du métal de chaque pièce, la quantité que l'on en a taillée au marc, etc. Mais ici nous nous contentons de donner une simple nomenclature des principales monnaies modernes, sans y comprendre les monnaies de compte : les bornes de ce

volume ne nous permettent pas d'entrer dans les détails qu'exigerait un ouvrage destiné uniquement à cette partie. Nous donnons donc seulement le nom de la pièce, son métal désigné par O, quand elle est d'or, et par A, quand elle est d'argent, le pays où elle est en usage, quelques-unes de ses soudivisions, et sa valeur en franc. La lettre V signifie: vaut.

	fr.	c.
Abassi, A. Perse, ...	»	90
Abiss, A. Arabie, vaut 18 *comashées*	1	57
Aigle, O. Etats-Unis d'Amérique, V. 10 *dollars*	55	23
Auguste, O. Francfort sur le Mein, V. 7 florins et dem. . .	20	85
Bestic, Turquie, V. 5 *aspres*	»	30
Carl d'or, O. Allemagne, V. 5. *reichsthalers*, de convention .	20	85
Carlino, O. Sardaigne, V. 25 *lires* du pays	49	58
Carolin, O. Leipsic, V. 6 *reichsthalers* et demi	25	86
Cent, O. Etats-Unis d'Amérique		5 dem.
Chayé, A. Perse	»	22
Christian, O. Danemarck, V. 4 *rixdalers* et demi courans . .	20	78
Couronne. A. Brabant, V. 3 *florins* 3 *stuvers*.	5	73
Crown, A. Angleterre, V. 5 *shillings sterl.*	6	17
Crusado nuovo, A. Portugal, V. 480 *rées*	2	92
Daalder, A. Hollande, V. 1 *florin* et demi courant	3	24
Dime, A. États-Unis d'Am. V. 10 *cents*	»	54
Dobra, O. Portugal, V. 12,800 *rées*	90	58
Dobraon, O. Portugal: V. 24,000 *rées*	169	88
Dobraon (demi), O. V. 12,000 *rées*	84	94
Dollar, A. États-Unis d'Am., V. 100 *cents*	5	41
Doppie, O. Gênes, V. 23 *lires* 12 *soldis* hors banque	21	1
Doppie, O. Lucques, V. 22 *lires*	17	43
Doppie, O. Malte, V. 10 *scudis*	24	20
Doppie, O. Modène, V. 51 *lires* du pays	20	60
Doppie, O. Parme, V. 90 *lires*	23	41
Doppie, O. Piémont, V. 24 *lires* du pays	28	48
Doppie, O. Rome, V. 315 *bajocchis*	17	27
Doppie, O. Venise, V. 38 *lires* corrente piccole	20	80
Doppieta, O. Sardaigne, V. 5 *lires* du pays	9	91
ducat, O. Francfort sur le Mein, V. 4 *florins* trois dixiè. . .	11	85
ducat, O. Brabant, V. 6. *florins* 6 *stuvers*	11	75

		fr:	c:
ducat, O. Courlande et Samogitie, V. 2 *reichsth. Alberti.*	. .	11	81
ducat, O. Danemark et Nor. V. 2 *rigsdalers* courans	. . . .	9	39
ducat, O. Hollaude, V. 5 *florins* trois cinq. courans	. . . .	11	81
ducat, O. Pologne, V. 18 *florins*	. . . .	11	81
ducat, O. Russie, V. 2 *roubles* 79 *copeks* et demi	. . . . . .	11	82
ducat, O. Suède, V. 94 *skillings species*	. . . .	11	70
ducato, A. Modène. V. 8 *lires* du pays	. . . .	2	95
ducato, A. Naples, V. 10 *carlinis*	. . . .	4	27
ducato, A. Parme, V. 21 *lires*	. . . .	5	25
ducato, A. Venise, V. 8 *lires* corrente	. . . .	4	24
ducato, O. Venise, V. 14 *lires* corrente piccole	. . . . . .	7	49
ducaton, A. Brabant, V. 3 *florins* 11 *stuvers* et un sixiè.	. . .	6	43
ducaton, A. Italie V. 8 *lires* 12 *soldis* correntes	. . . . . .	6	79
ducatono, A. Modène, V. 17 *lires* 2 tiers du pays	. . . .	13	43
ducatono, A. Venise, V. 11 *lires* corrente piccole	. . . . . .	5	81
Ecu, A. France. V. 6 *livres* tournois	. . . .	5	93
Ecu, A. France, V. 3 *livres* tournois	. . . .	2	96
Escudo de vellon, A. Espagne	. . . .	2	71
Escudo, O. Portugal, V. 1600 *rées*	. . . .	11	32
Felippa, A. Italie, V. 7 *lires* 10 *soldis*	. . . .	5	94
Florin, dit deux-tiers, A. Allemagne	. . . .	2	92
Florin d'or, O. Francfort sur le Mein, V. 3 florins et un sixiè.		8	62
Florin du Cap de Bonne-Espérance	. . . .	1	62
Florin courant, de Hollande	. . . .	2	17
Florin des états, A. Hollande, V. 3 *florins* courans	. . .	6	51
Foundouc ou *sequin*, O. Turquie, V. 5 *piastres*	. . . .	9	46
Franceseoni, A. Toscane, V. 6 *lires* deux tiers mon. buona.	.	5	53
Frideric d'or, O. Prusse, V. 5 *reichsthalers* et un tiers	. . . .	20	85
Genovine, O. Genes, V. 100 *lires* 10 *soldis* hors ban.	. . .	88	46
George d'or, O. Hanovre, V. 4 *reichst.* deux tiers	. . . .	20	85
Guinée, O. Angleterre, V. 21. *shillings* sterl	- - - - - - -	25	90
Impérial, O. Russie, V. 10 *roubles* anc. val.	. . . .	41	00
Itaganne ou *t'go-gin*, A. Japon	- - - - - - - - - - - -	16	2
Jaspara de Sélim III, A. Turquie, V. 2 *piastres* et dem.	- - -	3	42
Johannès, O. Portugal, V. 6,400 *rées* a	- - - - - - - - -	45	29
Johannès (demi) Portugal, V. 3,200 *rées*	- - - - - - - -	22	65
Kobang, O. Japon, V. 60 *mâs*	- - - - - - - - - - - - -	28	92
Kosjukin, O. Japon,	- - - - - - - - - - - - - - - - -	10	82
Kreutzer, Suisse V. 4 *fenings*	- - - - - - - - - - - - -	»	5
kroonen, A. Hollande, V. 2 *florins* courans	- - - - - - - -	4	31

	fr.	c.
Leopoldini; A. Toscane, V. 6 *lires deux tiers* moneta buona - -	5	53
Louis d'or, O. France . - - - - - - - - - - - - - -	23	70
Madannine, A. Gênes, V. 2 *lires* hors banque - - - - - -	1	70
Max d'or, O. Francfort sur le Mein, V. 6 *florins un tiers* -	17	24
Methbo, O. Maroc, V. 10 *okkias* - - - - - - - - - - - -	5	24
Millerées, O. Portugal, V. 1200 *rées* - - - - - - - - - -	8	49
Moedor ou *lisbonnine*, O: Portugal, V. 4,800 *rées* - - - - - -	33	97
Moedor (demi), O. - - - - - - - - - - - - - - -	16	98
Mohars ou *roupie*, O. Batavia - - . - - - - - - - - -	11	53
Napoléon, O. France - - - - - - - - - - - - - -	20	00
Napoléon (double), O. France - - - - - - - - - - - -	40	00
Napoléon (demi), O. France - - - - - - - - - - - - -	10	00
Onzia, A. Malte, V. 30 *taris* - - - - - - - - - - - - -	5	56
Onzie, O. *Sicile*, V. 3 *ducatis* di regno - - - - - - - - -	13	27
Pagode, O. Negapatnam (Asie), - - - - - - - - - - - -	9	40
Pagode, O. Toutecorine (Asie), - - - - - - - - - - -	9	[illegible]
Para, Turquie - - - - - - - - - - - - - - - - - -	»	6
Peseta mexicana, A. Espagne - - - - - - - - - - - - - -	1	35
Piastre, A. Espagne - - - - - - - - - - - - - - - -	3	43
Piastre, A. Maroc, V. 10 *okkias* - - - - - - - - - - - -	5	44
Piastre, A. Turquie, V. 40 *Paras* de 1760 à 64 - - - - - -	2	82
Piastre, A. Turquie, de 1764 à 70 - - - - - - - - - -	2	61
Piastre, A. Turquie, de 1771 à 80 - - - - - - - - - - -	2	39
Piastre. A. Turquie, de 1780 à 89 - - - - - - - - - -	2	04
Piastre, A. Turquie, depuis 1789 - - - - - - - - - - -	1	37
Pièce de deux marks lubsch, A. Allemagne - - - - - - - -	3	9
Pièce de cinq francs, A. France - - - - - - - - - - - -	5	00
Pièce de deux francs, A. France - - - - - - - - - - - -	2	00
Pièce de 24 sols tournois, A. France - - - - - - - - - -	1	10
Pièce de 6 ducats ou 60 carlinis, O. Naples - - - - - - -	26	42
Pièce dite deux tiers, A. Prusse - - - - - - - - - - - -	2	51
Pistole ou doblon de oro, O. Espagne - - - - - - - - - -	20	91
Pistole (demi) ou écu d'or, O. Espagne - - - - - - - -	10	45
Pistole ou Doppie, O. Italie, V. 25 *lires trois vingt*. - - -	19	69
Quadruple ou doblon de ocho, O. Espagne - - - - - - - - -	83	63
Réal de à ocho, A. Espagne - - - - - - - - - - - - -	4	35
Réal de à quatro, A. Espagne - - - - - - - - - - - -	2	17
Reichsthaler, A. Allemagne, V. 3 *marks lubsch* - - - - - - -	4	64
Reichsthaler, A. Prusse, V. 24 *bons groschen* - - - - - - -	3	76
Richsthaler, A. Courlande et Samogitie, V. 80 *ferdings* - -	5	48

	fr.	c.
Rigsdaler, A. Danem. et Norwege, V. 1 *rigsd onze quatre-vingt.* cour.	5	69
Rigsdaler, deux tiers, A. Danem. et Nor. V. 78 *skill. deux tiers cour.*	3	79
Rigsort, A. Dan. et Norw. V. 24 *skillings* courans - - - -	1	17
Rixdaalder, A. Hollande. V. 2 *flor. et dem.* cour. - - - -	5	48
Rouble (vieux), A. Russie, V. 100 *copeks* anc. val. . . .	4	5
Rouble, A. Russie, V. 140 *copeks* anc. valeur - - - - - - -	5	71
Roupie dite arcate, A. Asie - - - - - - - - - - - - - -	2	44
Roupie de Batavia, depuis 1766, A. Asie - - - - - - - -	2	51
Roupie de Batavia, depuis 1782, A. Asie - - - - - - - -	2	45
Roupie de Bombai et Surate, O. Asie - - - - - - - - - -	37	41
Roupie de Caliatingua, A. côte de Coromandel - - - - - - .	2	41
Roupie de Haïdernaque, A. Asie , , , , , , , , , , , , , ,	2	36
Roupie de Masulipatnam, A. Asie , , , , , , , , , , , , , ,	2	50
Roupie de Nadris, A. Asie , , , , , , , , , , , , , , , ,	2	51
Roupie de Perse, A. Asie , , , , , , , , , , , , , , , ,	2	47
Roupie de Perse, O. Asie , , , , , , , , , , , , , , , ,	36	55
Roupie de Pondicheri, A. Asie , , , , , , , , , , , , , ,	2	49
Roupie, sicca du Bengale, A. Asie , , , , , , , , , , , ,	2	57
Roupie, sicca de l'Indostan, O. , , , , , , , , , , , , , ,	36	32
Ruspono, O. Toscane, V. 40 *lires* moneta buona , , , , , , ,	35	96
Ruyder, O. Hollande, V. 14 *florins* courants , , , , , , ,	31	41
Scudo. A. Gênes, V. 9 *lires*, hors banque , , , , , , , ,	7	52
Scudo, di S. Jean-Baptiste, A Gênes, V. 5 *lires* , , , , , ,	4	23
Scudo, A. Italie, V. 6 *lires* correntes , , , , , , , , , ,	4	66
Scudo, A. Malte, V. 30 *taris* , , , , , , , , , , , , , ,	2	22
Scudo, A. Modène, V. 15 *lires* du pays , , , , , , , , , ,	5	56
Scudo, A. Naples, V. 12 *carlinis* , , , , , , , , , , , , ,	5	12
Scudo, A. Parme, V. 8 *lires* 8 *soldis* , , , , , , , , , , ,	2	10
Scudo, A. Piemont, V. 6 *lires* du pays , , , , , , , , , ,	7	18
Scudo Romano, A. Rome, V. 100 *bajocchis* , , , , , , , , ,	5	53
Scudo, A. Sardaigne, V. 2 *lires et demi* , , , , , , , , , ,	4	76
Scudo, A. Sicile, V. 12 *taris* , , , , , , , , , , , , , ,	5	12
Scudo, A. Venise, V. 12 *lires deux cinq.* corrente piccole , ,	6	56
Sequin, O. Gênes, V. 13 *lires* hors banque , , , , , ,	11	95
Sequin, O. Italie, V. 15 *lires un tiers* correntes , , , , , , ,	11	89
Sequin, O. Lucques, V. 16 *lires* , , , , , , , , , , , ,	11	68
Sequin, O: Malte, V: 4 *scudis et demi* , , , , , , , , ,	8	19
sequin, O: Parme, V: 45 *lires* , , , , , , , , , , ,	11	70
sequin, O: Piémont, V: 9 *lires trois quatr.* du pays , , , ,	11	70
sequin, O: Rome, V: 215 *bajocchis* , , , , , , , , , ,	11	63

	fr.	c.
sequin, Gigliati, O: Toscane, V: 13 *lires un tiers* mo: bu: , ,	11	98
sequin, O: Venise, V: 22 *lires* corrente piccole , , , , ,	12	04
sestono, A. Rome, V: 30 *bajocchis* , , , , , , , , ,	1	66
sestono, A. Toscane, V. 2 *lires* moneta buona , , , , , ,	1	66
shilling, A: Angleterre, V: 12 *pences* (deniers) st: , , ,	1	22
slet-dalers, A: Danem: et Norw: V: 68 *skillings* courans , ,	3	37
souverain (double), O: Brabant, V: 18 *florins* 12 *stuvers tr. qua.*	34	74
souverain (double), O. Italie, V. 45 *lires* correntes , , ,	34	74
souverain, O: Pologne, V: 54 *florins* , , , , , , , ,	35	39
species-thaler, A: Pologne, de 1765 à 1787 , , , , , , ,	5	26
species-thaler, A. Pologne, de 1787 à 1794 , , , , , , ,	5	04
species-reichsthaler, A: Allemagne, V: 2 *florins deux neuv*: d'empire	5	85
species-reichsthaler, A: Allemagne, V: 2 *florins* d'empire , , ,	5	26
species-Rigsdaler, A. Suède, V: 48 *skillings* , , , , , , ,	5	79
Tael, Sumatra, V: 16 *mâs* , , , , , , , , , , , , , ,	21	5
Tallaro, A. Toscane, V: 6 *lires* mon: buona , , , , , , . .	4	97
Tallaro, A: Venise, V. 10 *lires* correntes piccole , . . , , ,	5	29
Thaler, A: Pologne, depuis 1794 , , , , , , , , , , , , ,	3	73
Tical, A: Siam (Asie) , , , , , , , , , , . , , , , ,	3	8
Yzelotte, Turquie , , , , , , , , , , , , , , , ,	2	25
Zerimaboub, ou Zindjeli, O: Turquie, V: 3 piastres , , , ,	7	34

Toutes les monnaies dont il est question ci-dessus, ou du moins la majeure partie, ont été réduites en francs, d'après leurs titres respectifs, selon Gerhardt, et calculées sur le pied de 33 $\frac{97}{100}$ louis d'or (ou 815 liv. 5 sols 1 $\frac{44}{100}$ deniers tournois) taillés au marc (poids de Cologne), d'or fin, et de 53 liv. 5 sols 6 den. tournois du même marc d'argent fin.

MONTRES ET PENDULES. On ne connait point l'inventeur des machines à mesurer le tems, dont le mobile est un poids ou un ressort. On croit cette invention du onzième siècle, parce que les manuscrits de cette époque font mention d'*horologia* en termes qui ne seraient point applicables aux *horloges à eau* qui sont très-anciennes.

On conjecture que les Sarrasins sont les inventeurs des montres.

Quoi qu'il en soit, on connaissait du tems de Louis XI des horloges portatives à sonnerie, qu'on peut considérer comme montres. On rapporte qu'un gentilhomme ruiné, étant entré dans la chambre de ce roi, prit son horloge et la mit dans sa manche, où elle sonna. Louis XI lui pardonna son vol et lui fit présent de l'horloge.

Carovagius fit sur la fin du même siècle un réveil pour André Alciat, lequel réveil sonnait à l'heure marquée, et du même coup battait le fusil et allumait la bougie. A peu près dans le même tems, on exécutait des horloges de la grosseur d'une amande, qu'on pouvait porter au cou ; c'est ce qu'assure Pancirolle.

Le célèbre Huyghens fit faire de grands progrès à l'horlogerie, par les découvertes dont il l'enrichit, et sur-tout par l'application qu'il fit en 1657 du pendule aux horloges pour en régler le mouvement.

Un nommé Gruet, genevois, établi à Londres, imagina la petite chaine d'acier, qui sert à communiquer le mouvement du tambour à la fusée, et remédia par là aux inconvéniens des cordes de boyau, dont on se servait auparavant pour les montres.

Montres à répétition. L'invention en est due aux Anglais. Barlow fit des pendules à répétition en 1676, vers la fin du règne de Charles II. Quelques tems après il fit des montres à répétition ainsi qu'un nommé Tompion. Barlow sollicitait un privilège exclusif pour ces sortes de montres, quand un nommé Quare en fit une supérieure à celles de Barlow : il la présenta à Jacques II et à son conseil ; le privilège n'eut pas lieu.

Dans ce moment, l'art de l'horlogerie est porté au plus

haut degré de perfection, et l'on connaît des mécaniques dans ce genre, qui tiennent du prodige.

MOULIN. Dans le principe on broyait le bled avec des pilons, dans des mortiers; on le réduisait en farine, et on en faisait des pains qui n'avaient presque rien de commun avec le pain que nous mangeons aujourd'hui, soit pour la forme, soit pour la matière (1). Aux mortiers succédèrent les moulins à bras, qui paraissent être de la plus haute antiquité. Moyse parlant des playes d'Egypte, dit que les premiers nés mourront depuis celui de Pharaon jusqu'à celui de la servante qui tourne la meule au moulin. Il dit encore ailleurs : « vous ne recevrez point pour gages la meule de dessus ni celle de dessous du moulin, parce que celui qui l'offre, engage sa propre vie ». L'usage des moulins portatifs passa ensuite aux grecs; Homère en parle dans l'Odyssée. Les historiens nous apprennent que ce fut Miletas, successeur de Lelex, son père, premier roi de Lacédémone, qui en fit construire pour ses sujets. Quoiqu'en Grèce et en Asie on fît usage du moulin, les Romains continuèrent long-tems encore à piler le bled, et ce ne fut qu'après leurs conquêtes en Asie qu'ils s'en servirent à l'imitation des peuples qu'ils avaient vaincus. Ils employèrent à ce travail les esclaves, et ceux qui y étaient condamnés pour délits de police; ensuite, ayant augmenté les meules, et les forces des hommes ne suffisant plus à les faire mouvoir, ils y adaptèrent des chevaux et des ânes; delà la distinction qu'on trouve dans

(1) Les pains des anciens étaient ce que nous appelons des galettes ou gâteaux, on y faisait souvent entrer avec la farine, le beurre, les œufs, la graisse, le saffran et autres ingrédiens. On ne les cuisait point dans un four, mais sur l'âtre chaud, sur un gril, sous une espèce de tourtière.

les auteurs, entre *molæ trusatiles vel manuales et molæ jumentariæ vel asinariæ.*

L'expérience des moulins tournés par des animaux ayant fait connaître qu'ils rendaient plus de farine, on chercha une force supérieure, plus expéditive et plus commode que celle des animaux; c'est sans doute ce qui a fait imaginer les moulins à eau et les moulins à vent.

Moulins à eau. Le premier moulin de cette espèce, dont il soit fait mention dans l'histoire, a été établi près de la résidence de Mithridate; et on en construisit un sur le Tibre, peu de tems avant le règne d'Auguste. Vitruve donne la description d'un moulin à eau, dans son *traité d'architecture.* Mais cela ne prouve pas qu'ils étaient communs; car Pline, qui écrivait plus de 60 ans après Vitruve, donne la description d'un moulin à eau comme d'une chose remarquable, et qui n'empêchait point qu'on ne se servît de moulins à bras, ou mûs par des animaux. Ces derniers subsistèrent même jusques vers la fin du sixième siècle sous le règne d'Honorius et d'Arcadius, où l'usage des moulins à eau fut pratiqué à Rome.

Les moulins sur bâteaux, au milieu du courant d'une grande rivière, furent imaginés par Bélisaire.

Moulins à vent. L'acte le plus ancien, qui fasse mention d'un moulin à vent, est un diplôme de 1105, dans lequel on permet à une communauté religieuse, en France, d'établir *molendinam ad ventum.* On prétend que ces sortes de moulins proviennent des Orientaux, et l'usage en fut apporté en France et en Angleterre au retour des croisades, vers l'an 1040.

Moulins à scie. Ausone parle de plusieurs moulins à scie construits sur la Roer, dans le quatrième siècle, pour couper le marbre.

La première scie de ce genre pour couper le bois, dont l'histoire fasse mention, était à Ausbourg, en 1322.

ODOMÈTRE. C'est un instrument au moyen duquel les pas d'un homme qui marche, ou les tours de roue d'un véhicule en mouvement, sont comptés ; par conséquent il sert à déterminer les distances avec quelque précision. On ne connait pas l'époque de l'invention de cet instrument ; mais il est ancien, puisqu'on trouve, dans l'inventaire des raretés que possédait Commode, *vehicula iter metientia*, des véhicules qui mesurent le chemin.

OKYGRAPHIE. Manière d'écrire rapidement. L'invention de cette nouvelle méthode est due à M. Honoré Leblanc.

ORGUES. Cet instrument vient de la Grèce, il est fort ancien, puisqu'Archimèdes et Vitruve en ont parlé. Les premières que l'on vit en France furent apportées au roi Pepin, à Compiegne, l'an 752, par les ambassadeurs de l'empereur Constantin. Il y a des orgues hydrauliques dont on attribue l'invention à Ctesibius, qui vivait sous Ptolomée Evergetes.

PAIN-BENI. On en fixe l'institution au huitième siècle, dans le concile de Nantes.

PAPE. Ce titre a été commun à tous les évêques jusqu'au onzième siècle, époque à laquelle Grégoire VII ordonna qu'il appartiendrait exclusivement à l'évêque de Rome.

PAIN. Quelques-uns attribuent l'invention du pain à Pan ; d'autres font venir ce mot du grec *pan* qui veut dire

tout, pour signifier que le pain peut tenir lieu de tous les autres alimens. Dans le principe on ne composait le pain que de farine et d'eau mélées et pétries ensemble au moment où on voulait les faire cuire pour chaque repas. L'âtre du feu bien nettoyé servait de four ; et les pains étaient plats comme nos petits gateaux. Mais bientôt on s'apperçut que la farine et l'eau formaient un pain trop matériel et trop lourd ; à force de recherches, on découvrit qu'en introduisant dans la pâte un acide qui pût la faire lever, le pain en serait infiniment meilleur et plus sain ; delà l'origine du levain qu'on attribue aux hébreux. Des orientaux cette méthode passa aux nations voisines ; elle fut d'abord apportée en Béotie par Mégalarte et Mégalomaze, au rapport d'Athénée (*liv.* III), d'où elle se répandit dans les autres provinces de la Grèce ; les Béotiens firent élever des statues en l'honneur de Mégalarte et de Mégalomaze. Athénée compte soixante-douze espèces de pains et pâtisserie, en usage chez les Grecs.

On ne sait pas précisément quand les Romains substituèrent le pain cuit, à une espèce de bouillie de farine, dont ils faisaient usage depuis long-tems ; mais ils s'en servaient déjà avant que Rome fût attaquée par les Gaulois, l'an 365 de sa fondation. Du tems d'Auguste, il y avait à Rome 320 boulangeries publiques.

PANORAMA. Mot tiré du grec, qui signifie *voir tout, rassemblé sous un seul coup d'œil*, et qui désigne un genre de spectacle très-ingénieux et très-curieux ; il fut inventé à Londres sur la fin du 18e. siècle par un M. Barker, introduit en France par l'américain Fulton, en nivose an VII, et perfectionné par James, à l'aide des artistes Fontaine, Prévot et Bourgeois. Ce spectacle consiste dans un édifice circulaire, sur les murs duquel est tendue inté-

rieurement la toile d'un tableau, qui représente un point de vue très-étendu, tel que Paris ou Toulon, ou Londres, etc. Cette toile couvre la totalité de la circonférence du mûr; de manière que le tableau, dont les deux extrémités se confondent dans un même point, présente un horizon immense à l'œil du spectateur, qui est placé sur une plate-forme isolée au centre de l'édifice; la hauteur de cette plate-forme est moitié de celle de l'édifice. Les objets sont représentés sur la toile d'après les règles ordinaires de la perspective et de la peinture, et font un effet surprenant pour l'ensemble et la vérité. La lumière vient d'en haut par une ouverture circulaire pratiquée dans le cône de la toiture, et se répand uniformément sur toutes les parties du tableau. Un vaste parajour, élevé audessus de la tête des spectateurs, amortit l'éclat de la lumière, et empêche qu'aucune ombre ne se porte sur le tableau. Le ton gris foncé de ce parajour contraste avec les tons lumineux et transparens des ciels; et en dérobant à la vue, l'ouverture qui donne le jour, il ajoute à l'effet du tableau. Enfin une toile également gris foncé, et tendue en pente depuis les bords de la plate-forme, jusqu'à l'extrémité inférieure du tableau, en dérobe la fin, et intercepte la vue de l'intervalle qui en sépare le spectateur. De même que le parajour donne au ciel une étendue sans bornes, de même la toile du bas donne l'idée d'une grande profondeur. Rien de plus séduisant que l'effet de ce tableau! plus on le considère, plus on croit voir la nature.

PAPIER. Ce mot, dont tout le monde connaît la signification, vient de papyrus, qui désigne une espèce de roseau ou jonc qui croissait sur les bords du Nil, et dont les anciens trouvèrent le moyen de faire un papier qui portait le nom de cette plante. On ignore le tems où

l'on commença à se servir du papyrus pour écrire. Varron place cette découverte au règne d'Alexandre, lorsque ce prince eut fondé la ville d'Alexandrie en Egypte; mais Pline révoque en doute cette opinion du savant Varron. Il rapporte, sur le témoignage d'un historien, qu'un romain travaillant à un fonds de terre qu'il avait sur le Janicule, trouva, dans une caisse de pierre, les livres de Numa écrits sur du papyrus, et conservés jusqu'à ce tems, sans se pourrir, parce qu'ils étaient frottés d'huile de cédre; cependant il y avait 535 ans qu'ils étaient renfermés dans ce lieu humide. Il ajoute ailleurs que Mucienus, consul, assurait qu'étant préfet de Lycie, il avait vu dans un temple une lettre sur du papier d'Egypte écrite de Troie par Sarpédon, roi de Lycie. Il est certain que le papyrus était en usage en Egypte avant la fondation d'Alexandrie. (*Voyez* Homère, Hérodote, Eschyle, Platon, etc.) Au papyrus succéda le papier de coton.

Papier de coton. Le papier de coton a été découvert, suivant Montfaucon, dans le 9e. siècle, il y a apparence qu'il a remplacé le papyrus. On l'appelle en latin *charta bombycina.* On n'en connaît point l'inventeur.

Papier de chiffon. Il en est de même du papier de chiffon, qui paraît avoir été découvert dans le 12e. siècle, si l'on en croit Mabillon. Scaliger attribue cette découverte aux allemands; le comte Maffei, aux italiens; d'autres, à quelques grecs réfugiés à Bâle; le docteur Prideaux, aux sarrasins d'Espagne; Sainte-Foix, à un habitant de Padoue, au commencement du 14e. siècle. Montfaucon n'a trouvé ni en France, ni en Italie, aucun monument écrit sur papier, avant la mort de S. Louis, arrivée en 1270. Cependant on parle d'un *document* avec ses sceaux, daté de l'an 1239, signé d'Adolphe, comte de Schaumbourg;

il appartenait à M. Pestel, professeur à l'université de Rinteln.

Papier de la Chine. Les auteurs chinois les moins suspects font remonter l'origine de leur papier au-delà de 2000 ans. Il est composé de l'écorce de Bambou. Le père Hugues appelle le papier de la Chine, papier de soie, et il prétend en avoir vu une pièce de quatre aunes de long. Mais on croit, avec raison, que ce papier n'est autre chose que du papier de bambou ou d'autres arbrisseaux.

Papier vélin. Ce papier est dû aux Anglais; du moins je le présume, et j'en crois Baskerville l'inventeur; la première édition de son *Virgile*, qui parut en 1757, était imprimée en grande partie sur cette sorte de papier. MM. Johannot, fabricans de papier, ont fait les premiers essais du papier vélin, en France, en 1780. M. Reveillon en fit aussi l'essai en 1782, et il réussit. MM. Montgolfier ont également eu les honneurs de l'invention pour ce papier.

Papier maroquiné. L'invention de ce papier, qui imite parfaitement le maroquin, est dû aux Allemands; mais il a été imité et perfectionné par MM. Bohem et Rœderer en 1804.

Papier fabriqué avec des végétaux. On a fait beaucoup d'essais sur la fabrication du papier avec de la paille et d'autres végétaux. M. Lorier de Lille, entre autres, a fourni des échantillons de papiers faits avec l'écorce de tilleul, l'ortie, le houblon, le roseau, diverses espèces de conferva, la racine de chiendent, le bois de coudrier, le fusain, l'écorce de fusain, l'écorce de chêne, de peuplier, d'osier, d'orme, de saule, de bardanne et pas-d'âne, et de feuilles de chardon. Mais il est reconnu que toutes ces matières sont bien inférieures au chiffon sous tous les

rapports; le papier qu'elles fourniront n'aura jamais, ni la bonté, ni la finesse, ni la blancheur, ni la beauté du papier de chiffon.

PARATONNERRE. Le paratonnerre a été inventé par Franklin, en 1757. On sait que c'est un conducteur dont l'une des extrémités, terminée en pointe, s'élève au-dessus d'un édifice ou d'un autre lieu que l'on veut préserver du tonnerre, et l'extrémité opposée communique avec la terre humide ou avec l'eau. Cette pointe peut diminuer beaucoup l'effet de la foudre; mais des physiciens sont d'avis qu'il ne faut pas élever plusieurs pointes sur un bâtiment; une seule suffit, parce qu'on a observé que les conducteurs qui ne présentent qu'une pointe fine au globe ou au plateau de la machine électrique, reçoivent plus de vertu que ceux qui leur présentent une partie large ou armée de plusieurs pointes.

PAVÉS. On attribue aux Carthaginois le premier usage des chemins pavés; *primum autem Pœni dicuntur lapidibus vias stravisse*, rapporte Isidore. La première grande route fut construite par les Romains sous le consulat d'Appius Claudius. Il est présumable que les rues de Rome ont été pavées. La première ville moderne, qui a eu des rues pavées, est Cordoue en Espagne; Abdulrahman la fit paver en 850. Philippe Auguste fit paver Paris en 1184.

PEINTURE. Pline en attribue l'invention à Lydus, à Euchir et à Polygnote. D'autres prétendent que Sarugné, qui vivait 2150 avant J.-C., l'a découverte. Les Egyptiens prétendent l'avoir eue chez eux six mille ans avant les Grecs, et les Grecs en font inventeurs les Sicyoniens. Il faut mettre toutes ces opinions au rang des fables, et il

est présumable qu'on ne découvrira jamais l'époque de l'origine de la peinture ; nous allons donner une légère idée de ses différens genres.

Peinture à l'aquarelle. C'est une espèce de détrempe, mais dont les couleurs sont infiniment plus claires ; elles ne consistent guère que dans une eau coloriée et un peu collée. J'ignore à qui l'on en doit l'invention.

Peinture en camaïeu. Elle ne consiste qu'en deux couleurs ou plutôt dans une seule, qui plus ou moins nuancée donne les jours et les ombres. Le fond est ordinairement de couleur différente. Les Grecs appelaient ce genre de peinture, *monochrome.*

Peinture en détrempe. Dans cette peinture on emploie des couleurs délayées seulement avec de l'eau et de la colle ou de la gomme. Les couleurs peuvent avoir du corps, ce qui les différencie de celles employées dans l'aquarelle ; cependant l'une et l'autre s'appellent en latin *aquaria pictura.* Il ne faut pas confondre la peinture en détrempe avec la peinture en miniature, quoique dans le fonds elles soient les mêmes, puisqu'on y emploie des couleurs détrempées à l'eau ; mais dans la détrempe on se sert de toute la liberté du pinceau ; au lieu que dans la miniature on ne travaille qu'à petits points.

Peinture en émail. Cette peinture se fait avec des émaux de diverses couleurs, broyés, réduits en poudre, employés comme les autres couleurs et ensuite fondus, recuits et vitrifiés par la force du feu. On prétend que les briques dont les murs de Babylone furent construits étaient des briques émaillées dont les émaux représentaient différentes figures. Du tems de Porsenna, on faisait dans ses états des vases émaillés ; les porcelaines du Japon, de la Chine, de France, les pots vernisés, sont autant d'espèces d'émaux.

La peinture en émail a été perfectionnée du tems de François Ier., en France et en Italie.

Il y a deux sortes d'émaux, les émaux clairs et transparens, et les émaux épais et mates. Les émaux clairs se font avec des couleurs broyées à l'eau seulement, et les émaux épais avec des couleurs broyées à l'huile d'aspic. Ce n'est qu'en 1632, que Jean Toutin a trouvé le secret de faire des émaux mates.

Peinture à l'encaustique. Cette sorte de peinture était connue des anciens, Pline en parle; on y emploie la cire, les couleurs et le feu. L'usage s'en était perdu, mais on l'a renouvellé en 1752 ou 53. Le comte de Caylus et le docteur Mignot présentèrent, en 1754, à l'académie des belles-lettres, une Minerve peinte à l'encaustique.

Enluminure. Cette espèce de peinture ne consiste qu'à mettre des couleurs en détrempe et très-claires, sur une estampe, sur des papiers de tapisseries, des cartes, des écrans, etc.

Peinture à fresque. Elle s'exécute ordinairement sur un enduit encore frais de chaux et de sable combinés avec des couleurs détrempées dans l'eau. On ne se sert pour la fresque que de couleurs de terre, parce qu'elles s'incorporent mieux avec le mortier. La fresque a été connue des anciens, sur-tout des Romains, comme on peut le voir par les ruines d'Herculanum. Norden parle des restes de palais et de temples en Egypte, où sont des figures colossales peintes sur des murs de quatre-vingt pieds de hauteur.

Gouache. Cette peinture est la même que celle en détrempe.

Peinture à l'huile. Elle consiste dans l'apprêt des couleurs détrempées avec de l'huile de noix ou de lin. On ne l'a point connue jusqu'au milieu du quinzième siècle, ou

plutôt jusqu'à la fin du 14e., époque à laquelle Jean van Eyck, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, en fit le premier essai; il apprit son secret à Antoine de Messine, qui le porta en Italie. Cependant on dit qu'il existe à la galerie impériale de Vienne un tableau peint à l'huile en 1292, qui est l'ouvrage de Thomas Mutina, et même un autre de 1090; cela parait bien douteux.

Peinture en miniature. Elle se fait avec de simples couleurs très-fines détrempées avec de l'eau et de la gomme; on ne l'a fait qu'en petit sur ivoire ou sur vélin; elle est délicate et s'exécute à petits points, du moins pour les chairs; elle souffre d'être vue de très-près. On fait remonter l'origine de la miniature au douzième siècle, et même on peut la placer plus haut, puisque des manuscrits de ce siècle en sont décorés.

Peinture en marquetterie. C'est celle qui s'exécute avec des bois de différentes teintes; elle est propre à rendre les fleurs et les ornemens. On l'appelle peinture en bois. Elle était connue des anciens.

Peinture en mosaïque. Elle s'opère avec des pierres colorées naturelles ou artificielles. Le tableau a toute l'épaisseur que l'on juge à propos de donner à la longueur des pierres que l'on emploie. La mosaïque remonte à la plus haute antiquité, on la doit aux Grecs; elle a commencé à Rome sous Sylla; et les Italiens s'y sont distingués depuis plusieurs siècles.

Peinture au pastel. Les pastels sont des crayons colorés dont on se sert pour peindre sur le papier ou sur le vélin. Ils procurent l'avantage de rendre les chairs d'une manière douce et moëleuse. Mais ce genre de peinture a le double inconvénient d'être peu durable et d'avoir besoin d'une glace pour se conserver.

Les uns l'attribuent à Thiel, né à Erfort en 1685, mort en 1752; d'autres à Mademoiselle Heid, née à Dantzick en 1688, morte en 1753.

Peinture sur verre. Cette peinture date du douzième ou du treizième siècle, du moins les plus anciens vitraux peints sont de ces siècles. Les substances pour peindre sur verre sont les mêmes que celles pour peindre sur émail, à l'exception que les teintes cependant doivent être plus fortes, que dans les endroits ombrés, on est obligé de peindre le verre de deux côtés, tels que pour les barbes, les cheveux et les draperies foncées.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans plus de détails sur chaque espèce de peinture.

PENDULE. Kircher est le premier qui, en 1672, découvrit que le pendule qui battait les secondes à Paris, devait être raccourci pour les battre à Cayenne, et qu'une livre de Paris pesait moins d'une livre à Cayenne.

Pendule pour trouver la longitude en mer. Ce pendule est dû à Jean Harrison, habile mécanicien anglais; il lui valut en 1749, le prix que le parlement avait promis à l'inventeur de cette découverte. On en fit l'épreuve sur le vaisseau de guerre *le Tartare*, qui alla de Portsmouth à l'île de Barbade, sans perdre la longitude pendant la traversée, du moins sans s'écarter des limites prescrites, qui étaient, je crois, d'un demi-degré de déviation. Le *dictionnaire historique* dit que » Harrison se rendit célèbre par l'invention et la fabrication du pendule à gril et par son *time-kuper*, montre marine dont l'objet est de fixer la longitude en mer; que Kendal copia cette machine intéressante, et que cette copie servit au capitaine Cook, dans ses courses maritimes. »

PERRUQUE. Les perruques ont été en usage chez les anciens. Martial et Juvénal se sont moqués des femmes qui se rajeunissaient par leurs faux cheveux, et des hommes qui changeaient la couleur des cheveux de leur perruque selon les saisons, ainsi que des vieillards qui s'imaginaient tromper la Parque par leur chevelure blonde. Lampride fait la description la plus ridicule de la perruque de l'empereur Commode : elle était poudrée avec de la raclure d'or et arrosée de parfums gluans auxquels s'attachait la poudre d'or.

Les premières perruques que l'on fit à Paris, vers l'an 1630, étaient composées de peu de cheveux passés un à un par le moyen d'une aiguille, au travers d'un léger canepin, pour mieux imiter la nature; et toutes étaient alors à calottes.

Les ecclésiastiques n'ont porté la perruque que depuis 1660. On dit que l'abbé de la Rivière est le premier ecclésiastique qui en ait porté. Le cardinal Grimaldi, en 1684, et l'évêque de Lavaur, en 1688, firent défense à tout prêtre de porter perruque sans dispense et sans nécessité.

PHANTASMAGORIE ou *fantasmagorie*. Spectacle très-ingénieux et très-surprenant, dont est inventeur M. Robertson. Le mot phantasmagorie désigne l'action de produire des fantômes. Voici en quoi consiste ce spectacle aussi frappant dans sa singularité que surprenant dans ses effets. On entre dans une salle tendue de noir, où règne la plus profonde obscurité. Une lampe sépulcrale jette une faible lumière, en attendant le commencement du spectacle. Elle s'éteint : alors on entend tomber une pluie mêlée de grêle; on aperçoit dans le fond un point lumineux qui, à mesure qu'il s'approche des spectateurs, prend la forme de différens fantômes, puis disparaît quand

il est près de vous. Il s'y passe des scènes lugubres, telles que celles d'un squelette couché qui se dresse sur ses pieds, et qui danse avec d'autres squelettes; celle d'un tombeau qui s'ouvre et qui est foudroyé par le feu du ciel; celle de la none sanglante, qui, la lanterne à la main, arrive du bout d'une longue galerie jusques contre les spectateurs, puis s'évanouit comme une ombre, etc. Pendant le spectacle, la lune pâle brille dans un des côtés de la scène; et une musique exécutée avec l'harmonica fait éprouver à l'ame quelque chose de lugubre et de mélancolique, difficile à exprimer. Ce spectacle effrayant, pour certaines personnes, est amusant pour l'homme instruit qui reconnaît dans ces tableaux magiques les lois de la catoptrique.

PHOSPHORE *artificiel brûlant.* Il est, dit-on, de l'invention d'un nommé Brandt, chimiste, de Hambourg, qui le trouva en 1669. Il cherchait la pierre philosophale; et en travaillant sur l'urine, il rencontra le phosphore, espèce de soufre qui s'enflamme par le simple contact de l'air. Le phosphore liquide ou l'onguent lumineux, c'est à-peu-près la même chose, a été inventé par Kunkel, chimiste de l'électeur de Saxe, et apporté en France par Kraft, médecin de Dresde. Elzholz en a fait un traité en 1676. Homberg en a composé, le premier, à Paris, en 1679.

Le phosphore artificiel, non brûlant, est une pierre préparée dans le feu, d'une manière particulière, on l'appelle pierre de Bologne. Le premier qui s'avisa de rendre ces pierres lumineuses, est un chimiste de Bologne, nommé Vincent Casciarolo.

Le second phosphore, non brûlant, est une préparation de la craie d'Angleterre avec l'eau-forte ou avec l'esprit

de nitre dans le feu. Baudouin, chimiste allemand, en est l'inventeur.

PISTOLET. Arme ainsi nommée, parce qu'elle a été inventée à Pistoye, ville d'Italie, en 1545.

PLANÈTES. Nous ne parlerons point ici de la découverte des anciennes planètes, découverte qui remonte à la plus haute antiquité ; nous nous contenterons de citer par ordre chronologique celles qui de nos jours ont augmenté le système planétaire.

La première est *Herschell*, ou *Uranus*, ou *Georgium Sidus*, découverte par M. Herschell, anglais, le 13 mars 1781.

La seconde est *Piazzi*, ou *Cérès Ferdinand*, découverte par M. Piazzi, le 1er. janvier 1801.

La troisième est *Olbers*, ou *Pallas*, découverte par M. Olbers, de Brême, le 28 mars 1802.

La quatrième est *Harding*, ou *Junon*, découverte par M. Harding, le 5 septembre 1804.

Enfin la cinquième est *Vesta*, découverte par M. Olbers, à Brême, le 29 mars 1807.

Donnons maintenant le tableau des anciennes et nouvelles planètes, avec leur distance au soleil, leurs révolutions, etc.

Mercure. Sa distance moyenne au soleil, est de 5,915,983 myriamètres (13,299,742 lieues).

Sa révolution périodique est de 87 j. 5 h. 14 m. 33 s.

Sa révolution diurne est inconnue.

Son diamètre est de 518 myr. (1,166 li.)

Vénus. Distance moyenne au soleil 11,054,575 myriamètres (24,851,885 li.)

Révolution périodique, 224 j. 16 h. 41 m. 24 s.

Révolution diurne 23 h. 20 m.

Diàmètre 1,222 myr. (2,748 li.)

La terre. Distance moyenne au soleil 15,282,846 myr. (34,357,480 li.)

Révolution périodique 365 j. 5 h. 48 m. 48 s.

Révolution diurne 23 h. 56 m. 4 s.

Diamètre 1,274 myr. (2,865 li.)

Mars. Distance moyenne au soleil 23,286,360 myriamètres (52,350,240 li.)

Révolution périodique 686 j. 22 h. 18 m. 27 s.

Révolution diurne 24 h. 39 m. 21 s.

Diamètre 663 myr. (1,490 li.)

Vesta. Distance moyenne au soleil . . . . .

Révolution périodique 1,321 j. 12 h.

Révolution diurne . . . . . .

Diamètre . . . .

Piazzi ou *Cérès.* Distance moyenne au soleil 42,280,000 myr. (95,130,000 li.)

Révolution périodique 1,680 j.

Révolution Diurne . . . .

Diamètre . . . .

Olbers ou *Pallas.* Distance moyenne au soleil 43,685,160 myr. (95,890,000 li.)

Révolution périodique 1,684 j.

Révolution diurne . . . . . . ,

Diamètre . . . .

Harding ou *Junon.* Distance moyenne au soleil 45,719,124 myr. (102,971,000 li.)

Révolution périodique 1,825 j.

Révolution diurne . . . .

Diamètre . . . .

Jupiter. Distance moyenne au soleil 79,485,740 myr. (178,692,550. li.)

Révolution périodique 4,330 j. 14 h. 39 m. 2 s.
Révolution diurne 9 h. 56 m.
Diamètre 13,842 myr. (31,118 li.)

Saturne. Distance moyenne au soleil 145,788,270 myr. (327,748,720 li.)
Révolution périodique 10,746 j. 19 h. 16 m. 15 s.
Révolution diurne 10 h. 16 m. 0,44 s.
Diamètre 12,722 myr. (28,601 li.)

Herschel. Distance moyenne au soleil 293,180,300 myr. (659,100,560 li.)
Révolution périodique 30,589 j. 8 h. 39 m.
Révolution diurne . . . .
Diamètre 5,502 myr. (12,370 li.)

Le soleil, astre qui est au centre du système planétaire fait sa révolution sur lui-même en 25 jours et dix heures à-peu-près. Son diamètre est 111 fois 0,45 celui de la terre, c'est-à-dire, de 319,314 lieues, de 2,282 toises 0,4 chacune.

La lune est le satellite de la terre, sa révolution périodique est de 27 j. 7. h. 43 m. 4 s. 65 ti., son diamètre est de 355 myr. (782 li.), sa grosseur est la 50e. partie de celle de la terre.

Jupiter a 4 lunes ou satellites; Saturne en a 7; Herschel, 8.

PLOMB LAMINÉ. Un Français nommé Rémond, a découvert au commencement du 18e. siècle l'art de laminer le plomb en le faisant passer entre des cylindres de fer. Le plomb laminé est préférable au plomb fondu, pour faire des tuyaux.

PLUMES A ECRIRE. Mabillon a observé sur un manuscrit en lettres d'or (ce sont, je pense, les évangiles écrits par le moine Placide, sous l'empire de Louis le Pieux), conservé avant la révolution dans l'abbaye de

Hautvilliers, diocèse de Rheims, les images empreintes des quatre évangélistes tenant des plumes; il en conclut que l'usage de s'en servir était sûrement reçu vers le commencement du 9e. siècle; mais Isidore parle des plumes comme d'un instrument pour écrire, *instrumenta scribæ calamus et penna*; et il écrivait cela au septième siècle, ce qui pourrait donner à penser que dès le cinquième siècle les plumes étaient en usage. On se servait de roseaux, avant d'employer les plumes d'oie; l'Egypte et la Carie en fournissaient les Romains; le mot *calamus* vient de *callam*, nom que l'on donne encore aux roseaux en Asie. Ils sont plus propres à écrire l'arabe et le sanskrit qu'à tracer les caractéres romains. Il y a apparence que les roseaux et les plumes ont eu cours en même tems pendant cinq siècles; mais enfin au 10e. siècle l'usage de la plume a été généralement et exclusivement adopté en Europe. Si les anciens avaient connu l'usage des plumes d'oie, ils auraient consacré cet oiseau à Minerve, au lieu de lui consacrer la chouette.

M. J. N. Farthing a inventé dernièrement une machine appelée *penna duplex*, au moyen de laquelle on peut faire en même tems deux copies d'une lettre ou pièce quelconque de dessin.

M. Wise, Anglais, a inventé des plumes d'acier, propres à l'écriture et au dessin, elles surpassent pour les traits fins et forts les plumes d'oie et de corbeau.

PNEUMATIQUE. (*machine*) On en doit la découverte à Othon Guericke; elle fut perfectionnée par Robert Boyle, qui lui-même en avait conçu l'idée en Angleterre. Cette machine fit changer de face à la physique expérimentale, et donna les connaissances les plus certaines sur les effets de l'air. Les animaux qui en sont privés, lorsqu'ils sont placés

sous le récipient, périssent; les plantes ne croissent plus; la lumière et les phosphores naturels s'y éteignent; la fumée quelque tems suspendue tombe à la fin. Le fusil qui frappe la pierre n'y donne point d'étincelles; la poudre à canon qu'on laisse tomber sur un feu ardent s'y fond et ne s'enflamme point, tandis qu'une demie drachme de sel de nitre de Glauber mêlée avec autant d'huile de Carvi, fait explosion et met en pièce la fiole qui contient le mélange; la pomme ridée y devient unie, l'œuf percé laisse échapper ce qu'il contient; enfin les corps pesans ou légers tombent sans différence de gravité au fond du récipient. On a singulièrement perfectionné la machine pneumatique.

POIDS ET MESURES. Pline attribue l'invention des poids et mesures à Palamède ou bien à Phidon d'Argos, en 869, avant J.-C.

POISONS LENTS. Ils ne sont pas d'invention moderne; environ 200 ans avant J. C. cent cinquante Dames Romaines ont été condamnées à mort pour avoir fait usage de poisons lents. On croit que ces poisons ont été tirés du règne minéral. L'avant dernier siècle a vu périr sur l'échaffaud la Toffana, en Italie, et la marquise de Brinvilliers, en France. Ces deux monstres possédaient à un haut degré l'art de composer des poisons lents.

POLES. C'est en 1737 qu'on a démontré l'applatissement des pôles. Huyghens et ensuite Newton l'avaient soupçonné long-tems auparavant. Suivant Huyghens le diamètre de l'équateur était à l'axe de la terre comme 578 est à 577; et suivant Newton, comme 230 est à 229. Cette théorie a été confirmée par les travaux des académiciens qui sont allés les uns au Pérou et les autres dans le nord, pour

prendre la mesure d'un degré du méridien dans ces différens climats, afin de connaître par cette opération si la terre est sphérique ou non. Ils ont reconnu que le rayon de l'équateur est de 3,281,013 toises, que la moitié de son axe est de 3,265,752 $\frac{1}{2}$ toises. La différence, qui est de 15,260 $\frac{1}{2}$ toises, donne l'applatissement de la terre vers les pôles. Cette différence sur l'axe entier est égale à 13 lieues communes de France de 2283 toises chacune, plus 842 toises; d'où il suit que le diamètre de l'équateur est plus grand que l'axe de la terre de 13 lieues et environ un tiers de lieues, ce qui donne le rapport du diamètre de l'équateur à l'axe comme 215 à 214, rapport dont celui de Newton approche beaucoup.

POMPE. La pompe a été inventée par Ctesibius 1485 ans avant J.-C.

POMPE A AIR. Elle a été découverte par Otton Guerick en 1455.

PORCELAINE. La porcelaine est connue de tems immémorial à la Chine et au Japon. Celle de Saxe a été découverte en 1702, par le baron de Boetticher, chimiste de la Cour d'Auguste, électeur de Saxe. Il trouva ce précieux secret en cherchant une composition pour faire des creusets.

PORTE-VOIX. Deux savans se disputent l'invention du porte-voix; ce sont sir Samuel Morland, baronet Anglais, et le père Kircher, Jésuite. Cet instrument fut connu dès 1671. Cependant il faut se rappeler que des voyageurs Arabes qui visitèrent la Chine dès le neuvième siècle, disent qu'on s'y servait de trompettes qui portaient la voix

à une grande distance. L'histoire fait mention de la fameuse trompette d'Alexandre le Grand, avec laquelle il se faisait entendre de très-loin, rassemblait son armée dispersée, et lui donnait ses ordres.

POSTES. Selon Hérodote, Cyrus ou Xercès est le premier qui a établi des courriers et des chevaux de poste. Les Perses ne plaçaient des postes qu'au bout de l'espace de chemin qu'un cheval pouvait faire dans un jour. Chez les Romains, les courriers étaient réduits à contraindre les villes et les particuliers à leur fournir des chevaux. Ce fut l'empereur Adrien qui déchargea le peuple de ce fardeau. En 807 Charlemagne établit trois postes, l'une pour l'Italie, l'autre pour l'Allemagne, et la troisième pour l'Espagne. Mais il y a apparence, que cette institution dégénéra jusqu'à Louis XI; cependant on voit un Beaudoin qui, sous Louis VI, eut la qualité de grand-maître des postes. Le premier édit qui établit les postes de quatre lieues en quatre lieues, est rendu par Louis XI, le 19 juin 1464.

La poste aux lettres doit, dit-on, son origine à l'université de Paris, en 1470.

Les messageries de ville en ville n'eurent lieu qu'en 1571; on en doit aussi l'institution à l'université.

Les postes ne furent établies, ou plutôt renouvellées en Allemagne, qu'en 1641, par Lamorald de Taxis.

POUDRE A CANON. Une tradition constante attribue l'invention de la poudre à canon à Berthold Schwartz, cordelier, autrement dit Constantin Anklitzen, originaire de Fribourg, qui trouva cette composition par hasard en travaillant à des opérations de chymie à Cologne, vers 1300, d'autres disent en 1336. On ne commença à s'en servir qu'en 1338, pour attaquer les châteaux et non les hommes.

POUDRE A POUDRER. Elle a été introduite à la foire Saint-Germain, à Paris, en 1614.

POULIE MOBILE. On en doit l'invention à Archimède, qui vivait 200 ans avant J.-C.

PUITS. Pline raconte que Danaüs arrivant dans la Grèce, vers l'an 1475 avant J.-C., y creusa le premier puits.

En parlant de puits, il nous paraît à propos d'en citer un creusé à 232 pieds de profondeur. Ce n'est point cette profondeur qui nous engage à parler de ce puits, on en connaît qui en ont davantage; mais c'est la notice des différentes couches de terres que l'on a trouvées jusqu'à cette profondeur, qui nous paraît digne d'être rapportée.

Ce puits a été commencé le 16 juin 1605 à Amsterdam, dans l'hôpital des hommes. Cinq ouvriers l'ont terminé dans l'espace de 21 jours; voici le détail de leur travail et des différens lits de terre qu'ils ont trouvés, jour par jour :

FOUILLE.		RÉSUMÉ.	
Le 16 juin . .	51 pieds.	Terre commune des jardins	7 pieds.
Le 17	22	Terre dont on fait la tourbe	8
Le 18	14	L'argille molle	9
Le 19	12	Sable	8
Le 20	17	Terre	4
Le 21	16	Argille assez dure . . .	10
Le 22	14	Terre	4
Le 23	14	Sable, jusqu'où l'on enfonce les pilotis à Amsterdam, pour bâtir dessus	10
Le 24	11		
Le 25	9		
Le 27	8	Argille bleuâtre	2
Le 28	10	Sable très-blanc	4
Le 29	5	Terre sèche	5

Le 30	5
Le 1er. juillet .	6
Le 2	5
Le 3	4
Le 4	3
Le 5	2
Le 6	2
Le 7	2
21 jours	232 pieds.

Terre spongieuse	1
Sable	14
Sable mêlé avec quelque peu d'argile	5
Sable mêlé avec des coquilles de mer	4
Argille dure mêlée quelquefois de coquilles .	102
Sable mêlé avec quelques petites pierres	5
Sable	29
	232 pieds.

QUINQUINA. Cette écorce qui vient des Indes occidentales, n'est connue des Européens que depuis 1640. Les jésuites de Rome lui donnèrent beaucoup de réputation en Italie et en Espagne, en 1649. Le cardinal de Lugo en apporta le premier en France, en 1650. Il fût d'abord vendu au poids de l'or à cause de la vertu merveilleuse qu'il a de guérir la fièvre. L'usage ne s'en répandit que vers 1680, lorsque le gouvernement eut acheté du chevalier Talbot, Anglais, une préparation particulière de cette poudre.

RELIURE. Long-tems avant l'ère vulgaire, les Grecs et les Romains reliaient leurs livres avec de la colle. La ville d'Athènes érigea, dit-on, une statue à l'auteur de cette invention. Il n'est donc pas vrai, comme l'assure Montfaucon, que les plus anciens manuscrits reliés datent de 1200 ans, et qu'avant ce tems ils étaient tous en rouleaux.

SATELLITES DES PLANÈTES. Ils furent découverts en 1608, par Galilée, florentin, avec un télescope inventé en Hollande.

SÉNÉ. Il y a apparence que les anciens n'ont pas connu le séné; ni Dioscoride, ni Galien, ni Eginete n'en parlent. Il n'est connu en France que depuis 1623. Le vrai séné ne se trouve que dans les bois d'Ethiopie.

SERINS DE CANARIE. Ce n'est guères qu'en 1530 que ces petits oiseaux ont été connus en Europe, c'est-à-dire, long-tems après la découverte des Canaries. Maintenant ils sont très-répandus; mais on prétend que ceux qui naissent sur le continent n'ont ni le chant si doux, ni le plumage si beau et si varié que dans le lieu de leur origine. Ils sont pour quelques contrées de l'Allemagne et pour le Tyrol en particulier, une branche de commerce assez notable; le Tyrol en envoie, dit-on, annuellement 1600 en Angleterre.

SIFFLET. La coutume de siffler les auteurs dont on est mécontent, n'est pas moderne. Cœlius, dans une lettre à Ciceron (*ép. fam.* l. 8. *lett.* 2e.), dit de l'orateur Hortensius, qu'il était parvenu jusqu'à la vieillesse sans avoir jamais eu sujet de se plaindre du sifflet. *Hoc magis animadversum est, quod intactus à sibilo pervenerat Hortensius ad senectutem.* Cette manière de parler *intactus à sibilo*, signifie bien, sans avoir été maltraité du sifflet, sans avoir été sifflé.

SOIE. On croit que la première soie a été apportée de la Chine dans l'empire Grec, sous le regne de Justinien, au 6e. siècle. Les Romains la payaient au poids de l'or. Rien de plus incertain que l'origine des manufactures de soierie; on dit, et cela n'est pas prouvé, que quelques moines en ont établi une en 551. Mais ce n'est que vers la fin du treizième siècle, que les vers à soie, les mûriers et

successivement la fabrication de quelques étoffes de soie, s'introduisirent dans le comtat Vénaissin ; la domination récente des papes lui valut ce surcroît de culture d'industrie et de commerce, et leur résidence à Avignon y multiplia, diversifia et enrichit les objets de ce genre. Cependant les manufactures de soierie n'ont guère été multipliées en France que vers la fin du 15e. siècle. Louis XI et Charles VIII, son fils, appelèrent des Grecs et des Italiens, Génois, Vénitiens et Florentins, qu'ils établirent à Tours avec des priviléges ; ce qui fait que les Tourangeaux se targuent de la primauté sur Lyon.

SOULIERS. Pline attribue l'invention des souliers à Tikeus de Béotie ; et les bottes aux Cariens.

SPHÈRE. Elle est de l'invention d'Anaximandre de Milet, qui vivait 545 ans avant J.-C. ; il est le premier qui a observé l'obliquité de l'écliptique, et qui a enseigné que la Lune reçoit sa lumière du Soleil, que la terre est ronde, etc.

La Sphère mouvante ou horloge céleste a été inventée dans le 14e. siècle par Jacques Bondis et par Jean son fils.

STATISTIQUE. Le premier qui a travaillé sur la statistique, ou plutôt qui a créé ce mot, est un professeur de Gottingue, nommé Achenwal ; c'est en novembre 1768 qu'il a publié un ouvrage dit de statistique, et il fait dériver ce terme de l'allemand *stat*, qui signifie état, empire, république. La statistique n'est autre chose que la géométrie politique, c'est-à-dire, la description d'un état, d'un empire sous les rapports de ses divisions, villes, habitans, forces, revenus, productions, etc.

STENOGRAPHIE. C'est l'art d'écrire en signes ou caractères abréviateurs. Les Grecs et les Romains ont prati-

qué la sténographie. Plutarque parle des signes dont Xénophon faisait usage pour suivre la parole de Socrate. Tyron, affranchi de Ciceron, excellait dans cet art; delà vient la dénomination de notes tyroniennes. Jules-César, Varron, Didymus le grammairien. l'empereur Titus, Cassien, étaient sténographes. Chez les modernes, Samuel Taylor, professeur Anglais, s'est distingué dans cet art. Théodore Bertin a adapté la méthode de Taylor à la langue française avec quelques changemens.

STÉREOTYPAGE. Il est présumable que les premiers essais d'imprimerie ont été de vrais stéréotypes, c'est-à-dire, produits avec des planches solides, sur lesquelles se trouvaient gravés en relief tous les caractères compris dans la page. Mais on ne donne maintenant le nom de stéréotype qu'aux impressions faites avec des planches coulées sur des pages composées avec des caractères ordinaires ou avec des caractères en cuivre gravés en creux au lieu de l'être en relief.

On regarde l'Anglais William Ged, comme le véritable inventeur du stéréotypage; il a travaillé depuis 1725 jusqu'en 1739. Vandermey, Valleyre, Foulis, Hoffman, Carez et sur-tout MM. Didot et Horan ont travaillé dans ce genre; à l'exception des deux derniers, tous n'avaient fait que des essais, et encore par des procédés différens. (Voyez à ce sujet l'ouvrage de M. Camus, sur le stéréotypage.)

SUCRE. C'est un sel essentiel crystallisable, d'une saveur douce et agréable, contenu dans beaucoup de végétaux, mais particulièrement dans la plante que l'on nomme *canne à sucre*, et qui a été cultivée pour la première fois dans le Bresil, par les Portugais.

Le sucre a-t-il été connu des anciens? on n'en doute

point d'après ce que dit Pline, *saccharum et Arabia fert sed laudatius India*; l'Arabie porte de bon sucre, mais celui de l'Inde est meilleur. Il ajoute que c'est un miel gommeux, fragile sous la dent, qu'on recueille sur des roseaux. Il parait par ce passage que le sucre des anciens n'était qu'un sel essentiel crystallisé par la force du soleil. Ce qu'en disent Dioscorde et Galien confirme ce rapport de Pline; ce sucre qu'on recueillait en petite quantité était réservé aux usages de la médecine (*Pline*, liv. VI.). D'après ce témoignage de Pline, il y a apparence que la canne à sucre a été connue de toute antiquité dans les Indes et dans l'Afrique.

On ignore dans quel tems on a cultivé les cannes pour en tirer du sucre; mais l'Ile Madère en fournissait dès 1484 une grande quantité au Portugal.

Saumaise prétend que les Arabes connaissaient l'art d'extraire le sucre, il y a plus de 800 ans. Il paraît en effet qu'il y a eu des raffineries de sucre établies en Egypte et en Sicile avant la fin du 15e. siècle. C'est sans doute ce sucre grossièrement raffiné, qu'Avicenne nomme *tabaxir*, et qu'il dit être la cendre de quelques roseaux brûlés, non provenante de combustion, mais plutôt de l'ébullition, par laquelle ce sucre différait du sucre naturel auquel on était accoutumé depuis long-tems.

Le sucre n'a été commun en Europe que depuis la découverte de l'Amérique.

M. de Paw prétend que le sucre qu'on fait aux Canaries, celui qui se fabrique à Tcheou (à la Chine), et celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voix du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Bresil qui passe pour le meilleur de l'Amérique.

TABAC. C'est vers 1520 que les Espagnols firent la

découverte du tabac, à Tabago, province du royaume de Jucatan. Hermandez de Tolède, qui le premier envoya cette plante en Espagne et en Portugal, lui donna le nom de tabac du lieu de son origine. Jean Nicot, ambassadeur de François II, à la cour de Portugal, présenta cette plante au grand prieur à son arrivée de Lisbonne, et à la reine Catherine de Médicis. Ils la firent appeler chacun de leur nom: nicotiane, l'herbe au grand prieur, l'herbe à la reine. François Drake l'introduisit en Angleterre, et Walter Raleigh, ministre de Jacques Ier., l'y mit à la mode (1). Amurat IV, empereur des Turcs, le grand duc de Moscovie, et le roi de Perse, en défendirent l'usage à leurs sujets, sous peine d'avoir le nez coupé ou même de perdre la vie. Urbain VIII excommunia par une bulle ceux qui prennent du tabac dans les églises.

TABLES ALPHONSINES. Alphonse, roi de Castille, composa ces fameuses tables astronomiques en 1253.

TABLES ASTRONOMIQUES. Elles ont été inventées par Hypparque, 162 avant J.-C.

TACHYGRAPHIE. C'est-à-dire, l'art d'écrire vite. La tachygraphie a été en usage chez les Romains; mais elle a été renouvellée de nos jours, et on peut en regarder comme l'inventeur Pierre Bales, maître d'écriture anglaise, mort en 1610.

---

(1) Jacques premier fit un ouvrage contre l'usage du tabac, sur-tout du tabac à fumer; il est intitulé : *A counter-blast to tabacco*, Contre-bouffée pour le tabac. Il est terminé par cette tirade : « C'est une coutume dégoutante pour l'œil, détestable pour le nez, nuisible pour le cerveau, dangereuse pour les poumons et qui par la fumée noire et infecte qui en résulte, ressemble à l'horrible et infernale fumée de l'abîme qui est sans fond.

TEINTURE. Pline attribue la teinture des étoffes aux Lydiens. (*Voyez* TISSERANDERIE.)

TELEGRAPHE. C'est une machine au moyen de laquelle on peut correspondre rapidement à une très-grande distance. Il est reconnu que par cette voie, une dépêche parcourt 48 lieues dans l'espace de 13 minutes 40 secondes. M. Chappe fit la découverte de cet utile instrument en 1793 ; le gouvernement l'adopta, et en fit placer sur plusieurs rayons qui correspondent de celui de Paris à divers points de nos frontières ; et dès-lors on s'en est toujours servi pour annoncer les événemens les plus intéressans. Nous avons donné la description succinte du télégraphe, dans notre *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, tom. II, p. 288. Nous y parlons des signaux des anciens, et des différentes espèces de télégraphes que la découverte de M. Chappe a fait imaginer tant en France qu'à l'étranger. Nous ajouterons ici, que M. Chappe, né au Mans en 1763, s'est dégouté de la vie, pour des motifs qu'on ignore, et a terminé volontairement ses jours en 1806.

TELESCOPE. Ce n'est point Jacques Metius, Hollandais, frère d'Adrien Metius, fameux mathématicien, qui fit le premier télescope, comme beaucoup d'auteurs l'ont cru, mais Zacharie Jasen ou Joanidès, qui faisait des lunettes à Middelbourg en Zélande, dès 1590 et même avant; car dans cette année il fit un télescope pour le prince Maurice qui lui défendit de divulguer son secret. Jean Laprée en fut le second inventeur ; il en fit un en 1610, sur la description qu'on lui fit de celui du prince Maurice. Métius et Drebel ne vinrent qu'en 1620 à Middelbourg, où ils achetèrent, chez les fils de Zacharie, des microscopes qui les rendirent célèbres. Galilée en fit de même : on prétend

qu'il en composa sur le seul récit qu'on lui avait fait de ceux de Hollande.

Il faut mettre au rang des fables ce que l'on dit de Démocrite, qui a le premier reconnu que la voie lactée était un assemblage de plusieurs étoiles, et que par conséquent il a eu quelqu'idée du télescope. Il en est de même de ce que l'on dit de Ptolomée Evergetes, qui avait, dans le phare d'Alexandrie, un télescope d'où il découvrait les navires en mer.

TELESCOPE REFLECHISSANT. C'est une invention de Newton. Ce télescoppe a un miroir métallique concave, et il est fermé du côté opposé à l'œil de l'observateur. (Voyez-en la description dans les *transactions philosophiques*, n°. 81.)

THE. On dit que le thé a été apporté en France en 1636, et de Hollande en Angleterre par le lord Arlington, en 1666.

THERIAQUE. Andromaque le père, médecin de l'empereur Néron, en est l'inventeur. Il en fit la description en vers élégiaques; son fils Andromaque la fit en prose, et Démocrate en vers ïambiques.

TISSERANDERIE. Pline l'attribue aux Egyptiens. Il paraît que les Romains possédaient au plus haut degré l'art de tisser et de teindre solidement les étoffes. On prétend qu'une statue de la Fortune à Rome, était revêtue d'une robe d'étoffe qui dura cinq cent soixante ans sans avoir perdu sa couleur; une autre robe, ouvrage de Tanaquilla, ayant servi à Servius Tullius, sixième roi de Rome, se voyait encore dans un temple, au tems de Marcus Varron.

TRAGEDIE. La première tragédie a été jouée sur un chariot à Athènes, par Thespis, en 534 avant. J.-C.

TRANSFUSION DU SANG. On a fait cette découverte sur la fin du règne de Louis XIII; elle consiste à tirer du corps humain le sang vicié qui peut s'y trouver, et à le remplacer par le sang pur tiré d'un animal. On fit d'abord cette expérience sur des animaux; elle réussit, dit-on; ensuite on la fit sur des hommes. Les docteurs Denys et Riva guérirent à Paris un homme enseveli dans une létargie incurable, en remplissant de sang d'agneau, ses veines d'où l'on avait tiré son sang. Ils guérirent aussi un fou, en faisant couler dans ses veines du sang de veau. Quelques inconvéniens firent cependant abandonner cette méthode. Durosoy, condamné au dernier supplice, en 1792, demanda que son trépas fût utile au genre humain, et qu'on fît sur lui l'expérience de la transfusion de son sang dans les veines d'un vieillard. Sa demande fut rejettée.

TRANSPIRATION. On ne sait pas au juste à quelle époque remontent les expériences sur la transpiration insensible; mais les plus nombreuses et les plus certaines sont celles qu'a faites Sanctorius, célèbre médecin italien, qui a vécu de 1561 à 1636. Il se mettait dans une balance après avoir pesé les alimens qu'il prenait, et par ce moyen répété tous les jours, il tâchait de parvenir à déterminer le poids et la quantité de la transpiration insensible. Il a reconnu que l'on perd plus dans un jour par la transpiration que l'on ne fait en quinze par les autres évacuations; et que si les alimens et la boisson d'un jour pèsent 8 livres, la transpiration montera jusqu'à 5, et on ne rendra que 3 livres par les voies ordinaires.
Si nous perdons beaucoup par la transpiration, il arrive

aussi que l'air et les vapeurs entrent dans notre corps par les pores de la peau. Cardan parle d'une femme dont les urines journalières pesaient 27 livres, quoique tous ses alimens secs et liquides n'en pesassent que 4.

Denis Dodart, médecin de Louis XIV, a fait en 1677 une expérience à la manière de Sanctorius. Il se pesa le premier jour du carême, et se trouva du poids de 116 livres et une once. Il fit ensuite le carême, comme il a été observé dans l'église, jusqu'au douzième siècle, ne buvant et ne mangeant que sur les 6 heures du soir; le samedi de pâques il ne pesait plus que 107 livres 11 onces; c'est-à-dire, que par une vie si austère, il avait perdu en 46 jours huit livres cinq onces, qui faisaient la 14e. partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, et au bout de quatre jours il regagna quatre livres.

Ce docteur a observé que seize onces de sang tiré se réparaient en moins de cinq jours dans un homme bien constitué.

D'après les expériences les plus modernes sur la transpiration insensible, il est reconnu qu'elle est de 18 grains par minute, ou de 25,920 grains (2 liv. 13 onces) par jour. La transpiration cutanée est de 1 liv. 11 onces 4 gros, et la transpiration pulmonaire est de 1 liv. 1 once 4 gros.

TRIREMES. Les trirèmes ou galères à trois rangs ont été inventées par les Corinthiens, l'an 786 av. J. C. Pline les attribue à Aminoclès.

VACCINE. C'est vers 1776 que le docteur Edward Jenner, médecin anglais, commença ses recherches sur la nature de la vaccine; mais ce n'est que vers 1794, ou même 98, qu'il publia le résultat de ses recherches sous ce titre : *Recherches sur les causes et les effets de la*

variole vaccine, maladie découverte dans quelques contrées occidentales de l'Angleterre, et particulièrement à Glecester-Schire où elle est connue sous le nom de Cowpou. Rien de plus surprenant que les nombreuses expériences qu'il fit pour assurer les avantages de cette nouvelle inoculation, et les difficultés sans nombre qu'il eut à surmonter pour les faire connaître. La vaccine fut bientôt substituée en Angleterre à l'inoculation, et delà fut répandue en Europe avec une espèce d'enthousiasme. Tous les gouverneurs se sont empressés de l'accueillir et d'en favoriser la pratique; jamais découverte n'a parcouru le globe avec une telle rapidité.

VAISSEAUX. On pense que le premier vaisseau a été amené de l'Egypte à Rhodes en Grèce, par Danaüs qui y débarqua ses 50 filles, en 1485 avant J.-C. D'autres attribuent l'usage du premier vaisseau long, à Jason.

VARIOLE ou PETITE VÉROLE. Ce fléau, si l'on en croit un ancien manuscrit arabe, a paru pour la première fois en Arabie en 572. On conjecture que c'est là que la prirent les Sarrasins, qui ensuite la portèrent chez les Orientaux, d'où elle se propagea en Chine et jusques sur les confins de l'Asie. Quant à nous, c'est vers le dixième siècle, dit-on, que nos pères allèrent en Asie chercher cette active contagion, avec toutes les calamités dues aux Croisades. D'autres auteurs font remonter son introduction en Europe, avant les Croisades; ils pensent que la petite vérole traversa la Méditerranée, et nous fut apportée dès le huitième siècle au tems de la conquête des Espagnes par les Maures. Les Hollandais la portèrent aux Indes et chez les Hottentots, lorsqu'ils conquirent le Cap de Bonne-Espérance en 1648. Des Missionnaires Danois firent ce triste présent aux

Groënlandais en 1733. Les Russes l'ont portée jusqu'aux extrémités de leurs vastes possessions, où elle exerce de terribles ravages. Christophe Colomb l'a transportée au nouveau monde : mais ce qu'il en a rapporté en échange est mille fois plus affreux. L'inoculation, puis la vaccine ont arrêté les ravages de la petite vérole.

VENERIEN (mal). On a toujours fixé l'introduction de cette funeste contagion en Europe, à l'époque de la découverte du Nouveau-monde en 1492. Cependant *Pacificus-Maximus*, poéte Latin, né à Ascoli en 1400, a publié ses poésies latines en 1489 à Florence, in-4°., et on y trouve une description frappante de la maladie vénérienne. Donc elle existait en Europe avant 1492. Quelques-uns regardent l'introduction de cette maladie en Europe, comme une épidémie qui règna dans ce temps-là. Pintor, médecin d'Alexandre VI, a publié un ouvrage *de morbo fœdo et occulto his temporibus affligenti*, etc. *Romæ* 1500 Goth. Dans ce livre très-rare et peu connu, on fait remonter la maladie vénérienne à l'année 1496. Le célèbre médecin allemand, Philippe-Gabriel Hensler, est aussi d'avis que la maladie syphillitique a commencé à paraître en Europe, avant le retour de Colomb de son premier voyage en Amérique.

VERRE. Le verre date de la plus haute antiquité. Quelques-uns en placent l'invention 900 ans avant J.-C.; mais les vitres sont bien postérieures. Le premier qui en parle est saint Jérôme, qui vivait sur la fin du 4e. siècle.

On prétend qu'un architecte du tems de Tibère, trouva le secret de rendre le verre malléable, c'est-à-dire, ductile sous le marteau, comme le fer; mais que cet empereur, jaloux de la gloire que cette découverte allait acquérir à

son auteur, non seulement le fit mourir, mais empêcha que son nom et son secret passassent à la postérité. Quoique plusieurs histoires anciennes rapportent ce fait, on doit le mettre au rang des fables. Il est certain que la diaphanéité du verre vient de ce qu'il a ses pores tous droits et vis-à-vis les uns des autres, et son poli de ce qu'ils sont extrêmement petits; or, s'il était ductile, il perdrait sa principale qualité qui est la transparence, laquelle ne peut subsister qu'autant que ses pores sont droits et vis-à-vis les uns des autres. Mais si l'on est obligé de refuser la malléabilité au verre, il n'en est pas de même de la flexibilité. On en trouve la preuve dans ces petites bouteilles dont le fond est si délié, qu'on le rend concave ou convexe en soufflant dedans, ou en tirant l'air doucement.

VIS D'ARCHIMÈDE. C'est la vis inclinée qui porte le nom de son auteur, mort 208 ans avant J.-C. Il l'inventa, dit-on, dans un voyage qu'il fit en Egypte pour donner à ses habitans le moyen de vider l'eau, qui croupissait dans les lieux bas après l'inondation du Nil.

Des Manuscrits anciens et de la manière dont ils étaient écrits.

Nous allons terminer notre Recueil par un mot sur les anciens manuscrits; et pour donner une idée de la difficulté qu'il y avait à les lire, nous disposons les phrases et même les mots tels qu'ils étaient dans ces vieux monumens, c'est-à-dire, sans espaces, sans accens, sans alinéa, etc.

Enecrivantcetarticlealamanieredesanciensmanuscritsnousvoulo
nsprouvercombienlalecturedevaitenetrefatigantepuisquelesletires
lesmotsetlesphrasesnuyantaucunintervalleentreeuxetaientsanspo
intssansvirgulesetsansaccensjamaisdalineadesortequunvolumeen
tierformaitpourainsidireunseulmotcequidedommageaitunpeudece
ttepenibleuniformitecestquelecaractereetaittresbeauvoiladoncceq
uiannoncelaplushauteantiquitedansunmanuscritcenestqueversles
eptiemesieclequonacommenceaseparerlesmotsonnyvoitquequelq
uesintervallesauxendroitsoulesensestfinietlamarquedelalineaestu
npetitespaceblancsiapresunsensfinilapremierelettrequisuitnestpas
majusculecelaannoncequelemanuscritestfortanciensurtoutsilesca
racteressontuniformesdanslesmanuscritsdesneuviemeetdixiemesi
ecleonacommenceaseservirdupointquialorsetaitperpendiculairece
nestquauquatorziemequonaemployelesvirgulesetlespointssurlesiq
uantalecrituredesquinziemeseiziemeetmemedixseptiemesiecleelle
estdevenueabominableetcequiacontribueleplusalarendretresdifficil
eadechiffrercesontlesabreviationsmultiplieesquiontpassedeletude
desnotariidanscelledessuppotsdelachicanneetdeladanstouteespec
edecrituresaussienvoyonsnousbeaucoupdanslesmanuscritsdesqui
nziemeetseiziemesieclesetmemedanslesimprimesdecetemslemauva
isgoutavaitaussiintroduitlusagedeslettrescapitalesouplutotlettres
grisesquifiguraientaucommencementdeschapitresdunemaniereext
raordinairementdisproportionneeavecleresteddelecritureilyenavaite
norenargentencouleuronlesappelaitlettrestoarneuressansdo
uteparcequelesornemensdontonlessurchargeaittournai
entautourdespagesouaumoinstenaientunegrande
margetouteentiereonappelaitchrysographes
ceuxquipeignaientenorcessortesdelettre
setenlumineursceuxquilesmettaie
ntencouleurunautreusageint
roduitparlemauvaisgou
tcetaitdefinirlespa
gesenculdelam
pecommeno
usfinisso
nsici

ANNONCES.

DICTIONNAIRE raisonné de bibliologie, contenant 1°. l'explication des principaux termes relatifs à la bibliographie, à l'art typographique, à la diplomatique, aux langues, aux archives, aux manuscrits, aux médailles, aux antiquités, etc.; 2°. des notices historiques détaillées sur les principales bibliothèques anciennes et modernes; sur les différentes sectes philosophiques, sur les plus célèbres imprimeurs, sur les bibliographes, avec la liste de leurs ouvrages; 3°. enfin l'exposition des différens systèmes bibliographiques, etc. (L'ouvrage est terminé par un tableau synoptique de bibliologie). Par M. G. Peignot, bibliothécaire central de la Haute-Saône, membre de l'académie celtique de Paris, de l'académie de Besançon, de la société libre d'émulation du Haut-Rhin, de la société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône. *Paris, Renouard* 1802—1804 3 *vol. grand in*-8°. Le 3°. vol. *se vend séparément.*

ESSAI de curiosités bibliographiques, (contenant une notice raisonnée des ouvrages les plus beaux, dont le prix a excédé 1000 francs dans *les* ventes publiques) par le même. *Paris, Renouard*, 1804. 1 *vol. in*-8°.

L'édition entière, tirée à 300 exemplaires, est en très-beau papier vélin.

DICTIONNAIRE critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés, précédé d'un discours sur ces sortes d'ouvrages, par le même. *Paris, Renouard et Allais*, 1806 2 *vol. gr. in*-8°.

PETIT DICTIONNAIRE des locutions vicieuses, corrigées d'après l'académie et les meilleurs grammairiens; précédé d'un abrégé des principes de l'art épistolaire, extrait des auteurs qui ont le mieux écrit sur cette partie; et des conseils d'un père à ses enfans sur la religion, la morale et l'éducation, ouvrage utile à la jeunesse, (par le même). *Paris, Renouard, Michel et Allais*, 1807. 1 *vol. in*-12.

Suus il

